THYDE
MONNIER

LES DESMICHELS

LA DEMOISELLE

roman

RENÉ
JULLIARD
Sequana
PARIS

Thyde Monnier

LA DEMOISELLE

« Les Desmichels » volume IV

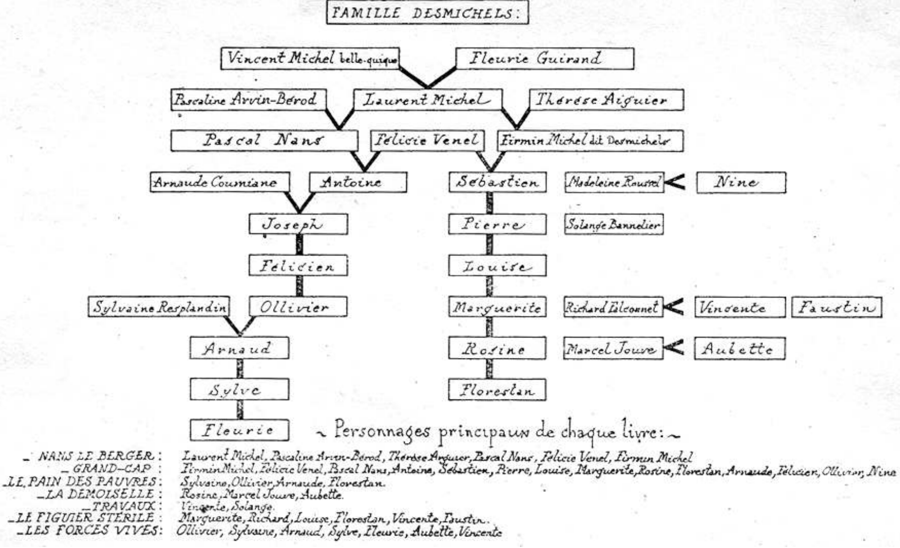
(1944)

« La vie est un drôle d'instrument
on voudrait en jouer
et l'on ne sait comment. »

IBSEN

à ma sœur Janou

en souvenir de Mane


FAMILLE DESMICHELS:
Vincent Michel belle-quique
Fleurie Guirand
Pascaline Arvin-Bérod
Laurent Michel
Thérèse Aiguier
Pascal Nans
Félicie Venel
Firmin Michel dit Desmichels
Arnaude Coumiane
Antoine
Sébastien
Madeleine Roussel
Nine
Joseph
Pierre
Solange Bannelier
Félicien
Louise
Sylvaine Resplandin
Ollivier
Marguerite
Richard Eleonnet
Vincente
Faustin
Arnaud
Rosine
Marcel Jouve
Aubette
Sylve
Florestan
Fleurie
~ Personnages principaux de chaque livre: ~
_ NANS LE BERGER : Laurent Michel, Pascaline Arvin-Bérod, Thérèse Aiguier, Pascal Nans, Félicie Venel, Firmin Michel
_ GRAND-CAP : Firmin Michel, Félicie Venel, Pascal Nans, Antoine, Sébastien, Pierre, Louise, Marguerite, Rosine, Florestan, Arnaude, Félicien, Ollivier, Nine
_LE PAIN DES PAUVRES : Sylvaine, Ollivier, Arnaude, Florestan.
_LA DEMOISELLE : Rosine, Marcel Jouve, Aubette.
_TRAVAUX : Vincente, Solange.
_LE FIGUIER STÉRILE : Marguerite, Richard, Louise, Florestan, Vincente, Faustin.
_LES FORCES VIVES : Ollivier, Sylvaine, Arnaud, Sylve, Fleurie, Aubette, Vincente

NOTES SUR LA FAMILLE DESMICHELS

Il y a deux particularités dans l'arbre généalogique des Desmichels. La première, c'est que le nom en a été changé depuis la prospérité du domaine et que les sept enfants de Firmin Michel : Antoine, Sébastien, Pierre, Louise, Marguerite, Rosine, Florestan, s'appelleront Desmichels en un seul mot au lieu de Michel.

La seconde remarque sur laquelle doit se porter l'attention du lecteur, c'est qu'avec Laurent, fils du couple Vincent Michel dit Bellequique, et Fleurie Guirand qui lui apporte le domaine, l'illégalité entre dans la famille par l'amour de Laurent Michel pour Pascaline Arvin-Bérod et la naissance adultérine de Pascal Nans. Cependant, Laurent, d'autre part, fait souche légitime avec Thérèse Aiguier, sa femme, de qui le fils, Firmin Michel, restera héritier de la Guirande.

La naissance illégitime de Pascal Nans, ignorée de chacun et longtemps de lui-même, n'aurait intéressé en rien la famille Desmichels si le destin n'avait voulu que Firmin et Pascal, devenus hommes, aiment la même femme : Félicie Venel, et en soient aimés, le premier comme mari, le second comme amant d'une seule nuit. Antoine, le premier fils de Firmin, est ainsi engendré par Pascal, mais sans que l'affirmation en soit jamais faite par les intéressés. Il faut au berger Nans, le hasard qui lui découvre, chez Antoine, le goût savoyard de la sculpture sur bois, pour qu'il comprenne qu'il est le père. Cependant, il meurt sans trahir le secret. (Nans le berger.)

Antoine, révolté contre Michel, son père légal, abandonne le domaine et fait souche avec Arnaude Coumiane. (Grand-Cap.) *Leurs fils sont Joseph et Félicien, tués à la guerre et enfin Ollivier, seul garçon continuant la lignée Desmichels. C'est lui que le lecteur suivra avec sa femme Sylvaine Resplandin, dans* Le Pain des Pauvres, *puis dans* Les Forces vives, *où se terminera l'étude de cette famille. La vie de ses frères, tantes, oncles, cousins, se poursuivra à travers* Grand-Cap, La Demoiselle, Travaux, Le Figuier stérile.

Une observation, extrêmement importante, a sa place ici : En enfantant avec Pascal Mans, de pur sang savoyard, son premier fils Antoine, Félice Venel a évité involontairement à cette branche, les atteintes de la grave maladie ignorée de ceux même qui en semaient le germe, sauf de celui qui l'a apportée dans la famille et l'a transmise à sa fille Thérèse qui en est touchée jusqu'à la mort, le père Aiguier. À leur tour, paieront leur tribut au mal sournois la syphilis ; Firmin Michel, par son caractère intraitable et son orgueil démesuré, son fils Pierre par la folie, sa fille Louise par la

neurasthénie, sa fille Marguerite par le désaxement, sa fille Rosine par ses colères. Jusque chez Vincente et Faustin (fille et fils de Marguerite), chez Aubette (fille de Rosine), le sang charriera des impuretés. Seul, par l'amour illégal de sa grand'mère, Ollivier est sauvé du virus avec sa descendance : Arnaud, Sylve et Fleurie Desmichels, (Les Forces vives.)

Thyde MONNIER,
7 décembre 1943

N.-B. Tous les personnages de ce livre sont imaginaires.

Le château, c'est la première chose qu'Aubette Vernay distingue du village. Il fait une masse grise au-dessus de la colline. Elle demande au voiturier :

— Il est à l'abandon ?

— Non, dit-il, il en a l'air, mais il ne l'est pas.

— Il en a l'air, dit Aubette.

— Quand on arrive par la route de l'ouest, on voit bien son côté de maison bonne, mais d'ici tout semble mort.

— Il est habité ? demande encore Aubette.

— Oui, dit le voiturier.

Il crache un jet de salive et ajoute :

— C'est pas des gens à fréquenter.

Aubette le regarde en dessous. C'est un homme robuste vêtu de velours côtelé, avec un visage taillé grossièrement et qui a l'air honnête. Quand elle est descendue du train, elle l'a trouvé sur le quai de la gare, où il était presque seul. Il paraissait chercher. Alors elle a dit : « Pardon monsieur, quelqu'un m'attend de la part du maire de Roncières ? Je suis l'institutrice. — Ah, c'est vous ? a-t-il dit. C'est moi que le maire a envoyé à votre rencontre. »

Elle a répondu merci et il a chargé son bagage. Depuis, ils n'ont guère parlé que du temps et de cette guerre qui dure toujours. À présent, un paquet de toits serrés les uns contre les autres, vient se placer au bout de la route. Aubette Vernay comprend qu'enfin elle est arrivée. « C'est ici, pense-t-elle, Roncières-le-Haut ».

Elle connaît déjà Roncières-sur-Rabiou : Le gros bourg de la plaine pose ses maisons bien à plat, séparées par des jardins, au long de la route qui traverse le torrent sur un pont. En arrivant, on en voit une, puis une et ainsi jusqu'à la fin des façades où la campagne reprend. Ici ce n'est pas pareil. Depuis douze kilomètres, on monte entre du taillis de chênes, des morceaux de champs, des écroulements de rochers. On aurait pu croire qu'on était au bout du monde et qu'il n'y aurait plus jamais de maisons. Et puis tout d'un coup, à ce tournant, on a vu

toutes celles-ci à la fois, jetées en faisceau devant les yeux. Et au-dessus d'elle, leur faisant comme une couronne au sommet de la colline, surgit cette masse grise qu'on appelle le château. « Roncières-le-Haut, c'est donc là que je vais vivre ? » pense encore Aubette.

— Nous y voilà, dit l'homme.

La route poussiéreuse devient rue, s'étranglant à droite par un garage fermé à gauche par la Coopérative vinicole où en ce moment, des hommes s'agitent dans une buée rougeâtre, dans une odeur forte de grappes pressées. Ils sont nus jusqu'à la ceinture, la sueur trempe leur torse, ils se retournent au passage et lancent un bonjour.

— Y font le vin, dit le voiturier. Y a une bonne récolte. Si nous avons pas de quoi manger, nous aurons de quoi boire !

Après quelques jardins, voici la première maison. Le cheval s'arrête de lui-même devant une porte ouverte. Une grosse femme jeune en tient tout le milieu, une ronde petite fille est devant elle. Aubette descend et lit : « Café Saretti ».

— Ah, c'est vous ! dit la femme.

— C'est nous autres, dit l'homme. Avec les bêtes, tu marches pas comme avec l'auto. Voilà l'institutrice, ajoute-t-il.

— Dis bonjour à la Demoiselle, commande la femme.

Mais la petite fille se rencogne contre sa mère.

— Alors Julia, dit le père Saretti, tu sais plus dire bonjour ?

— Faites pas attention, dit la mère, elle a honte. C'est une bécasse.

Elle secoue l'enfant :

— Tu languissais tant de la voir, ta nouvelle maîtresse ? Que tu nous en casses les oreilles depuis quinze jours !

Aubette sourit et tend la main :

— Bonjour Julia, dit-elle.

— Bonjour mademoiselle, dit la mère. Y faut lui pardonner, elle sait plus où se mettre, c'est la grosse timidité.

— Voilà ma femme et ma fille, précise Saretti.

— J'avais compris, dit Aubette. C'est loin pour venir chez vous.

Elle se tient debout, un peu lasse. Sa hanche ploie de fatigue.

— Mais nous vous laissons là, mademoiselle, que vous devez plus en pouvoir !

— Oui, fais-la reposer, je vais soigner le cheval, dit Saretti.

— Je vous avoue, sourit Aubette, depuis ce matin que je suis en

route…

— Entrez, entrez, dit madame Saretti. Venez vous mettre à votre aise.

Elle secoue encore la petite fille avec vivacité :

— C'est cette imbécile aussi ! Elle a voulu vous attendre dehors pour vous voir plus vite et puis elle sait pas seulement vous dire un mot de bon accueil. Quand c'est pour les mauvaises paroles, là alors, tu sais parler ? Allez rentre, va, que tu es plus bête que tes pieds !

Dedans, la cuisine est étincelante de propreté. Aubette s'assied sur la chaise qu'on lui offre. Madame Saretti s'affaire aux apprêts du repas. D'un gros faitout en émail, elle tire un morceau de viande bouillie qu'elle entoure de légumes et glisse prestement au four de la cuisinière, dans un plat creux. Elle l'arrose d'une louche de bouillon.

— Autrement, c'est sec, dit-elle, ça vous reste au gosier.

Aubette respire cette odeur ménagère et s'abandonne avec plaisir à cette paix. La petite fille la regarde en dessous. Elle l'attire à elle :

— Bonjour, Julia, reprend-elle. Alors, c'est vrai que tu ne sais rien me dire ? Allons, fais-moi un sourire, au moins.

— Bonjour Moiselle, dit enfin Julia, rouge jusqu'aux cheveux.

— Ah, vous voyez bien qu'elle a une langue ! triomphe le père qui reparaît au seuil de la cuisine.

— Vous vous en apercevrez assez à l'école ! dit la mère. Allez, sur ce, mangeons que vous devez tous mourir de faim.

Aubette a gardé contre sa chaise, Julia extasiée qui caresse de sa main la fourrure aux poches du manteau.

— Mettez-vous à table, mademoiselle, dit la mère et faites honneur à mon dîner, autrement je me fâche.

— Moi à côté ! crie Julia.

— Je t'ai dit que c'était une dame, dit le père, et tu l'appelles, « Mademoiselle » ?

— Vous êtes dame ? s'étonne la mère. Par exemple, on le croirait pas ! Vous semblez si jeune. Mais quel âge vous avez ?

— Vingt-cinq ans, dit Aubette.

— On vous en donnerait pas plus de vingt pour le visage. Pas vrai, papa ? Et vous êtes mariée, c'est vrai ? Et votre mari alors, qu'est-ce qu'y fait ?

— Je suis veuve, malheureusement.

— Veuve si jeune ? Pauvre Demoiselle !

— Mon mari a été tué à la guerre, dès les premiers jours. Il vient d'y avoir un an.

— Mon Dieu, misère de nous. Comme je vous plains ! Et vous avez plus vos parents ? Rien ? Plus personne au monde ?

— Ô oui, dit Aubette, j'ai encore mon père, ma mère…

— Ah ! Ils sont de par ici ?

— Non, ils sont de Méounes, dans le Var. Ils y habitent.

— Et vous pouviez pas rester avec eux, au lieu de venir dans nos pays qu'y faut avoir tout perdu pour y vivre ? Que c'est un endroit de crève-la-faim ?

— Vous croyez ? sourit Aubette, ou ne le penserait pas en voyant votre dîner !

— En attendant, dit Saretti, cette grosse bazarette vous empêche de manger. Tu auras pas tout le temps demain et les autres jours, pour poser tes questions ? C'est que vous la connaissez pas, vous avez pas encore fini !

— Pardon, madame, dit la mère, y faut pas que je vous coupe l'appétit.

— Non, dit Aubette, appelez-moi « Demoiselle » allez ! À ce nom de dame, je n'ai pas eu le temps de m'y faire. J'ai eu un mari pendant six jours, pas plus.

— Qué malheur ! gémit la mère. Mangez maintenant, Demoiselle, je me tais.

Même pour Aubette qui n'aime pas la soupe, celle-ci est bonne. Dans l'eau, où un morceau de poitrine de porc a cuit lentement, des grains d'épeautre ont gonflé jusqu'à éclater et ils ont répandu autour d'eux le velouté de leur farine. Ensuite, c'est la salaison qui fume sur un lit de pommes de terre, de choux, de carottes et de poireaux. Aubette est servie trop largement. Elle mange parce qu'elle a très faim, puis elle se rejette en arrière, alourdie :

— C'est bon, dit-elle, je me suis gavée.

— Un verre de pinard là-dessus, dit Saretti, et on est pas trop malheureux.

— Y a plus rien, dit la mère, sauf la pâte de coing que Julia s'en est privée pour vous la garder.

— Tu es gentille, dit Aubette à la petite fille en souriant.

Elle prend la main de Julia dans la sienne et elle joue avec une patte grasse et douteuse où une ligne du plus beau noir borde les doigts. « Mon Dieu, ces ongles ! pense-t-elle. Il y aura à faire ici pour

moi, je le devine. » Tant mieux. Des ongles, des cœurs, des esprits à nettoyer. N'est-ce pas le métier qu'elle s'est choisi ? Elle savoure le dernier morceau de pâte de coing, puis elle demande :

— Elles seront nombreuses, mes élèves ?

— Vos élèves ? Ô y faut compter une douzaine, quinze… des fois plus, des fois moins, ça dépend du temps, vous savez ?

— Du temps ?

— Hé oui, c'est la cambrousse ici ! Alors ça dépend s'y fait mauvais temps ou beau. Vous comprenez, tout le monde habite pas le village ? Vous en avez qui viennent des hameaux lointains ou depuis leurs fermes et quand il pleut trop ou quand il neige, c'est pas possible de les envoyer.

— Puis y a aussi les travaux des campagnes, dit Saretti. Ça retient souvent les enfants dans les champs. Au moment des pommes de terre, des haricots, de l'expédition des pêches…

— Puis y a les flemmasses ! jette Julia. Celles-là elles ont toujours d'excuse.

— Enfin, dit la mère, vous pouvez toujours compter sur neuf à dix : « Marthoune Blanc, la petite du maire ; notre Julia qu'elle vient régulièrement ; les deux Bouquet du Café de l'Avenir, que je vous les recommande comme pestes ; Marie-Louise Savel, Léonie Drouille, Gina Martel, les trois Cortolezo. Celles qui risquent de manquer, c'est Germaine Barthélémy ou Jacqueline Mastre, parce qu'elles ont de la route à faire, mais je vous le répète, y a que les jours de très mauvais temps.

— Ça fait douze en somme ? dit Aubette.

— Ô c'est suffisant pour vous faire enrager, allez, croyez-moi ! Vous prenez le café, Demoiselle ?

— Merci bien, dit Aubette, ça m'empêcherait de dormir.

— Pourtant, je crois que cette nuit on aura pas besoin de vous bercer ?

— Vous savez, j'ai un très mauvais sommeil, c'est mon habitude.

— L'air d'ici vous fera du bien, peut-être ? dit Saretti. Quoique ma femme en dise, il a du bon. Nous avons pas d'humidité comme dans la vallée d'en bas.

— L'air peut-être, mais les gens ! s'exclame la mère. Qué pays de sauvages !

— Mais vous n'en êtes pas, vous, madame Saretti ?

— Moi ? Jamais de la vie, dites ! Je suis de Nice. Alors vous

comprenez la différence ? Ici, c'est des gros gavots. Ils ont jamais rien vu. Moi, je le connais, le Var, l'endroit de votre naissance. Je suis allée un jour avec des amis à la chartreuse de Montrieux, tout près de Méounes, c'est pas vrai que c'est près de Méounes ?

— Oui, dit Aubette. C'est joli par là, n'est-ce pas ?

— Je comprends que c'est joli ! Un peu plus chic que leur sale montagne. Ah, il a fallu que je l'aime, mon mari, pour venir vivre ici ! Les bords du Gapeau au moins, c'est un climat doux, pas tant que Nice, mais quand même y a encore un peu de mimosas, contre quelque serre et des fois un oranger fleuri, bien à l'abri.

— Oui, dit Aubette, nous en avons un dans le fond de notre jardin. Il est beau, ses fruits soit un peu aigres, mais ils parviennent à mûrir.

— Ici, tout gèle, grogne la mère. Je m'étais apporté quatre plantes grasses de mon dernier voyage. Ça s'est tout brûlé !

— C'est les Alpes, qu'est-ce que tu veux ? dit Saretti. Mais l'air est plus sain que sur ta Côte, tu diras pas le contraire !

— Ô pardi, tu y es né, toi ! Alors tu as l'habitude. Moi j'ai toujours froid. À Nice, j'allais nue, ici, y te faut des lainages à en plus finir.

— Au soleil y fait bon pourtant, s'obstine le père.

— Et l'école, est-ce qu'elle est bien placée ? demande Aubette.

Madame Saretti se met les poings sur les hanches et lance :

— Quand même, vous êtes comme les religieuses, vous autres ! On vous envole ici, on vous envoie là, y faut y aller. Tu tombes bien, tu tombes mal, ton opinion, on te la demande pas !

— Hé non, dit Aubette gaiement et nous n'espérons même pas le Paradis pour nous récompenser. Vous voyez si nous avons de la vertu ?

— Elle est pas mal, l'école, dit Saretti. Dernièrement on y a arrangé le toit parce qu'il pleuvait un peu dedans. C'est mon neveu, le maçon, qui a eu le travail ; ça tiendra le coup, mais le gros orage avait fait des dégâts.

Aubette relève vivement un front soucieux :

— Ils sont gros, les orages, par ici ?

— Y sont terribles ! jette la mère. Bouh ! Quelle horreur !

— Y s'entendent, dit Saretti, voilà. Y s'entendent beaucoup. Dis la vérité : Y font pas plus de mal qu'ailleurs, seulement y font plus de bruit, à cause de la montagne.

— J'en ai peur, dit Aubette.

— Ah, comme moi alors ? crie la mère. Je suis pas seule alors ? Ça

me fait plaisir. Moi je me mets dans les placards quand y tonne, avec mon tablier sur la tête !

— C’est ça qui empêcherait la foudre de te tomber dessus, se moque son mari, en haussant les épaules.

— Qu’est-ce que tu veux, je sais pas me dominer, c’est pas de ma faute ?

— Moi non plus je ne sais guère, dit Aubette. À Méounes, un jour, j’ai été grondée par la directrice, parce que j’avais fermé les fenêtres de ma classe et éclairé l’électricité pendant l’orage. Elle m’a dit que j’effrayais les enfants. Peut-être avait-elle raison.

— Moi j’ai pas peur, dit Julia.

— Celle-là, dit la mère, c’est un tron de l’air, elle a peur de rien !

— Vous avez déjà fait l’école dans votre pays ? demande Saretti.

— Non, d’abord je me suis mariée, puis mon père a été malade. J’ai fait un remplacement de trois mois, pas plus, celui d’une maîtresse absente. Ici ce sera ma première vraie classe. Et je serai seule, pas de directrice sur le dos, je préfère. L’instituteur des garçons, comment est-il ?

— C’est un vieux, dit Saretti, un peu sourd, grognon. Je crois qu’y tardera pas à avoir sa retraite. Il est pas méchant, mais il aime être seul, y fréquente personne. Il a une guitare, le soir il la gratte des fois, c’est tout. Il s’appelle Anthelme Drap.

— J’irai lui faire une visite, ça se doit, dit Aubette. Et puis au maire. Comment est-il le maire ? Il faut que je le remercie de vous avoir envoyé à ma rencontre.

— C’est un bon gros qui a du bien au soleil. Y s’appelle Martin Blanc. Son fils est prisonnier depuis le début.

— Sa femme est beaucoup orgueilleuse, dit la mère, et sa fille alors, n’en parlons pas.

— Marthoune Blanc, jette Julia, elle se croit la moutardière du pape !

— Moi je suis d’accord avec lui, explique Saretti, parce que j’ai toujours été contre l’ancien maire, le monsieur Saint-Aime. Celui-là y prétendait que les ouvriers avaient pas besoin de boire du vin, vous voyez ça d’ici ? Martin, c’est pas pareil, il est pour nous. Y dit : « J’ai beau m’appeler Blanc, tout le monde sait que je suis rouge. »

Madame Saretti éclate de rire à la plaisanterie qu’elle doit pourtant bien connaître. Aubette la regarde mieux et voit qu’au-dessous des seins lourds pesant sur la taille, le ventre est plus large qu’il ne semble normal. Est-ce que ? La remarque de ses yeux est saisie au vol.

— J'attends pour le début décembre, mon mari vous avait rien dit ?

— Non.

— On a pas tant parlé, dit Saretti. Toi, tu te figures…

Il n'explique pas comme il a été surpris à la gare de Roncières-sur-Rabiou, quand il a vu devant lui cette fille si jeune, avec ses yeux d'enfant et son allure distinguée. Sachant que c'était une veuve, il attendait plutôt une femme vieillie, au visage fatigué, dans le genre de l'ancienne maîtresse. La différence l'a un peu intimidé et malgré la lenteur du pas du cheval, les douze kilomètres n'ont pas été longs. Il n'a pas la langue de sa femme.

— Cette fois j'aurai un fils, j'en suis sûre, dit fièrement madame Saretti. J'ai eu des gros vomissements au début, ça trompe pas. J'irai faire mes couches chez ma mère à Nice, qu'ici décembre est déjà trop froid. Ma cousine Zita que c'est la marraine de ma fille, viendra tenir la maison quelque temps, puis je rappliquerai avec mon garçon.

Elle rit encore d'un rire heureux et son ventre plein de six mois de grossesse danse sous son tablier.

— Je veux l'appeler Jean-Claude, précise-t-elle. Jean c'est le nom de mon mari et Claude ça me plaît. Si vous voulez je vous prends comme marraine ? Le parrain, ce sera notre ami Marceau. Vous vous appelez comment ?

— Aubette.

— Aubette ? Quel drôle de nom !

— Oui, on le trouve drôle, mais c'est ma mère qui l'a voulu, parce qu'elle habite sur une place à Méounes, où le soleil levant arrive juste par la rue d'Aubette. Alors ce nom lui a plu et elle me l'a donné. Vous voyez, j'ai une rue pour marraine !

— Je peux pas appeler mon fils Aubet, pourtant, dites ?

— Non, rit la Demoiselle, ce n'est guère possible. Jean-Claude c'est très joli.

— Ah, ça me fait plaisir ! Mon mari trouve que c'est ridicule.

— Ton mari trouve que tu as assez parlé et que c'est l'heure de laisser coucher les gens qui ont fait route. Montez. Payan va arriver pour ses parties de dames, nous en ferons trois-quatre, puis je monterai moi aussi.

— Y faut obéir, dit madame Saretti. Je vous ai préparé votre chambre. C'est pas luxueux, mais c'est propre, vous serez pas mangée de punaises comme chez les Bouquet, que soi-disant ça se décore Hôtel.

— C’est un autre café ? demande Aubette.

— Oui, c’est notre concurrent. Ô c’est pas la question de la concurrence, mais y a pas plus mauvais sur la terre…

— Allez, c’est fini ? coupe Saretti.

— Oui oui, on y va. Y a pas moyen de placer une parole avec toi !

— Bonsoir ! lance une voix.

La porte du café qui ouvre sur la cuisine, vient d’être poussée par une sorte d’athlète, dont le grand corps bouche tout le rectangle.

— Tiens, bonjour Marceau, dit madame Saretti.

— Bonsoir Payan ! dit son mari.

L’homme qui entre, aperçoit Aubette. Elle voit qu’il a des yeux bleus et un chandail rouge.

— Ô pardon, vous avez de la compagnie, s’excuse-t-il. Bonsoir Mademoiselle.

— C’est la nouvelle maîtresse d’école, dit madame Saretti. Elle est charmante, qué ? Les petites vont en être folles.

— En tous cas, dit son mari, ça les changera de mademoiselle Reybaud, que sa maladie d’estomac lui ôtait le sourire du premier janvier à la Saint-Sylvestre. Et qu’elle était laide comme un pou.

— C’est vrai, dit Marceau Payan. Avec ça, pas très gracieuse. Alors mademoiselle va rester avec nous…

— C’est une dame, interrompt Saretti.

— Ah, c’est une dame ? Alors c’est une dame qui ressemble à une demoiselle, voilà tout. Alors, ça ne lui fait pas peur à cette charmante Demoiselle, de venir si haut dans notre pays de montagne ?

— Mais non, dit Aubette. Pourquoi ? Il n’y a pas de quoi avoir peur.

Elle sourit vers l’homme. Quand Aubette sourit, ses regards limpides s’emplissent de petites lumières et sa tendre grosse bouche s’éclaire, elle aussi, du brillant de ses dents. Quand Aubette sourit, on est tout de suite persuadé que la joie est de ce monde.

— Vous êtes courageuse, dit Marceau Payan. Ce n’est pas trop gai.

— En tous cas, dit Saretti, pour le moment, elle n’a plus que le courage d’aller se coucher, ça se voit. Y faut la laisser à son repos.

— Allons-y, dit sa femme ; bonsoir et bonne nuit !

Elle monte l’escalier la première. Aubette et Julia suivent son pas pesant au long des marches. Au premier étage, elle ouvre une porte. Aubette voit un lit étroit, drapé de blanc, une petite table à toilette, deux chaises. « C’est ici », pense-t-elle à nouveau, puis elle se corrige :

« Non, ce n’est pas ici ma vie d’à présent, pas encore. Bientôt ce sera dans une chambre que je ne connais pas, celle du logement de l’école. »

— Vous vous mettrez chez vous quand ? demande madame Saretti.

— Demain je pense, j’ai acheté les quelques meubles que mademoiselle Reybaud a laissés. Ensuite je m’installerai mieux.

— Ô c’était pas mal. J’y suis montée la voir une fois qu’elle était malade, la pauvre Demoiselle, elle avait une bonne chambre avec armoire à glace ; dans la salle à manger, un buffet, une table et un petit canapé. Et dans la cuisine, tout le nécessaire pour cuire son manger.

— Oui, c’est ce qu’elle m’a dit à peu près.

— Sans curiosité, vous lui avez payé cher ?

— Deux mille francs, dit Aubette.

— Sans le voir ? Vous avez confiance, mais c’est pas surpayé. Non, ça vaut bien ça ! Et au moins vous serez tranquille.

Madame Saretti s’est assise sur le bord du matelas qu’elle fait ployer. Son ventre lourd repose entre ses cuisses grasses. Ses courtes jambes pendent mollement. Elle semble installée là pour l’éternité. Aubette baille sans pouvoir le cacher.

— Je commence à être fatiguée, dit-elle. Je me suis levée tôt pour prendre le car qui rejoint Toulon, à Toulon, le chemin de fer jusqu’à Marseille et encore après, ce train des Alpes qui n’en finit plus…

Elle s’excuse ainsi, avec des yeux embués par les larmes du sommeil. Madame Saretti comprend et se lève. Elle dit :

— Bonne nuit. Dis bonne nuit à la Demoiselle, Julia ?

— Bonne nuit Moiselle, dit Julia.

Aubette l’embrasse.

— Bonne nuit Julia, bonne nuit madame Saretti.

Elle tend la main. Madame Saretti la prend dans les deux siennes :

— Laissez-moi vous embrasser ? dit-elle. Ça me semble comme si vous étiez ma petite.

Elle la serre contre elle et lui met sur chaque joue un baiser bruyant.

— Vous êtes trop gentille, dit Aubette touchée.

— Allez, à présent on va dormir, Julia ! Et si vous avez besoin de quoi que se soit, au moins ne vous gênez pas, appelez-nous. On couche tout à côté.

— Merci encore, dit Aubette en fermant la porte et poussant un soupir de lassitude.

Elle se déshabille vite dans cette petite chambre nouvelle, où elle ne fera que passer. Avant de se mettre au lit, elle voit que les contrevents sont restés ouverts. Elle va les tirer et reçoit une bouffée d'air vif. « Les soirées doivent être glaciales en hiver », pense-t-elle. En bas, devant la porte, monsieur Saretti parle avec celui qu'on a nommé Payan. Ils relèvent la tête au bruit des charnières.

— Dormez bien ! crie monsieur Saretti.

— Merci, vous aussi, dit-elle.

Elle se glisse dans le lit. Les draps sont d'une toile rugueuse qui gratte. Ils sont frais, « grenus et froids comme de la pierre, juge-t-elle, c'est bon ». Elle a un peu trop chaud à la peau. Ce voyage lui a donné la fièvre. Elle détend avec délices ses jambes engourdies et se met à songer : « Voilà. Comme c'est simple : Bonne nuit, dormez bien, laissez-moi vous embrasser, si vous avez besoin, appelez-nous. » Pourquoi les gens vous font-ils toujours peur avec tout ? On croirait que la vie ne sait être que méchante ? Ma directrice de Méounes craignait l'avenir comme une bête prête à vous dévorer. Je me souviens qu'elle me disait : « Ma pauvre petite, quel métier vous avez choisi ! Quelle existence vous vous préparez ! Des ingratitudes, des incompréhensions, des injustices partout. Vous verrez, vous verrez… » Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Seulement elle était vieille. Alors, quand on est vieux, tout vous blesse, tout vous fait mal, c'est ça. Moi ce n'est pas pareil, je commence. Même après mon chagrin, j'ai un grand élan tout neuf qui m'aide à marcher. Ce Marceau Payan qui a dit que j'étais courageuse, il a l'air d'un brave homme et les Saretti, me feront des amis. Je crois que je vais être heureuse ici, avec toutes ces petites filles autour de moi qui m'aimeront. Demain je m'installerai dans mon nouvel appartement, je l'arrangerai bien à mon goût. J'ai vu des asters sur un talus, j'irai en cueillir, j'en mettrai dans les vases et puis les petites m'en apporteront, parce que je vais tellement les aimer, moi aussi, qu'elles seront sûrement gentilles. Il y en a déjà une qui m'aime, Julia. Puis les autres y viendront. Je crois que je vais bien me plaire ici. Roncières : La terre des ronces. Roncières-le-Haut. Des ronces qui escaladent une colline au bord du ciel. En bas, une couronne de vieux toits, au-dessus, un château à demi-ruiné. Voilà, c'est ça Roncières, mon Roncières à moi. Et partout, dans les maisons, des cœurs à chercher, à trouver entre les ronces, comme des asters. Oui, peut-être, je serai heureuse ici… »

La pensée s'alourdit, tourne sur place dans le cerveau que ce jour a chargé de trop d'impressions et d'un seul coup, comme une enfant, Aubette Vernay sombre dans le sommeil.

Cette enfance, elle a passé vite. En ces premières années déjà lointaines, Aubette était, paraît-il, une belle petite poupée toute ronde qu'on appelait Bébé Jouve, qui faisait rire les gens en récitant sa prière n'importe où on la lui demandait, au milieu de la rue, dans l'herbe des champs. Jetée à genoux, elle frappait d'un poing serré, gros comme un bouton de rose, sa moëlleuse poitrine de soie et son ventre bien nourri. « Par ma tote, par ma tote, par ma très grande tote ! » Les voisines, folles de ce mea culpa enfantin, lui écrasaient les joues de leurs baisers. Elle pleurait, se réfugiait contre son père qui la grondait en souriant.

Elle écoutait mal quand on lui parlait du domaine de la Guirande, où sa mère était née ; du grand-père et des oncles morts, de l'oncle Pierre vivant, mais qui n'avait pas sa raison ; des tantes Madeleine, Marguerite, Louise, qu'on voyait peu ou pas du tout, à cause d'histoires incompréhensibles. Alors Aubette entendait bien dire que sa grand-maman, Félicie Venel, élevée dans cette belle maison du village de Méounes, devenue la part d'héritage de Rosine Jouve, avait été une jolie fille. Mais comment le croire d'après cette photographie de vieille, prise un jour de vogue ? De beaux cheveux, ces mèches maigres ? Des yeux clairs, ces prunelles usées sous les paupières flétries ? Une bouche de joie, ces tristes lèvres molles ? Non, celle qui se sentait toute neuve, ne pouvait pas accepter cette légende. Félicie Venel, épouse Desmichels, était totalement morte pour ses petits-enfants, morte avec sa passion et son tourment secrets, morte avec son grand amour.

Et morts autour d'elle, son père, sa mère, riches et avares ; mort son oncle le docteur ; mort son mari Firmin, orgueilleux de sa veste à boutons de cuivre, de son domaine, de son argent, de sa femme de bonne famille, de ses enfants en ribambelle ; mort son fils Sébastien ; partie au loin comme une voleuse, Marguerite, l'aînée de ses filles, pour suivre un voyou de Toulon ; expulsé de la famille, par l'entêtement du maître, son fils Antoine, l'aîné de ses garçons ; fou à lier son fils Pierre ; mauvaise comme la gale, cette Solange Bannelier devenue sa bru. Tant de malheurs, trop de malheurs, avaient écrasé cette modeste Félicie qui une seule fois, dans son existence, avait su prendre le courage d'être heureuse.

Mais cela, Aubette l'ignorait. Quand, pour de rares visites, elle

passait entre son père et sa mère, sous l’arche haute, fleurie de giroflées de muraille qui est l’entrée de la Guirande et porte la date : « Dix-sept-cent-dix-huit », elle ne pouvait savoir qu’elle mettait ses petits pieds ronds, chaussé de souliers bleus, ses petits pieds bleus, dans la grande trace de tant de pas. Là où avait marché l’aïeule Fleurie Guirand la vaillante, puis l’aïeule Thérèse Aiguier la paresseuse, puis l’aïeule Félicie Venel la résignée ; toutes ces femmes qui avaient été avant elle de la famille Desmichels, elle jouait à la balle ou sautait à la corde, avec insouciance. Pour elle, c’était une journée de vacances à la ferme, où elle courait après les poules, caressait les agneaux, gobait un œuf cru, buvait un verre de lait de chèvre, puis embrassait la tante Solange, parce qu’il le fallait bien, essuyant ensuite du revers de ses doigts, sa joue salie de rouge par le fard d’une fille de cafetiers.

Ensuite, elle repartait en dansant, dans sa robette de broderie anglaise à nœuds de ruban bleu, inconsciente du passé qui l’avait précédée. Oui, tout cela était loin, au commencement de la vie. Ensuite, était venu le collège de Draguignan. Gros premiers sanglots du soir de ce départ : quitter Méounes et la maison, la chambre étroite à l’abri contre celle des parents, le bon petit lit habituel sous son édredon à fleurs roses ; la Place derrière le rideau relevé ; la fontaine qui chante tout ce qu’on veut avec le bavardage autour de la conque, de ces femmes qui savent tant de choses ; l’allée de platanes, si extraordinairement énormes, trempant leurs racines dans le Gapeau ; ce Gapeau si jeune encore, à peine sorti de terre à Chibron et qui n’est qu’un ruisseau d’eau claire et glacée entre deux rives de prairies…

Il avait fallu quitter tout cela et l’étagère des livres où voisinaient *Les Pelites Filles sages* et *Vingt mille Lieues sous les Mers*. Dans la malle, on n’avait pas pu mettre toutes les jolies robes du dimanche. Et puis à quoi bon ? On portait un uniforme au collège de Draguignan, cet uniforme si laid qui vous faisait ressembler à des Orphelines : Jupe bleu marine à grands plis plats ; corsage semblable, tout juste égayé par le col blanc et quelquefois par le cordon bleu jésus de bonne conduite, quand on l’obtenait ; pour les promenades, chapeau de feutre marine à ruban blanc ; pèlerine assortie pour les jours de froid ; gants dont on perdait toujours l’autre.

Les nuits, le lit mince et dur du dortoir, les sarabandes étouffées, les rires convulsifs, les ombres chinoises sur les murs, les compagnes préférées, oubliées aujourd’hui : Jeanne Taverdet, Sonia Arbaud, Paule Saint-Antonin ; les grandes passions pour certaines maîtresses qu’on appelait : « Les adorées » ; les cœurs dessinés sur des feuilles de cahier et séparés en compartiments inégaux, selon la prédilection ; les noms les plus chéris, écrits dans les plus grands carrés. Eulalie Nicollerat qu’on appelait : « Ni choléra, ni peste », tout en prétendant qu’elle était

les deux, avait pleuré un quart d'heure dans l'escalier des deuxièmes secondaires, parce qu'elle n'avait eu qu'un petit triangle vers la pointe, dans le cœur d'Aubette Jouve.

Les jours passés en classe à apprendre, à apprendre, à toujours apprendre, à se creuser la cervelle de neuf heures du matin à midi et de quatorze à dix-huit heures, pour savoir lequel des deux bassins de dix mètres carrés de surface sur trois de profondeur se remplira le premier, étant donné que des conduites jumelles y versent vingt-six centimètres cubes d'eau à la seconde, mais que l'un a une fente qui laisse fuir la valeur de douze litres par heure, que le jardinier est blond, qu'il fait la cour à la jeune lingère et que le soir, sous un clair de lune de conte de fées, trois rainettes vertes se donnent des concerts dans un salon de capillaires…

Tout ce qu'il fallait savoir et que jamais on ne saurait parce qu'il y en avait trop, ce qu'on a oublié, ce qui est resté gravé dans la mémoire : le squelette cliquetant de la classe de physique, joli petit jeu luisant d'osselets décrochables ; les images mystérieusement belles du cœur et des poumons, le tableau de l'écorché au sang ruisselant en fleuves bleus et rouges sur la chair de carton blanc ; les démonstrations de la classe de chimie, le mercure en boules d'argent, matière ravissante et irréelle, glissant du papier sur la paume de la main sans laisser sa trace ; les expériences en alambic, avec leurs mélanges dont on espérait toujours qu'ils finiraient par exploser, pulvérisant l'amphithéâtre et l'ennuyeux professeur.

Tout cela pendant des années, mon Dieu, pendant des années à l'infini ; les études, les examens, les brevets, l'École Normale qu'on appelait « la Norme », d'autres villes, d'autres prisons, d'autres compagnes trouvées et perdues ; tout cela pour satisfaire l'orgueil de Rosine Jouve, née Desmichels, qui veut que sa fille devienne une demoiselle. Elle en sera une. Mieux, elle sera « La Demoiselle » par définition. Ce qui signifie qu'un jour, elle gagnera deux mille francs par mois pour nettoyer de leur crasse corporelle et cérébrale des générations d'enfants, dont elle devra tuer à la fois les poux et les mauvais instincts. Ainsi Aubette était arrivée à avoir vingt ans et c'est alors que, sans l'avoir cherché, elle avait rencontré l'amour. Elle le craignait un peu, sa mère lui en ayant dit beaucoup de mal, et lui ayant rabâché cent fois avec rancune, l'histoire de son expérience personnelle :

Rosine, jeune fille, était la plus jolie de la famille Desmichels. Avant-dernière des sept enfants, elle avait gardé toute la délicatesse de corps et de visage de Félicie. Aussi fine alors de cœur que d'apparence, c'est elle qui avait le plus doucement consolé la mère douloureuse, quand le père avait jeté dehors son fils aîné, à cause de sa fidélité à

cette Arnaude Coumiane, venue d'Italie sur ses pieds nus(1). La vie à la Guirande ensuite, n'avait pas été toujours agréable, car la maison, après cette scène, avait perdu sa gaieté. Marguerite, harassée par le poids de son trop lourd désir pour Richard Falconnet, n'avait plus un sourire pour la petite sœur, si gâtée autrefois ; Louise était d'un caractère triste ; Pierre, taquin et hargneux ; Sébastien plein de bonté, mais toujours enfoncé dans son travail ; Florestan, rêveur, continuellement absent, emporté par ses projets qui traversaient les mers. Plus tard, le drame s'aggrava quand on trouva le père mort, jeté par une attaque sur le seuil dallé de sa porte, le soir du brutal abandon de Marguerite. Alors, après les cris, les larmes, l'enterrement et le deuil, la maison devint plus pénible encore. Rosine et Pierre n'étaient qu'une dispute, leur mère tentait de faire la justice entre eux sans y parvenir et se désolait. Ce fut à ce moment qu'un garçon appelé Marcel Jouve, possesseur de vignobles et de bois à Méounes, mais dont les parents étaient Jurassiens, ayant remarqué dans une noce, la beauté de cette jeune fille de la Guirande, s'arrangea pour la rencontrer à nouveau et enfin la fit demander en mariage. Elle accepta. Elle apporta en dot la belle maison où ils s'installèrent et vécurent heureux sans enfants, quelques années. La guerre, un matin d'août mil neuf cent quatorze, en chassa le paisible époux. Il fallut apprendre à s'endormir le soir sans caresses ; à s'éveiller le matin, solitaire ; à regarder le soleil levant de l'été, descendre comme un fleuve de rutilance, cette rue d'Aubette à maisons hautes qui devait devenir marraine de la petite fille conçue dans les transes et chargée de trop de sensibilité. Telle fut la jeunesse de Rosine Jouve, descendante des Desmichels.

La guerre vers sa fin, l'homme qui était parti fier de sa force, revint, ayant perdu une jambe et sa joie. Rosine avait quitté un amant, on lui rendait un infirme. Elle ne sut pas être assez maternelle pour ranimer un goût de vivre, blessé par les spectacles d'horreur. Ne retrouvant plus les douces ententes charnelles d'autrefois, elle se vexa d'abord de ce qu'elle croyait être de l'indifférence, puis petit à petit, au long des ans et de la rancune, remonta en elle, intact dans sa mauvaise force, le caractère despotique de son père Firmin. Elle fut dans sa maison, autrefois calme, l'ouragan destructeur brisant tout germe fragile de paix. Les scènes, l'une suivant l'autre, commencèrent à surgir sans raison, pour un mot, un geste, pour rien. Ce furent les corbeilles à ouvrage renversées, les mouchoirs déchirés dans des crises de rage, les repas troublés par le vin coulant sur la nappe, les portes claquantes, la fuite de l'homme vers le café du village, les sanglots de l'enfant, les reproches de la mère, un enfer pour Aubette.

Quand elle revint de l'École Normale, elle comptait bien prendre tout de suite un poste éloigné pour se sauver de cette bagarre, mais son père étant tombé malade, elle le soigna et ce fut le moment où elle

rencontra René Vernay qui devait devenir son mari.

Cette puissance d’amour, tant de fois niée par l’amertume de sa mère, se jeta contre le cœur tout sensible d’Aubette, comme un loup à mœurs de mouton. Sa force ne dévora pas l’innocente qui lui était jetée, mais l’accabla de douceur. René, tendre comme une fille et Aubette ayant souffert d’être bousculée, trouvèrent leur climat naturel dans celui d’une fraternelle confiance, dans une entente sensuelle paisiblement partagée. Mais la guerre veillait. En mil neuf cent quatorze, ses griffes aiguës n’avaient arraché qu’une jambe à Marcel Jouve, en mil neuf cent trente neuf, elle sauta sur René Vernay et ne laissa de lui que des morceaux de chair saignante, accrochés à des barbelés. Aubette ne reçut même pas cette fameuse dernière lettre qu’on conserve entre des mouchoirs bien pliés et qui se doit d’être trempée de larmes. Il était reparti seulement trois jours plus tôt pour le front. Il n’avait pas eu le temps d’écrire, on ne l’avait pas prévenu qu’il allait mourir.

Aubette, veuve, était donc restée chez ses parents. Et ç’avait été peut-être le meilleur moment de sa jeunesse, parce qu’elle se sentait enrobée et protégée par cette grosse douleur.

— Laisse la petite tranquille, disait Marcel Jouve, elle a assez de mal comme ça.

Et la mère taisait ses jérémiades. Cependant, d’autres reproches avaient surgi : « La vie devenait chère, les vignobles ne rapportaient plus comme autrefois. » L’avarice des parents Aiguier s’était infiltrée par Thérèse et Firmin jusqu’au cerveau de Rosine et cet amour de l’argent que Laurent Desmichels avait, lui aussi, légué à son fils et sa petite-fille, faisait réfléchir pendant des soirées entières, l’héritière des paysans embourgeoisés qui, enfin, un jour, se décida :

— Il faudra bien quand même utiliser tes diplômes ? dit-elle à sa fille.

— Comment ? demanda le père.

— Prendre un poste d’institutrice.

— Nous quitter alors ?

L’homme déjà si seul, regardait avec regret le doux visage d’Aubette, l’unique joie qui lui restait, mais celle-ci avait promptement réagi :

— Certainement mère, vous avez raison, c’est ce que je comptais faire.

— Tu peux ne pas être nommée loin, avait dit Rosine. Tu viendrais nous voir.

— Bien sûr. D'ailleurs il faut bien que je travaille, je ne puis rester toute ma vie à votre charge.

Marcel Jouve avait laissé tomber sur sa main, qui tenait la canne d'infirme, un front d'avance découragé de la discussion. Aubette Vernay avait adressé sa demande à l'inspecteur primaire et par lui au Ministère de l'instruction publique. Veuve de guerre, tout de suite elle avait réussi.

Elle avait obtenu alors ce remplacement à Méounes même, puis quelque temps après, était arrivée sa nomination à Roncières-le-Haut, Basses-Alpes. Ce soir là, il est probable que sa mère aurait donné beaucoup pour ne pas avoir prononcé les paroles qui avaient préparé la séparation. Mais c'était trop tard. Elle avait demandé d'un ton bourru :

— C'est loin ce pays ?

— Assez, avait répondu Aubette.

— Tu ne pourras pas venir tous les dimanches ?

— Ô non, bien sûr ! Ce ne sera pas possible. Alors son père était allé se coucher sans avoir prononcé une parole et sa mère avait bousculé si fort le saladier de coulis de tomates que la rouge pâte odorante s'était répandue sur tout.

C'est la dernière vision qu'Aubette a conservé de la maison natale : ce visage d'infirme si tristement veule, opposé à cette violence nerveuse d'une femme vieillie par la mauvaise humeur. Ensuite, étaient venus les préparatifs de voyage, les observations, les recommandations maternelles, le mutisme paternel, les adieux des voisins et leurs félicitations :

— Hé ! Alors voilà que tu vas être tout à fait une Demoiselle d'école ?

Une dernière fois, Aubette avait fait le tour de son jardin chéri : le coin des lys, au fond, derrière la fontaine en rocaille où les asparagus pleuraient une eau de source ; l'oranger poussé de travers contre le mur, pour mieux mûrir ses fruits au soleil ; le massif de troènes blancs, si chargé d'abeilles dès sa floraison ; le pittosporum qui sent plus fort que l'oranger ; le lilas Charles-Dix où les mains d'une fille de six ans, tremblantes d'émotion, avaient, un soir, découvert un nid de chardonnerets ; tout cela, tout cela et l'allée d'iris de Florence et le petit triangle de muguet contre le ruisseau et le grenadier à boutons de cire pourpre, à fruits doux et âcres à la fois… Tout cela c'était du passé dont il avait fallu savoir se détacher, après un dernier regard à cette terrasse dont le gros cyprès avait fait éclater le dallage, à ce jardin, à cette demeure dont parfois l'âme osait s'éveiller, quand se taisait la voix grondeuse de Rosine. Et le lendemain, il avait fallu prendre le car.

Aubette avait donc pris le car à Méounes. Sa mère, portant une valise, l'accompagnait, montrant son visage des mauvais jours.

— Tu serais encore à temps de refuser ? avait-elle dit devant le café où elles attendaient la voiture.

Aubette n'avait pas répondu et sa mère avait baissé la tête. Elles s'étaient tues toutes deux et s'étaient embrassées hâtivement, parmi l'affairement du départ. Le paysage familier avait glissé au long des vitres, les grands cerisiers semblant faire des gestes d'adieu. Puis Aubette avait pris le train à Toulon. Puis à Marseille, un autre train. Et à travers les villes, les gens, les cris, les bousculades, les porteurs, les guichets, les bâillements, la fatigue, les journaux lus jusqu'aux annonces, elle avait usé en voyage toute une longue journée. Elle avait mangé l'œuf dur qui est un fruit par sa pulpe de chair blanche et son centre de jaune pollen. Elle avait mangé la pêche qui est un œuf, parce qu'elle couve son germe au centre d'elle-même. Elle avait mangé le bout de lard gras, dernier festin du dernier jambon acheté en cachette à un voisin. Elle avait bu le vin blanc du Var emporté dans une petite bouteille, elle avait dormi, elle s'était réveillée avec la peur d'avoir manqué sa gare, elle avait regardé grandir, autour d'elle, des montagnes qu'elle ne connaissait pas et s'aggraver les lignes sobres d'une région nouvelle : « Les Alpes », avait-elle pensé. Un air plus frais avait frôlé son visage, elle avait fermé son manteau sur sa poitrine, et puis, à la fin de tout cela, elle avait vu le nom : « Roncières-sur-Rabiou » et elle avait compris qu'elle était arrivée.

Un franc rayon dur, fusant d'un trou du volet, frappe sur le lit. Sitôt éveillée, Aubette réalise le lieu et les circonstances : Elle a été nommée maîtresse à Roncières-le-Haut, Basses-Alpes. Elle y est arrivée hier au soir, vingt-cinq septembre, après une longue journée de voyage et par une rude montée. Elle a mangé et couché au Café Saretti. Aujourd'hui elle va aller voir le maire qui l'installera dans l'école et l'appartement, à la place de mademoiselle Reybaud qui a pris sa retraite conditionnelle pour cause de maladie. Voilà, c'est tout. Comme hier au soir, cela lui paraît simple. Dès qu'elle sera plus tranquille, elle donnera de ses nouvelles à ses parents. Pour la minute, il faut se lever.

Elle saute du lit et va ouvrir la fenêtre en grand. Au-dessous d'elle, elle voit Julia sautillant devant l'entrée du café, auprès de madame Saretti qui lave de la salade dans une bassine.

— Bonjour ! crie Aubette.

— Bonjour ! Déjà debout ? s'étonne madame Saretti. Il n'est que sept heures. Dis bonjour, Julia !

— Il faut que j'aille chez monsieur le maire, je ne veux pas être paresseuse pour le premier jour.

— Julia va vous monter le café.

— Mais ce n'est pas la peine, je descends.

— Si, si ! Moi aussi j'aime bien le prendre au lit.

— Personne ne me le portera quand je serai dans ma maison d'école, vous savez ?

— Hé ben, nous, nous irons, si ça peut vous faire plaisir ?

— Merci d'avance. Qu'il fait beau !

— Oui, pour une fois y fait soleil ! dit madame Saretti.

Aubette reste appuyée des deux mains à la barre de bois de la fenêtre, regardant se déployer devant elle, ce paysage plus âpre et plus large que celui de son enfance. Dans la vallée du Gapeau, toujours, le soir et le matin, se traînent sur la rivière et autour d'elle, de molles écharpes brumeuses qui s'étalent sur les prairies, puis restent suspendues longtemps dans les creux des collines. Ici, la terre

compacte, s'agrippe au flanc de la roche et se colle à ses os. Depuis la vallée que le Rabiou, torrent capricieux, ravage et féconde de ses crues printanières, d'immenses champs de blé, d'orge, de vignes où la moisson et la vendange sont passées, montent en s'étirant, épousant l'arrondi de chaque courbe et faisant au sol un somptueux manteau roux, vert ou pourpre, selon les plantations. Aubette s'attarde devant ce spectacle et cherche des yeux le village, mais d'où elle est, elle ne peut le voir. Les seules maisons qu'elle distingue sont les fermes disséminées dans la campagne et derrière une rangée de peupliers, les toits, s'épaulant l'un l'autre au long de la route, du lointain Roncières-le-Bas. Puis, dans le fond, sous un énorme ciel d'un seul bleu dur, la vaste plaine de la Drance qui de loin, ressemble à la mer, avec la flottille de trois nuages blancs au bord de l'horizon.

Un bruit dans la chambre, fait se retourner Aubette. C'est Julia. Elle pose sur le table un plateau avec une tasse de café, trois tranches de pain, un morceau de beurre et murmure un bonjour intimidé.

— Du beurre ? s'étonne Aubette. Il commence à se faire rare.

— Une fermière nous en apporte un peu, maman a voulu vous en faire goûter, dit Julia rougissante et restée sur place.

— Tu remercieras bien ta maman, c'est merveilleux ! Et maintenant, je vais me dépêcher de m'habiller.

Elle pousse gentiment la petite fille dehors, se promettant de donner moins de temps qu'hier aux bavardages.

Une demi-heure après, elle est en bas, son hôtesse l'attend au pied de l'escalier. Elle a étalé sur son ventre rond, un grand tablier à fleurs et porte au bras un sac de toile cirée.

— Je vais aux commissions, explique-t-elle. Pour la viande, on doit y être de bonne heure, autrement on a plus rien et encore y faut faire la queue. Avant, je vais vous accompagner sur le chemin de monsieur le maire.

— Je veux bien, accepte Aubette.

— Julia, tu surveilleras, puisque ton père est parti en plaine. Le matin d'ailleurs, ajoute-t-elle, y a jamais grand-monde. Mon mari est allé arracher ses pommes de terre.

Elles traversent ensemble le café vide et elles se trouvent dans la rue qu'Aubette voit enfin entièrement. C'est une sorte d'esplanade poussiéreuse, creusée de guingois dans un de ses angles où s'enfonce une grotte, sous une roche surplombante. Des outils aratoires y sont à l'abri. Entre autres, une grosse machine compliquée, mi-peinte en rouge et mi-brillante de son vif métal sur les arêtes aiguës. Elle a l'air d'un énorme insecte aux avides mâchoires. Aubette qui n'est pas du

pays des blés, la regarde avec étonnement, puis comprend que c'est la moissonneuse-lieuse qui a travaillé en août. À côté, sous un cintre épais, une fontaine, adossant au mur un fronton de pierre, sculpté de dauphins à gueules béantes, verse son eau dans deux bassins qui débordent eux-mêmes en ruisseaux épais. À droite de la fontaine, un vieil escalier de granit rejoint une placette ombragée de trois marronniers perdant leurs feuilles. De part et d'autre de l'esplanade, la rue monte et Aubette comprend que le café où elle a couché, est situé en bas, presqu'à l'entrée du village, sur la route même.

Madame Saretti la guide à présent dans une voie dont on lit le nom sur une plaque : « Rue des Héros ». Elle précise :

— C'est ici que le maire habite : la troisième maison avec le jardin. Sonnez à la porte en bois.

Aubette voit une grille de fer avec des arbres derrière. Sous un rosier défleuri, le bord clair d'une façade se colore de soleil levant. Sur le panneau reluisant de vernis, une plaque de cuivre brillante arbore deux noms gravés : « Martin Blanc ».

— Sonnez, précise madame Saretti. Moi je vous quitte. À midi à la maison, pour manger. Vous saurez retrouver votre chemin ?

— Ô oui, dit Aubette, en tous cas je demanderai, ne vous inquiétez pas.

Échangeant un dernier sourire avec sa nouvelle amie qui continue à monter la rue, elle écoute déjà un bruit de pieds traînants au long d'un vestibule et la lenteur d'un geste qui soulève un loquet. Enfin, une vieille femme entr'ouvre la porte et laisse voir un visage disgracieux :

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle.

— Monsieur le maire, s'il vous plaît ? dit Aubette,

— Vous voulez le voir ?

— Oui. Je suis la nouvelle institutrice.

— Ah ? dit la vieille.

Elle reste debout dans l'embrasure, à regarder Aubette de haut en bas, détaillant avec des yeux éteints, le visage et le costume de la Demoiselle.

— Ah, c'est vous ? dit-elle encore. Hé ben attendez un peu, je vais le prévenir.

Elle fait entrer Aubette dans un salon où règne, fenêtres fermées, une profonde odeur de fruits mûrissants, puis elle s'en va. Aubette regarde autour d'elle : une lourde table ovale supportée par des dragons griffus, tient le milieu de la pièce. Un autre meuble de même style, laisse voir à travers des vitrines, une argenterie un peu oxydée,

mais cossue. Un piano noir est placé en biais dans un angle. Sur le porte-musique il y a une partition avec un titre en anglais : « Bird Singing march' », au-dessous la traduction : « L'oiseau chanteur, marche », puis, écrit à l'encre d'une main maladroite : « Marthoune Blanc ».

Aubette se souvient de ce que lui ont raconté les Saretti : « Naturellement la petite joue du piano », constate-t-elle.

Maintenant qu'elle est habituée à l'ombre, elle distingue, accroché au mur, un grand tableau qui représente une dame. Elle s'est fait peindre en robe de soie bleue à reflets mauves. Son visage, ses bras nus jusqu'à l'épaule sont roses, sa bouche est rose-mauve, ses yeux sont mauves-bleus, ses cheveux eux-mêmes sont mauves-roses-bleus et comme immatériels. Une grosse fleur aux tons violette est dormante dans le lac brumeux de ses genoux. Dans tout ce délayage, elle sourit d'un air hautain. « Ce doit être la mairesse », pense Aubette.

Elle attend. Des bruits lui parviennent de l'étage. Le maire était encore couché peut-être ? Elle a peur d'être venue trop tôt. Elle remarque sur une tablette, la corbeille de ces fruits qui sentent si bon. Ce sont des pêches jaunes toutes fraîches cueillies, avec la parure de quelques longues feuilles vertes piquetées d'or. Aubette en mangerait bien une, elle les aime tant. Il y en a beaucoup, certainement ça ne se connaîtrait pas. Mais si le maire arrive pendant qu'elle a la bouche pleine ? Ce serait drôle ! Elle en rit toute seule. L'emporter ? Dans quoi ? Les femmes n'ont plus ces poches de voleuses sous leurs grosses jupes, ainsi que sa grand'mère Jouve qui cachait là-dedans les pommes de ses voisins. Aujourd'hui, dans le sac à main de cuir à soufflet, cela ferait une trop grosse bosse, le fermoir ne jouerait plus. Elle se hasarde pourtant à toucher le velours d'un fruit. Elle le presse et le parfum devient plus fort. Alors, elle voit qu'autour des pêches, leur faisant un lit cahoteux, il y a des amandes. Ça, elle peut en manger une, c'est vite fait. Elle la met dans sa bouche. Elle serre les dents, bon, c'est une dure ! Elle ne pourra jamais la casser. À Méounes, les amandes sont des fines, elles ont la coque tendre. Il n'y a plus qu'à la briser sous son talon, mais ça va faire du bruit…

À cette seconde, la porte s'ouvre.

— Bonjour madame, dit le maire.

Aubette manque d'avaler d'un coup la coque et s'étrangler. Un mouvement de langue habile, la place dans un coin de sa bouche. Pourvu qu'elle ne se voie pas sous la joue ! Aubette peut tout juste parler :

— Bonjour monsieur le maire, dit-elle en se levant.

— Vous êtes madame Vernay, n'est-ce pas ?

— Oui monsieur le maire.

— Notre nouvelle institutrice ?

— Oui monsieur le maire.

Il lui secoue la main :

— Bienvenue ! dit-il. J'espère que vous vous plairez parmi nous.

Il sourit. Comme l'a dit Saretti, c'est un bon gros, avec un visage crevant de santé, un nez rond, des yeux ronds, une bouche ronde mouillée de salive.

— Mais bien sûr, dit Aubette, j'espère que je plairai aussi.

Elle voudrait bien sourire, mais elle a une peur terrible de déplacer l'amande et de l'avaler. Alors elle garde un air réservé qui doit faire dire au maire : « Comme elle est sérieuse, cette personne. » Mais son angoisse de s'étrangler augmente. Elle a une idée : Elle tousse. Elle porte son mouchoir à sa bouche. Elle crachera l'amande dedans. Le maire la regarde d'un œil vif :

— Vous êtes enrhumée, madame ? En cette saison déjà ? Vous n'avez pas le poumon fragile au moins ? Parce qu'ici les hivers sont durs, vous savez ?

« Mon Dieu, il va me croire tuberculeuse », pense-t-elle. Tant pis, elle gardera l'amande. Seulement elle n'ose plus parler, et ainsi, elle passera toujours au jugement du maire pour une fille silencieuse et pondérée. Plus tard, cela lui servira.

— Ô ce n'est rien, assure-t-elle. Je me porte très bien au contraire et j'aime le froid.

— Bon, dit le maire, je vais vous conduire aux écoles. Je vous aurais bien présentée à madame Blanc et fait connaître ma fille Marthe qui sera votre élève, mais elles sont encore au lit. Les vacances, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dit Aubette.

Elle suit le maire qui quitte le salon. Dans le vestibule, il crie vers l'étage :

— Je vais conduire la Demoiselle.

Rien ne lui répond. Ils sortent tous les deux. Pendant cette seconde où il s'est détourné, Aubette a pu tirer l'amande de sa bouche. À présent, elle la tient dans sa main fermée.

La rue, depuis peu, s'est ensoleillée de haut en bas. Ils la redescendent vers l'esplanade et montent le vieil escalier, tout humide du rejaillissement de la fontaine.

— Vous avez vu notre source ? demande le maire. Elle est

précieuse. C'est toute l'eau que nous avons ici, avec les puits. Le canal passe beaucoup plus bas. Vous vous êtes logée où ?

— Au café Saretti, dit Aubette, sur la route.

— Ah oui ! Ce sont des gens braves. Lui je le connais de longtemps. Sa femme est une bavarde. Sa petite est amie avec ma fille, puis des fois elles se fâchent : histoires d'enfants. Oui, le canal coule au-dessous, c'est bien dommage. C'est l'imbécilité de l'ancien maire Saint-Aime qui a valu ça au pays. Il a refusé de donner les terrains à la concession d'eau. Quelle perte ! Les paysans abandonnent toutes les terres au sec, pour descendre dans la vallée. C'est une richesse énorme qui se gâche. Bonjour, Mastre ! lance-t-il, interrompu dans son exposé par le rude salut d'un homme qui les croise. C'est le laitier, reprend-il, il fait bon être ami avec lui. Il paraît que le lait manquera. Cette saloperie de défaite nous a mis dans un bel état économique ! Mon fils Auguste est prisonnier et on se demande quand ça finira ? Vous êtes veuve de guerre, je crois ?

— Oui, dit Aubette. J'ai eu mon mari six jours et puis il est parti, il a été tué du côté de Sarreguemines, dès que ça a commencé. Il faisait son professorat.

Elle a le cœur serré comme chaque fois qu'elle parle de René. Elle sent qu'ils auraient pu beaucoup s'aimer. Ils n'ont pas eu le temps.

— C'est malheureux, soupire le maire, enfin, vous êtes jeune, vous referez votre vie.

— Je ne sais pas, dit Aubette. Mon métier me plaît et suffit à m'occuper.

Elle sourit avec un grand élan. Maintenant qu'elle a craché l'amande, c'est facile.

— Vous pourrez épouser un instituteur, dit le maire. Dommage que le nôtre soit un peu vieux et puis grognon et maniaque ; monsieur Drap. Autrement, des postes reculés comme ici, c'est intéressant pour un ménage. Notez bien, je ne sais pas si nous maintiendrons les deux. Si le nombre des élèves continue à baisser, comme déjà depuis plusieurs années, à cause de l'abandon des campagnes, nous ne garderons qu'une maîtresse pour une classe mixte. Enfin, ce n'est pas fait. Pour le moment, nous conserverons encore notre instituteur, mais il n'est pas assorti à vous.

Aubette ne répond pas. D'abord elle ne pense guère à se remarier, ensuite ça grimpe dur maintenant et le maire va d'un bon pas. Cette rue, elle est tout en marches d'escalier, usées, cassées, incurvées au milieu. Aubette lit sur une plaque qui s'écaille : « Rue d'en Haut ». Les marches tournent dans un rayonnement de pierres, sur une Place

qu'emplit le grand jour où Aubette voit en même temps un immeuble cubique, peint de rose vif et au-dessus de lui, une masse épaisse qui semble l'écraser.

— Votre école, dit le maire.

En même temps, Aubette demande :

— C'est le château ? Je l'ai remarqué d'en bas en venant…

— Oui, dit le maire. Vous voyez si elle est belle votre école ? Toute refaite de neuf. Il pleuvait dedans. Alors, en rangeant le toit, on en a profité pour repeindre la façade, vous voyez ?

Aubette regarde. Il y a quatre fenêtres, jointées deux par deux, et au milieu, sur la porte d'entrée : « École Communale ». Ça c'est écrit en grosses lettres, puis de chaque côté en plus petit, il y a « Filles », « Garçons ». Le côté des filles est à gauche. Devant, il y a deux préaux et deux cours séparés par des barrières badigeonnées de vert, avec deux portiques drapés de plantes grimpantes desséchées.

Le maire passe la porte et Aubette le suit. L'école est fermée puisqu'on est en septembre.

— Vous aurez huit jours pour vous préparer à la rentrée, dit-il. Je crois sans vouloir être indiscret, que vous avez acheté le mobilier de mademoiselle Reybaud ?

— Oui, en effet, j'ai pensé que ce serait plus facile.

— Si vous n'avez pas de meubles, certainement.

Des meubles ? Elle a les armoires anciennes, les bahuts, les lourdes chaises qui dorment dans l'appartement de René à Aix. Elle n'a pas osé y toucher, il lui semble que ce n'est pas sien. Plus tard peut-être… Non, elle n'a pas de meubles. Le maire ouvre une porte devant eux :

— Voilà votre classe, après je vous conduirai à votre appartement.

— Il est dans l'école ? demande Aubette.

— Non, pas tout à fait, il est derrière, près de la grande cour. Malheureusement, il n'est pas aussi bien exposé que les classes, mais c'est une vieille bâtisse, les murs sont gros et vous aurez du bois pour vous chauffer.

— Ah ! dit Aubette.

Elle regarde la pièce où ils sont entrés. C'est une classe comme toutes les classes. Il y a le bureau de la maîtresse sur une estrade, avec la mappemonde à sa droite, à sa gauche, le tableau noir. Derrière, sur le mur, une carte de France, avec la grande amputation des provinces occupées, peintes en gris triste, tandis que le reste, jusqu'à la Côte d'Azur, est en jaune clair. Mademoiselle Reybaud a souligné la ligne de

démarcation, d’un mince ruban bleu blanc rouge, fixé par des épingles. Vingt pupitres s’alignent entre le bureau et le mur.

— Vous n’aurez pas autant d’élèves, dit le maire. Comme je vous l’ai expliqué, le nombre en diminue tous les ans. Avec ça, je crois que nous aurons beaucoup de manquants cette année. Vous comprenez, depuis la guerre, les moyens de transport sont réduits, le car de la vallée ne fait plus son service, les enfants des fermes trop éloignées ne peuvent plus venir. Voilà celles qui sont inscrites pour cette année.

Aubette lit des noms sur un carton qu’une punaise retient au mur :

« Georgina Martel.
Marthoune Blanc.
Alexandra et Marie Zarcoff.
Germaine Barthélémy.
Marie-Louise Savel.
Léonie Drouille.
Jacqueline Mastre.
Julia Saretti.
Louisette et Marianne Bouquet.
Edwige, Albane et Graziella di Cortolezo. »

— Ô quels noms ! dit-elle admirative.

— C’est un italien de Venise qui s’est installé ici comme jardinier, il y a près de vingt ans. Avec ces trois filles, il a un fils qu’il a appelé Roméo et qui malheureusement est épileptique. Mais ce qu’ils peuvent être originaux tous ces diables-là ! Aussi bien les petits que les parents. Aussi originaux que leurs noms.

— Les deux sœurs Bouquet, interroge Aubette, ce sont les filles de l’Hôtel ?

— Ah vous connaissez déjà ? dit le maire. Vous avez eu vite fait.

— Non, mais les Saretti…

— Ne doivent pas vous en avoir dit grand-bien ? Ils sont à couteaux tirés par jalousie de commerçants et avec la langue de madame Saretti !

— Elle n’a pas l’air bien méchante ?

— Ô vous ne l’avez pas encore éprouvée ! D’ailleurs les Bouquet ne valent pas plus cher. Ils ont davantage de prétention, c’est tout.

— Jacqueline Mastre, c’est la fille du laitier que nous avons rencontré tout à l’heure ?

— Oui. Ceux-là ce sont des rustres, tout d’une pièce, mais honnêtes. Ils ont une bergerie sur la pente des Monges.

— Julia Saretti, je l’ai vue, Marthoune Blanc, c’est votre fille,

Alexandra et Marie Zarcoff ?

— Les petites de la femme de service, une malheureuse.

— Germaine Barthélémy ?

— Petite-fille d'un vieux couple de fermiers infirmes, bien à plaindre.

— Marie-Louise Savel ?

— Fille des boulangers. Léonie Drouille, de l'épicière.

— Les di Cortolezo… murmure Aubette qui épluche la liste, c'est tout. Ah ! Georgina Martel ?

— Fille de la bonne des Saint-Aime.

— Ces Saint-Aime ? J'en entends parler ?

— Ancien maire mort. Châtelains dans la dèche. Sa veuve habite le château. Le fils Georges, bizarre, un peu piqué comme sa mère. Il étudiait pour être docteur à Paris. Il a tout plaqué. Il a fait la guerre comme les autres. En ce moment il est chez sa fiancée, quelque part dans le Midi où il doit se marier. Celle-là, on peut dire qu'elle fera une belle affaire ! Si elle aime les dégénérés… À part lui et le Roméo, nous n'avons à peu près que des gens raisonnables. Comme partout, bien sûr, son bien et son mal, mais en somme ça va, c'est un brave petit village.

Le maire referme la porte. Ils sortent ensemble sous le préau, tournent par un couloir contre le mur de l'immeuble et traversent une grande cour fraîche :

— Les enfants jouent ici en juin et même quelquefois on y fait la classe quand il fait trop chaud dedans. Mais les étés ne sont jamais longs en montagne. Et voilà votre chez-vous, dit-il.

Il tourne la clé d'une serrure de sûreté en haussant les épaules :

— C'est mademoiselle Reybaud qui avait fait mettre ce verrou supplémentaire. Elle était peureuse comme une taupe, mais c'était des idées de vieille fille, vous pouvez être tranquille et dormir sur vos deux oreilles. Croyez-moi, vous ne risquez rien des voleurs.

« Pour ce que j'ai ? » a envie de dire Aubette. Elle pense : « Le compte est vite fait : Trois combinaisons en indémaillable, deux roses, une bleue ; mon tailleur de voyage et mes blouses ; le chemisier blanc où mes initiales sont brodées, celle en dentelle ocre, achetée pendant le voyage à Cannes ; un manteau avec un peu de fourrure aux poches ; mon linge : draps, serviettes, torchons… Ce que j'ai, non ce n'est pas un trésor qui puisse tenter des voleurs. En somme je suis une fille pauvre. »

Ils entrent : Un étroit couloir peint en marron. À droite la cuisine avec sa fenêtre sur la cour, s'ouvre au fond, après l'évier et le potager, sur un renfoncement qui se creuse. « Pour le charbon et le bois », pense-t-elle.

— Voilà votre cuisine avec un débarras bien commode, dit le maire. C'est une de ces anciennes grottes comme il y en a tant par ici et qui va se perdre sous le château. Il paraît que ça date du moyen âge. Là, c'est votre petite salle à manger, vous voyez ?

Petite en effet. La table ronde à abattant, le buffet à deux portes vitrées, le canapé dans un angle et quatre chaises paillées, la comblent à jamais d'une possibilité de meubles.

— Mademoiselle Reybaud est allée prendre sa retraite chez sa jeune sœur assez bien mariée. Elle a préféré laisser toutes ces choses et en somme ça fait bien votre affaire. Vous avez encore vos parents, je crois ?

— Oui, ils habitent Méounes, dans le Var, dont ils sont originaires. Ma mère est une fille Desmichels, ses parents étaient les anciens propriétaires du Domaine de la Guirande qui est assez important. Mon père, un Jouve, est aussi d'une grosse famille venue de Franche-Comté. Il est malheureusement amputé de la guerre de quatorze.

— Vous n'auriez pas préféré rester avec eux ?

— C'est-à-dire…, hésite Aubette.

C'est-à-dire rien. On ne peut pas expliquer toute l'histoire de sa vie, comme ça n'est-ce pas, dans un couloir ?

— Elle ne ferme pas bien, cette porte de cuisine, dit le maire. Mais enfin ça n'a pas d'importance, puisque vous avez une bonne serrure à l'entrée.

Il s'engage dans l'escalier étroit, conduisant à l'étage. Aubette le suit. Il soulève encore des loquets :

— Votre chambre. Elle est grande, elle a deux belles fenêtres.

« Oui, sur la cour, en plein nord, pense Aubette. Adieu mon beau soleil. »

— Au fond, vous avez encore une pièce de débarras, avec un petit jour de souffrance.

« Un petit jour de souffrance ? Pourquoi de souffrance ? Qui parle de souffrance ? »

Aubette s'approche de la lucarne barretée de gros fer forgé, dont le vertical se sépare en deux pour laisser passer l'horizontal. Un rayon matinal se glisse en biais dans l'encadrement de la pierre épaisse et met sur le vieux sol, une flaque claire.

— C'est tout, dit le maire en retournant sur ses pas. Les cabinets et l'eau sont dans le jardin. Ah, ce n'est pas la ville, que voulez-vous ?

— J'ai un jardin ? demande Aubette.

— Oui, avec un lavoir et même une treille qui donne de beaux raisins. Venez voir, dit-il. L'été, vous serez bien contente de vous y reposer.

Ils redescendent ensemble et par une porte qui est au bout du vestibule en bas, ils sortent sur une terrasse carrelée de rouge. Après elle, s'ouvre une allée, dévorée de fraisiers aux feuilles noircies. Un énorme tilleul étale son échafaudage de branches. Dessous, achèvent de sécher sur pied des plants de lis rouges, de lis blancs, de phlox roses, d'asters, où sont restés accrochés quelques cadavres de fleurs en formes d'étoiles. Tout cela semble figé en attente, comme une sorte de bois dormant.

— En juillet, c'est agréable, dit le maire.

Jointant la maison, à droite et au fond, une masse compacte de roche borne le jardin qui est cerné par elle ainsi qu'un minuscule lac. La montagne commence là, par un pic. À gauche, il y a un mur très haut et derrière ce mur, une énorme remise à toit torrentueux. Aubette regarde de ce côté.

— Là, dit le maire, vous avez pour voisins les Bouquet, ou plutôt leur garage. Ils n'y viennent pas souvent, surtout depuis que leur voiture ne fait plus le service d'en bas, ils ne vous ennuieront guère.

Aubette se tourne à nouveau du côté de la roche. Elle comprend que la grotte qui s'ouvre dans sa cuisine et sa cuisine même, sont prises dans cette montagne, en haut de laquelle s'est implanté le château. Elle le dit au maire.

— Oui, confirme-t-il, et même voyez-vous, pour moi, cette maison, elle a dû faire autrefois partie des communs du château. Y aurait des souterrains qui communiqueraient, ça ne m'étonnerait pas. On raconte des histoires là-dessus…

Il s'épanouit dans un gros rire :

— Si vous êtes romanesque, cela doit vous plaire et toutes les jeunes filles le sont plus ou moins.

— Je ne suis plus une jeune fille, corrige Aubette.

— En tout cas, vous en avez toujours l'air, dit-il avec galanterie.

À ce moment, un appel éclate dans la maison :

— Monsieur le maire !

— Qu'est-ce que c'est ? crie le maire.

— C'est moi, le garde, monsieur le maire. Je vous cherchais pour une chose, votre dame m'a dit que vous étiez chez la nouvelle Demoiselle. Alors je suis venu.

— Qu'est-ce qu'il y a ? crie encore le maire.

— C'est pour ce constat du cadastre…

— Attends, je viens. Voilà vos clés, dit-il en se tournant vers Aubette. Je vous laisse vous installer, madame Vernay. Nous nous reverrons, je vous ferai connaître ma femme. À bientôt.

Il lui serre rapidement la main. Aubette entend la porte se fermer derrière le maire et claquer nettement dans sa gaine. Son bruit fait un sourd écho et après lui, chauve-souris aux ailes de velours, le silence s'installe, un silence pesant.

Aubette ne sait pas encore à quel point ce silence s'installera ici, entre le canapé recouvert de velours fané que lui a laissé mademoiselle Reybaud, l'armoire à la glace dormante et ce jardin, lac mort entre ses rives de montagne.

Elle ne sait pas. Est-ce qu'on sait ?

Aubette relit ce qu'elle vient d'écrire : « Chers parents, vous avez dû recevoir mon télégramme. Comme il vous le disait, j'ai fait un bon voyage un peu long. Tout va bien, le pays est plus frais que chez nous, c'est la montagne, ça plairait à papa qui parle toujours de son Jura. Je remercie bien maman des rideaux qu'elle m'a donnés, je suis en train de m'installer et je les ai posés tout à l'heure. Ils font très joli. Je vous embrasse bien fort tous deux. Aubette. »

Elle n'a pas envie d'écrire davantage. Elle pose la carte sur la table, elle la mettra à la poste en sortant. L'image représente une façade imposante avec une grosse tour ruinée à l'un de ses angles : « Château de Saint-Aime, Roncières-le-Haut, Basses-Alpes ». En bas de la carte, Aubette a tracé une petite croix et elle a écrit : « J'habite juste là-dessous. » Elle regarde encore les rideaux de voile jaune à volants. Oui, ils sont bien, ils égaient un peu cette salle à manger sans soleil. Maintenant elle sort.

Hier, après son entretien avec le maire, elle a refait la visite de ce qui va être son appartement. Elle a soulevé le couvre-lit pour constater que les matelas sont bien propres ; elle s'est demandée pourquoi il y a deux oreillers puisque mademoiselle Reybaud était célibataire et qu'elle est sans mari ? Elle a ouvert les portes de l'armoire à glace qui crient comme un rat coincé ; elle a regardé le dehors par les fenêtres. Il n'y a pas de dehors. Il n'y a qu'une grande cour dont la poussière se glacera d'humidité en hiver, un morceau de préau vu en biais, un bout de mur gris : « Grimper par toute cette route et venir dans ce pays qui s'appelle « Le-Haut », pour ne rien voir, ce n'est pas juste ! » a-t-elle pensé. Elle est allée dans sa pièce de derrière. Là, le carré de la lucarne est empli de soleil, du matin au soir. Ce doit être le côté du Midi, comme la façade de l'école. Un penchant de colline s'y encadre avec des éclats lumineux sur des bords de roche et un cyprès. « Quand je voudrai contempler le paysage, a-t-elle pensé encore, je viendrai ici ou je sortirai. »

Ensuite, elle est redescendue, elle a revu la cuisine, pas belle, avec ses grands carreaux rouges vernis, gelés sur place autour de l'évier sans eau ; avec la seule fenêtre, plus basse d'être sombre et ouvrant sur la grande cour déserte. Puis, là aussi, elle est allée au fond, elle est entrée

dans cette sorte de grotte, dont le maire a dit que peut-être, elle communique avec les souterrains du château. Elle y a vu quelques restes de fascines, autour c'est sombre, elle a frissonné, elle en est ressortie vite et derrière elle, elle a fermé avec deux tours de la grosse clé, une épaisse porte à barreaux de bois.

Puis elle est retournée manger au café, le beau temps baignait tout la village, Julia est venue l'embrasser et tout a été facile jusqu'à la nuit, où elle a encore couché chez les Saretti.

Ce matin, le voiturier lui a porté sur une brouette, son sac de linge et ses valises. Il faisait encore très beau temps et ç'a été amusant de faire claquer contre les murs, les volets de ses fenêtres, de balayer, de frotter, avec autour d'elle, le sautillement de Julia qui était venue pour l'aider, enfin de s'installer dans sa maison.

À midi c'était fini, parce qu'il y a peu de pièces et peu de travail. Le reste du rangement s'organisera petit à petit. Elle a fait cuire sur le gril, deux côtelettes qu'elle a mangées avec Julia, puis la petite est allée rejoindre sa maman et Aubette est restée seule.

Elle a bien essuyé la vaisselle et renouvelé les papiers douteux du placard, lavé la vieille table, pour laquelle il faudra acheter une toile cirée neuve, puis elle est montée à la chambre, poser les rideaux que sa mère lui a donnés. Enfin, ayant eu assez de tout travail, elle a écrit cette carte et s'est décidée à sortir.

Elle veut des fleurs. Il lui faut absolument un bouquet sur la tablette du buffet et un verre avec quelque chose de clair et de doux à côté de son lit. Elle compte descendre assez bas sur la route de son arrivée, faire sa cueillette dans les champs et s'arrêter au retour au café, où elle est invitée à manger la soupe, encore ce soir.

— Vaï, vous aurez bien le temps d'être seule ! a dit madame Saretti.

Elle place ses clés dans la poche de sa veste en tricot. Alors, elle sent quelque chose qui est resté au fond : c'est l'amande. Ça la fait rire, cette amande chipée à monsieur le maire et qui aurait bien pu l'étrangler. Ç'aurait été bien fait. Elle qui sera payée bientôt, pour apprendre aux enfants que « qui vole un œuf, vole un bœuf », c'est un joli exemple qu'elle donne ! Elle rit encore, elle ne parvient pas à s'indigner. Mais cette amande, il faudra la garder comme fétiche.

À la poste, elle achète un timbre en disant : « Bonjour madame », à la receveuse qui est vieille et semble être sourde. Elle a envie de lui sourire en se présentant : « Vous savez, je suis la nouvelle institutrice », mais la receveuse lui rend sa monnaie sans un regard et se détourne. Alors elle jette sa lettre à la boîte et elle s'en va.

Elle descend cette rue Haute tout en escaliers, jusqu'à la Place, puis

les marches usées contre la fontaine. Trois femmes qui frottent du linge dans un bassin, relèvent la tête vers elle. Une la salue, elle est mince, avec des yeux noirs dans un visage dur. Aubette saura plus tard que c'est Angèle Colombet, la femme de service, qui vient nettoyer les classes le jeudi et le dimanche. L'ignorant, elle se demande pourquoi cette politesse ?

Dans la rue des Héros, elle revoit la maison de monsieur le maire, c'est une maison bien solide sur ses bases. Justement une dame en sort, c'est sûrement madame Martin Blanc, elle a un petit chapeau coquin posé de travers sur ses boucles décolorées, semblables à celles du tableau de son salon. Elle tient par l'épaule une petite fille sérieuse. Les quatre mains ont des gants au crochet.

Aubette rase le mur et suit la rue. Elle tombe sur l'esplanade qu'elle connaît déjà. Elle relit les indications inscrites sur les plaques bleues : « Roncières-le-Haut ». Une flèche à droite indique : « Montagne des Monges », une flèche à gauche. « Roncières-sur-Rabiou ».

Elle prend la route vers la gauche. La seule maison par là, avec des remises près de la Coopérative vinicole, est le café Saretti, elle passe vite devant pour ne pas être arrêtée, elle a envie de se trouver entre deux rives de prairies, peut-être découvrir un étroit chemin bordé de fleurs.

Septembre est encore assez doux à cette campagne alpestre. Les tilleuls gardent longtemps leurs cœurs de soie jaune, d'un velouté de poussin, brodés sur les bords d'une frange de sang vert. Les marronniers attendent la Toussaint, pour laisser tomber sur le sol, leurs vastes feuilles, molles et souples comme des éventails à six lamelles qui s'effriteront sous les pas, mais dont resteront, sous forme de tibias squelettiques, les tiges dures et les nervures rouillées. Ils commencent déjà à jeter la grêle drue de leurs marrons vernis qu'autrefois on dédaignait, mais qu'en cette période de guerre, les enfants ramassent parce que leurs mères en font du savon.

Le paysage, des deux côtés de la route, s'étire en longues lignes, se moulant sur les creux et les courbes. Il est bien différent de celui du Var. Mais Aubette pense : « Il faut que je commence à l'aimer. Qui sait pendant combien de temps je le verrai ? Peut-être toute ma vie ? Ses printemps, ses étés, ses automnes, ses hivers, seront peut-être mon horizon jusqu'à ma vieillesse ? Pourquoi tenter d'aller ailleurs où je ne serai ni mieux, ni plus mal qu'ici ? Ce que j'ai à attendre du destin, ce pays, autant qu'un autre, peut me le donner, c'est à moi de savoir m'arranger avec la vie. « C'est un drôle d'instrument », écrit Ibsen. Mais tout de même, avec de la patience, on doit bien pouvoir apprendre à en jouer ?

Tout en réfléchissant, elle est arrivée très bas sur la route, n'ayant côtoyé que d'immenses champs où le blé est coupé, où quelques meules se hérissent encore d'épis dressés vers le ciel, où les futaies sont de chênes énormes, de châtaigniers, de pins, envahies de ronces. Après un tournant, elle voit un chemin creux qui descend, elle s'y engage et aussitôt, elle trouve des asters.

Ils ont prospéré, là, tout seuls dans un coin humide, menues étoiles mauves à centres dorés, portées par de courtes tiges trapues. Dans l'herbe rousse, à leurs racines, une sorte de pois de senteur, plus rose et plus épais que le vrai, offre ses pétales en ailes de papillon. Aubette ne sera pas sans fleurs, elle a vite fait son bouquet. Elle admire sans les cueillir, les grandes branches emmêlées de la clématite bouclée en houppes laineuses, qui semble sur les talus, un groupe d'agneaux couchés. Le ruissellement immobile des bouleaux, borde le sentier d'un frisson d'argent, tandis que l'avers des feuilles, à contre-jour, est d'un noir de nuit. Un pigeonnier rond, avec son toit festonné, se cramponne au sol glissant de la prairie en pente qui étale un velours vert, élimé par places, de tapis usé. Un arbre géant, lourd de dru feuillage, renverse sur un coin du champ, une corbeille d'ombre épaisse. Tout cela est beau.

La douceur d'aimer le monde, enveloppe la solitaire. Elle marche avec une allégresse soudaine et maintenant que le chemin remonte, voilà qu'elle découvre le village, massé dans le soleil couchant. « Le tout-Roncières », se dit-elle. On dit « Le tout-Paris » et on voit les cabarets de la Butte doucement illuminés, les cinémas, les grands magasins, les gens se bousculant sur les boulevards. Et même à présent que les allemands l'occupent, c'est toujours Paris, la ville-reine. Le tout-Roncières, c'est cette suite de maisons en couronne, faisant un rondeau de toitures crevées ou neuves, de tuiles rondes se chevauchant et croulant en pente, ainsi que les vagues courtes d'un torrent ; c'est la tache rouge et blanche d'un immeuble neuf entre les vieux murs d'un ocre chaud, patiné par les saisons diverses ; c'est le jet d'un cyprès aigu, lancé vers le ciel par la terre ; c'est le creux frais d'un jardin entre deux façades, l'aboiement d'un chien, le grincement d'une charrette ; ce sont les vies de cent cinquante personnes, se mêlant, se complétant, se signifiant les unes les autres.

Il est venu quoi d'abord ? Sans doute ce château de Saint-Aime, jadis puissant de ses quatre grosses tours d'angle, de sa muraille dressée en rempart autour de lui, à mi-flanc de la colline, de ses ponts-levis, de ses oubliettes et de ses souterrains qui, paraît-il, vont rejoindre la citadelle de Fortbraquier. C'était l'époque du Moyen Âge où les bandes pillardes rançonnaient et tuaient sans merci. Il fallait se défendre contre l'envahisseur. Qui était alors l'envahisseur, cet ennemi

ancestral qui change au long des siècles ? Les vilains demandaient la protection du seigneur. Mais les châtelains mangeaient, les châtelaines usaient des robes ; les hommes d'armes, des bottes et c'était pour eux que dans leurs misérables huttes, travaillaient les serfs. Le boulanger, oui, ce doit être le boulanger qui le premier s'est installé au-dessous du château, sur la pente. Par humilité, au-dessous du château. Après lui, le tisseur d'étoffes, le corroyeur, le ferronnier, le lassetier, le maçon. Petit à petit, au cours des siècles, ils ont bâti leurs masures de pauvres à l'abri des créneaux où veillaient les soldats, armés de lances et d'arbalètes : Protection contre servage, comme toujours. Seulement le château est mort, quand le village est encore vivant. Les gentils chevaliers, les de Saint-Aime et tous les de quelque chose qui venaient caracoler sous les fenêtres des belles, passaient avec un superbe mépris, au galop de leurs chevaux, à travers les blés, ils sont morts et aussi leurs dames orgueilleuses et famille après famille, ceux qui les servaient. Les ronces robustes ont tout envahi de leurs audacieuses tiges rouges, glissant, serpentines, entre les pierres, s'insinuant dans les demeures ruinées. « Roncières », le nom a dû se créer tout seul, dans le dédain de la vie paysanne persistante. Le château a fait bande à part, il est resté Saint-Aime. Plus loin il y a Dauphin, sur la route des Monges ; il y a les Encontres : « La ferme des quatre Reines » ; il y a le souvenir de ce siècle de Saint-Louis, de Charles d'Anjou, d'Henri Trois d'Angleterre…

Ensuite, Aubette le comprend, le danger des invasions à peu près passé, des petites invasions entre provinces, du moins, car les grandes se sont multipliées, les habitants ont été attirés par le Rabiou. Le torrent, la rivière, l'eau : mirage éternel. Arrosage à larges rigoles des jardins potagers, robinets coulant à pleins jets sur les éviers modernes, baignoires blanches mettant un bassin tiède dans les maisons, c'est bien normal ces désirs humains. Facilité, tout le village est descendu vers toi. Une femme qui venait chaque matin laver à la rivière, une première femme, (car toujours ce sont les femmes qui s'installent) a dit : « C'est trop bête de remonter chaque soir cette pente, avec le linge mouillé dans la corbeille. Mon homme, fais-moi un hangar où je puisse le sécher ». Le hangar maintenant, planches pourrissantes, gît en quelque cave, dans la guirlande de maisons qui se donnent la main au long de la route nationale de Fortbraquier. L'église est blanche avec un long clocher pointu, car elle est située en bas et doit se faire voir de loin. La mairie, faisant corps avec la Poste neuve, a des baies vitrées et des jalousies modernes. Il y a des magasins de toutes sortes de choses, même un hôtel pour touristes, un cinéma et un bar. Roncières d'en haut, descendu dans la vallée, est devenu Roncières-le-Bas, puis, depuis la nouvelle municipalité qui est avancée : « Roncières-sur-Rabiou », comme Mantes est « la jolie » et Bormes, « les mimosas ».

Le village d'en bas a prospéré, il passait tant de cars et d'autos, avant la guerre, en août allant vers les fraîcheurs de l'Alpe, en janvier vers les joies de la neige, qu'il s'est enrichi, mais le village d'en haut n'est pas mort. Quelques vieux, têtus, sont restés à bord du navire échoué et l'ont fait vivre. Pour l'autre, filant à pleine voiles, ils n'avaient que moqueries et prédictions mauvaises. « Quand le torrent les mangera, disaient-ils d'un air méchant, ils regretteront. » Le torrent n'avait dévoré personne et c'étaient les hommes qui l'avaient domestiqué entre des murs, avec des digues et des ponts. De temps en temps, il se couchait comme un athlète maladroit, de toute la renverse de son corps lourd, sur quelque champ d'orge, en l'écrasant. C'était le tribut à payer à la richesse qu'il laissait derrière lui par ses alluvions. C'est à peine si le riverain osait se plaindre, car l'écrevisse et la truite abondaient dans les trous d'eau à l'abri des saules, l'étranger les payait bien et il restait de la menue friture pour le logis où riaient les enfants, en croquant les yeux blancs des poissons dorés.

Oui, Roncières-sur-Rabiou est riche. Il aurait mieux valu pour une institutrice, être nommée en bas qu'en haut. Mais on ne commande pas dans l'Enseignement. « Comme les religieuses », a dit madame Saretti et c'est vrai.

Pendant ces réflexions, Aubette voit le soir arriver avec ses ombres. Elle se lève du talus où elle s'était assise pour mieux regarder le village de sa nouvelle vie. Elle reprend son chemin en montée. Au bord d'un ravin envahi de clématites, un ouvrier travaille à grands coups de serpe. Il relève la tête :

— Tiens, bonsoir mademoiselle ! Vous vous promenez ?

Il redresse en plein un grand corps aux larges épaules. Aubette reconnaît ce Payan qu'elle a vu, l'autre soir, au café Saretti.

— Oui, dit-elle, je fais amitié avec le pays.

En contre-bas, un garçon accroupi à terre, arrange à deux mains, des pierres, dans une flaque de boue. Il jette à peine un regard de côté vers Aubette et rebaisse le front obstinément. Mais elle a vu qu'il était jeune et beau.

— Le pays ? Ce n'est guère fameux, dit Payan. C'est pauvre. Une Demoiselle comme vous, serait mieux dans une ville où il y a de la distraction.

— Vous croyez ? J'aime bien la campagne, j'y ai toujours vécu.

— Ici ce n'est pas la campagne, c'est la montagne, attention ! Nous avons eu sept fois de la neige l'hiver dernier.

— On fait de bons feux, dit Aubette gaiement.

— Oui, quand on a assez de bois. Enfin, en ce moment de guerre,

c'est vrai, nous sommes peut-être plus heureux que dans les villes.

— Je le crois. Au revoir, messieurs.

Elle reprend sa montée par le sentier qui rejoint la route sur la gauche et peu après, elle retrouve le café Saretti.

— Je me suis bien promenée, dit-elle. J'ai trouvé des asters, des sortes de pois de senteur sauvages…

— C'est de la vesce, explique le voiturier.

— J'ai eu un aperçu d'ensemble du village. C'est splendide.

— Ah il est joli ! dit sa femme.

— Mais oui il est joli, très joli même. Toutes ces maisons flambantes au soleil couchant et au-dessus ce gros château gris, c'était magnifique.

Madame Saretti hoche la tête avec pitié.

— J'ai fait une rencontre, ajoute Aubette. Ce monsieur, vous savez, que j'avais vu chez vous le premier soir, monsieur Payan ?

— Marceau ?

— Le cantonnier ?

— Ah, c'est le cantonnier ? En effet, il travaillait au bord du chemin. Il m'a reconnue et m'a dit bonjour le premier. Il y avait avec lui un garçon de toute beauté, qui a plutôt l'air sauvage…

— Roméo ? précisent les deux Saretti d'une même voix.

— Roméo di Cortolezo, continue seul le mari.

C'est le fils d'un italien d'ici. Ils ont tous des noms à coucher dehors. La mère s'appelle Lucrèce, les filles Graziella, Albane, Edwige ; le père Torquato.

— Ah oui, le maire m'en a parlé. Hé bien ce n'est pas mal, ça réunit l'école romantique et l'antiquité latine.

— Moi qui ai pas étudié dans les livres, assure Saretti, je préfère que ma femme s'appelle Gustine, ma fille Julia et moi Jean.

— Ce sont aussi des prénoms nobles, rit encore Aubette. Et votre ami Marceau ? Voyez, il est illustre !

— Il y en a beaucoup par ici, des Marceau et des Payan. Aussi presque tout le monde l'appelle cantonnier. C'est moins compliqué.

— J'espère qu'on ne m'appellera pas uniquement « institutrice » ? Son nom, c'est une des bonnes choses qu'on a sur la terre et qu'on aime bien à garder.

— Pourtant, dit Saretti, vous pouvez en être sûre, pour tout le pays, vous êtes déjà et vous resterez la Demoiselle.

— Ah oui ? dit Aubette. Même veuve ?

— Oui. Du moment que vous n'avez pas de mari avec vous, pour les gens ce sera comme si vous n'en aviez jamais eu. Et votre sagesse sera surveillée, vous pouvez le croire.

— Pas possible ?

— Si vous vous mettez à fréquenter un garçon, tout le monde le saura. Vous avez besoin de vous tenir tranquille ! Sinon vous serez critiquée et vous perdrez le respect.

— Voilà bien tes pays de gavots ! crie madame Saretti exaspérée. À Nice, au moins, même à Villefranche que c'est plus petit, tu fais ce que tu veux, tu parles à qui te plaît, tu sors, tu rentres, les gens te foutent la paix. Ici tu es en esclavage. C'est un trou ici, je vous l'ai déjà dit, ma pauvre dame !

Elle jette des regards furieux sur son mari :

— Alors, cette petite, qu'elle a quoi, vingt-cinq ans, l'âge de l'amour, y faudra qu'elle se mette la ceinture pour pas faire parler quatre imbéciles ? C'est madame la mairesse peut-être que tout le monde, sauf les autos, y a passé dessus, qui trouvera à redire ? C'est les vieux Barthélémy, qu'on les trouve saouls dans leur ferme ? C'est qui, dis-moi qui ? Mastre, le laitier, qui frappe sa femme tous les soirs ? Ou la Marceline Bouquet que son mari l'a ramassée dans un bordel ? Ah, tu me fais rire ! Alors, cette pauvre jeunesse, y faudra qu'elle se garde sa vertu comme un cataplasme…

— Va voir au café, Julia, la porte a sonné, dit le père.

Julia sort, avec un coup d'œil malin.

— Tu pourrais faire mieux attention à ta fille.

— Hé, dit la mère, à la fin vous m'énervez avec votre mentalité de trou de rats ! Perdre le respect ? Parce que la Demoiselle fera connaissance d'un brave garçon et qu'elle frottera un peu dans les coins, avant de se remarier, pour ça elle perdrait le respect ? Tè, vous me feriez sortir de mon caractère !

— Sors-en, sors-en, va, pour ce qu'il est bon ! crie son mari.

Aubette rit de tout son cœur. Augustine laisse s'apaiser la houle de sa grosse poitrine, secouée par la colère. Julia revient sans qu'on ait la peine de l'appeler. La malicieuse a compris que c'était fini.

— Mangeons, ça vaudra mieux ! conclut Saretti. Surtout que ton dîner sent bien bon, remarque-t-il pour calmer sa femme.

À grandes louches, la mère fait le service et bientôt chacun ne pense plus qu'à plonger sa cuiller dans une soupe épaisse et blonde.

— Fameuse ! s’exclame le voiturier. Redonne-moi z’en une assiette, Gustine !

— Oui, elle est bien bonne, approuve Aubette.

— Vous couchez encore chez nous ce soir ? lui offre madame Saretti en la servant à nouveau et retrouvant sa bonne figure.

— Ô non, il faut que je rentre chez moi.

— Toute seule, pauvre mesquine ? Hé bien, ça va être gai !

— Que voulez-vous, gai ou non, je dois m’y habituer. Vous êtes bien gentille, mais mon logement, c’est à l’école.

Oui, pour la première fois de sa vie, Aubette va coucher chez elle et seule dans une maison. Avec René, ç’avait été les hôtels. À Méounes, pendant le remplacement, elle habitait chez ses parents. Et malgré la mauvaise humeur de la mère, les silences accablés du père, malgré le climat pénible des éternelles disputes, c’était la maison et c’était bon que ce soit la maison. Ici, à présent, elle sera seule. « C’est la vie, pense-t-elle, il fallait bien que j’arrive à l’affronter. Enfin, que la moitié du pays soit seulement faite de braves gens comme ceux-là et je crois que ça suffira pour que je me plaise ici. »

Penchée à la fenêtre de sa chambre et cherchant d'où vient l'appel, Aubette pose son manteau.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle.

— C'est moi, mademoiselle : Angèle Colombet.

En bas, il y a une forme mince et noire qui lève la tête vers l'étage :

— Je suis la femme de service, mademoiselle, je viens pour le nettoyage des classes en grand. C'est toujours moi que je le fais et comme la rentrée, c'est après-demain…

— Je descends.

« Après-demain ? pense Aubette. Il y a déjà six jours que je suis ici ? Comme ils ont passé vite. » Six jours d'un beau mois de septembre, en rangements du matin dans un appartement nouvellement vôtre et qu'on veut embellir à toute force ; en après-midi de promenades à travers une campagne dont la puissance noble vous retient amoureuse, en visites chez monsieur le maire, chez les Saretti, chez l'instituteur, oui ça peut passer vite. Aubette a même fait connaissance de monsieur le curé Frache, mais il a compris tout de suite qu'elle n'était pas très pieuse et son amabilité de début s'est refroidie.

— Voilà la clé, dit Aubette. Vous commencez par où ?

— Ô n'importe, dit la femme de service, par votre classe si vous voulez, j'ai apporté un arrosoir d'eau de lessive, ma bassine et la Javelle. Je vous la ferai bien propre.

Elle regarde Aubette d'un air d'humilité :

— Je vous ai dit bonjour la fois que vous êtes passée devant le lavoir que je rinçais du linge, mais vous me connaissiez pas.

— Ah, c'était vous ?

— Oui. Moi je savais que vous étiez la nouvelle Demoiselle. J'ai mes deux petites qu'elles vont venir en classe. Alexandra et Mimi. Surtout Mimi la dernière, elle est beaucoup sensible. Si vous étiez gentille d'un peu me la surveiller.

— Elle s'enrhume facilement ?

— Non c'est pas ça. C'est plutôt le caractère. Elle a trop de cœur, elle est comme moi.

— Ah ? dit Aubette qui a envie de rire. Hé bien, je la gâterai un peu plus que les autres.

— Merci bien, mademoiselle. Moi en échange, je vous porterai des fleurs pour votre bureau.

— Ô, vous serez gentille, remercie Aubette dans un élan, j'aime beaucoup les fleurs.

— J'ai pas peur d'aller en chercher loin, précise Angèle, alors je trouve des iris, des glaïeuls, des feuillages rouges que ça fait des beaux bouquets.

— Merci d'avance. Il faudra aussi venir de temps en temps me laver mon linge, si vous voulez ? En vous payant, bien entendu. Vous faites des ménages ?

— Un peu des ménages, un peu des lavages, je fais tout ce qu'on me commande, parce que j'ai beaucoup besoin de gagner des sous. J'ai mes trois petits pour ainsi dire à ma charge.

— Votre mari ne travaille pas ?

— Oui, dit-elle, y travaille, mais y travaille presque rien que pour lui. Il est à la mine de Saint-Urbain, vous connaissez ?

— Non, je ne suis pas d'ici.

— Alors y part le matin, y faut qu'il emporte la musette pleine et je vous prie de croire qu'il a bon appétit. La moitié de la paie, ça passe rien qu'à sa boustifaille.

Elle s'arrête de parler, regarde Aubette en plein visage, semble hésiter, puis baissant les yeux, dit brusquement :

— C'est pas mon mari. C'est un que je me suis mise avec. Y me rend guère heureuse.

Enfin elle relève un corps maigre qui semblait s'être tassé sur lui-même.

— Que je commence mon travail, autrement mon lessif va refroidir.

— Faites, dit Aubette, si vous avez besoin de quelque chose appelez-moi.

— Je laisserai la clé sur la porte quand j'aurai fini.

— Bon. Et le matin de la rentrée, présentez-moi vos filles que je les connaisse.

Elle remonte dans sa chambre. Quand Angèle l'a appelée, elle était en train de fixer avec des semences, contre le mur, une bande de tissu

à la hauteur du divan. La première transformation qu'elle a apportée, ç'a été d'enlever les bois du lit, des bois épais, lourds, à volutes Louis-Philippe et de les mettre dans la pièce du fond. Elle s'est fait tailler par le menuisier qui a son entrepôt sur l'Esplanade, quatre cubes de bois blanc qu'elle a passés au brou de noix, puis à l'encaustique. Elle a posé le sommier dessus et ainsi dans l'angle de la pièce, le lit est devenu divan : « Ça fait studio » pense-t-elle. L'armoire à glace garde son aspect imposant de cathèdre, avec l'eau verte de son miroir, ses côtés creusés de cannelures corinthiennes et son fronton qui se blasonne d'un cœur de bois, rond comme un cœur de lapin, bardé d'une banderole et couronné de créneaux réguliers. « Là, il n'y a rien à corriger, c'est laid irrémédiablement », se dit Aubette. « Il faudra seulement acheter une bonnetière ancienne le jour où ce sera possible, et cette armoire, la mettre encore dans la pièce de débarras. Plus tard, si je reste, je pourrai faire venir les meubles de René. Quelques coussins par-ci par-là, quelques feuillages dans cette cruche vernie de jaune au-dessus de ses flancs bruns et ce sera supportable, même joli. »

En bas, la salle à manger reste aussi incorrigiblement triste. Sa table, son buffet, ses chaises à dossier droit et dur, il faudra bien les garder, on n'aura pas demain deux autres billets de mille pour les renouveler. La cuisine, n'en parlons pas ! elle est sombre par le fait de son unique fenêtre basse. Elle sent l'humide et le renfermé et dans le fond d'elle, comme au fond d'un vieux corps malade, il y a cette profondeur moisie qui s'ouvre ; cette espèce de grotte qui se creuse sous la maison jusque dans le cœur de la montagne et qui fait peur.

Hier matin, Aubette a voulu être courageuse. Elle a allumé une bougie, elle a tourné la grosse clé, grinçante dans la serrure de la porte à barreaux, elle est entrée là-dedans. Il doit y avoir des rats, ça fait des fuites de tous les côtés, mais les rats, elle n'en a pas peur, c'est chaud, c'est vivant, ça bouge. Une de ses amies de Méounes élevait des souris blanches, c'était très gentil et amusant. Les araignées non plus, elle ne les craint pas, avec la fragilité de leurs longues pattes si vite brisées. Non, ce dont elle a peur, c'est de l'inconnu, du mystère qui ont pris possession de cet endroit.

Depuis qu'elle a parlé avec le maire, le curé, l'instituteur, elle a appris que cette région a été autrefois un séjour royal. Des comtes de Provence vivaient à Fortbraquier. Dauphin a été baptisé ainsi par la naissance d'un fils aîné de roi et sur la route des Monges, cette énorme ferme rousse en pierres sculptées, si on l'appelle encore « La ferme des quatre reines », c'est que vraiment quatre princesses en sont parties pour épouser des rois.

Sur ici, sur le château de Saint-Aime, d'autres légendes courent qui font hausser les épaules à monsieur le maire :

— Les Archives ? a-t-il répondu à la curiosité d'Aubette, elles ne contiennent rien : Quelques papiers jaunes et rongés, c'est tout.

— Leurs Archives ? a dit le curé Frache, ils les ont laissées tomber en poussière. C'est tellement sale chez eux, comme d'ailleurs dans toutes les mairies de leur troisième République !

— Les Archives ? a répété l'instituteur monsieur Anthelme, vous n'y trouverez rien. Quand je suis arrivé ici, j'ai fait comme vous, j'ai voulu savoir, j'en ai été pour mon temps perdu. Tout ce qui a surnagé, c'est une complainte lamentable, chantée par les enfants :

> « La reine d'Angleterre
> dedans son cercueil d'or… »

Ce hier matin où Aubette a tenté de s'enfoncer dans le couloir qui monte entre le mur circulaire de roches, elle s'est redit à elle-même, les deux vers chargés de mystérieuses images :

> « La reine d'Angleterre
> dedans son cercueil d'or… »

Elle a pensé qu'il faudrait demander la suite à quelqu'une de ses élèves. Elle a voulu aller au fond de la grotte, elle s'est agrippée aux aspérités des pierres, mais elle n'a vu que des murs gluants, zébrés de traces de limaces. C'était sinistre. Elle est vite revenue sur ses pas, elle s'est retrouvée dans la cuisine, avec de grands battements de cœur. Elle a refermé encore à deux tours, la serrure grinçante, elle a placé la clé bien haut sur l'étagère de la cheminée. Cette reine d'Angleterre dans son cercueil d'or, qu'elle reste où elle est, Aubette a autre chose à faire : Dans trois jours c'est la rentrée.

Ses réflexions lui donnent envie de redescendre dans sa classe. Elle doit être propre. Vite, qu'elle soit pleine ! Qu'on y entende les bruits, les murmures, les cris de toutes ces vies enfantines. Elle y entre. Elle est propre en effet. Sur les vitres brillantes, le soleil d'onze heures joue. Parmi les reflets, un rayon échappé au prisme, vient s'allonger sur le bureau. Le sol est encore mouillé du nettoyage, Aubette s'assied à sa place. Elle tire le tiroir de droite et le tiroir de gauche. Elle sait déjà où elle mettra ses carnets, ses cahiers, ses livres : « Ici le dictionnaire Larousse, la géographie Blanchard et Fauché, les livres d'histoire, d'arithmétique, de leçons de choses ; à côté, les crayons, les porte-plumes, l'encrier, mon stylo, mon tampon-buvard. »

Elle voit les petites filles en rangées devant elle, avec leurs courtes jambes grasses, pendantes sous les pupitres. Dès le premier jour, elle

dira d'un ton engageant :

— Mes enfants, je veux être très gentille avec vous et que vous le soyez avec moi. Il faut que nous devenions de bonnes amies.

Ou peut-être vaudrait-il mieux commencer par l'intimidation :

— Mes petites, vous devez être très sages, parce que je suis une maîtresse très sévère et qui sait punir.

Elle se demande ce qui sera préférable ? Toute seule, assise à son bureau, elle fait une répétition des deux manières. D'abord elle arbore un tendre sourire, ensuite, elle frappe le bord de bois avec sa règle. « Nous verrons bien », pense-t-elle en soupirant.

Elle relit la liste des noms pour se les mettre en tête :

« Georgina Martel, fille de la bonne des Saint-Aime, inconnue. Ça m'amènera peut-être à voir les châtelains. Ils n'ont pas l'air d'être très aimés ici. Marthoune Blanc, classée. Cette stupide prétention avant-hier, quand elle jouait en mon honneur son « Bird singing, march' ». Fifille orgueilleuse d'une campagnarde enrichie. Alexandra et Marie Zarcoff, de pauvres petites, si je comprends bien. Marie-Louise Savel, Léonie Drouille, Germaine Barthélémy, Jacqueline Mastre, commerçantes ou fermières, bonnes figures rouges sans doute et corps pas très bien lavés. Julia Saretti, ma première connaissance, gentille, mais menteuse et rusée comme cent niçois réunis. Louisette et Marianne Bouquet (les filles vont par paires dans ce village), « des pestes », a dit madame Saretti ; mais ce n'est peut-être pas tout-à-fait vrai. Enfin, les trois splendeurs si elles ressemblent à leur frère : Edwige, Albane, Graziella di Cortolezo. Quels noms, c'est à en suffoquer d'émerveillement !

Lesquelles, là-dedans, vont être mes préférées ? Lesquelles mes bêtes noires ? Quelle est celle qui me fera mettre en colère jusqu'à avoir envie de la battre et celle qui me satisfera tellement que j'aurai envie de l'embrasser ? Et je ne dois ni battre, ni embrasser, je doit être égale à moi-même : je suis la Demoiselle. Laquelle, là-dedans, sera la chérie de la Demoiselle ? Les noms ne livrent rien du mystère des êtres. Léonie Drouille est peut-être fine de la tête aux pieds, du cœur au cerveau ? Albane di Cortolezo est peut-être vulgaire, plus que Jacqueline Mastre, fille de ce laitier, qui frappe sa femme chaque soir ? Tout cela, bientôt je le saurai, pour le moment, je suis dans le vague. »

Aubette replace la liste de ses futures élèves et par la fenêtre ouverte, regarde au dehors. Elle voit les deux petites cours, séparées par la barrière, le côté filles et le côté garçons. De part et d'autre, il y a une maigre plate-bande, sans autre plantation qu'une bordure d'œillets desséchés. Et du côté filles, (pourquoi du côté filles seulement, quelle injustice !) il y a un bassin grand comme un tub. Les garçons auraient-

ils comblé le leur à coups de pierres ? Mais la bordure en serait restée ? Non, ç'a été voulu, une galanterie peut-être pour le « côté filles ». Ou monsieur Anthelme a refusé le cadeau.

Aubette s'accoude sur l'appui bas de la fenêtre et elle pense à sa visite à l'instituteur. Il n'est pas aimable, ah çà non, il ne peut pas y prétendre, il n'est pas gracieux. Quand, le surlendemain de son arrivée, elle est allée dans la classe où elle l'avait vu faire des rangements et qu'elle lui a dit :

— J'ai pensé de mon devoir de venir faire votre connaissance…

— Vous avez bien fait, vous avez bien fait, a-t-il répondu en malaxant ses doigts osseux.

— J'ai cherché votre appartement, je ne l'ai pas trouvé.

— Je n'en ai pas, je n'en ai pas, a répondu monsieur Anthelme, je me suis mis en pension à l'hôtel Bouquet, pour un vieux garçon comme moi c'est plus facile.

— Nous sommes collègues, a insisté Aubette avec un sourire enfantin, je vous demanderai quelques conseils, vous êtes ici plus ancien que moi.

— Des conseils ? Ô je ne vois bien quels conseils je pourrais vous donner, pauvre dame ! Les enfants sont méchants, les parents sont bêtes, le maire est le roi des imbéciles et quant au curé, il ne me salue plus, parce que je ne vais pas à la messe.

— Moi non plus, a murmuré Aubette.

— Alors vous serez vite cataloguée, pauvre dame, vite cataloguée ! Il y a cinq ans que je suis ici, je n'ai pas fait un ami. Je ne vois personne, personne. Sauf la famille Bouquet. Des sauvages, mais encore assez intelligents. Tous les autres sont des brutes épaisses. Vous perdrez votre temps à les apprivoiser.

Debout sur son estrade, tandis qu'il rejetait ainsi par sa bouche, tous les serpents de la calomnie, l'instituteur allait et venait de son bureau au tableau noir. De petits cubes de craie, des bouts de crayons, des plumes usées, étaient regardés de près et fouillés par ses yeux rapprochés sous d'épais sourcils gris, comme s'ils contenaient une mystérieuse dynamite, tandis qu'il répétait en secouant la tête :

— Vous perdrez votre temps !

Les moindres lambeaux de papier étaient rangés l'un après l'autre, angle sur angle autant que possible, grâce à l'effort de deux vieilles mains bosselées de veines sombres. Et une bouche édentée, d'aspect aussi usé que le maigre corps et le long visage, avait éructé avec fureur :

— Je prends ma retraite dans deux ans, ce n’est pas trop tôt et j’espère pour vous, qu’il viendra à ma place, un joli Normalien qui vous épousera. Vous êtes veuve, je crois, vous êtes veuve ?

— Oui, avait dit paisiblement Aubette, mais je ne compte pas me remarier.

Après quelques derniers mots de politesse, elle était sortie. Elle étouffait de rire. D’abord, elle avait été surprise, vexée d’être si mal reçue et de s’entendre traiter de « pauvre dame ». Mais à la fin, c’était devenu drôle de voir ce vieux barbet sans dents, s’acharner à être désagréable.

— Il n’est peut-être pas mauvais, au fond ? avait-elle confié à madame Saretti.

— Au fond, peut-être, lui avait-elle répondu et encore ça dépend de ce que vous appelez le fond ? Mais à la surface, en tous cas, comme sale bête ! Le venin lui coule de partout.

— Il est seul, il n’est pas heureux. Si quelqu’un avait su trouver le chemin de son cœur, qui sait…

— Son cœur ? Un fourré d’épines bien sûr, avec des scorpions qui sortent la tête de tous les côtés !

— Ô madame Saretti, vous exagérez ! avait ri Aubette.

— Appelez-moi Gustine, allez, maintenant qu’on se connaît.

— Elle est du Midi trois-quart, avait appuyé son mari.

— Tu diras pas qu’il est brave, non ?

Augustine écarquillait ses gros yeux pleins d’éclats. Sa voix s’enflait pour une grande péroraison :

— Le jour de son arrivée, il est descendu chez nous comme tout le monde, parce qu’on est les premiers sur la route. Seulement, le Bouquet, qui l’avait monté dans sa bagnole, a trimballé sa malle à leur soi-disant hôtel de mes pieds, en disant qu’il la rapporterait le lendemain. Mais il a fallu que monsieur Anthelme, il aille la chercher et de fil en aiguille, il y est resté. Ces monstres l’ont embobiné, je dis pas le contraire, mais c’était à lui de résister, s’il avait eu un peu de gentillesse. Alors son cœur, vous le voyez ? Il est dur comme un morceau de bois. C’est des gens, ça, que jamais ça a aimé personne.

— Et pour ses élèves ? avait encore demandé Aubette, comment est-il ?

— Comme la gale.

— Les garçons le craignent, avait dit Saretti, et devant lui, ils marchent droit.

— Ils sont nombreux ?

— Une dizaine : les frères et les cousins des vôtres : les Drouille, les Savel, là y a deux fils dans chaque. Les Mastre sont trois, des garnements terribles. Le petit Zarcoff, le petit Bouquet, celui du menuisier, celui du cordonnier, plus quelques-uns qui descendent des fermes de montagne. Y les mène dur. L'année dernière, y a des parents qui se sont plaints qu'y les frappait trop fort.

— Comment, il les frappe ? s'était indignée Aubette. Mais c'est tout-à-fait défendu !

— Et par qui ? Vous croyez que les Inspecteurs viennent se perdre par ici, surtout depuis qu'on a supprimé le service des cars ?

— Il a une baguette de peuplier, avait soudain crié Julia, qui écoutait tout de son coin, et « ban » ! sur les jambes. Quand y la casse en frappant, y va dans la vallée, le dimanche, exprès pour s'en recouper une neuve.

Là-dessus, le timbre de la porte du café avait sonné et Marceau Payan avait crié bonsoir.

— Allez, je te fais ta partie, avait dit le patron.

Aubette s'était préparée à s'en aller. Elle avait salué, en passant contre la table, où les gros doigts de Saretti avançaient prudemment les pions noirs contre les pions blancs de son adversaire. Le cantonnier avait poliment répondu, puis il avait ajouté :

— Si vous avez quelque travail à faire, un peu dur pour une femme, vous avez qu'à me le demander, mademoiselle : poser une étagère ou transporter un meuble. Le jardin, je vous l'arrangerai parce que c'est toujours moi qui l'ai fait, mais mademoiselle Reybaud s'y intéressait guère.

— Ô moi oui ! avait dit Aubette. Je voudrais tant avoir des fleurs.

— Je vous porterai un plant de pensées. Vous le garderez dedans pendant l'hiver et il fleurira dès le premier printemps.

— Vous êtes bien gentil, avait remercié Aubette.

Et elle était sortie, sans savoir qu'après son départ, Marceau Payan avait remarqué :

— Elle a un sourire, cette Demoiselle, qu'elle soulèverait les montagnes.

— Oui, elle est bien brave, avait dit Saretti.

Et, ils s'étaient remis à jouer aux dames, tandis qu'Aubette remontait, par l'Esplanade et l'escalier usé, vers son école solitaire.

Maintenant, elle repense à tout cela, accoudée à sa fenêtre, dans ce

plein soleil de début octobre qui est encore bon, mais qui commence à pâlir. Elle songe qu'elle connaît déjà quelques échantillons de l'humanité qu'elle trouvera ici : Les Saretti, le cantonnier, le maire, l'instituteur, la femme de service Angèle. Ceux-là, elle a vu leur visage et deviné leur caractère. Il reste les Mastre, les di Cortolezo, les Saint-Aime, les Bouquet. Tout d'un coup, elle a le cœur un peu gros en pensant que tous ces gens, il va falloir les conquérir, s'en faire des amis. « Je ne peux pas vivre, moi, sans amis, se dit-elle, et eux, ils n'ont pas l'air de s'aimer beaucoup les uns les autres. Ce ne sera peut-être pas très facile. » Mais elle pense aussi, comme au jour de son arrivée, qu'elle est jeune, qu'elle a du courage, qu'elle trouvera bien le moyen d'être heureuse. « Parce que je le veux. Voilà, il n'y a qu'à le vouloir. Cet après-midi et puis tout demain, je ferai encore de grandes promenades, dans cette campagne qui est si belle. Je trouverai peut-être encore des sorbes, à terre, sous ce grand arbre noir qui a poussé dans le talus. Je reverrai la maison vieille, sous son paquet d'ombre renversé, je rêverai que je suis assez riche pour l'acheter, que je l'habite et que je fais réparer le toit crevé du pigeonnier. Les jeudis et les dimanches, j'y mène goûter mes petites préférées, ou bien je vais, toute seule, m'asseoir sur la pierre du devant de porte. J'aime bien faire des rêves, je suis encore un peu enfant. »

Aubette voit à cette minute, Angèle Colombet qui s'en va par le côté des garçons, avec sa bassine vide sur la hanche. Elle regarde ce maigre corps aux jambes sèches, aux pieds nus dans les sandales éculées, au dos courbé en avant, à la tête sans chair, dont les plats cheveux noirs pendent en mèches ternes. Elle pense à cette femme, à son histoire, à cet aveu : « C'est pas mon mari », à ce regard d'humilité : « Il travaille juste pour lui, il ne me rend guère heureuse. » Et pourtant elle reste avec lui. Pourquoi ? « Est-ce qu'il ne vaut pas encore mieux être comme moi ? se demande Aubette : Veuve, seule, c'est vrai, mais libre ? Oui. Seulement, il y a l'amour. René… Ô comme ça fait mal de penser à toi. Tu me prenais si bien dans tes bras, mon chéri. »

Le trois octobre, à huit heures moins le quart, Aubette Vernay ouvre la grille du vestibule, à l'école de Roncières-le-Haut.

La première mère qui se présente, est celle à qui elle a tant pensé hier, Angèle Colombet. Elle va travailler elle-même à huit heures, c'est pourquoi elle s'excuse très poliment d'être venue trop tôt. Elle pousse en avant ses deux filles :

— Voilà Alexandra, mon aînée. Voilà Marie, ma dernière. Dites le bonjour à la Demoiselle.

— Bonjour Moiselle, murmurent deux voix conjuguées.

— Bonjour Alexandra, bonjour Marie, répond Aubette avec son gentil sourire.

— Moi, je les appelle Sandra et Mimi, mais vous ferez à votre idée. Allez petites, je vous laisse et soyez sages. Tu as ton mouchoir, Mimi ?

— Voui, dit Mimi en reniflant.

— Alors mouche-toi que tu as la morve. Je vais mener mon petit à monsieur Anthelme. Le premier jour de la rentrée, j'aime bien d'être là, précise-t-elle d'un air d'importance.

Elle appelle :

— Yvan !

Un robuste garçon de douze ans resté dans la cour, se retourne.

— Je viens ! crie encore la mère. Alors à midi, petites, et soyez braves. Jeudi nous porterons un bouquet à la Demoiselle.

Elle s'en va, après un grand sourire qui montre de rares dents noires dans des gencives irritées. Elle s'en va, traînant des sandales de toile grise, où la semelle de chanvre tressé, s'effiloche sous le talon rougi. « Les pieds nus en octobre, pense Aubette, quelle pitié. »

Mais elle n'a pas le temps de réfléchir davantage. Elle a du travail. Elle a la rentrée à faire. Elle est la nouvelle institutrice.

Dans la cour à côté, c'est le contraire d'ici. Quelques groupes d'élèves se forment, mais le maître n'est pas là. Il a l'habitude, lui, ce n'est pas la première fois qu'il a une classe à diriger. Les garçons

jettent des coups d'œil et des rires insolents du côté des filles. Aubette voit Yvan Zarcoff qui d'un bond saute la barrière, tandis qu'Angèle Colombet disparaît de l'autre côté, sans doute déçue de ne pas avoir vu l'instituteur.

Cependant, voilà monsieur Drap qui arrive. Aubette, oubliant qu'elle est une femme pour penser seulement qu'elle est la plus jeune, lui fait un salut respectueux qu'il rend avec un sec mouvement de tête, puis il grogne en se frottant les mains :

— Pas chaud, ce matin, pas chaud !

— Il fait bon, dit Aubette d'un ton gai.

— Mistral, précise-t-il.

C'est vrai : Mistral. Elle ne s'était pas encore aperçue que ce qui faisait ainsi battre contre leurs tiges, les dernières feuilles sèches de la plante grimpante, c'est le mistral. À Méounes, ses dures ailes se brisaient contre la barre de roches, protectrices de la vallée du Gapeau. Ici c'est le grand mistral de la Drance qui passe en sifflant, elle ne l'ignore pas, mais elle n'y avait pas encore songé.

Elle écoute monsieur Drap qui parle à ses élèves. De ses lèvres minces, sortent les ordres, claquant comme des coups de fouet. « C'est si facile d'être doux, pense Aubette avec obstination. Pourquoi n'est-il pas plus doux ? » Justement, tout rouges de timidité, trois petits en culotte courte, se dirigent vers lui. Elle voudrait bien entendre comment il va les accueillir, mais elle voit arriver une nouvelle mère et prépare son sourire pour la recevoir.

C'est une belle grosse femme qui avance dans un remuement de jupes épaisses, recouvertes d'un dur tablier bleu tout neuf. Une quantité de tout lui a été dévolue par la nature : Elle a des seins, des hanches, du ventre, des cheveux, des dents, du sourire, du brillant sur les joues et même une parole audacieuse, puisqu'elle lancé sans aucune gêne :

— Bonjour, madémoiselle. Je souis Loucrécia di Cortolezo et voilà mes trois pitites : Edwigea, Albane, et Graziella qu'elle est ma plus jeune. Je les emmène pour la classe. Elles sont beaucoup sages et travaillantes et tout et je souis tranquillé que vous en sérez contente, parce que c'est des modèles !

— Je l'espère, dit Aubette un peu surprise, en répondant au bonjour des trois sœurs.

Elle les regarde et elle a le souffle coupé de les voir toutes trois si pareillement extraordinaires de beauté. Là encore, les yeux, les cils, les cheveux, les lèvres, la grâce des courbes… Ah Dieu, que tout cela est beau.

Et tout d’un coup, les prunelles noires de Lucrèce di Cortolezo, grossissent jusqu’à devenir énormes, se mettent à jeter des flammes, tandis que sa voix s’enfle subitement :

— Pourquoi, si elles sont pas stoudieuses et tranquillés comme nostre vierge miracouleuse de Venezia, son père, y leur fout une raclée qu’y les laisse mortes !

Les trois sœurs baissent la tête d’un même mouvement peureux :

— Il ne faut pas les menacer comme ça, dit Aubette. Elles seront certainement sages.

— Y lé faut, y lé faut ! crie la mère à tue-tête. Pourquoi son père, Torquato di Cortolezo, y veut que ses trois filles, elles soient institoutrices.

À ce moment, Julia Saretti arrive, bras enlacés avec sa grande amie Marie-Louise Savel qu’elle a déjà fait connaître à Aubette, quand elles sont allées ensemble chercher du pain à la boulangerie. Marie-Louise est une petite brune dégourdie, au nez fin, à la bouche mince, aux yeux vifs. Elle et Julia disent bonjour à la maîtresse, mais Aubette embrasse Julia pour la flatter.

Lucrèce di Cortolezo s’en va, avec ses grosses jupes mouvantes, son tablier raide, ses seins, ses hanches et son volcan intérieur. Elle croise à l’entrée, une vieille personne ratatinée qui conduit par la main, une enfant très bien habillée, coiffée d’un feutre audacieux et les doigts gantés.

« La fille Blanc, constate Aubette. Sa mère n’a pas jugé devoir se déranger. »

— Voilà notre petite demoiselle, dit la bonne.

— Bonjour Marthoune, dit Aubette. Voyons, qui manque-t-il encore ?

Elle lit sur son papier :

— Georgina Martel ?

— Ô celle-là, elle est toujours en retard, dit Marie-Louise.

— Les Bouquette ! lance Julia.

Marianne et Louisette Bouquet apparaissent justement à l’entrée de la cour. Elles s’approchent, disent bonjour et Marianne ajoute d’un air supérieur :

— Maman n’a pas pu nous accompagner, parce qu’elle avait du monde à l’hôtel.

Julia pouffe en sourdine :

— Je te crois ! Quatre chats malades !

Aubette se retourne vivement, mais déjà, Julia a caché ses yeux sous ses paupières et ravalé son rire.

— Et les autres ? demande la maîtresse. Jacqueline Mastre, Léonie Drouille, Germaine Barthélemy ?

— Voilà Léonie Drouille ! crie Julia.

— Mais Germaine et Jacqueline, dit Marie-Louise Savel, elles viennent de trop loin, elles sont jamais à l'heure.

Léonie Drouille dit bonjour et se met dans le rang. C'est une toute petite blonde à l'air endormi. Elle suce un gros bonbon qui lui fait la joue ronde.

— Donne-moi-z'en un bout, lui mendie Julia.

Paisible, Léonie sort le bonbon et en casse un morceau que Julia met avec délectation dans sa propre bouche.

— Ô c'est sale ! gronde Aubette qui les a vues, si vous saviez ce que… Si l'une de vous est malade…

Son discours est interrompu :

— Gina Martel qu'arrive ! crie Julie.

— Ne crie pas comme ça Julia, tu n'es pas la concierge.

Georgina Martel qui s'élançait, s'arrête à quelques pas du groupe. Elle est rouge et elle souffle en posant les mains sur son côté.

— Tu as trop couru, Gina, dit Aubette avec son sourire agréable.

Aubette prend par la main cette enfant timide qui rougit davantage encore et a l'air de souffrir. Elle la place dans la rangée, à côté de Marthoune Blanc qui fait un petit écart et elle ne peut s'empêcher de remarquer quelle différence d'allure il y a entre les deux petites : la robe de Gina est toute courte, étroite, taillée dans un de ces tissus qu'on devine déjà usé par deux générations, les souliers grossiers sont lacés de travers, les bas se plissent sur les chevilles, autour du visage mince et sérieux, des mèches épaisses tordent leur emmêlement. « On ne doit pas beaucoup s'occuper d'elle », pense Aubette.

À cette minute, Marthoune Blanc lui murmure d'un air Vexé :

— Mademoiselle, d'habitude je ne suis jamais avec celle-là.

— Ça n'a pas d'importance, dit Aubette. C'est l'heure, placez-vous bien les unes derrière les autres et commencez à marcher.

On lui obéit, les rangs se forment et se meuvent, quand deux grandes filles arrivent au galop. C'est enfin Jacqueline Mastre et Germaine Barthélémy.

— Bonjour, mes petites, dit Aubette, il faudra tâcher d'être exactes

dorénavant. Mettez-vous à la queue. Allons, toi ici, Mimi Zarcoff et prendra main de Graziella, vous allez passer devant. Un, deux, trois ! Allez ! Allez donc !

Elle frappe vivement ses doigts les uns contre les autres comme on applaudit. Elle s'anime, elle caquète, elle se gonfle, c'est une poule couveuse autour de ses poussins. À son commandement, les pieds s'ébranlent et la rangée, par couples, emplit le couloir. Aubette a couru plus vite pour être en tête. Elle tient à pénétrer la première dans cette classe où, chaque matin maintenant, elle entrera comme aujourd'hui devant ses élèves. Et là, elle arrête la procession :

— Attendez ! dit-elle. De l'ordre ! De l'ordre ! Les cinq à sept ans, devant à droite. Les huit à dix, devant à gauche. Au fond, les onze à treize. Placez-vous tranquillement sans faire trop de bruit. Je ne veux pas de potin ! Bien. Maintenant, sortez vos livres des cartables et mettez-les devant vous.

Après le remuement des pieds, c'est celui des mains et des langues qui s'agitent, des rires fusent, les amies s'interpellent.

— Taisez-vous ! crie Aubette fermement. Je ne supporterai pas les bavardages.

Un silence respectueux s'installe sur un fond de murmures. La Demoiselle promène un grand regard satisfait au long des bancs et sa voix s'adoucit :

— Croisez les bras, nous allons commencer.

Trois octobre : La première classe. Aubette a choisi d'avance dans les « Lectures du maître » une page qu'elle trouve belle. Elle dit :

— Mes petites filles, je vais inaugurer l'année scolaire en vous lisant une jolie poésie de Lamartine qui s'intitule : « Un chien ». J'espère que vous allez la comprendre et l'aimer. Ensuite, vous l'apprendrez par cœur pour la leçon de récitation. Je commence :

« Hélas rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon,
On dise : « Mon retour réjouit ma maison ;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire
Et dans quelque moment, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour ! »

C'est à ce moment que le fracas éclate. Aubette referme brusquement son livre, la surprise la fait ressauter. Elle était en plein dans le bercement des douces phrases qu'elle lisait. Son cœur, dans cet

arrachement, bat de surprise et d’émotion. Un pupitre s’est abattu au fond de la classe. Un hurlement sauvage a jailli :

— Moiselle, elle m’a mordue !

— Chut, chut, voyons ! crie nerveusement Aubette, qu’est-ce qu’il y a ?

Julia Saretti, debout sur son banc, se débat de tout son gros petit corps ramassé en force. Elle secoue désespérément quelque chose agrippé à sa jambe grasse. C’est la bouche d’Alexandra Zarcoff, cette large bouche de requin aux dents avançantes, qu’on est forcé de remarquer tout de suite, dans le visage de cette enfant.

Aubette saute de son estrade et va séparer les adversaires. Alexandra lâche sa proie et retombe sur son banc, en paquet secoué de sanglots. Julia s’écroule sur elle-même, reste assise sur son bureau, les genoux au menton et ruisselante de larmes. Aubette frotte doucement la morsure qui marque sur la jambe de Julia, comme la mâchoire d’un piège.

Autour du groupe, Léonie Drouille, Jacqueline Mastre, Marie-Louise Savel, se disputent à voix basses et pressées. Aubette entend par hachures :

— C’est elle qui est une sale bête.

— Non, c’est pas elle, parce que moi je l’ai vue…

— Taisez-vous ! crie-t-elle. Retournez chacune à vos places et pour vous occuper, vous copierez sur vos cahiers du jour, ce que je vais écrire au tableau. Julia, viens avec moi.

Elle soutient la petite Saretti avec un bras passé autour des épaules et lui dit :

— Va t’asseoir à côté de ma chaise, je vais te mettre tout de suite un pansement.

Très fière, Julia descend de son bureau et s’en va, boitant le plus fort possible, s’asseoir à la table de la maîtresse.

Aubette se penche au-dessus d’Alexandra qui sanglote toujours, la tête cachée dans ses épaules secouées de sursauts.

— Allons toi, ne pleure plus, dit-elle. Tu as été mauvaise tout à l’heure, tu demanderas pardon à ta petite camarade et tout sera fini.

Un cri de bête blessée sort d’Alexandra.

— Non, non ! Je demanderai pas pardon !

Aubette relève par les drus cheveux noirs, le front de la révoltée :

— Serais-tu méchante par hasard ? Je n’aime pas les méchantes, tu sais ?

— C’est elle, la méchante ! crie encore Alexandra.

Elle relève enfin la tête et deux larges yeux noirs, mouillés de larmes, cherchent ceux d’Aubette. « Les yeux de sa mère, pense-t-elle, tristes comme les siens. »

— Ça c’est vrai, c’est Julia qui l’a cherchée, dit une voix paisible qui part du côté de la classe.

Aubette regarde et voit une petite figure sage entre deux tresses longues, « Celle-là, pense-t-elle, avec un point d’interrogation. Ah oui, c’est Georgina Martel. Pour se mettre tous ses noms dans la mémoire ! »

Qu’est-ce que tu dis, Gina ? demande-t-elle.

— Je dis que c’est Julia qui a commencé, mademoiselle.

— Ah oui ? et comment ?

— Moiselle ! crie Julia de sa place. C’est pas vrai !

— Tais-toi. Laisse-moi écouter ta compagne.

Léonie Drouille se penche vers Alexandra Zarcoff et dit d’un ton triomphant :

— Montre le papier ! Montre-lui le papier à la Demoiselle.

— Y en a point de papier ! crie Marie-Louise Savel.

C’est un tumulte grandissant. Julia, oubliant sa blessure, surveille de loin, le champ de bataille. Jacqueline Mastre tire les cheveux de Louisette Bouquet, Germaine Barthélémy berce contre sa poitrine, la petite Mimi Zarcoff qui réclame en trépignant :

— Ma grande sœur ! Je veux ma grande sœur !

— C’est pas vrai ! C’est des menteuses ! crie de loin une longue fille noire qui est montée debout sur son bureau.

Aubette la regarde. « Bon, celle-là qui est-ce encore ? Son nom, son nom… Ah ! Marianne Bouquet. »

— Marianne, ordonne-t-elle, descends de là et tiens-toi tranquille.

Puis, excédée, elle monte elle-même sur un banc, frappe avec une règle sur le bord de bois et crie en scandant les syllabes :

— Mes-de-moi-selles taisez-vous ! Si-non je vais tou-tes vous pu-nir ! As-sises à vos rangs !

Trois coups de règle bien nets sur le bureau, achèvent de ramener le silence, Aubette jette un regard olympien autour d’elle et va s’installer derrière sa table.

— Maintenant, dit-elle, on va s’expliquer. Toi, la première, Julia, Fais-moi voir ta jambe. Bon, ce n’est pas grand’chose, attends.

Elle ouvre le petit placard à pharmacie qu'elle a placé à droite de sa chaise. Elle effile une plaque d'ouate, verse dessus quelques gouttes de baume, l'applique sur la morsure et protège le tout d'une bande Velpeau qu'elle assujettit d'une épingle anglaise. C'est très bien arrangé.

— Voilà, tu es pansée, Julia. Maintenant, tu vas me répondre.

Pendant ces soins, le tumulte s'est tout à fait apaisé dans la classe et dans la sensibilité de la maîtresse. On peut commencer l'enquête :

— Julia, Alexandra Zarcoff t'a mordue ?

— Oui, Moiselle.

— Pourquoi ?

— Pour rien, Moiselle.

— Comme ça, pour rien ?

— Oui, Moiselle.

— Mais ce n'est pas croyable ?

— Pourtant c'est vrai.

Julia hoche la tête de haut en bas avec énergie pour accentuer son affirmation. Une houle de murmures court entre les bancs et s'enfle comme l'approche d'un orage.

— Sale menteuse ! crie une voix.

— C'est parce qu'elle est pas de son camp ! crie une autre.

— Ah, vous n'allez pas recommencer ? dit Aubette. Taisez-vous. Je ne veux entendre que Julia, Alexandra et les témoins. Celles qui ont quelque chose à m'apprendre, le diront après.

— Moi, M'selle ! Moi ! Moi !

— Si-len-ce ! scande encore Aubette avec trois formidables coups de règle.

Et elle reprend :

— Alors toi, tu n'avais rien fait, Julia ?

Julia prend un air d'agneau innocent :

— Non, Moiselle, je restais bien tranquille à vous écouter que c'était tellement joli ce que vous nous lisiez. Cette brutasse, elle s'est jetée sur ma jambe et elle m'a mordue que vous l'avez vu, un peu plus elle m'emportait le morceau !

« Le Midi-trois-quart de sa mère », pense Aubette. Elle dit :

— C'est très mal si c'est vrai. Assieds-toi et reste tranquille.

Elle appelle :

— Alexandra !

Rien ne bouge.

Elle répète plus fort :

— Alexandra Zarcoff, viens ici.

Un visage tuméfié, surgit d'entre deux bras repliés et lève sur la maîtresse, des yeux pleins de désespoir.

— Viens ici, viens, n'aie pas peur.

Un corps déjeté se dresse et traîne entre les bancs, deux pieds lourds, chaussés de gros souliers. Aubette les regarde venir. « Mais ce sont des souliers d'homme ? pense-t-elle. Des souliers d'homme à cette enfant, est-ce possible ? » Alexandra reste debout devant l'estrade.

— Pourquoi as-tu mordu Julia ? Il faut absolument que tu me l'expliques.

Alexandra baisse la tête sans répondre.

— Tu ne veux pas parler ?

— Montre le papier ! crie Léonie Drouille.

— Chut ! chut ! ordonne Aubette à la ronde. Qu'est-ce que c'est que ce fameux papier ? demande-t-elle.

Alexandra redresse la tête qu'elle tenait penchée sur sa poitrine. Elle ouvre une main crispée et pose sur la table, un petit tas qui est un papier froissé.

— Moiselle, c'est des menteuses ! crie Julia sur un ton tragique.

Aubette déplie soigneusement la feuille qui a été arrachée à un cahier du jour. « Elles déchirent déjà leurs cahiers neufs ! » pense-t-elle.

Trois lignes d'une grossière écriture, tiennent le milieu de la page :

« y vend la bibine au sous-off.
y vend des marrons glacés,
y vend de la merde. »

— Ô ! dit-elle suffoquée, qui a écrit cette horreur ?

Dix voix éclatent en réponse :

— C'est Saretti ! C'est Saretti !

— C'est pas vrai, Moiselle ! crie Julia. C'est tout des menteuses.

— Si-len-ce ! ordonne encore Aubette. Alexandra, je te prie de me répondre : Où as-tu trouvé ce papier ? Allons, redit-elle plus doucement, réponds-moi, je ne veux pas te gronder, je veux

simplement savoir la vérité.

Un beau murmure d'approbation court dans la classe et un silence attentif lui succède. La petite Mimi Zarcoff, se tirant des bras de Germaine Barthélémy, est venue toute seule, d'elle-même, se mettre auprès de sa sœur, elle a grimpé sur l'estrade pour être plus haut, elle a passé son petit bras autour du cou d'Alexandra. Et elle reste là, immobile, fixant la maîtresse de ses yeux sévères dans son museau de chat maigre. « Fais-lui du mal, a-t-elle l'air de dire et puis tu verras ! » Elle est si belle dans sa tendresse fraternelle, qu'Aubette a envie de l'embrasser.

— Parle, Sandra, dit-elle avec bonté.

Le diminutif familier lui est soudain venu aux lèvres. Et comme c'est celui que sa mère donne à la silencieuse, le cœur ulcéré s'ouvre et la parole en sort :

— C'est Saretti qui a écrit ces choses sur le papier, dit-elle, puis pendant que j'écoutais la lecture, elle me l'a épinglé dans le dos. Alors tout le monde s'est foutu de moi…

— Moqué, coupe Aubette.

— Tout le monde s'est foutu de moi. J'ai mis la main au dos, je m'ai piquée…

— Je me suis… Parle français, je t'en prie.

— Et j'ai trouvé le papier. Et Saretti, elle riait et elle me soufflait dans la figure : Y vend des marrons glacés, y vend de la… ?

— Chut, chut ! dit Aubette. Ça suffit. Pourquoi as-tu fait ça, Julia ?

Les témoignages jaillissent de toutes parts :

— C'est vrai, c'est vrai, je l'ai vue !

— C'est Marthoune Blanc qui l'a écrit.

— C'est pas vrai, c'est la Zarcoff !

— C'est Saretti !

— Pourquoi as-tu fait ça, Julia ? reprend calmement Aubette.

Une grande paix descend en elle, dans la satisfaction de rendre la justice.

— Pour rien Moiselle, dit Julia à voix basse. Parce que son frère s'appelle Yvan.

— Son frère s'appelle Yvan ? répète Aubette sans comprendre.

— Oui, c'est la vérité ! crie Jacqueline Mastre.

— Mon frère s'appelle Yvan, dit Alexandra, voilà pourquoi.

— Mais qu'est-ce que ça fait ? demande Aubette stupéfaite.

Toute la classe rit aux éclats. C'est si drôle, si drôle !

— C'est rigolo ! lance Marianne Bouquet.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de comique là-dedans ? s'étonne Aubette. C'est un prénom comme les autres.

Un gros rire cascade encore de banc en banc. « Ô non, ô non, ce n'est pas un prénom comme les autres ! » veut signifier cette gaîté.

— Moi, dit Jacqueline Mastre, mon frère s'appelle Louis.

— Moi, Jean et François.

— Moi, Marcel, comme mon père.

— Et toi, dit Aubette à Jacqueline, tu t'appelles Mastre. Tu crois que ce n'est pas aussi drôle que de s'appeler Yvan ? Yvan, c'est un nom russe, voilà tout. Il y a des Yvan en Russie comme des François et des Louis en France. Ça n'a rien d'extraordinaire. « Mastre », ça veut dire un buffet, un saloir, une table fermée, en provençal : « Une mastre », vous savez bien ? Est-ce que pour ça on se moque de toi ? Et Léonie Drouille qui porte le nom d'une rivière, on se moque d'elle ? « La Drouille » ça coule quelque part dans le département. Qu'est-ce que cela a de bizarre ? Et mieux que ça, toi, mademoiselle Julia, qui sait si bien ridiculiser les noms des autres, qu'est-ce que tu crois que ça veut dire : « Saretti » ? Peut-être bien sarette, « charrette », prononcé avec le zézaiement des italiens. Ton père n'est pas italien ?

— Oui c'est un bâbi ! crie une voix.

— C'est des bâbis ! crient dix voix.

— C'est pas vrai ! crie Julia rouge de colère.

— Qui a dit ça ? demande Aubette.

Personne ne répond. Elle continue, comprenant qu'elle a fait fausse route :

— D'ailleurs, même s'il est de nom italien, il est né en France, je le sais, ici même, à Roncières. Et puis ça n'aurait aucune importance, il y a des braves gens partout. Mais tu comprends ce que j'ai voulu t'expliquer ?

Julia s'est appuyée contre le dossier de la chaise. Elle repleure, cette fois à tout petits coups, interminablement.

— Que tu es bête, mon Dieu ! conclut la maîtresse avec lassitude. Vous êtes toutes plus stupides les unes que les autres.

Elle commence à avoir assez de cette scène. Elle regarde par la fenêtre pour s'en distraire : Dehors, un matin languissant d'octobre s'éveille, pathétique comme un malade qui renaît à la vie. À midi il y

aura du soleil. Elle pousse un long soupir.

— Eh bien, dit-elle, ça suffit maintenant. Je ne veux pas vous punir pour le premier jour, Julia et Sandra vont retourner à leurs bancs, après s'être réconciliées comme de bonnes petites filles. Ce sera fini et nous nous remettrons au travail. Allons, touchez-vous la main et cessez de pleurer.

Les doigts, tirés les uns vers les autres, se rétractent et veulent s'échapper, mais par force, ils sont obligés de se joindre. Pour les faire se serrer, ça c'est impossible, il faut savoir se contenter de peu.

Elle reprend :

— Asseyez-vous toutes à vos places. Je vais continuer ma lecture et à la fin je vous donnerai une rédaction à faire. La meilleure aura un gros bon point.

Il y a encore des bruits de pieds remués, de pupitres qui claquent et enfin le silence s'installe. Alors Aubette se remet à lire avec sa voix d'éducatrice qui a confiance dans l'humain :

« Entrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant de vous, un pas connu s'avance… »

Le poème lamartinien s'achève et quand elle referme son livre, cette fois dans le calme, elle se lève pour tracer en grosses lettres sur le tableau, cette phrase qui lui semble convenir à la scène d'aujourd'hui :

« Je ne reconnais, a dit le grand musicien Beethoven, d'autre supériorité que celle de la bonté. »

Au-dessous elle écrit : « Méditez cette maxime et développez l'enseignement que vous en retirez ».

Elle se tourne vers la classe :

— Ceci, c'est pour les grandes : – Julia Saretti, Alexandra Zarcoff, Marie-Louise Savel, Jacqueline Mastre, Marianne Bouquet, Albane di Cortolezo. Je ramasserai les devoirs dans une heure. Pendant ce temps les moyennes : Marthoune Blanc, Léonie Drouille, Germaine Barthélémy, Gina Martel, vous apprendrez la poésie : « Un chien ». Je vous ferai réciter cet après-midi. Les petites, venez ici, près de moi : Mimi Zarcoff, Louisette Bouquet, Edwige, Graziella, je vais vous apprendre une chanson.

L'harmonie renaît dans le travail. Un tiers de la classe écrit, le second annone à voix basse, la poésie à apprendre, le troisième suit mollement d'une voix chancelante, celle de la maîtresse :

« Au jardin de mon père,

un oranger il y a. »

La Demoiselle retrouve enfin la paix. Elle en avait besoin, elle se sent harassée par cette bagarre. C'est doux de chanter avec ces toutes petites, de chanter une chanson d'enfance et de laisser couler sa pensée comme un ruisseau familier : « Au jardin de mon père, à Méounes, un oranger il y a… Au jardin que mon père aimait tant, paraît-il, avant que la guerre de quatorze ne lui ait arraché cette bonne jambe droite, si utile, pareille à la gauche, si nécessaires toutes deux pour s'arc-bouter, en mettant dans les reins la force de projeter le béchard en l'air et l'enfoncer dans le ventre de la terre. Cette photographie que sa mère garde dans le premier tiroir de sa commode, dans la boîte de laque noire ornée de trois éventails peints, cette image précieusement conservée avec un bouquet de fleurs de cire et un morceau de voile de noce, apporte la preuve que Marcel Jouve était beau quand Rosine Desmichels l'a épousé. Et Rosine aussi était belle, sa fille le sait bien. On disait devant eux : « Quel joli couple ! » Ils avaient les mêmes cheveux nombreux et lustrés, doucement mouvants dans des vagues naturelles, ils avaient les mêmes dents régulières et blanches, la même lumière dans des yeux brillants. Ils s'étaient rencontrés au mariage d'une fille Venel qui se trouvait l'amie de Rosine alors que son frère était l'ami de Marcel. Ils s'étaient vus, ils s'étaient plu, cela s'était fait si vite que tout le monde en avait été surpris. Leur accord avait daté de la minute où ce beau garçon avait dit à cette belle fille : « Vous dansez mademoiselle ? » Elle avait répondu « oui » pour toute la vie.

Mariés trois mois plus tard, ils avaient été heureux, mais la guerre avait éclaté et avait fendu ce bonheur en deux, comme avec une hache on fend un arbre chargé de fruits. Oui, ç'avait été aussi criminel de briser leur réussite de joie que d'abattre un arbre épanoui dans sa richesse. Mais la guerre, résultante de combinaisons humaines : pétrole, houilles et points stratégiques, ne s'occupe que de lancer la hache qui tombe où elle veut. Si un bonheur est dessous et qu'elle le tue, tant pis pour le bonheur.

Au départ de son père, le trois août mil-neuf cent quatorze, Aubette avait commencé, depuis quinze jours environ, la vie mystérieuse du fœtus. Quand elle devint un paquet de chair rose lavée de frais, ouvrant à la lumière les yeux graves du nouveau-né, c'était le milieu d'avril quinze. Son père était enfoncé au plus profond de la fournaise. On n'en avait aucune nouvelle, il semblait certain qu'on ne le reverrait jamais. Rosine Jouve pleurait sur sa petite fille, des larmes de sang. Quand son mari revint, avec cette amputation hors-nature qui avait remplacé sa bonne jambe par une mécanique, Rosine Jouve pleura d'une joie folle. « C'est toi ? C'est toi ? » criait-elle et elle entrait ses ongles dans les épaules retrouvées. Seulement, tout de suite, elle se mit

à ne pas pouvoir supporter qu'il ait une jambe en moins. Elle le disait à sa belle-mère, la vieille Jouve qui vivait avec eux, elle s'en plaignait aux voisines, aux amis et dès qu'Aubette devint assez grande pour comprendre, elle l'entendit gémir : « Je ne peux pas m'habituer, ça me fait peur. » Après des paroles cruelles, les époux séparèrent leurs lits, puis leurs chambres. Rosine emporta dans la sienne, sa fille, cette Aubette qu'elle avait baptisée ainsi pendant les insomnies de guerre, passées à la fenêtre de la Place, à guetter le petit jour qui arrivait par la rue d'en face. Mais elle ne sut jamais retrouver, dans l'amour de son enfant, la paix intérieure qu'elle avait eue dans l'amour de son mari. Enfin, elle s'abandonna à une nervosité qui la livrait à des colères tragiques. Tout se taisait alors dans la maison, sous la bourrasque : l'homme déchu dans son corps, la belle-mère impotente, la petite fille terrorisée, tandis que détruisait tout autour d'elle, l'affreuse scène de violence.

Puis c'était les pleurs, la crise de nerfs, les dents entrechoquées. Aubette fuyait au fond du jardin, sous l'abri de l'oranger.

> « Au jardin de mon père,
> un oranger il y a. »

Quand elle serait grande, elle partirait. L'ombre de l'oranger n'était pas assez épaisse pour l'abriter en plein : « Quand je serai grande, je partirai, je ne peux plus. » C'est pourquoi, malgré l'attachement têtu à sa maison d'enfance, elle n'avait pas été trop malheureuse à Draguignan, dans ce collège où elle avait travaillé, étant attentive et s'intéressant à tout. Après, ç'avait été Normale, avant de revenir chez ses parents pour attendre un poste. Au dernier jour des examens, à Aix, elle avait fait connaissance de ce garçon doux et réservé, orphelin, pas beau (mais elle-même n'était pas si jolie). Il passait ses congés à Solliès, dans la vallée. Ils se marièrent très vite au début de la guerre de trente-neuf, sûrs qu'elle allait les séparer et exprès pour être mieux unis contre elle. René fut tué tout de suite. Ah, ne plus penser à ça… Justement alors, la maîtresse de la petite classe de Méounes, étant tombée malade, avait demandé un congé ; Aubette avait fait ce remplacement qui avait duré jusqu'aux vacances. Ensuite, il avait fallu passer presque tout juillet-août-septembre à la maison, se retrouver dans l'atmosphère des scènes qui maintenant tournaient à l'amertume, à la plainte constante, aux lamentations du vieillissement. Le père d'Aubette avait pris l'habitude de fuir au café des Colonnes, sur la Promenade. Il y passait ses jours, buvant des pernods, ressassant les histoires de quatorze. La grand'mère Jouve s'était sauvée dans la mort, moins peureuse sans doute de l'au-delà que de l'enfer où elle était condamnée à vivre. Aubette avait passé ces trois mois dans une morne

torpeur, elle s'enfermait dans sa chambre, puisque l'oranger au fond du jardin, ne suffisait plus à sa consolation et elle pensait à René.

> « Tous les oiseaux du monde,
> vont y faire leur nid… »

Tous les oiseaux du monde sont morts. Eux aussi, eux aussi, comme René, comme l'amour, comme la beauté de Marcel Jouve et la douceur de Rosine Desmichels, comme le bonheur d'Aubette Vernay.

Réveil au milieu de la nuit : « Qu’est-ce que c’est que ce bruit ? » se demande Aubette. Elle entend : « Tap – tap, tap-tap » ; comme le moteur d’une motocyclette arrêtée. Tout à coup elle comprend : C’est son cœur. Après la mauvaise nouvelle de la mort de René, elle a eu de ces battements trop forts, de ces palpitations qui emplissent la poitrine d’une étrange présence, mais cela avait cessé ensuite et elle l’avait oublié. D’où vient que cela recommence ?

Elle sort son bras du lit et sent dans sa main une petite boule de tissu humide. C’est son mouchoir qu’elle a gardé comme ça toute la nuit entre ses doigts, parce qu’elle a pleuré hier au soir en s’endormant. Oui, elle se souvient, elle a pleuré, c’est bête. Et pourquoi ? Pour rien. Dans la vie, neuf fois sur dix, c’est pour rien que l’on pleure. Larmes d’énervement, de lassitude, de solitude. De solitude ? Eh bien, alors, elle n’a pas fini ! C’est vrai que cette journée a été fatigante. Cette première journée de classe a terriblement surmené ses centres nerveux. Déjà la nuit dernière, son sommeil a été léger, percé à plusieurs reprises, des flèches lancées par cette vie nouvelle, cette maison nouvelle, cette classe nouvelle, ces élèves nouvelles… puis, enfin, il s’est épaissi, il l’a enrobée d’une nappe isolatrice, mais alors les rêves ont commencé. Ils prennent beaucoup d’importance dans la mémoire d’Aubette. Ils en prennent parce qu’ils en ont. C’est assez drôle. Elle passe des semaines, des nuits vides et son sommeil alors, est un abri où elle s’étale paisiblement dans le repos. Puis soudain, par périodes, elle se met à avoir des songes étranges qui souvent se rapportent les uns aux autres par quelque détail. Ainsi depuis plusieurs nuits, elle se retrouve au même carrefour de routes. C’est curieux. Il y en a une qui est plate, l’autre qui monte. Une fois, elle se promène sur celle qui est à droite du paysage et grimpe vers une petite ville dont elle distingue le clocher, la place, les rues, avec des hôtels peuplés de gens qui se reposent sur des terrasses à balustres et de magasins élégants où on vend de tout pour presque rien. Elle achète des ensembles de lingerie, des robes, des carrés de soie imprimée, c’est si joli, si bon marché, qu’elle ne s’arrête plus d’acheter. Mais elle s’éveille, c’est fini, c’était un rêve. Tant pis.

La fois suivante où elle se retrouve au même carrefour, c’est tout

différent. Elle longe la route plate et elle entre dans un château. Oui, il y a un château, là, à cet endroit où dans le premier rêve il n'y avait que des prairies. Elle est en haut d'un large escalier, au bas duquel, dans une salle de garde, deux soldats bardés de cottes de mailles, lui sourient sous leurs heaumes relevés. Elle voit deux portes : Une large, à gauche sous une ogive épaisse, elle en pousse le battant, derrière il n'y a qu'un mur. Elle ouvre l'autre qui est basse, étroite et prise en angle sur trois marches de pierre. Sous le panneau de riche bois sculpté, elle découvre un autre panneau de vieux chêne uni, elle le pousse encore, elle suit un couloir, elle arrive dans une vaste pièce, éclairée par une lumière paisible, glissant de biais, à travers de petits carreaux de vitres verdâtres, comme on en voit dans les peintures flamandes. Là, beaucoup de femmes mûres, cousent, penchées sur des travaux d'aiguille, mais ayant toutes un doux sourire pour accueillir Aubette.

Et Aubette comprend pourquoi. Elle se voit telle que ce rêve la fait : Elle est une jeune fille de peut-être seize ans avec des yeux purs, un visage de rose, des cheveux blonds et flous comme des cheveux d'archange. Elle a un corps mince, souple et parfait, dans une robe de satin raide qui, par mille fronces, l'isole dans une tour de plis harmonieux. Et elle a de ravissantes petites mains fines qui toutes seules, s'approchent d'un clavecin qui est là, se mettent à en jouer, parmi les sourires émerveillés des femmes et alors ça devient encore plus surprenant, car ce clavecin n'a pas de touches en ivoire comme ce serait normal, mais en étoffe. Chaque touche est un morceau de tissu d'une couleur différente. Aubette appuie sur une note d'un rouge vif et le son est aigu. Elle appuie sur du violet, le son est grave. Sur du bleu ciel, alors le son se répand, cristallin et léger, un son qu'on n'a jamais entendu sur la terre. C'est très joli. Elle est ravie de cette musique. Mais soudain, sans savoir comment et sans se rendre compte par où, elle se voit sortie du château. Elle marche en équilibre sur un mur de rempart. Elle est redevenue elle-même avec sa jupe noire et sa blouse-chemisier qui font si parfaitement institutrice. Elle a beaucoup de peine à se tenir sur cet étroit sentier de vieilles pierres et elle craint continuellement de tomber. Elle porte sous son bras, ce pauvre chien de son père qui est mort à Méounes, il y a près de dix ans. Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire ? Il s'agite et elle lui dit : « Reste tranquille, Poulot, j'ai bien assez de mal à me tenir moi-même. » Enfin, par ce mur, elle arrive au carrefour et elle voit, de la route descendante, couler une grande rivière qui vient inonder la route plate. Elle fait attention de ne pas trop mouiller ses chaussures et saute entre les flaques qui laissent quelques îlots de terrain sec. Cette eau est claire, paisible dans son cours. (Au réveil elle pensera : « De l'eau claire, c'est un bon présage. ») Pour l'instant, elle s'approche d'un monsieur qui est là debout et qu'elle ne voit que de dos, elle lui

demande : « S'il vous plaît, est-ce que vous croyez qu'il va passer un car ? » Alors il se retourne et elle s'exclame d'étonnement, car elle reconnaît monsieur Venel, le maire de Méounes. Après ça, tout d'un coup, elle s'éveille. C'était un rêve.

Cette nuit qui a suivi sa première journée de classe, elle retrouve encore ce carrefour. Et voilà comment : d'abord elle monte avec René par la route de droite. Ils partent en promenade. Ils sont joyeux, amoureux et entrecoupent les baisers par des chansons. Et voilà qu'ils voient une énorme masse argentée se mouvoir en haut de la côte. (Encore de l'eau claire, sur cette même route, comme la dernière fois.) « C'est le Gapeau qui déborde, dit René. Puis il ajoute : « J'ai peur » et elle dit aussi : « J'ai peur » ; alors il l'embrasse. Ils redescendent en courant et l'eau leur court après, en rigoles brillantes comme du métal. Enfin, ils se trouvent sur la route plate et Aubette s'aperçoit qu'elle a les jambes prises dans des tissus et qu'elle avance difficilement. Alors, elle se rend compte qu'elle marche couchée, elle se dit : « Que je suis bête, c'est ridicule. » Elle se lève et se débarrasse de ces étoffes. Puis elle dit encore : « C'est ennuyeux d'avoir oublié ses chaussures et d'être pieds nus. » « Mais tu as tes sandales ? » fait remarquer René. Et c'est vrai, elle voit qu'elle a ses sandales. Ainsi, ils arrivent dans un village où Aubette admire une belle vieille église. Elle dit : « Ce doit être Saint-Maximin, c'est la basilique la plus ancienne de toute la chrétienté. – Non, c'est le Beausset » répond René. Ils entrent dans une auberge, René ajoute : « Tu te souviens, c'est là que nous avons vu les lapins quand nous sommes passés en voyage de noces ? » Et la patronne, une grosse femme luisante, s'écrie : « Il y a bien longtemps que vous n'étiez plus venus. » Des gens assis, serrés sur les bancs, devant des tables faites de tréteaux et de planches, mangent du civet. La patronne vient chercher dans un placard, auprès d'Aubette, des œufs qu'elle ne trouve pas et comme Aubette les lui désigne, René la gronde : « Si tu ne les lui avais pas montrés, ils auraient été pour nous. » Ils meurent de faim et aucun repas ne leur est servi. Il y a un homme énorme qui boit du porto dans un verre plein à bord et grand comme dix verres ordinaires. Il est saoul. Il rit aux éclats. C'est curieux : Son rire est une matière solide qui sort de sa bouche et frappe sur la table par petits coups : « tap-tap, tap-tap », régulièrement comme le moteur d'une motocyclette arrêtée. C'est à ce moment qu'encore une fois, Aubette s'éveille en se demandant : « Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? » Et voilà. C'est son cœur qui bat tout seul dans la nuit, machine toujours au travail. Que c'est drôle de faire des rêves pareils ! Qui sait ce que ça signifie ? Il y a des savants, des psychiatres qui s'occupent de ces questions. Il faudrait les connaître, leur raconter, peut-être ça les intéresserait ? Aubette, avec son peu de science, se rend compte que si elle s'éveille ainsi, après ces songes bizarres, c'est

qu'elle est trop préoccupée. À Normale, la veille des examens, ou à la maison, quand sa mère était tout à fait insupportable et plus tard, lorsque la guerre a éclaté, elle a fait de ces sortes de songes pénibles. Mais maintenant, elle devrait être calme, en somme ? Elle est libre, maîtresse d'elle-même, elle va gagner sa vie, son cerveau sera empli tout le jour par ce travail qu'elle s'est choisi, qu'elle aime, d'instruire des enfants. Elle n'est pas à plaindre, elle ne sera pas malheureuse. Alors pourquoi ces troubles ? C'est vrai qu'il y a eu l'histoire du chat. Mais ce n'est pas grand-chose, cette histoire du chat. Les yeux ouverts sur l'obscurité, elle se met à y penser et sa mémoire en retrouve les détails dans l'insomnie :

Voilà, elle a un petit chat. Ça s'est fait tout seul. Au café Saretti, il y avait une chatte rousse noire et blanche, avec un nourrisson. Aubette les avait caressés tous deux. Un soir, en parlant de l'école, Augustine avait demandé au cours de la conversation :

— Vous craignez pas les rats au moins ?

— Non, avait dit Aubette. Pourquoi ? Il y en a ?

— S'y en a ? Des gros comme tout ! Mademoiselle Reybaud disait qu'y menaient des manèges terribles, dans les pièces vides de la maison et un jour, elle en a trouvé un mort qu'on aurait cru un lièvre !

Aubette avait souri :

— Pas possible ?

Elle n'avait pas peur des rats, même gros comme des lièvres de Nice.

— Et s'y vous mangent tout ? avait insisté Augustine. Les robes, le linge ? Vous feriez mieux de prendre un chat.

— Je m'inquiéterais plutôt pour mes livres, avait réfléchi Aubette. Mais où trouver un chat ?

— Man, donnons-y le nôtre ? avait proposé Julia.

— Tiens, c'est vrai, que justement ton père veut toujours le noyer.

— Le noyer ?

— Hé oui, avait dit Saretti, deux bêtes, c'est une de trop.

— Donnez-le moi si vous voulez, avait décidé Aubette, mais il ne va pas souffrir d'être sevré de force ?

— Ô c'est un gros cochon ! avait dit Augustine. Y téterait comme ça jusqu'à ses vingt ans si on le laissait faire. Il a eu son compte, allez. Y peut manger seul, maintenant. »

Ainsi le petit chat était devenu la propriété d'Aubette.

— Je lui donnerai du lait, avait-elle dit.

Julia le lui avait apporté le matin précédant le jour de la rentrée et il était resté bien sage dans la cuisine, ayant mangé tout son saoul.

Le premier soir, Aubette l'avait monté à sa chambre et couché sur son lit. Dans la nuit, il était venu se blottir au creux, de son épaule et d'une langue râpeuse, il lui avait léché le cou. C'était doux et bon, une grande tendresse mutuelle avait commencé. Mais le matin, il y avait eu une tache sur le couvre-pied.

— Ô, vilain ! avait grondé Aubette.

Trois petites tapes sur le derrière et le chaton en bas dans la cuisine.

Le soir suivant, hier, Aubette avait dit :

— Tant pis pour toi, puisque tu n'es pas propre, tu coucheras ici.

Un panier, une couverture, un coussin même, rien n'y fait. Le chaton n'accepte pas de se laisser border dans ce lit si bien préparé.

— Tu veux sortir peut-être ? Mais pas dehors ; tu te perdrais dans cette grande cour noire.

Elle avait eu une idée :

— Tiens, va dans l'office, la terre le boira.

« L'office », nom prétentieux de la souillarde s'ouvrant au fond de la cuisine et finissant en grotte sous la montagne. Le petit chat y étant allé très volontiers, n'était pas revenu.

— Tu as fini ? Viens te coucher dans ton panier.

Pas de petit chat.

— Doux-mi, Doux-mi ! avait-elle appelé gentiment contre la porte.

Rien. Aubette avait allumé une bougie ; « Il faut que j'aille le chercher. Il aurait froid toute la nuit là-dedans. » Protégeant la flamme contre le vent bizarre qui semble toujours flotter dans cette pièce creusée en plein roc, elle s'était avancée, elle avait appelé encore :

— Mine-Mine-Mine !

À la lueur tremblotante sous l'abri de sa main, elle avait vu ce petit étourneau, grimpé sur un tas de fascines entassées au plus profond de la souillarde, là où la pierre bâtie fait place à la pierre naturelle, où des luisances d'eau glissent visqueusement dans des creux de roches, où s'ouvre un grand trou d'ombre, plein de mystère.

— Veux-tu venir ?

Le petit chat se cramponnant aux fagots, Aubette tirant de son côté, tout avait dégringolé et la bougie, basculant dans ses doigts, s'était éteinte. Moment d'émotion, miaulement aigu de l'animal entraîné avec le bois, nuit soudaine autour d'Aubette, appréhension stupide de ne

plus retrouver l'entrée jamais, et de tourner, folle, dans cette sombreur humide, avec contre ses mains tendues, ce gluant contact de pierres, partout, dessus, devant, de côté. Enfin, une lueur pâle s'était dessinée sur la roche, clarté de la cuisine, parvenue de la porte restée ouverte. Aubette et le chat étaient retournés à la vie. Mais Aubette était restée un grand moment à réfléchir : « J'ai eu peur. Pourquoi ? Je n'ai jamais eu peur, c'est bon pour les vieilles femmes. Il faut se guérir de ça. » Là dessus, elle était montée se coucher.

Et cette nuit, voilà qu'elle a eu ces battements de cœur qui l'ont éveillée.

Alors maintenant, sortie de son rêve récent, du souvenir de ses anciens rêves, de l'histoire du chat, elle continue à penser. Elle se dit que tout de même elle aurait préféré que l'instituteur habite l'appartement auprès du sien, dans l'école. Ce monsieur Drap, il n'a l'air ni gai, ni bon, mais peut-être qu'il se serait apprivoisé ? Le soir, ils auraient pu bavarder ensemble, se prêter des livres : « Il m'aurait joué de sa guitare, j'aurais un peu chanté… » Ou bien, plus riche, elle aurait pu se loger chez les Saretti, mais alors, tous les soirs, supporter, Julia qui remue sans arrêt, Augustine qui reparle des palmiers de Nice ou de son futur Jean-Claude, ce serait fatigant après ces journées de classe. Non, il vaut encore mieux être seule. « Seule », elle se répète. « Seule ». On croirait le bruit que fait une goutte d'eau en se laissant tomber : « Seule. » Cette première syllabe qui est un élan, cette deuxième qui est une chute. La solitude la glace comme un drap mouillé.

Soudain, elle tressaille, elle écoute : « Il y eu un bruit au-dessous ? Ce doit être Doux-mi. Ma porte est bien fermée et du côté du jardin, personne ne peut entrer. Je n'ai rien à craindre, je ne suis pas de ces nerveuses qui tremblent pour rien. C'est un volet qui frappe, ce doit être au garage des Bouquet. Je le dirai à Marianne demain, elle ira le fermer. Ce vent est terrible, il entre partout, je le sens passer depuis le dessous de la porte. C'est le mistral. Il secoue les fenêtres à deux mains comme pour les arracher. Mais ces murs tiennent bon, ils font corps avec la roche, la montagne est autour de moi, je suis logée dans le ventre de la montagne, c'est amusant. Jeudi, j'irai là-haut, on doit avoir un beau découvert sur la vallée et le village. J'aime bien ces dégringolades de toits vieux, qui versent, les uns sur les autres, leurs torrents de tuiles rondes. Si les petites veulent, je les emmènerai, nous goûterons. Et puisque la mère de Gina Martel est bonne chez les Saint-Aime, elle me fera peut-être visiter le château. Comme ça, au moins, j'en connaîtrai un vrai, de château ! Pas seulement dans mes stupides rêves. Ô, ce vent ! Ça ressemble à un gémissement de bête. Dans quoi peut-il s'engouffrer pour souffler comme ça ? Dans cette vieille maison, il doit y avoir des couloirs secrets sous la terre, parce que cet air qui

faisait danser la flamme de la bougie quand je cherchais mon chat, il venait bien de quelque part ? Si Doux-Mi s'était sauvé plus loin et que je l'aie suivi et que j'aie trouvé des marches creusées dans le sol et puis un couloir et puis une caverne avec des ossements ? Et peut-être je l'aurais découvert, cet endroit où, comme le dit leur chanson :

« La reine d'Angleterre,
dedans son cercueil d'or,
est couchée sous la terre,
où toujours elle dort. »

Cette chanson qui fait rire le maire, qui fait hausser les épaules au curé, qui rend sceptique monsieur Drap, moi elle me plaît. J'aimerais tant que ce soit vrai, qu'elle ait vécu ici, cette reine de légende et qu'elle dorme encore là-dessous, couchée dans sa belle tombe morte et son étui doré. Ce vent, mon Dieu, ce vent dans les couloirs ! Qui sait si ce n'est pas elle qui se plaint d'être oubliée ? Je vais mettre les doigts dans mes oreilles et tâcher de me rendormir. Demain matin, il faut que je sois levée à six heures pour préparer mon déjeuner, faire mon ménage, et avec cet entêtement que j'ai eu, de garder mes cheveux longs, je n'en finis plus de les coiffer, de les brosser. « Les beaux cheveux de ta grand-maman », dit souvent ma mère, de cette Félicie Desmichels, que je n'ai jamais connue, qui m'a laissé ses cheveux en héritage, à travers les temps. Ah, que je ne me remette plus à penser ! Ma tête est une meule et toujours elle tourne, broyant les idées, les mots. Dors, ma fille, demain tu ne pourras pas faire ta classe. Oui, il faut dormir. Je dors. C'est bon de dormir. »

L'engourdissement du sommeil, apaise le cerveau d'Aubette, mais soudain, encore un bruit… « Qu'est-ce que c'est ? Encore un bruit ? Toutes mes nuits je vais les passer comme ça, à me réveiller parce que j'entends des bruits ? C'est Mine-Mine, c'est Doux-Mi. Il miaule. Qu'est-ce qu'il a ? Il a peur peut-être, tout seul ? Et froid ? Si j'allais le prendre ? Ô tant pis, je dors. » Encore une fois l'apaisement du sommeil dans le souffle qui se régularise. Silence. Et le vent qui frotte les murs de la grosse maison. Aubette dort. Non, elle ne dort plus. Elle s'est levée, elle est descendue chercher le chat ; sans doute il miaulait trop, il fallait en finir. Où est-il à présent ? Il n'est pas dans la cuisine. Tiens ; il est donc dans l'office ? Comment y est-il entré ? C'était fermé. « Mine-Mine-Mine ? » Et dans la souillarde, cette nuit, on y voit mieux que dans le jour. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que cela signifie ? Une lumière, doucement phosphorescente, baigne les murs de roche. Le chat est invisible, mais trois marches de pierre lisse, descendent dans la terre et un couloir s'ouvre après elles. Ce couloir, Aubette ne l'avait jamais vu. Elle le prend, elle marche, elle est dans une paix

merveilleuse, avec à peine le léger battement de cœur de la curiosité. Elle avance sur un sol de sable doux, entre deux parois où les cristaux de quartz reflètent et renvoient des prismes de rayons. Au détour d'une roche, voilà Doux-Mi là-bas qui la précède, mais c'est un gros chat majestueux, éclatant de blancheur. Elle avance et tout à coup, les murs s'écartent, s'arrondissent et Aubette se trouve dans une grotte mieux éclairée encore que le couloir, par des stalactites de cristal qui tombent du plafond. Et ce ne sont pas des stalactites ordinaires, puisque le vent les balance mollement, détachant d'eux à chaque fois des gerbes d'étoiles filantes. Et ce ne sont pas seulement des étoiles qui jaillissent dans ce balancement, c'est de la musique, une musique très douce, celle qu'Aubette jouait sur le clavecin aux touches de couleur. Et c'est un parfum de rêve aussi qui tourne autour d'elle et pénètre ses sens. Une voix chargée d'harmonie, murmure auprès d'elle : « L'univers de parfums, de musique et de paix que je voudrais et dans un coin secret du monde, cet univers magique où le bonheur attend. »

Aubette, au centre de la grotte, voit enfin le gros chat blanc : « Ah, tu es là ? » Il est couché dans un cercueil d'or, sur de la soie bleue capitonnée et elle trouve cela tout naturel, mais le chat bouge et ce n'est plus lui. Miracle ! C'est la reine d'Angleterre. Elle est blanche, et soyeuse, et rose, et fragile comme une enfant, dans cette énorme robe de brocart qui tient toute la place. Elle appuie ses mains de songe aux petits os légers, sur les bords de sa couche funèbre. Elle relève son torse mince, où les tout petits seins en coupelle, émergent du corsage diamanté ; elle se redresse sur ses pieds minuscules, chaussés de vair comme ceux de Cendrillon et elle dit avec un sourire ravissant :

— Donne-moi la main, je veux sortir d'ici. Tu es Aubette, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Aubette, tout intimidée, vous me connaissez donc ?

— Bonjour ma petite Aube, je t'attendais.

— Vous m'attendiez, princesse ?

Aubette tremble doucement dans une grande joie.

— Oui. Je savais que tu devais venir. Je t'ai envoyé le vent, le chat, les rêves, pour te dire que j'étais là et que je t'attendais. Hier au soir, j'espérais que tu arriverais jusqu'à moi, j'ai entendu ton pas et puis tu es repartie, tu as eu peur, avoue-le ?

— Ma bougie s'est éteinte… dit Aubette pour s'excuser. Je ne suis pas très courageuse.

— Tu es une petite fille comme moi, dit la princesse. Ils m'ont mariée à douze ans et mon mari, dur et plein de poils, était toujours parti à la guerre. Il revenait dans mon lit avec du sang séché autour de

ses ongles et je ne l'aimais pas. Même une fois il m'a mordue.

— Mordue ?

— Oui, mordue à la jambe parce que pour m'amuser, je lui avais épinglé dans le dos un papier où j'avais écrit : « Y vend la bibine au sous-off », parce qu'il s'appelait Yvan et que je trouvais que c'était drôle. J'avais ri et il m'a mordue.

— Yvan, dit Aubette, comme le frère d'Alexandra ? Ça n'a rien d'étonnant.

— Mais, continue la reine, la maîtresse m'a mis une compresse et j'ai été guérie. Seulement je ne suis pas heureuse, je m'ennuie, tu comprends ? Je voudrais quelqu'un qui m'aime. Tu vois mes petits seins, comme ils sont jolis ? Eh bien personne ne les caresse… Jamais ! Ils sont très malheureux. Alors je veux que tu m'emmènes avec toi. Tu es seule comme moi et tu t'ennuie et tes seins ont raconté aux miens qu'eux aussi, ils étaient très malheureux. Je sais que je ressemble à un chat, mais qu'est-ce que ça fait ? On peut l'aimer, un chat ? N'est-ce pas, dis ? On peut l'aimer ?

Aubette regarde la reine et c'est vrai qu'elle a un museau triangulaire de chat et des yeux minces et des oreilles velues qui pointent et ce cri aigu qui sort de sa gueule rose : « Miaou ! » ce cri obstiné qui réveille la dormeuse, tandis que sous ses doigts, se frotte voluptueusement le corps fourré de cette reine d'Angleterre qui est un chat.

Aubette ouvre les yeux, elle pousse un gros soupir. Elle gronde la bête, elle la repousse d'une main nerveuse :

— Mais Doux-Mi, voyons, ne me passe plus sur la figure ! Comment es-tu monté, vilain ? J'avais donc laissé les portes ouvertes ? Je ne rêve pas pourtant. C'est tout à l'heure que j'ai rêvé, alors ? Quel dommage, c'était si beau. À présent, laisse-moi, Doux-mi, il est sept heures. Il faut que je me lève, sinon je vais être en retard pour ma classe.

Le matin éclaire la chambre, dispersant les songes, ramenant la vie, la vie banale, la vie de tous les jours.

Vie de tous les jours, bonne vie.

— Qui veut venir promener avec moi demain ?

— Moi, Mselle ! Moi ! Moi !

Toutes cependant, ne peuvent pas accepter : Jacqueline Mastre travaille avec son père à la laiterie, Germaine Barthélémy doit s'occuper de ses grands-parents infirmes.

— Jeudi prochain, j'irai les voir, lui promet Aubette.

Marthoune Blanc s'excuse d'un ton sérieux :

— J'ai une visite à faire avec maman.

— Il faut que j'aide à l'hôtel, dit Marianne Bouquet.

— Moi, je viendrai, accepte Louisette.

Léonie Drouille, Marie-Louise Savel, expliquent :

— On nous garde au magasin pour servir.

Sandra et Mimi Zarcoff, sont toutes ravies :

— On vous montrera là où qu'y a des fleurs, Moiselle !

— Y en a plus nulle part, dit Julia qui ajoute d'un air pincé : Moi je sais pas si je pourrai.

— Pourquoi ? insiste Aubette. Je suis sûre que ta mère te permettra.

— S'y a plus de fleurs, dit Alexandra, y a des feuilles rouges aux arbres et c'est aussi joli.

— Justement ça me plaît beaucoup, assure la Demoiselle. Et elle récapitule : Louisette Bouquet, Julia, Sandra, Mirai. Et vous, les trois Cortolezo ?

— On demandera à maman, dit Albane.

— Et toi Gina ?

— Je sais pas…

L'enfant gênée baisse les yeux.

— Et bien, c'est nous qui irons te voir là-haut puisque tu habites le

château. Il me fait rêver la nuit ton château, tu sais ? Est-ce qu'il est beau ?

— C'est la maison des araignées, se moque Julia.

— Je n'y resterais pas morte, précise avec dédain Marthoune Blanc.

— Surtout avec la vieille folle ! ajoute d'un air méprisant, Marie-Louise Savel.

— Tout le monde raconte que c'est sa grand-mère, murmure Léonie Drouille.

— Et la saleté, non ? continue Marianne. C'est rien, la saleté ? Que les puces et les punaises les mangent ?

— Y vivent de rien. Y vont aux ribes, appuie encore Léonie.

Les autres rient en hochant la tête d'un geste dégoûté. Gina relève son mince visage si pâle, devenu violet de colère, ses yeux gris lancent des éclairs, tout son corps se dresse en bataille :

— Taisez-vous ! crie-t-elle. Taisez-vous ! Je vous défends ! Je veux pas que vous vous mêliez de nous autres. Nous faisons ce que nous voulons. Ça vous regarde pas !

Aubette met la main autour des épaules de Gina :

— Calme-toi, mon petit. Et vous, silence ! Je ne vous ai pas demandé tout cela, vous êtes des méchantes. Allez chez vous maintenant et que celles qui voudront venir promener demain, soient là à deux heures juste. Il faut profiter du soleil.

Cette conversation a eu lieu mercredi au soir et maintenant c'est jeudi et Aubette voit arriver l'une après l'autre, Alexandra, Mimi, Louisette, Graziella et Edwige di Cortolezo.

— Albane a pas pu venir, disent ses sœurs, maman avait besoin d'elle.

Julia non plus n'est pas là. Aubette suppose que madame Saretti s'est froissée de ce qu'elle n'est pas allée la voir, les soirs précédents. En revenant de la promenade, elle y passera.

— Alors partons, dit-elle. Vous avez vos goûters ? Bien. Je vous ai fait de bonnes petites tartes.

Elle prend par la main les deux plus jeunes, Mimi et Graziella. À ce moment, paraît dans la cour, un homme grand et fort qui a un outil sur l'épaule. Il marche contre le soleil. Elle ne le reconnaît pas tout de suite :

— Monsieur Cantonnier ! annonce Alexandra.

— Tiens, monsieur Payan, dit Aubette, quel bon vent vous amène ?

— Bonjour mademoiselle. Il m'amène que j'ai pensé à votre jardin. Qu'il est temps de le nettoyer de ses vieilles plantes et de vous le préparer pour le printemps.

— Déjà le printemps ?

Un clair sourire de mai illumine les yeux d'Aubette.

— Ô, pas encore ? bien sûr ! Mais il viendra. Et alors il faut qu'il trouve la terre prête.

— Moi je vais promener avec mes élèves. Nous montons au château.

— Ne vous dérangez pas pour moi. La porte du vestibule est ouverte ?

— Oui oui, vous n'avez qu'à entrer.

— Bon. Alors, promenez-vous bien !

— Et merci, dit Aubette.

— Il n'y a pas de quoi.

Il la regarde partir entre ces deux petites filles qui dansottent, pendues à chacune de ses mains. Et elle aussi, cette Demoiselle d'école, c'est une petite fille. On dit qu'elle a été mariée, qu'elle est veuve, c'est possible. Quand même, c'est une petite fille toute neuve, toute fraîche. Et c'est bien jeune, ce tendre agneau, pour venir se perdre dans ce pays de ronces, ce pays de pierres, perché en haut d'une montagne. Ah, allons faire le jardinier ! C'est notre métier et pas de bâtir des romans…

Aussitôt tournée la Place, commence l'escalade et le chemin devenu sentier se hisse comme il peut entre le moutonnement des thyms, dominé par quelques genévriers.

Les chansons grimpent avec les pas, la préférée d'Aubette, celle que Rosine Desmichels avait appris de Félicie Venel :

« La belle Hélène,
la belle Hélène,
voudrait aller au bal, la belle Hélène,
voudrait aller au bal. »

La voix frêle de Graziella, haletante, rattrape à la fin celle de la maîtresse. Louisette Bouquet et Edwige marchent en cahotant, liées par les bras. Alexandra saute de pierre en pierre, maigre et leste comme un criquet.

« Mon pèr' mon père,

mon pèr' mon père,
je veux aller au bal,
mon pèr' mon père,
je veux aller au bal. »

Hou il fait chaud ! On est monté vite et le ciel est un peu orageux.

Aubette s'assied sur une ronde pierre que déjà la mousse hivernale commence à manger patiemment. Elle regarde cette campagne qui se déroule, entière devant ses yeux. À droite, un monstre rocheux, ramassé sur lui-même, bête énorme qui a dû gronder, bondir, jeter feux et flammes et se calmer, en un de ces jours obscurs de la préhistoire. Depuis, elle est restée immobile. C'est la montagne qu'on appelle : « Les Monges » parce qu'à sa base, là où elle touche au bord de la Drance, une procession d'aiguilles de pierre surgit de l'herbe pelée : « Les pénitents, les nonnes, en provençal les Monges ». Aubette voudrait bien aller les voir de près. Il ne s'agit que de prendre cette route, qui sort là-dessous, du paquet de vieilles tuiles qu'est Roncières vu d'en haut ; tire un trait à la craie entre les champs, descend jusqu'à Roncières-le-Bas, traverse le lit du Rabiou sur un pont, puis un village coincé dans un creux de granit avec lequel il se confond de loin.

D'ici, on ne le distingue pas, on voit seulement luire au long de la vallée, cette trace de limace : la Drance, la grande rivière où va se jeter le Rabiou torrentueux, où se déversent au printemps, toutes les neiges fondantes des Alpes. Qu'elle paraît inoffensive de loin, cette mangeuse de terres. Autour d'elle, la plaine, tour à tour dévastée et engraissée par ses alluvions, est un brouillard rouge, par les milliards de branches de ses pêchers. Les arbres, déchargés de fruits par l'automne, dessinent des rangées régulières qui semblent tracées au cordeau. Au fond, les toits neufs de Roncières-le-Bas miroitent au soleil.

Le regard d'Aubette remonte et les teintes vives font place aux teintes mortes. Les fayards ont l'air d'être séchés sur pied. Leurs feuilles dures, couleur de cuir usé, tiennent ferme après les rameaux, malgré les vents et les pluies. La neige seule, si elle est épaisse, sera capable de dénuder l'arbre. Auprès de ces frondaisons touffues, le sol est aussi sans couleur. À peine, à l'abri de quelque mur, une traînée d'herbe nouvelle a verdi, dernière sève de printemps, brûlée par l'été, ragaillardie par octobre ; sinon, de champ à champ, la seule différence de tons se trouve dans la terre : Labourée à neuf, elle est rouge de Sienne ; encore en chaume, elle est beige clair ; depuis quelques semaines défrichée, elle est d'un marron brillant. Les rectangles et les bandes qu'elle étale ainsi au long de la pente, composent de loin tous les dessins géométriques. Puis on devine que la montagne commence en sous-sol : L'arbre maigrit, la plante se fane, l'eau et la bonne terre manquent aux racines. Le roncier s'installe, fouillis épineux qui nourrit

les mûres. Et le roc commence à surgir, par-ci par-là, au bord des chemins, au milieu des cultures. Enfin il devient le maître et les yeux le retrouvent partout, dans son domaine. Derrière Aubette maintenant, il n'y a plus que les remparts du château, debout contre le ciel. Tout le reste semble être très loin et c'est faux, puisque l'école est là sous les pieds même et que si on sautait, on tomberait sur le toit.

Dans un retrait du gros mur de défense, une porte charretière arrondit son orbe, devant une ancienne cour de ferme. Six poules picorent un tas de fumier sec. Une femme est assise sur le seuil d'une étable. À côté d'elle, debout, il y a une enfant.

— Gina, dit Aubette.

— Gina ! Gina ! crie Mimi.

— Laisse-la, dit Louisette Bouquet, d'un air dédaigneux.

— Pourquoi ? Au contraire, il faut lui dire bonjour, corrige Aubette en avançant dans la cour, avec son sourire comme un oriflamme. Bonjour madame, vous êtes sans doute madame Martel ? Bonjour Gina.

La femme lève des prunelles vives qui aussitôt se cachent sous les paupières. C'est un regard perçant qui a fait en une seconde tout le tour d'Aubette, un regard d'un blond roux comme les mèches qui pendent sur le col ouvert du corsage. C'est la seule chose vivante dans cette face desséchée et pourtant jeune qui se tourne vers l'arrivante. La voix est morne, privée de son, chargée de mauvaise humeur :

— C'est vous, la Demoiselle de l'école ?

— Oui, répond Aubette gaiement. Nous sommes venues dire bonjour à Gina.

Gina fait un essai de sourire, mais ne bouge pas.

— Tu peux pas dire bonjour, non ?

Le coude de la femme assise, heurte brutalement Gina sous le genou. L'enfant ploie, s'appuie au mur, éclate en sanglots.

— Imbécile ! dit la femme.

Aubette est navrée, elle veut consoler l'enfant :

— Ô Gina, c'est ainsi que tu nous reçois !

— Nous sommes des sauvages, nous autres, jette la femme, y faut pas venir nous voir.

La voix hargneuse flétrit le sourire d'Aubette.

— Eh bien, nous allons continuer notre promenade, dit-elle.

À des paroles comme celles-là, vraiment on ne sait que répondre. Lentement, à regret, elle poursuit son chemin, triste comme toutes les

fois où elle heurte son amour instinctif de l'humain contre une évidente hostilité. Elle arrivait avec son cœur tout prêt à s'ouvrir et elle reste glacée de la haine qu'elle a sentie dans cette voix. Enfin, elle se décide à suivre les petites qui rient sous cape. Elles se remettent à marcher au long du rempart qui épouse les courbes et les creux du sommet. Elles arrivent à l'endroit où les pierres se sont écroulées et où un perron prend naissance dans l'amas de débris : Quinze marches cassées aux angles, sous une voûte de granit dont pendent des fraisiers de muraille.

— Restez-là, dit Aubette, jouez sans bruit, je reviens.

Elle avance doucement et quand elle sort de l'abri de la voûte, elle voit le château. C'est pour lui qu'elle est venue jusque-là. Ses pas lui découvrent une épaisse tour d'angle ronde. Tout le haut s'est effondré et à la place de la toiture, un lierre noir emmêle ses branches tortueuses. Une façade s'amorce à cette tour. Elle est percée de dix fenêtres, cinq à l'étage, quatre au rez-de-chaussée, autour d'une porte. Sous la bordure de tuiles écornées, il y a encore cinq lucarnes ovales, sans vitres, ni volets. À l'autre coin de la façade, une tour cubique s'élève, qui est restée entière. Un gros cyprès a poussé tout contre elle, hors d'un fouillis de noisetiers. Une terrasse, feutrée d'herbes sèches entre ses dalles brisées, joint les deux tours. La porte de bois d'un vert pâli, sculptée en trois panneaux, est grande ouverte. Aubette avance encore. Son cœur bat de curiosité. Elle entre. Le vestibule est désert. Une autre porte, à gauche, est ouverte également. La pièce est vide, elle n'a plus de toit ; les poutres rondes qui le soutenaient, sont tombées en croix, entre les murs. « Personne ne peut habiter là ? » pense Aubette. Elle marche, enhardie, au long du couloir. Au fond, s'amorce un escalier. Aubette n'ose quand même pas le prendre. À son pied, une nouvelle porte ouverte et voici une cuisine. Les murs en sont comme passés au vernis noir par la fumée des feux de bois. Une cheminée basse, un âtre à terre, criblé de suie et sur la table et sur deux chaises, des vêtements, des robes, des hardes innommables, entre des ustensiles crasseux, des débris de légumes. Aubette reste stupéfaite. Elle n'aurait jamais cru qu'une saleté pareille puisse exister. Elle recule, effarée. Elle se retrouve devant l'escalier qui monte en belle spirale, borné par une rampe de pierre lisse, mollement arrondie. Mais là, ainsi que dans la cuisine et, comme elle remarque maintenant qu'il y en a dans le vestibule, s'entassent partout des paquets informes d'étoffes, d'où sortent des cols à ruches, des manches à poignets de dentelle, des ceintures à boucles de jais, traînant à l'angle des marches.

Alors, Aubette, s'étant un peu avancée pour mieux étudier cet étrange semis de loques, voit que sur le plus haut palier, une forme est assise. Mais elle n'a pas le temps de distinguer si c'est un homme ou

une femme. Un cri violent éclate au-dessus d'elle :

— Qu'est-ce que c'est ? Partez, partez ! Je ne veux personne !

Aubette s'immobilise, les mains au mur, soudain bouleversée d'une émotion peureuse, puis elle prend le courage de retourner d'un pas sans bruit jusqu'à la porte, jusqu'à la terrasse, jusqu'aux petites qui jouent en l'attendant. Son cœur bat encore de surprise.

Elle ne dit rien. Il y aurait trop à dire et pas à des enfants. Pensive, elle redescend avec sa bande le chemin contre le rempart, elle se retrouve devant la porte charretière. Gina est là, qui l'attend et s'avance :

— Mademoiselle s'il vous plaît, arrêtez-vous chez nous. Maman vous donnera du lait. Elle vient de traire.

« Comment, cette sauvage s'est apprivoisée ? »

— J'avais les nerfs tout à l'heure, dit madame Martel. Y a de quoi, vous savez. Elle est tellement embêtante !

Aubette regarde Gina. Madame Martel corrige :

— Ô, pas la petite. Elle, là-haut, la vieille ! Y faudrait tout le temps être à son service…

Aubette commence à comprendre. Elle accepte la tasse de lait qu'on lui tend. Un sourire confiant reparaît sur son visage :

— Merci, madame Martel, vous êtes bien aimable.

— Y faut me dire Rose, grogne la femme. Personne m'a jamais appelée madame. Alors ça me fait drôle. Vous le savez pas que je suis rien d'autre que la bonne des Saint-Aime ?

— Oui, dit Aubette, mais ça ne vous empêche pas d'avoir votre nom ?

— Un nom qu'on vous donne jamais, vous l'avez plus, dit Rose. Tenez !

Elle tend à la ronde un grand bol mousseux :

— Partagez-vous le. J'en ai guère. La chèvre est pleine.

— J'ai fait de petites tartes, dit Aubette. Vous les goûterez. Allez, mes enfants, mangez.

Le pain, le chocolat, les pommes sortent des poches. Les petites goûtent en s'amusant.

— Tiens, Gina ! Et va jouer, toi aussi.

Aubette tend une part de gâteau à cette petite fille qui ne demande jamais rien et qui la prend d'un geste honteux. Sa mère la regarde :

— Elle est pas tous les jours heureuse, je le reconnais, je la brusque

des fois. Pourtant elle serait douce, mais j'ai eu tant de mal à cause d'elle…

Aubette ne répond pas. Rose s'arrête de mordre dans la tarte et dit sur le même ton désagréable :

— Je l'ai eue avec le monsieur du château. Vous devez déjà le savoir ?

Aubette ne répond pas. Elle regarde Rose qui est sale et laide.

— Le fils, le jeune monsieur Georges… Vous connaissez pas mon histoire ?

— Non, dit Aubette.

— Pourtant c'est vrai. Ça paraît drôle, mais c'est comme ça.

Elle reste immobile, son morceau de tarte à la main. Le jus sucré lui coule au long de la paume. Elle le lèche du pouce au poignet, ça fait une trace claire dans la crasse. Elle se remet à parler :

— Je vous raconterais, à quoi bon ? C'est vieux maintenant. Enfin, la petite est venue. De gré ou de force, il a bien fallu la garder, mais entre cette vieille et moi, la pauvre, pour elle c'est pas drôle.

Elle jette avec une violence où Aubette reconnaît celle qu'elle a constatée dans Gina :

— Je suis pas tous les jours de bonne humeur, vous comprenez ! Et des fois, j'en ai tellement assez que je me mets à boire. Je suis une salope.

Aubette interdite, mais curieuse, ose demander :

— Alors, si je comprends bien, madame de Saint-Aime est la grand'mère de votre fille ?

— Hé oui, c'est comme ça, que ça lui plaise ou non.

— Elle est méchante avec elle ?

— Elle est pas méchante, elle est folle. Si vous saviez… Ô ce serait trop long, trop long, de tout vous raconter.

— Et monsieur… monsieur Georges, le fils, le père enfin, il ne s'en occupe pas, de l'enfant ?

— Lui ? Ah mon Dieu, il est aussi fou que sa mère ! Y va se marier. De ce moment, il est chez sa fiancée, une de La Valette, une noble comme lui, une riche. Ah, ma pauvre Demoiselle, y s'en passe des cochonneries de choses sur la terre.

Rose Martel se tait, mâche pesamment la pâte de la tarte. Sa tête tombe sur sa poitrine. Ses mains pendent, abandonnées. Aubette la regarde avec pitié, quand un appel de Mimi l'arrache à ses pensées

emplies de ce triste destin de pauvre et elle se réveille brusquement.

— Moiselle, y a ma maman qui monte.

Rose Martel relève le front :

— C'est la Zarcoff, dit-elle, avec mépris. Des comme elle, ça fait la honte d'un village. Vous fréquentez ça, vous ?

Aubette voit qu'Angèle Colombet s'approche et prévoit un drame :

— C'est l'heure de redescendre, dit-elle. Au revoir, madame Martel. Je reviendrai un de ces jeudis. Je voudrais bien visiter le château.

— Ô, c'est rien de propre ! dit Rose.

Le même pli de dédain qui a serré sa bouche pour parler d'Angèle, la contracte pour parler du château.

— Les porcs sont mieux tenus, dit-elle encore.

— Au revoir, dit Aubette et merci pour le lait. Elle retourne vers les petites. Angèle lui lance comme bonsoir :

— Hé ben, vous l'avez vue, la beauté ?

Elle ne répond pas, alors Angèle offre :

— Si vous voulez mademoiselle, je vous fais descendre par un endroit que je connais, où y a des arbres avec des feuilles rouges qui tiennent encore.

— Je veux bien, dit Aubette. Tu viens, Gina ?

— Ô non, je rentre.

Aubette l'embrasse et la regarde retourner vers sa mère :

« Qu'elle est pâle, cette enfant. Elle doit souffrir entre ces deux femmes, toutes les deux un peu folles et méchantes, d'après ce qu'on en sait. Quelle vie pour une petite qui a l'air sensible ! »

Un peu plus tard, Aubette marche à côté d'Angèle, dans un étroit chemin qui contourne le château sur le flanc de la montagne et va tomber à l'autre bout du village. Elle porte sur le bras, de grandes branches de cerisier sauvage, dont les feuilles sont vernies d'un sang éclatant. Dans la grosse cruche de faïence, ce sera beau. Elle est contente. Elle dit :

— Je vois que nous arrivons par la route d'en bas, je m'arrêterai chez madame Saretti. Il y a quelques jours que je ne l'ai pas vue et elle a été bien gentille pour moi.

— C'est une bâbiasse, dit Angèle, elle sait flatter les gens.

Aubette réplique vivement :

— Elle est de Nice, d'abord. Ce n'est pas l'Italie que je sache.

Ensuite elle ne m'a pas flattée du tout et elle m'a bien rendu service à mon arrivée. Vous êtes une mauvaise langue, Angèle.

— Et vous, un ange du ciel. Ah, vous changerez d'avis quand vous le connaîtrez mieux, leur Roncières !

— Mais, vous en faites partie, je pense ?

— Moi ? Dieu garde ! Je suis de Salernes, moi, dans le haut du Var.

— Tiens ? Moi de Méounes. Alors nous sommes voisines.

— Là oui, c'est des gens qui savent vivre, hé, dites un peu ? Mais pas ici, dans ce trou perdu ! Ah si j'avais pas eu toutes mes misères, j'y serais bien restée, à Salernes. Malheureuse que j'étais, j'étais mieux qu'ici. On vous a pas raconté mon histoire ?

« Elle aussi » ? pense Aubette avec lassitude. Et elle dit :

— Non.

— Pourtant je le sais, allez, que tout le monde parle mal de moi. Les putes les plus putes, comme cette Rose Martel, ou la Saretti, ou la Marceline Bouquet que celle-là peut-être, elle est la pire, elles s'en font pas faute de faire marcher leur langue sur mon compte ! C'est pour ça que je m'étonne qu'on vous aie pas dit ci ça et le reste et cætera pantoufle… On m'a tout fait. On a même essayé de me lever ma place de femme de service, c'est vous dire ! Mais le maire a pas voulu. Il a répondu : « Pourquoi ? Elle fait bien son travail. » Alors, on a dit que je couchais avec lui. Pourtant c'est vrai que je le fais bien, mon travail. Vous avez vu votre classe ? Elle est pas propre, non ?

— Si, dit Aubette.

— Même monsieur Anthelme, cet ours, il est obligé de reconnaître que c'est nickel. Alors ? Mais le monde sont si méchants, ma pauvre Demoiselle !

« Encore ! pense Aubette, encore des méchants, des fous, des médisants ? Mais alors, c'est partout pareil ? Même dans ce village si près des sommets, où il semble que les cœurs devraient être plus purs ? – Oui, lui répond sa voix intérieure, partout où il y a des hommes : « Partout où il y a des hommes, a écrit Montaigne, il y a de l'hommerie. » Ce n'est pas toujours beau l'hommerie. »

— Vous comprenez, mademoiselle, je vais vous expliquer… Allez, marchez devant, petites ! Vous comprenez, quand on commence pauvre, on est sûr de mal partir. Moi, vous allez voir comme ça s'est fait : ma mère était repasseuse, bon, brave femme, mais gueularde, le coup de pied au cul toujours prêt. Pour vous prendre par le commencement, mon père l'avait planchée avec quatre petits : débrouille-toi. Les hommes, y sont forts pour ce genre. Alors, nous

avions plus souvent les gifles que les caresses. C'est pour dire. Les plus grands avaient quitté la maison, y restait mon petit frère de cinq ans et moi que j'en avais quatorze. Depuis l'âge de neuf ans, je faisais les lessives et le repassage avec ma mère. Un jour, vous m'excuserez, mais y faut que je vous raconte, parce que tout mon malheur est parti de là. Je dois vous dire qu'elle s'était mise avec un camionneur, un type de la cinquantaine, travaillant, mais brute comme vous verrez. Alors, elle était allée en campagne, faire une lessive. Elle avait mené mon petit frère, elle m'avait commandé : « Tu feras le dîner à Burle », que c'était le camionneur et qu'y restait avec nous. Bon, elle part, moi je prépare un ragoût de pommes de terre avec de la poitrine et une bonne salade frottée d'ail. À midi, çui-la y revient avec son appétit. Il était parti depuis cinq heures le matin. Y dit : « Ta mère est pas là ? – Je dis : Non, elle est allée laver aux Grangettes. – Alors c'est toi qui fait la cuisine ? – Hé oui, je dis. – Y dit : Ça sent bon » et y se met à table. Y me parlait guère, mais il avait l'air tranquille. J'ai compris qu'après. On mange, je débarrasse le couvert, je dis : « J'ai à repasser. – Y dit : Moi je vais pas travailler, cet après-midi, le patron m'a donné campo ». Je me pense : « Té ? » Mais je réponds rien, ça me regardait pas. Je me pense encore : « Y va aller au bar, y te foutra la paix. » – Y me dit : « Tu auras chaud pour repasser, mets-toi à ton aise, tu es seule. – Ça c'est vrai, je dis, y fait chaud. » On était en plein mois d'août, ça bouillait. Lui, y s'en va. Alors, je me défais, je garde juste ma blouse noire de l'école sur mon petit pantalon. Cette blouse, elle datait de l'année d'avant, elle était courte et ouverte derrière, mais je faisais pas attention. Je m'installe à mon repassage, bon, le voilà qui revient, je l'entends marcher, y se jette sur le canapé, ça craque sous lui, je me pense : « Moun Di, qu'il est lourd ! » et je commence à bien m'appliquer au feston d'une chemise. De ce temps, vous savez, on portait beaucoup les broderies. Je le sens venir derrière moi, y me demande : « Tu les aimes, les pralinés ? – Vous le savez bien, » j'y réponds. Je les aimais et on m'en donnait jamais, parce qu'y valaient vingt sous l'hecto. Alors y m'en jette une grosse poignée sur la table. « Attention à mon linge, » je dis. J'ai pensé qu'à ça malheureusement. Je lève les chocolats de dessus la chemise blanche et j'en mange un, puis encore un, ils étaient beaucoup bons. Lui, derrière moi, y me mets les mains sur les épaules : « Y te plaisent ?

— Je dis : Je comprends, vous êtes bien brave.

— Alors embrasse-moi », y dit. Moi je me tourne, tranquille. Comme une fille à son père, j'y mets un baiser sur la joue, mais lui, y me prend la figure d'un coup et y me met sa grosse bouche pleine de barbe, en plein dans ma bouche. Je veux crier. Alors y m'attrape… Ô mademoiselle, j'ose pas vous dire tous les détails, mais vous êtes femme, vous me comprendrez ! Ses cuisses, elles étaient dures comme

le fer et j'ai gardé quinze jours, la marque de ses doigts dans mes petits bras. J'ai pleuré, j'ai pleuré… Mais à quoi ça a servi ? Il a bien fallu que j'y passe.

— C'est épouvantable, dit Aubette.

— Mais écoutez, écoutez ! C'est pas fini. Le soir, ma mère revient, naturellement. Elle me dit : « Tu as bien fait le manger ? – Oui. – C'était bon, Burle ? » elle lui demande. Lui y répond de la tête, pas plus. Elle dit : « Tu as bien repassé les chemises brodées ? – Oui, je dis. – Tu me les as pas roussies au moins ? – Non », je dis : « Puisque tu as été brave, voilà une belle pêche jaune que la fermière m'a donnée pour toi. Mange-la. » Les pêches, vous pouvez vous croire que je les aime, mais celle-là, elle me semblait pleine de pourriture. Je suis sortie dehors, je suis allée la jeter dans la fosse des cabinets. Là, j'ai vu un filet de sang qui m'avait séché sur la cuisse, je l'ai essuyé avec une feuille d'herbe et je suis allée à mon lit. Les reins me faisaient mal, je me rappelle comme si c'était hier. En passant devant la cuisine, j'ai entendu ma mère qui disait : « Quelle ingratitude cette enfant, pas seulement un merci. – Hé, laisse-là ! disait Burle. Tu t'en fous, viens te coucher. » Y sont montés et moi je pouvais plus m'endormir.

— Pauvre petite, dit Aubette.

— C'est pas tout, vous allez voir ! Le mois d'après, ma mère me demande : « Et ton linge de règles ? – Je sais pas, je dis. – Tu as rien vu ? – Guère, je réponds. – Tu es pas malade ? – Je crois pas. » Elle me regarde au fond des yeux : « Tu as pas fait de bêtises ? – Qué bêtises ? », je dis. Elle calcule encore un peu. À la fin, elle me demande : « Tu as pas vu d'homme ? » J'ai tellement rougi qu'elle s'est dite : « Je me suis trompée. Cette nistone, j'y fais penser à des choses qu'elle en est ignorante. » J'ai répondu non d'un air de rien, mais mon cœur se cassait en deux, parce que tout d'un coup, je venais de comprendre ce qui m'arrivait. Trois mois après, j'ai eu le gros ventre. Que vous le croyiez ou non, ma pauvre Demoiselle, ma mère elle m'a mise dehors à coups de soulier. Burle, un soir qu'il avait bu, lui avait avoué la chose et raconté que c'était moi qui l'avait cherché. Les sœurs grises de Draguignan m'ont ramassée, j'y faisais leur lavage. Mon petit est mort à sa naissance, heureusement. Ma pauvre mère, je l'ai bien détestée. Après, elle est morte elle aussi. À présent, je la pardonne. Je comprends que c'est la passion qui l'a fait agir.

Angèle s'arrête. Enfin, elle s'arrête ! Aubette a la poitrine creusée comme avec un couteau, par le tranchant de ces confidences. Elle les rapproche de celles de Rose Martel. Elle pense : « Moi qui comptais avoir un jeudi bien innocent, bien doux, je suis servie. »

— Quelle misère, dit-elle, ces mauvais destins.

— Ô oui, allez, c'est horrible ! dit Angèle sur le ton d'une grande satisfaction d'orgueil.

Le chemin est devenu route. Les petites se dispersent. Chacune rentre chez elle. Aubette aperçoit Julia sur la porte du café.

— Bonsoir, ta maman est là ?

— Oui, Moiselle, elle est dedans.

Aubette traverse la salle en criant : « Bonsoir ! » Elle est contente à l'idée de revoir la figure optimiste de madame Saretti.

Une voix froide répond à peine de la cuisine. Cependant Aubette y entre en souriant, toute gracieuse :

— Je suis sûre que vous êtes fâchée contre moi, Augustine ? Pourtant je ne vous ai pas oubliée, vous savez. J'ai eu tellement à faire…

— Ô, c'est pas pour ça, coupe madame Saretti, après tout, vous fréquentez qui vous voulez, la Martel, la Zarcoff, je m'en fous ! Je peux pas vous obliger à venir chez nous, si ça vous plaît pas.

Aubette est vite désemparée. Elle balbutie :

— Mais je vous assure, avec mon installation, les premières classes, je n'ai pas eu un moment, mais je comptais bien…

— Ça m'est égal, je vous dis. Je peux pas vous dire mieux ? La messe, je la sais pas !

Tant de brusquerie est dans le ton qu'Aubette reste muette. La main nerveuse d'Augustine, fait sauter quelque chose dans une poêle et un bruit de friture l'oblige à crier pour se faire entendre :

— Que vous veniez que vous veniez pas, dit-elle d'une voix aiguë, c'est votre affaire, on est pas louis d'or pour plaire à toute le monde, mais que vous racontiez en classe que nous sommes des bâbis, ça, ça me plait guère. Vous avez voulu votre paquet, vous l'avez, tant pis pour vous !

— Moi, j'ai dit que vous étiez des bâbis ?

— Oui, des bâbis ! Parfaitement ! Des bâbiasses, des italiens, des mange-polenta, s'y faut vous mettre les points sur les i.

— Moi, moi ?

Aubette est suffoquée de cette attaque imprévisible.

— Et vous pouvez croire que je suis pas seule à bisquer ! Saretti aussi, il est en colère : « Faites du bien à Bertrand… » y dit.

Augustine enlève la poêle du feu, la friture cesse de grésiller, on peut s'entendre.

— Écoutez, dit Aubette dominant ses nerfs, je n'ai rien dit de pareil sur vous, je tiens absolument à ce que vous le sachiez.

— Julia est une menteuse alors ?

— Ah, c'est Julia ?

— Oui. Viens ici, Julia. Tenez, je vais y faire répéter devant vous, c'est facile.

La petite fait la sourde oreille, puis arrive enfin, en rasant le mur.

— Viens ici. Qu'est-ce qu'elle a dit sur nous en classe, la Demoiselle ? Répète un peu.

— Je sais pas, murmure Julia qui se tortille et devient rouge.

Sa mère lui bondit dessus et lui secoue l'épaule :

— Tu sais pas ? Tu sais pas ? Comment ! Après ce que tu nous as raconté ? Que tu as pleuré comme une Madeleine, que tu voulais plus retourner à l'école, ah toi par exemple, comme menteuse, je te retiens !

— Ne criez pas si fort, dit Aubette. Viens ici, Julia, expliquons-nous doucement. Répète devant ta mère et moi, exactement ce que j'ai dit en classe ?

Elle tient la petite fille par les bras, accroupie à terre devant elle et la fixe avec patience, les yeux dans les yeux.

— Allons, dis-le, insiste-t-elle.

— Vous avez dit que nous sommes des italiens, dit Julia honteusement.

— Ah ! triomphe la mère.

— Non, j'ai dit que votre nom était de consonance italienne, ce n'est pas la même chose.

— C'est du pareil au même, dit Augustine.

— Après ? demande Aubette.

— Vous avez dit qu'y voulait dire : « charrette ». Vous vous êtes foutue de nous.

— Mais tu es folle, Julia ! Où as-tu pris que je me moquais de vous ? J'ai voulu simplement te donner une leçon de tolérance, parce que tu avais été méchante pour Alexandra et parce que tu te moquais des autres.

— Ah ! Ça tu t'en es pas vantée, pas vrai ?

— Vous devez le savoir ! Julia a épinglé dans le dos de sa compagne un papier où il y avait de très vilaines choses écrites. Elle s'est battue. J'ai dû la gronder. Et si elle s'est fait mordre à la jambe, c'est bien sa faute.

— Tu t'es faite mordre ? crie Augustine. Tiens ! Ça t'apprendra !

Et « ban », une bonne gifle tombe sur la joue de la petite qui hurle en même temps que sa mère. Ça fait un joli concert.

— Va te coucher ! Sans souper, sans souper ! Je veux plus te voir ! Dimanche, tu mettras pas ta robe neuve. Quelle sale bête qu'y a là ! Heureusement que vous êtes venue me dire la vérité. Dans ces conditions, mademoiselle, c'est moi qui vous demande pardon. Vous mangerez bien la soupe avec nous ?

Augustine, calmée, sourit, tandis que Julia pleure mollement, appuyée contre le placard.

— Merci, dit Aubette. J'ai un peu la migraine, j'ai beaucoup marché, je suis montée au château cette après-midi.

— Oui, je sais, vous avez vu la Rose Martel. Elle est belle, hé ? Alors si la bonne est sale, vous pouvez croire que la patronne, elle est propre ! Qu'est-ce que vous en dites ? Mais ça m'étonne que vous sortiez avec cette Zarcoff… une Demoiselle comme vous !

— Ce sont des malheureuses, dit Aubette.

— Des malheureuses ? Allez, allez, croyez-moi, les malheureux, le bon Dieu les a pas tous faits. Un de ces soirs alors. Hé, venez dîner ?

— Voyons, ne pleure plus, Julia, dit Aubette. C'est fini. Nous sommes encore amies.

— Embrasse la Demoiselle, ordonne la mère. Et finis de renifler ou je te gifle encore !

Aubette ne se tient plus debout, elle est lasse à mourir, lasse de tout, lasse de tous. Elle ne rapporte pas de cette promenade, le bagage de joie qu'elle en espérait. Au contraire, ce qu'elle serre contre elle par pitié, ce malheur des autres, pique de toutes parts comme un nid de serpents. Et les branches de cerisier entre ses bras, perdent leurs belles feuilles pourpres. C'est un mauvais jour.

Elle dit vite adieu aux Saretti, elle monte pesamment par l'Esplanade et le vieil escalier, elle traverse la cour de l'école, il ne fait pas tout à fait nuit. Elle constate que la bordure des vieux œillets a été repiquée à neuf, elle entend un murmure de fontaine qui lui fait soudain un grand rafraîchissement de cœur. Elle admire que le petit bassin soit plein à bord d'une eau renouvelée par le mince jet qui chante à son centre et sous laquelle elle a la surprise de voir tourner mollement, une ronde de poissons rouges. « Ce qu'ils sont jolis, pense-t-elle. Ils n'y étaient pas ce matin. Qui peut bien les avoir apportés ? » Tout de suite, elle se répond : « C'est Marceau Payan. » Et elle se dit : « Eh bien voilà, ça me fait quand même une petite joie pour aujourd'hui. Il ne faut jamais désespérer de la vie. »

Mais elle mange et se couche avec, quand même, tout le poids de tant d’incompréhensions, de tant de souffrances injustes. Et cela reste lourdement sur sa poitrine. Quand elle est au lit, elle écoute gronder un bruit dans le lointain, puis un roulement plus puissant se fait entendre. « L’orage à présent ? pense-t-elle. Il ne me manquait plus que ça. Oui, malgré le soleil, le ciel était sombre vers l’ouest. C’est bien le tonnerre. Et je suis toute seule dans cette grande maison. » Elle se lève, elle va à la fenêtre pour fermer ses contrevents, un large éclair blanc sinue devant elle. D’un coup, elle se rejette en arrière. Son cœur bat dans sa gorge contractée, elle a toujours été si peureuse des orages. Bon, l’électricité s’éteint. Heureusement elle a une bougie, elle rate trois allumettes, enfin la flamme donne une lueur tremblante. Aubette se recouche, elle met les doigts dans ses oreilles, elle serre ses paupières sur ses yeux, elle plonge sous ses couvertures. Puis, quoiqu’elle assure bien haut qu’elle n’est pas croyante, elle joint les mains contre ses seins froids. Elle prie, elle implore, qui sait quoi, qui sait qui ? on ne sait quelle force secourable dont elle aurait tant besoin, elle qui se sent si seule dans le monde, mon Dieu, si faible, si perdue…

« Pareil que les religieuses », a dit Augustine Saretti. Oui, semblables à celles qui vont évangéliser les sauvages, semblables à toutes celles auxquelles le destin ne demande pas leur avis en les jetant dans la fournaise de l'existence. Ces jeunes institutrices, il n'y a pas si longtemps qu'elles étaient des petites filles comme les autres, de ces pensionnaires qui pendant les cours de trigonométrie, se récitaient avec passion, à voix basse, les vers de Musset :

« Comme il était assis au pied de sa maîtresse,
Pâle et déjà tourné du côté de la Grèce… »

et qui vite, cachaient le livre quand approchait le professeur.

Elles avaient à cette époque les yeux profonds des amoureuses romantiques, de celles qui se baptisaient en cachette, « La Giuccioli » et ces lourds cheveux qui leur tenaient trop chaud à la tête, pendant les nuits sans sommeil. Elles avaient la sensibilité éclatante et chaude de ces escholzias toujours offerts au soleil, à fleurs toujours renaissantes et toujours déchirées par le vent.

Un jour, un diplôme s'est plaqué sur elles comme une étiquette. Du banc de l'élève, elles sont passées à la chaire de l'éducatrice et leur jeunesse a été finie.

Aubette n'était pas ambitieuse, elle aurait volontiers accepté d'être simplement une femme heureuse avec René. Elle ne tenait pas du tout à gagner sa vie ni à être indépendante. Elle se serait contentée d'un appartement de quatre pièces, à Digne, par exemple, où René devait être nommé professeur de français. Pendant la semaine, elle aurait préparé de petits plats pour deux, sur une cuisinière en émail blanc ; coulé sa lessive ; reprisé le linge où elle aimait faire de jolies grilles, en passant le fil une fois dessus une fois dessous. Elle aurait eu une maison bien soignée. Sûrement, trois pots d'œillet et de géranium sur la fenêtre ou une jacinthe dont ils auraient regardé ensemble rosir la fleur. Le dimanche, elle aurait mis son tailleur de lainage rouille, bordé de bandes de renard de pays, celui du voyage de noces, que depuis elle n'avait jamais plus sorti. René, six jours, six nuits d'amour. Le flot

amèrement doux des souvenirs, affleure aux lèvres de la mémoire. Cette chance, après l'apathie du père, le désaxement de la mère, d'avoir trouvé l'image du parfait bonheur, ah, combien elle lui avait été vite reprise ! Image de sa joie, encore une fois la toucher, la regarder, la sentir chaude sous sa bouche, Vivante sous ses mains… Grâce ! Laissez-la moi encore un peu. Non non, moi, Destin ou Dieu aveugle, je passe et je commande : « Rends-moi l'image que je la déchire, pétale d'escholzia, avec ma mauvaise force de vent mauvais. »

Six jours, six nuits, le temps de se marier, de mettre le costume à garniture de renard blond, d'emporter, cachée dans un portefeuille, une fleur de cette corbeille nuptiale où la tubéreuse de septembre ouvrait des boutons de seins émus ; de prendre le train vers Cannes, d'arriver à l'Hôtel de la Mer d'où l'on ne voyait pas la mer, mais ça ne faisait rien, puisqu'on s'était couché tout de suite.

— Mon amour…

La douceur de René, son trouble de jeune mari, nouvellement promu à ce rôle d'amant qui veut qu'on force, qu'on saccage, qu'on détruise, pour prendre, pour donner la mesure charnelle de la tendresse :

— Mon amour…

Les paroles secrètes, l'instinct du plaisir des corps s'échauffant avec lenteur par le contact de la chair, le grand lit luxueux dévasté, la large fenêtre derrière ses rideaux de voile teinté d'un bleu de paradis, la lumière d'aurore, fraîche de s'être traînée sur la Méditerranée et leurs têtes à elle, à lui, René, Aubette, mêlant leurs cheveux, rapprochant leurs tempes, trouvant leurs bouches, n'ayant qu'un seul regard pour contempler ensemble l'éblouissant bonheur.

Six jours de permission : Permission d'être heureux. Le soldat René Vernay avait obtenu six jours pour se marier. Il était venu depuis Valence où son régiment attendait de monter au front. Sa mère, veuve d'officier, était morte trois mois plus tôt dans une vieille demeure noble et pauvre de la rue du Musée, à Aix-en-Provence où il était né. Il était habillé de noir quand Aubette l'avait connu et tout triste dans ce mince complet, avec un ruban de deuil cousu sur le revers. Ses cheveux blond de lin, ses yeux d'eau claire, étaient les seules lumières d'un visage à la bouche découragée. Ils s'étaient rencontrés, puis ils s'étaient séparés, mais le sourire d'Aubette avait redonné le goût de vivre au garçon solitaire. Deux semaines plus tard, le sac de montagne au dos, en short et jambes nues, il avait pris la route de Palette par le Camp, il était descendu vers Signes et par là, vers Méounes. Un matin où elle était à la fenêtre de sa chambre sur la Place, cette chambre qui avait été celle de sa grand'mère Félicie Venel, elle avait vu arriver une sorte

d'archange moderne, tout doré de soleil, avec des cheveux ondulés en masse légère qui s'envolaient au vent et c'était René qui disait :

— « Hello ! ».

Tout joyeusement, elle avait répondu :

— « Hello ! »

Et passant vite sa robe blanche à pois rouges qui lui allait si bien, elle était descendue :

— Bonjour ! Maman, papa, je vous présente René Vernay, futur professeur de Lettres.

Elle n'avait pas osé dire encore : « Mon futur mari », mais tout de suite, les parents avaient deviné. René avait été invité à la table de famille et le soir venu, en se promenant vers le fond du jardin, sous l'oranger, il avait confié à Marcel Jouve combien sa maison était déserte depuis la mort de sa mère et comme il aimerait, si on voulait bien la lui donner, cette petite fille au nom d'aurore qui avait un sourire si doux.

Et quand il était revenu, huit jours après, il avait apporté dans un écrin en cuir de Russie, une bague ancienne avec un brillant entouré de petits rubis. Alors on avait fait les fiançailles.

— Elle vient de famille, avait-il dit. Je vous ferai refaire une monture moderne.

— Elle me plaît beaucoup, avait assuré Aubette.

C'est si simple parfois, la vie. Tout s'arrange. On aurait pu croire que depuis sa naissance, Aubette attendait René et que René n'avait grandi que pour venir un jour chercher Aubette. Tout avait été merveilleux. Les parents contents, les enfants aussi, la maison toute prête à Aix-en-Provence, avec ses meubles. Le grand repas avait porté jusque chez les voisins qui les humaient avec envie, les odeurs de la cuisine, où se mêlaient le parfum des pintades rôties et celui de la crème vanillée.

Semaine de fin juillet mil-neuf cent trente-neuf. Il y avait bien « des choses inquiétantes dans l'air », comme disent les gens, mais elles ne pouvaient pas arriver, ce serait trop terrible. Après tout, il y a un Dieu, n'est-ce pas ?

— J'ai fait l'autre, grondait Marcel Jouve, j'y ai laissé ma bonne jambe, j'avais le droit de croire qu'on ficherait la paix à mon fils ou à celui qui le deviendrait. Décidément le monde est fou !

— Ça n'arrivera pas, disait Aubette paisiblement, en serrant dans sa main celle de son fiancé. On ne peut pas nous voler notre bonheur.

Un mois après, les affiches étaient posées et René partait,

réconfortant Aubette en larmes :

— Ne vous faites pas de souci pour moi, recommandait-il. Je rejoins à Valence et il est probable qu'on m'y laissera, pendant les deux ou trois mois de cette guerre qui ne peut être que courte.

En effet, il était resté à Valence. C'est alors qu'il avait demandé cette permission spéciale pour venir se marier. Et c'est alors qu'ils étaient partis, la noce rapidement faite, passer leurs quatre derniers jours à Cannes et à Nice. Puis Aubette l'avait raccompagné. Ils avaient encore été heureux vingt-quatre heures dans la chambre de cet hôtel valentinois qui donnait sur le Jardin public et le Cours, où passait un mistral hurlant comme une horde démoniaque.

Le second matin, elle avait entendu René monter l'escalier et, tout pâle, il lui avait annoncé la mauvaise nouvelle :

— Nous partons.

Elle s'était redressée sur le lit, soudain glacée dans sa chemise de nuit de crêpe rose à petites fleurs bleues.

— Qui nous ?

— Nous. Le régiment. Le cent soixante-troisième. Direction Sarreguemines, disent les renseignés.

« Nous », ce n'était déjà plus eux deux. Les larmes avaient à nouveau jailli :

— Mon amour…

Leur grosse peine les avait jetés aux bras l'un de l'autre. René la serrait à lui faire mal, puis il avait assuré pour la consoler :

— Ne t'inquiète pas, va, ça sera vite fini. Les autres disent : « Le temps de flanquer une raclée aux boches. » Moi je ne suis pas guerrier, je ne pense pas à ça, je pense à toi. Derrière la ligne Maginot, nous ne craignons rien. Je ne me battrai peut-être même pas. Je t'écrirai tous les jours une longue lettre et bientôt je demanderai une nouvelle permission, je reviendrai…

— Et moi ? Je ne pourrai jamais vivre sans toi !

— Toi ? Tu vas rentrer bien sagement à Méounes chez ton papa et ta maman et tu m'attendras. Tu me répondras de gentilles lettres bien longues, peut-être tu m'annonceras bientôt un petit bébé, alors tu tricoteras pour lui, avec de la jolie laine blanche. De temps en temps, tu iras aérer ma vieille maison d'Aix, en attendant que nous puissions l'habiter, dès que cette sale histoire sera terminée. Voilà ce que vous ferez, mon amour chéri…

Elle l'avait écouté longtemps lui dire des mots tendres, avec cette bouche si bonne sur la sienne dans leurs caresses, puis le soir, après

qu'ils se furent aimés comme des désespérés, elle s'était endormie sur son épaule et le lendemain matin, à cinq heures, s'arrachant d'elle comme pour aller à la guillotine, il était parti.

Cette chambre d'hôtel de Valence, elle l'avait détestée à la seconde même où elle s'y était vue sans René. Elle avait refait sa valise avec des gestes mornes, ensuite elle s'était rejetée tout habillée, pour y sangloter, sur ce lit de rencontre, encore froissé de leur passion. Elle s'était relevée fripée, meurtrie, mais par force, calmée. Puis enfin, elle était partie à son tour, petite fille ayant perdu son innocence, petite femme ayant perdu sa joie, elle s'était laissé enliser dans le flot des voyageurs emplissant cette grande gare que traversent tant de trains montants et de trains descendants.

Enfin, ç'avait été Méounes, le havre de la demeure et du jardin familiaux. Elle avait dissimulé sous un semblant de résignation, la torture de son chagrin. Elle attendait les soirs de solitude dans sa chambre de jeune fille, pour laisser couler ses larmes et s'abandonner au trouble que créait dans son corps éveillé à l'amour, la privation de son mari. Le matin, elle avait honte au miroir, de ses yeux cernés et baissait les regards devant son père, mais la nuit venue, dans les heures d'insomnie, à nouveau, toute sa chair criait son besoin de caresses. C'est alors que lui fut annoncée la mort de René.

Il avait été tué à la première attaque dans la Sarre, dans une des escarmouches de début de cette étrange guerre qui devait déjouer les pronostics les plus pessimistes, durer si longtemps et toucher tant de peuples. Elle connut la nouvelle par la lettre d'un soldat de Signes qui se trouvait avec lui et avait écrit à ses parents. Marcel Jouve pleura en lui lisant le passage où ce camarade écrivait que « le corps soulevé de terre, avait été jeté en morceaux sur les barbelés ». Il étouffa d'horreur à cette description qui lui rappelait ses plus mauvaises heures de la guerre de quatorze. Aubette restait muette, sans un geste. À la fin, quand elle tomba sur le côté, sa mère la porta sur son lit, lui frotta les tempes de vinaigre, lui fit boire du tilleul. Elle sombrait dans des crises de nerfs successives. Elle maigrit dans un mois de sept kilos.

Ce qui la sauva, c'est qu'aussitôt après, son père eut une congestion. Elle dut s'oublier elle-même pour devenir l'infirmière attentive qui se bat avec la fièvre, dose les potions, applique les ventouses et les cataplasmes. Parfois, il lui semblait être redevenue jeune fille et que son amour avec René n'était qu'une histoire merveilleuse et triste, lue dans quelque livre. Elle retrouva de vagues plaisirs à l'éclosion de ses iris, de ses lis de printemps, au parfum tenace du vieil oranger. Elle ne pleura presque plus ; elle ne savait pas si elle souffrait. Elle pensait que la part de bonheur à laquelle elle avait droit sur la terre, lui avait été accordée entièrement et qu'elle ne devait plus rien réclamer. La

photographie de René, sous un verre double, retenu par deux boules de métal chromé, reposait sur sa table de nuit. Elle y entretenait presque constamment le souvenir d'une rose ou d'un œillet, mais elle regardait ces yeux, cette bouche, ces cheveux de flamme blonde, comme les cheveux, la bouche et les yeux d'un homme mort.

Ainsi, à travers les inquiétudes que lui donnaient la convalescence pénible de son père, l'énervement où la mettaient les scènes coléreuses de sa mère, et sa propre résignation à une vie désormais grise, Aubette Vernay était parvenue à ce jour où elle avait compris qu'elle devait utiliser ses diplômes et se mettre à travailler.

Le remplacement fait à Méounes même, lui donna peu de satisfaction. La directrice était toujours là, vieille personne tatillonne et soupçonneuse, dévorée vivante par des rhumatismes, détestant toute l'humanité et s'en méfiant comme d'un fauve. Elle confia à Aubette, les plus petites de la classe, les débutantes, celles qui ne savent pas plus compter jusqu'à dix, que reboutonner leurs culottes. Il fallut laver les doigts souillés de boue, moucher les nez morveux, surveiller les pipis et faire la guerre aux lentes. La jeune maîtresse connut la lassitude des observations trente fois répétées, des impatiences dominées par raison, des calottes retenues au bout des doigts ; la souffrance de rester assise derrière un bureau, quand on voit de sa fenêtre couler l'eau vive et danser dans les arbres les feuillages heureux. « C'est ma vie, se disait-elle, je l'ai voulue, je l'ai choisie. Il fallait bien que je fasse quelque chose. » Elle tâchait d'aimer les enfants pour se consoler, mais elle sentait sciemment que c'était le destin seul qui avait choisi pour elle, en posant son gros doigt autoritaire sur tel damier au lieu de le poser sur tel autre, de cet échiquier où les existences : Roi, Dame, Tour, sont errantes à son gré et attendent son coup de pouce géant.

Ainsi maintenant, l'avait-il dirigée vers cette nouvelle case et elle ne savait pas encore si elle était là pour gagner ou pour perdre.

C'est le jour de la Toussaint qu'Aubette a fait la connaissance de la comtesse de Saint-Aime.

Il était tombé de la neige, l'avant-dernière nuit : « Déjà ? » avait, le matin, pensé Aubette qui ne l'aimait pas.

Marthoune Blanc était arrivée à l'école, sautant de joie sous son capuchon doublé d'agneau, traînant des culottes de golf et d'énormes chaussures de ski :

— Quel bonheur, M'selle, de la neige ! On va s'amuser.

— Oui, pour toi c'est un bonheur, parce que tu habites le village et que tu es chaudement vêtue, mais tu devrais penser à tes compagnes : Jacqueline Mastre, Germaine Barthélémy qui viennent de loin.

Marthoune Blanc ne pensait à rien autre qu'au plaisir de rayer, de ses souliers de garçon, la blancheur toute neuve de la cour.

— C'est tôt cette année, avait dit Marceau Payan, qui faisait avec sa pelle, un chemin au milieu de la place.

Roméo di Cortolezo, aide-cantonnier, le suivait. Aubette ne voyait pas comment il la regardait en dessous, avec passion.

— Je n'aurais jamais cru ça possible ! protestait-elle. La neige en fin octobre ?

— Ah, vous ne connaissez pas nos climats. Je suis né au pied des vraies montagnes, moi. Nous en avons eu le quinze août, une année.

— Quelle horreur ! Nous, à Méounes, nous mangeons sur la terrasse pour Noël. Je déteste la neige, c'est froid, ça mouille.

— Vous êtes une plante de serre, disait Payan, comme les fleurs fines.

Ils riaient tous les deux : « Il a un bon rire qui donne confiance, pensait Aubette, c'est comme un hamac où se coucher. Mais il ne rit pas souvent, c'est dommage. »

Depuis l'histoire des poissons rouges, ils étaient devenus amis.

— C'est vous ? lui avait dit Aubette le lendemain, je l'ai compris tout de suite.

— Oui, j’ai pensé que ça vous ferait plaisir.

— Bien sûr. Ça m’amuse de les voir tourner et les petites en sont folles. Je suis intriguée seulement de savoir où vous les avez eus ?

— Je les ai volés.

— Volés ? Pour moi ?

— Ce n’est pas grave, allez, ne vous effrayez pas ! Je les ai pris dans le bassin du château avec une passoire.

Aubette avait dit :

— Ah, au château ?

— Oui. Dans le temps, quand c’était une maison comme les autres, mais dix mille fois plus belle que les autres, il y avait un parc autour et dans ce parc, une pièce d’eau. Vous n’avez pas vu un grand cèdre à côté d’une fontaine de marbre ?

— Je n’ai rien vu, avait dit Aubette, je n’y suis allée qu’une fois.

Non, elle n’avait rien vu, qu’une forme accroupie en haut d’un escalier, entre des paquets de hardes.

— Quand la débâcle a commencé…

— Et pourquoi ? avait demandé Aubette.

— Ô, pour tant de raisons ! Le grand-père Saint-Aime faisait la noce, le père a fait pareil, le fils, il vaut mieux ne pas en parler. Elle a tenu le coup tant qu’elle a pu. À la fin de sa résistance, elle est tombée.

Alors, autrefois, devant ce grand cèdre qui maintenant est à moitié pourri, il y avait une pièce d’eau carrée, avec autour d’un dauphin de marbre, des nénuphars qui venaient fleurir à la surface. Mon père a connu tout ça. Moi, j’en ai seulement entendu parler. Maintenant, la source n’y arrive même plus, les canalisations sont cassées, il reste juste au fond, un creux réservé aux poissons pendant les nettoyages et c’est là que j’ai pris les vôtres, dans une eau qui vient des infiltrations de la pluie et qui est presque de la boue. Ils sont plus heureux chez vous. C’est un sauvetage.

— Merci quand même, avait dit Aubette avec son doux sourire.

Le cantonnier, « monsieur Cantonnier » comme l’appellent les enfants, s’était remis à son travail. Son compagnon fixait avec insistance sur la Demoiselle, des regards au brillant de minerai.

« Quels beaux yeux, tous ces Cortolezo », avait pensé Aubette.

C’était troublant d’avoir ces trois petites devant soi, avec leurs prunelles sombres, leurs cheveux ondulés, leurs bouches parfaites, leurs noms magnifiques : « Edwige, Albane, Graziella », et celui-ci : « Roméo » et le père, solide, large d’épaules, avec des cuisses comme

des arbres et la mère avec sa tête de médaille, son fichu noir, son aspect de matrone romaine, le balancement de ses lourdes jupes.

Maintenant, Aubette commence à les connaître, comme presque tous les gens du pays. Elle s'en fait à elle-même un résumé : « Les di Cortolezo, paysans. Ils ont cultivé dix années, le gros domaine que les Saint-Aime possédaient sur le versant des Monges, au bord du Rabiou. Puis on l'a vendu. Alors, ils sont montés à la ferme attenante au château, où Edwige est née. À cette époque, il y avait encore trois vaches, cent moutons, un troupeau de chèvres, d'innombrables volailles. Maintenant, il reste quoi ? Six poules mal soignées, une biquette maigre qui se nourrit aux épines, cinq pigeons désaccouplés qui ne couvent plus leurs œufs. Les di Cortolezo ont préféré prendre une bonne place de métayer chez le maire. Ils sont orgueilleux, ils aiment l'argent. Là ils se sont fait une situation.

Les Mastre : des rustres. Toujours sales de fumier, sentant l'étable chaude et le lait aigri dont Jacqueline apporte l'odeur jusqu'à l'école. Quatre petits frères, une petite sœur nouvellement née ; la mère a le cheveu rare et triste, d'un blond délavé, la gencive rouge et la dent jaune ; le père boit et crache, jure le nom de Dieu, envoie son gros soulier avec le même élan dans le derrière de ses vaches et dans ceux de sa famille. On dit de lui : « C'est une bête. »

Les Barthélémy sont deux pauvres vieux que la vie a usés jusqu'à les faire ressembler à des santons de crèche. Elle, a une petite figure de pomme de bonne qualité qui a bien su mûrir. Elle s'appelle Ambroisine. Lui, Firmin, arbore un gilet rouge qu'un ancien valet de chambre du château lui a donné voilà quarante ans. Il dit :

— Nous aurons bientôt nonante.

« Non, ils n'auront jamais quatre-vingt-dix ans, pense Aubette, un souffle les emportera, ou alors c'est que la mort les aura oubliés. »

Ils sont couchés à longueur de journée, lui immobile depuis des mois, le torse sous son gilet terni de crasse, le bas du corps enveloppé dans des chiffons, car il se salit. Il est paralysé complètement. Elle, de temps en temps, tâche de se lever, parce qu'elle est la plus courageuse et qu'elle n'a que tout le côté droit pris par le mal. Avec sa main tordue en vieux cep, sa jambe qui traîne comme un lambeau, sa hanche attaquée par la sciatique, elle allume le feu, transporte le bois ou le seau plein d'eau. Aubette est allée les voir. Leur maison, toute petite, cuisine et chambre, écrasée sous une tonnelle de vigne sèche, est éloignée du village, sur la route de Fortbraquier. Ce jour-là, la grand'mère croyait qu'elle allait mourir. Le grand-père était plus mal. Il était enfoncé dans une paillasse trempée d'urine. Aubette l'a levé, l'a lavé, a retourné la paillasse. Germaine, enfant bonne, enfant douce,

passe ses nuits entre ces deux infirmes ; elle dort sur un canapé bourré de crin que le fils a abandonné, quand, sa femme étant morte, il est parti avec une autre. Il a laissé la petite fille, il a laissé le canapé, les vieux ont tout accepté. Il paraît qu'ils boivent de temps en temps. Un quart de verre d'eau-de-vie les saoule. Ensuite ils pleurent et Germaine les console. Quand ils mourront, quelqu'un achètera le canapé et mettra l'argent dans la main de Germaine. Il y a des Orphelinats. « Je pourrai peut-être alors la prendre avec moi, pense Aubette, elle est bien gentille et ce serait une bonne action. »

Les Martin Blanc, du vite catalogué : Riches. Gavés de tout. Les armoires pleines de linge, les buffets pleins de provisions. On peut leur voler une pêche à ceux-là, une amande, vingt pêches, cinquante amandes, ils ne s'en apercevront pas. Le piano, le tapis, la bonne, il ne leur manque rien. Les dimanches, on ouvre le salon, parce que madame reçoit. Dans la semaine même, si quelqu'un vient, on y sert le café. Le matin, la mairesse commande : « Vous ôterez les housses, Adélaïde, on attend du monde. » Les Martin Blanc ont invité Aubette. « C'est bien nécessaire, tu crois ? a sans doute interrogé la dame. – Une fois au moins, a dû répondre son mari. Après tu n'es pas obligée de la fréquenter. – C'est quoi au juste ? Elle a l'air bien banal ?

— Une fille de propriétaires du Var qui a voulu faire Normale comme tant d'autres. Elle est gentille, ce n'est pas une lumière, mais elle fait bien son métier. – Enfin, puisque tu l'as invitée… » Et le jour était venu de la réception dans le salon au portrait rose et bleu : « Bonjour madame… Madame Vernay, je crois ? – Aubette Vernay.

— Odette Vernay ? – Non Aubette : A, u, b, e, deux t, e. – Aubette ? Quel drôle de prénom ! – Ma mère habite une place, à Méounes, où arrive le soleil levant et alors… – Alors madame, vous vous plaisez à Roncières ? – Mais oui, madame. – Vous avez de la chance. Quel trou ! Ah, quand on a eu l'habitude de Paris ! – Vous êtes parisienne, madame ? – Non, mais j'habitais Courthézon avant mon mariage, c'est sur la grande ligne. Pour un oui pour un non, nous allions à la capitale. – Mon beau-père était chef de gare, croit devoir expliquer Martin Blanc, alors n'est-ce pas, c'était facile, ça ne coûtait rien, avec les permis. » Sa femme lui a jeté un regard de mépris qui signifie : « Paysan ! » – Et vos élèves, vous en êtes contente ? – Mais oui, madame, je n'ai pas à me plaindre. – Et Marthoune, est-ce qu'elle est sage ? Marthoune, viens ici, as-tu salué Mademoiselle ? Fais la révérence que tu as apprise à Vert-Bois. Je l'ai envoyée en Suisse dans une pension d'enfants, pendant les dernières vacances, un « Children's Home », vous savez ? On leur donne là une excellente éducation. Fais ta révérence, Marthoune. » Marthoune a fait la révérence, deux doigts pinçant la robe, genou ployant, tête plongeante. « Très bien ! » a dit

Aubette. – Elle est chou, n'est-ce pas ? a dit sa mère en l'embrassant avec effusion, je tiens à ce qu'elle soit bien élevée. »

Aubette n'osera jamais lui avouer qu'elle a reconnu en corrigeant le premier devoir de Marthoune, la même main qui a écrit sur le fameux papier d'Alexandra : « Y vend de la… ». Non vraiment c'est impossible, madame Martin Blanc serait suffoquée. À quoi cela sert alors, d'envoyer ses enfants dans un « Children's Home » ? « Mais que voulez-vous madame, dirait la mairesse d'un air dédaigneux, on a beau faire des efforts, avec ces fréquentations d'école communale, c'est fatal, n'est-ce pas ? » Et justement, ce sont bien ces paroles qu'elle a prononcées : « Vous avez un peu de tout là-dedans ? Ces petites Zarcoff, ces Cortolezo qui sont nos fermiers, cette Martel qui a de si mauvais exemples, cette Mastre pleine de poux de vaches, cette Barthélémy qui vit entre deux infirmes, ces russes, ces italiens, ces miséreux… Ce n'est pas bien propre tout ça, ni au moral, ni au physique. – Ce sont de bonnes enfants quand même et souvent à plaindre, a dit Aubette. – Peut-être, mais avouez que c'est assez dégoûtant ? Ce n'est pas notre milieu. Ah, sans la situation de mon mari, nous ne serions pas ici ! » Sur ce, Adélaïde a offert quatre biscuits secs et versé dans de fines tasses, un thé sans couleur. La mairesse a bu avec le petit doigt en l'air, puis Aubette s'est levée et a remercié pour le bon accueil. Le maire l'a reconduite avec une extrême politesse, en lui faisant promettre de revenir, mais elle a pensé qu'après son départ, madame Martin Blanc a dû laisser tomber avec son air impérial du portrait rose mauve et bleu : « Vraiment, elle est bien nulle, cette pauvre fille, malgré son prénom bizarre. Tu avais raison, ce n'est pas une lumière. Mais toi, tu aurais pu te dispenser de dire que mon père était chef de gare… »

Après le maire, le curé ; après le curé, l'instituteur. Tout ça se tient. Le curé : Abbé Frache. « Abbé Friche, pense Aubette. Terre en friche, homme en friche. » Grand, osseux, noir, jamais rasé, les yeux enfoncés sous les sourcils, comme des gourds d'eau sombre sous des taillis épineux. Aubette n'est pas pratiquante. On ne le lui a pas appris. Son père est résolument athée, sa mère, par habitude, a un crucifix au-dessus de son lit et change tous les ans, pour les Rameaux, la branchette d'olivier bénie. Aubette cependant, a fait sa communion. « Ah, vous avez fait la communion ? C'est déjà un bon point. » Sa mère l'avait exigé : « Au moins pour les gens, » avait-elle dit. Son père avait haussé les épaules. On avait fait un gros dîner. Plus grande, Aubette a passé des nuits à jouer pour ou contre Dieu, avec tout son désir et toute son impuissance à croire. « Ce serait si consolant » a-t-elle pensé bien des fois. Oui, mais ça n'a pas été possible, c'est dommage. « C'est dommage que vous n'ayez pas continué à fréquenter la Sainte-Table, a regretté le curé. – Il aurait fallu que je m'y sente poussée par un élan

profond, a dit Aubette, ce n'a pas été le cas. Si Dieu voulait que j'aie la foi, il lui était facile de me la donner, je l'en aurais remercié bien sincèrement. – Ma pauvre enfant, je vois, vous êtes une raisonneuse. – Mais monsieur le curé… – Mais ma fille, Dieu nous a laissé notre libre-arbitre ». Aubette pense à la phrase de Rimbaud qu'elle a notée sur son cahier : « Tant pis pour le bois s'il s'éveille violon. » Ce prêtre dit : « Tant pis pour le bois s'il n'est pas capable de s'éveiller violon. » « Comment Dieu, dans sa justice, pourrait-il me rendre responsable d'être privée de ce qu'il ne m'a pas donné ? » L'abbé Frache l'a regardée avec tristesse : « Enfin, j'espère que je vous verrai quelquefois au Saint-Sacrifice, madame Vernay ! et croyez que j'en serai très heureux. »

L'instituteur : Après avoir eu la déception de savoir qu'il n'habitait pas dans l'école, Aubette était allée un jeudi soir jusqu'à l'hôtel, sous le prétexte de se faire prêter un Ibsen qu'elle avait envie de relire. Elle espérait nouer quelque amitié, en dehors des classes, avec Anthelme Drap. Dans la pièce, à la fois sinistre et prétentieuse que madame Bouquet nommait « Le salon des pensionnaires », elle avait pu regarder longuement les roses artificielles salies de mouchetures. Entre la machine à coudre et le bureau américain, elle avait eu le temps de penser et de repenser qu'il faudrait dire à monsieur Anthelme de lui jouer de la guitare, qu'elle appréciait beaucoup la musique. « La musique, c'est si doux aux cœurs solitaires. Vous ne connaissez pas : « Redonne-moi le temps d'aimer ? » C'est une chanson d'un film que j'ai vu à Toulon : « Victoire sur la nuit ». Un très beau film où il y a une jeune fille… » Ils parleraient. Ils deviendraient amis et ça ferait peut-être de bonnes soirées en perspective.

Madame Bouquet l'avait accueillie :

— Y descend, c'est pas malheureux. Il est toujours dans les astres. Si je prenais pas garde, autant y descendrait en caleçon. Alors vous êtes la Demoiselle de l'école ?

« Si je ne le sais pas ! » pensait Aubette.

— Mes filles m'ont parlé de vous. Y faut être sévère avec elles. Marianne, elle est possédée du démon. Si vous la menez pas dur, vous en ferez rien. Louisette, son genre c'est l'hypocrisie : « Oui man par-ci, oui man par-là… » Ô, pour dire oui, tout son père ! Mais ils en font qu'à leur tête.

Puis elle avait regardé Aubette avec pitié :

— Vous êtes descendue chez les Saretti, je crois ? Hé ben, je suppose que vous avez guère dû dormir ? Les punaises y font des moulons, y paraît et l'Augustine, elle sait cuisiner que des pastachellis. C'est des bâbiasses, pas besoin d'insister ! D'ailleurs qu'est-ce qu'ils ont

pour loger les gens ? Deux pièces, en faisant coucher leur Julia dans le cabinet noir. Vous n'avez pas visité ici ? J'ai quatre chambres à offrir et toutes sur le devant. Vous auriez été comme une reine. Nous, c'est un hôtel, vous comprenez, c'est pas une écurie. Enfin vous avez préféré aller chez eux, c'est votre affaire.

À ce moment, l'instituteur était entré avec un air préoccupé :

— Vous m'avez demandé, madame ?

— Bonjour monsieur, c'est-à-dire…

« Qu'est-ce que je suis venue faire ici ? » s'était reprochée Aubette devant cette figure si peu engageante. Pourtant, elle avait continué :

— Vous m'aviez promis « Peer Gynt », alors comme je n'avais rien à lire, j'ai pris la permission de venir le chercher.

— Très bien, très bien, je vais vous le prendre, avait répondu monsieur Drap d'un air grincheux.

Aubette a déjà remarqué que l'instituteur a la manie de répéter ainsi les mêmes mots à la suite dans sa conversation.

Il était reparti et revenu assez vite cette fois, avec le livre. Aubette avait senti passer sur elle, des cheveux aux chaussures, le regard inquisiteur de madame Bouquet. Et il n'était pas bon, ce regard. Sous d'épais sourcils rapprochés, il avait une mobilité méchante d'œil de singe. Et, détaillant la Demoiselle, madame Bouquet cherchait à tirer, par succions bruyantes de la langue, quelque chose qui la gênait dans la bouche. À la fin, elle avait dû y mettre le doigt. Alors, elle avait expliqué :

— J'ai fait du lapin à midi, y a toujours quelque filandre qui vous reste dans les dents creuses. Mais il était bon, croyez-vous le !

— Voilà, recommandait l'instituteur, retenant le livre à dix doigts : Soignez-le moi bien.

— Soyez tranquille, avait dit Aubette, et merci.

C'était tout. Anthelme Drap avait salué d'un hochement de tête sec, en disant : « À demain », madame Bouquet avait suggéré que le dimanche suivant, elle referait du civet de lapin et Aubette était sortie de l'hôtel.

Après ça, il reste qui ? Les Drouille, les Savel qui sont plongés dans leur commerce. Il reste Rose Martel, fille-mère, comme dans les romans où la pauvre domestique a fauté avec le riche monsieur. Il reste Angèle Colombet, avec ses interminables histoires de misère et de saletés. Il reste monsieur Cantonnier qui apporte des poissons rouges et qui repique à neuf la bordure d'œillets. Il dit gentiment : « Vous êtes bien fragile pour nos climats », ou encore : « Vous avez beau avoir été

mariée, vous avez l'air d'une jeune fille. » Il est grand de taille, large de torse, il a des cheveux blancs et un visage marqué de traits profonds, il a soixante ans. Qui y a-t-il encore ? Il y a Roméo di Cortolezo, archange terrassier à l'œil flamboyant, à la bouche pulpeuse d'un Velasquez, dont on raconte qu'il est épileptique. Alors après, il n'y a plus personne, non plus personne que les enfants. Et les enfants, à force de les voir tous les jours, on finit par ne plus les voir du tout : « Soyez sages, tenez-vous bien, je ne veux plus de bavardages, rentrez vos pieds dans les rangs, venez au tableau, marchez deux par deux… » C'est ça les enfants, avec quelques culottes souillées pour les plus petites et quelques rosseries en dessous pour les plus grandes. Il y a le sourire adorateur d'Alexandra, la beauté extraordinaire d'Albane, le visage grave de Germaine, l'esprit aigu de Marie-Louise, cet air attachant qu'a Gina de toujours mourir de faim en silence, les robes élégantes de Marthoune Blanc, la grosse figure gaie de Julia Saretti, c'est tout. Et parfois, l'espace d'un éclair, cette tendresse qu'elles témoignent à la Demoiselle et qui est sa seule récompense, puisqu'elle distribue des bons points, mais qu'à elle, jamais personne n'en donne.

Le chat Doux-Mi n'a vécu que deux mois. Un matin, après que toute la nuit, il eut sali partout avec ses coliques, Aubette l'a mis dehors. À midi il n'était pas rentré. Le soir, Germaine l'a retrouvé, agonisant dans la plate-bande sur un tas de feuilles tombées, pourries de pluie. Aubette l'a pris dans ses mains : « Pauvre Mine-Mine. » Il a eu un miaulé rauque, son corps maigre a craqué, puis s'est détendu. Il était mort. Les petites l'ont enterré dans le jardin. Julia a raconté sur un ton tragique qu'elle l'avait vu aller dans le côté des garçons et que l'instituteur lui avait donné un grand coup de pied. Marthoune l'avait vu aussi, mais elle a prétendu que c'était Yvan Zarcoff qui lui a donné le coup de pied. « Tu es t'une menteuse ! » avait crié Alexandra. Mimi s'était accrochée à sa sœur. « Taisez-vous, avait ordonné Aubette, il est mort, il est mort. » On l'avait enterré sous les œillets et Léonie Drouille qui était un peu dévote, avait planté sur lui, une croix faite avec deux bouts de bois, en disant : « Comme ça, y montera au ciel des chats. »

Il y a eu les promenades d'octobre, la joie puérile des bonnes marches sous le vent lessivant le ciel froid, l'intérêt pris aux travaux des laboureurs poussant leurs charrues, les sorbes molles ramassées sur la route au-dessous de l'arbre, les prunelles que flétrit le premier gel, d'un si beau bleu glacé de mauve dans le creux de la main, les coquerets, ou « cerises en chemise » miraculeusement jolis d'un bizarre artifice, poussés là, parmi les ronces, si simplement ; la leçon de choses à propos de la galle du chêne, rouge arbouse au revers de la dure feuille dentelée ; Roncières au loin, blotti, dans le nid abrité de sa montagne ; la route du retour, facile aux pas ; la fatigue ; le fagot de bois brûlé dans la cheminée basse ; le repos, la lecture : Joie. À ces

moment-là, Aubette s'est trouvée heureuse. Elle s'est promise solennellement : « Je veux m'installer cet hiver dans la paix morale et le travail. » Ensuite, la pluie est venue en fin octobre, et ces jours derniers, la neige. Mais une neige qui n'a pas tenu. Le lendemain déjà, elle était devenue une boue liquide. Aubette, une semaine de suite, a ouvert sa fenêtre sur un ciel gris. Elle a pensé à Verlaine : « Mais vrai, j'ai trop pleuré, les aubes sont navrantes. » C'est vrai, les matins sont les plus pénibles à accepter pour les solitaires ; les journées ensuite, marchent toutes seules. Les soirs peuvent être très difficiles ou très calmes. Ils sont pleins du galop des gros rats dans les pièces vides, de la lutte du vent qui attrape à deux mains les tôles du préau et les laisse retomber avec toute sa force ; de l'averse grêleuse qui bat les volets. Ils sont pleins parfois aussi, d'une chose plus terrible que le vent, les rats et le bruit de l'eau cinglante, ils sont pleins de silence. Quand la Demoiselle jette ce mot : « Silence ! » dans sa classe houleuse, pour faire taire les bavardages, il n'a plus du tout la même valeur. Il part comme une flèche, gaîment lancée, gaîment reçue qui n'a pas de bout empoisonné, qui ne blesse pas. Les soirs, c'est tout à fait différent, le silence est devenu une grosse araignée à ventre gris qui se traîne mollement sur tout, qui ramasse tout sous ses longues pattes recourbées en dents de scie, qui met tout sous elle comme pour le garder, le couver, lui faire faire des petits d'araignée grise. Il n'y a plus un bruit, plus un seul bruit, plus un souffle, plus rien : Que le silence. « Silence. » C'est horrible. Une nuit, à peine endormie, Aubette s'est réveillée. Son cœur tapait, elle claquait doucement des dents. Affolée, elle s'est demandée : « Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Il n'y avait rien. Il y avait le silence.

Maintenant, novembre s'installe et c'est la Toussaint. Congé. S'il avait fait beau temps, on aurait pu aller se promener, mais il pleut. On pourrait coudre, ou ranger des livres. Paresse. On regarde le cimetière qui est à droite de la place, en contrebas. On le voit tout entier de la fenêtre de la chambre. Hier, il était plein d'un allègre mouvement de fête. Chaque famille qui a perdu quelqu'un et qui n'y pense plus de tout l'an, tient à lui offrir ce jour-là, son pot de chrysanthème grassement épanoui, gardé dans l'abri de la remise, afin que le lendemain, le tombeau soit bien honoré. Aubette n'a perdu personne sauf René et à René, personne ne portera jamais de fleurs. Son corps a été dispersé en morceaux. On ne met pas de fleurs sur des morceaux de corps, sur une jambe arrachée, sur un bras coupé, sur des entrailles semées en guirlande entre des barbelés. Il faut que les entrailles soient dans les ventres, les bras et les jambes réunis aux troncs, tout bien arrangé ensemble dans le même pourrissement, pour qu'on vienne mettre dessus des bouquets et des couronnes, c'est comme ça.

Aujourd'hui, le cimetière est un beau jardin, gorgé de magiques

floraisons. Le village, fier d’avoir si généreusement fêté ses défunts, est retourné chez ses vivants. Et le champ des morts retrouve sa paix du reste de l’année. Cependant, tandis qu’Aubette depuis sa fenêtre, le regarde, elle distingue quelqu’un qui se traîne entre les croix, sous le voile de la pluie brouillant les détails. Elle suit des yeux avec étonnement, cette forme imprécise qui semble, courbée vers les tombes, être prête à s’y coucher, mais qui à présent se redresse, avance, va vers le mur du fond, où il y a trois grandes sépultures somptueuses en onyx noir. Là, elle s’arrête longuement, puis elle revient sur ses pas, cachée par deux cyprès. Elle sort du cimetière, elle monte la pente sous la pluie, elle marche péniblement. « On dirait quelqu’un qui ne tient pas debout », pense Aubette. C’est une femme. Elle bute sous la pluie, elle tombe, elle est tombée. Elle ne se relève pas. Aubette pousse un petit cri, descend au vol son escalier, sort de l’école, arrive à l’endroit de la chute. Quelque chose traîne comme un chiffon noir :

— Mon Dieu ! Qu’est-ce qui vous est arrivé ? demande-t-elle.

Elle s’agenouille et passe ses bras sous un long corps qui paraît sans vie et qui est celui d’une vieille femme habillée de dentelle noire, depuis la mantille qui colle aux cheveux, jusqu’aux volants de la robe qui colle aux jambes. Le visage exsangue est trempé d’eau. Les yeux sont fermés sous des paupières globulaires et blanches comme des œufs de pigeon. Une main est abandonnée dans la boue. Sur les doigts noueux, une aigue-marine énorme met sa pure clarté de lac souterrain, l’autre main est gantée de peau noire tout éclatée. Les pieds sont chaussés de chevreau verni à rubans violets, sur des bas de soie grise criblés de trous. Aubette tremble de sentir contre elle, cette étrange femme évanouie. Elle ne sait qu’en faire. Elle appelle. Quelqu’un vient en courant du bout de la place. C’est le cantonnier. Rose Martel arrive derrière lui et crie d’une voix aigre :

— Je l’ai toujours dit que c’était une vieille folle ! Il l’a fallu qu’elle descende ! Il l’a fallu ! Elle fait que des bêtises !

— Taisez-vous, dit Marceau Payan. Allez lui préparer son lit. Je vais la relever.

— Emportez-la chez moi, propose Aubette toujours tremblante, je la soignerai. Mais qui est-ce ?

Le cantonnier regarde avec désespoir le corps abandonné qu’il a soulevé sans peine, la dentelle noire souillée de terre, le fard du vieux visage dilué par l’eau, le crêpé roux qui a tourné de travers sur les cheveux gris :

— Pauvre Éveline, dit-il.

Puis il lève vers Aubette, des yeux emplis d’un triste respect :

— Ramassez-lui son gant, s'il vous plaît, madame. C'est la Comtesse de Saint-Aime.

Quelque temps plus tard, par un glacial dimanche de novembre. Que faire, sinon rester au coin du feu, à parler ?

— Oui. Il y a des familles où ce sont les femmes qui font le mal, d'autres où ce sont les hommes. Ici, ce sont les hommes.

Aubette écoute monsieur Cantonnier. En elle-même, elle ne lui donne plus d'autre nom. Elle finit par juger que c'est beau, ce travail qui est devenu comme un patronyme. Il faut la pureté des enfants pour trouver de ces mots justes.

Elle écoute avec étonnement, cet homme vêtu d'un gros chandail au col roulé, d'un pantalon de velours à grandes pièces neuves, placées çà et là sur le beige pâli du vieux tissu, comme des champs de terre fraîchement labourés. Elle regarde ce torse robuste, se mouvoir sur l'appui large des reins soutenus par les colonnes immobiles des jambes. Et chaque fois que les grands bras bougent, pour jeter un morceau de bois dans la cheminée, Aubette voit l'éclat de la flamme s'accrocher au clair des yeux bleus et des cheveux blancs. À la fin elle remarque :

— Vous ne parlez pas comme les gens de Roncières. Eux, par exemple, ils disent : « y a » pour « Il y a » et « c'est les femmes », au lieu de « ce sont ». Vous n'avez pas leur accent, non plus ?

— Je ne suis pas d'ici, je vous l'ai dit. Mon pays natal, c'est un hameau aplati de ses quatre maisons, contre le flanc d'une montagne énorme. La vallée au-dessous, est toujours pleine du bruit d'un torrent : Le Giffre. La montagne, c'est le Crlou, la Lanche, Croix-Maudite. Je suis de là.

— C'est dans la Haute-Savoie tout ça ? demande Aubette.

— Comment le savez-vous ? Il est vrai qu'une Demoiselle qui a ses diplômes, elle sait tout.

Aubette sourit.

— Ô, ce n'est pas ça. Le savoir pédagogique ne va pas si loin. Seulement, il se rencontre que chez mes grands-parents Desmichels, au domaine de la Guirande, dans le Var, il y a eu autrefois une servante qui était originaire de votre pays. Ma mère en avait entendu parler toute petite et m'en parlait à son tour. Elle s'appelait Pascaline Arvin-

Bérod.

— Oui, Arvin-Bérod, c'est bien un nom de chez nous, il y en a aux Pratz, à Taninges, à Char-la-Croix, un peu partout. Je l'ai peut-être connue, votre servante, qui sait ?

— Ô sûrement non, dit Aubette, elle a vécu quand vous n'étiez pas encore né. Elle a été très dévouée à mon arrière-grand-père et son fils Nans qui était berger chez nous, a laissé aussi un bon souvenir.

— Vous êtes d'une grosse famille ? interroge à son tour monsieur Cantonnier.

— Ma mère était l'avant-dernière de sept, quatre garçons, trois filles. Mon grand-père Desmichels a eu des ennuis avec son aîné, Antoine, qui s'est marié contre son goût. Il l'a mis à la porte, lors d'une scène restée célèbre dans les annales de la famille. Quelque temps après, ma tante Marguerite s'est sauvée pour épouser un garçon qui était un voyou et mon grand-père en a eu une attaque qui l'a tué. C'était un homme dur et gorgé de sang, paraît-il. Ma grand-mère Félicie qui était douce, est morte un peu plus tard. La famille s'est dispersée. Il n'y a plus guère que des petits-enfants qui sont mes parents, mais que je ne connais pas : Une Vincente, fille de ma tante Marguerite mariée je ne sais où, son frère Faustin, mon cousin Ollivier, le seul qui porte encore le nom. Lui aussi est marié, mais ma mère ne les fréquente pas. Sinon, mes oncles ont à peu près tous disparu, mes tantes aussi ; le seul dont je me souvienne un peu, c'est un oncle Florestan qui était le plus jeune. Seulement, il est parti naviguer et puis moi j'étais en pension, je ne le voyais pas souvent et ma mère a si mauvais caractère…

Elle arrête ses confidences. Il y a des choses pénibles à raconter.

— Quand on est le plus jeune d'une famille, dit monsieur Cantonnier, on voit tout s'écrouler autour de soi.

— Oui, réfléchit Aubette, c'est triste.

Elle retombe dans le silence, puis elle dit :

— L'hiver se rapproche.

— Ah, l'été de la saint Martin est passé.

— Il est passé, dit Aubette. Jeudi dernier, je suis descendue au jardin, il faisait un temps merveilleux, une douceur de printemps, mais ça été vite fini et maintenant voilà bien l'hiver.

Elle pense qu'elle était fatiguée, comme accablée, ce jour-là, par ce gros soleil. Elle avait souffert de contractions de la poitrine et de battements de cœur. Il lui semblait traîner vingt kilos à chaque jambe. À la fin, elle s'était sentie si peu de force qu'elle était remontée à sa

chambre très tôt et ce fut dommage, car ce jour-là avait été le dernier de beau temps. Le vendredi il avait plu, le samedi aussi et depuis ce matin, le ciel est un couvercle gris posé sur ce dimanche.

Elle se tait encore, elle n'ose pas confier à cet homme presque inconnu, quelle soudaine lassitude de vivre a fait qu'elle est restée couchée jusqu'au milieu de l'après-midi. À quoi bon se lever, pour s'asseoir en bas, toute seule ? Autant être au lit. Se promener ? La campagne a pris un aspect mortuaire : Tout est bouilli. Il est tombé déjà deux fois de la neige. Les marronniers, après avoir, il y a un mois, mitraillé le sol de leurs durs marrons luisants, laissent pleuvoir avec une régularité d'averse, leurs feuilles jaunes, rousses ou vert acide. Il y en a de toutes petites, fines, transparentes, d'autres patinées, dures, grandes de plus de cinquante centimètres. Elles marquent à terre des traces d'oiseaux géants. Le sol en est totalement feutré par places, sur les talus. C'est doux à l'œil et quand on marche dedans, doux à l'oreille, c'est un bruissement de jupes de soie. Et déjà parmi toutes ces morts, à l'endroit d'où se sont détachées les tiges brisées qui font à terre des double croix ou des initiales, déjà, à l'aisselle des arbres, un bourgeon pointe contre le bois. Il prépare le printemps prochain, ce courageux. Il recommence l'inlassable travail de la nature, mère Gigogne. Il sera le chandelier de fleurs roses, puis la grappe de fruits à grosseur de noisettes, puis à grosseur de cerises, puis à grosseur de marrons qui se gonfleront pour un nouveau mûrissement sous l'écorce luisante, qui tomberont comme cette année, par centaines, qui se feront écraser par les roues des charrettes, par les fers des chevaux, par les talons des gens ; qui seront enfin, pour la plupart, inutiles à leur propre reproduction, inutiles à eux-mêmes. Famille dispersée, famille perdue et pourtant continuant à exister. Famille de marrons, famille Desmichels, famille de Saint-Aime. Aubette se redit pour elle-même un poème qu'elle a relu hier au soir :

> « La sève remonte,
> – toujours remonter ! –
> préparant sans honte
> son nouvel été.
> Le jardin dépêche
> tout son Niagara,
> s'il y a des pêches
> qui les mangera ? »

— Vous me parliez de la famille de Saint-Aime, reprend-t-elle, pour secouer sa tristesse, puis nous avons changé de conversation, mais ça m'intéresse beaucoup.

Monsieur Cantonnier relève le poids de son torse, penché vers le

feu.

— Nous n’avons pas changé. Nous en sommes venus à la vôtre, de famille, à la mienne…

— Et moi à celle des marronniers, termine Aubette.

— Comment ?

— Oui. Je pensais à ce gaspillage extraordinaire de force que fait la nature, autant chez les arbres que chez les hommes.

— C’est qu’elle en a beaucoup de force, quelquefois trop.

— Ça expliquerait alors, le retour inévitable des guerres ?

— Peut-être, approuve monsieur Cantonnier. Moi qui voit de près la campagne, j’y ai souvent réfléchi. Par exemple, un abricotier porte des milliers de fleurs, on dit : « Il aura au moins deux cents kilos, heureusement que la grêle les touchera. »

— Heureusement ? s’étonne Aubette.

— Oui, on dit « heureusement ». Et c’est là qu’il faut comprendre : La grêle tuant les trois-quarts des fruits, les autres pourront mûrir. Sinon, étant trop nombreux, ils sécheraient tous.

— Le bien par le mal alors ?

— On le croirait.

— C’est étrange, dit Aubette, j’ai toujours cru que le mal ne pouvait faire que du mal.

— Moi aussi je l’ai cru.

Une grosse bûche, attaquée par le milieu, s’écroule avec un jaillissement de clarté qui embrase la pièce. Aubette, dans le noir qui succède, regarde au dehors la cour déserte, martelée par une pluie de cataclysme, puis elle demande :

— Alors vous avez connu les de Saint-Aime à l’époque de leur fortune ?

Le grand corps se redresse tout à fait, on croirait qu’il se met au garde-à-vous d’un souvenir.

— Oui, ça vous intéresse ?

— Beaucoup. Cette pauvre femme que j’ai entrevue une fois dans ses loques, en haut de son escalier aux angles cassés, une autre fois évanouie dans ses dentelles noires sur le blanc de la neige, vous ne pouvez croire combien je pense souvent à elle.

— Cette pauvre femme, dit monsieur Cantonnier, c’est une grande dame.

— On le devine, dit Aubette.

— Vous savez qu'elle veut vous revoir ? Elle vous est très reconnaissante de votre secours et elle m'a demandé que vous alliez la visiter.

— J'irai. Très volontiers même. Mais vous la connaissez bien ?

— Oui.

Monsieur Cantonnier jette ce « oui » bref, puis se tait. Un paquet de corbeaux s'abat dans la cour avec des croassements. Ils sont gras et luisants, claquant du bec comme s'ils venaient de découvrir des cadavres.

— Je les déteste, dit Aubette, ils sentent la mort.

À côté d'elle, une voix reprend qui hésite d'abord, puis s'affermit, semble remonter une pente rude, avec des arrêts et des halètements. Aubette écoute, respectueuse.

— Si vous l'aviez connue dans ses dix-huit ans, avec ses robes claires, pleines de fleurs comme nos prairies de Savoie au mois de juin, vous auriez compris qu'on ne puisse plus l'oublier. Quand le vicomte Bruno l'a amenée ici en annonçant : « Je veux l'épouser », elle était une timide orpheline toute neuve, sortant d'un pensionnat. Il l'avait mise enceinte. Le Comte a hurlé : « Notre nom, notre caste… Je te déshérite ! » Le vicomte Bruno a demandé : « De quoi ? Tu n'as rien. » C'était vrai. Le vieux bandit avait tout mangé, en noces crapuleuses, en saouleries, en chasses, en autant de dépenses qu'il avait pu. Alors, le vicomte Bruno a ajouté à l'oreille de son père : « Elle est riche. » – « Approchez ma fille, vous êtes pardonnée. » Le mariage a eu lieu. Il était temps, l'enfant est venu un mois plus tard. Mon père qui était jardinier au château, est allé chercher la sage-femme en bas dans la vallée, mais le nouveau-né était mort à son arrivée, la mère agonisante dans un lac de sang, parce que, voulant éviter le scandale, les assassins avaient trop attendu. Mon père m'a raconté que tout était rouge autour d'elle, les draps, les mains des gens et les poignées des portes. Si elle n'y est pas restée, elle aussi, on ne sait pas pourquoi. Plus tard même, elle a encore eu Georges. Le Bruno a recommencé à courir les filles. On raconte qu'il voyait la Cortolezo et que Roméo est de lui, je n'en sais rien.

L'homme se tait à nouveau, puis se remet à parler, semble s'enfoncer plus profondément dans le passé :

— J'avais dix ans à l'époque, mais je me souviens comme si c'était hier, quand elle a recommencé à sortir après ses mauvaises couches. Elle arrivait doucement par la terrasse et elle s'appuyait à la balustrade. Sa robe, entre les colonnes, était plus bleue que le ciel. Un oiseau blanc se posait un peu au bord de la pierre, puis s'envolait avec fatigue, c'était sa main. Je travaillais au-dessous avec mon père, dans

la terre qui vous fait des doigts sales et je gardais les yeux relevés sur cet oiseau de main qui tout d'un coup n'était plus là. J'étais petit, mais mon cœur battait comme celui d'un homme.

— Vous l'aimiez ? demande Aubette.

— Je l'ai aimée dès que j'ai compris la vie. Je l'ai aimée jusqu'à maintenant.

— Jusqu'à maintenant ?

— Oui, répète monsieur Cantonnier, jusqu'à maintenant…

Il n'en dit pas davantage. Pendant ses paroles, le soir est venu, l'ombre a envahi la pièce, et le torse épaissi par le chandail de grosse laine, est retombé vers le feu.

— Je vous ennuie avec mes questions ? dit Aubette.

— Au contraire. Ça me décharge de parler de tout ça. Si vous saviez ! Ç'a été ma vie pendant cinquante années puisque j'en avais dix et que j'en ai soixante et maintenant que ça me quitte…

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Est-ce qu'on le sait, le pourquoi des choses ?

La voix de l'homme est devenue brusque. Elle parle dans le feu, contre le feu, lourde au-dessus de lui comme une fumée de bois mouillé.

— J'ai été mené par un père aussi dur que du fer. Mon oncle voulait que je sois prêtre. Il était Chartreux. Au temps de la séparation de l'Église et de l'État, quand son Ordre a été dispersé, il est venu chez nous. À peine si je savais lire, il me faisait veiller le soir sur les Évangiles. Ça m'intéressait, mais j'étais trop vivant, j'ai préféré devenir jardinier. J'aime toucher la terre, elle est reconnaissante comme de la chair. À vivre avec les paysans, je suis resté paysan comme à ma naissance. Quand on a rendu le couvent de Saint-Laurent-du-Pont à mon oncle, il est reparti et moi, je suis devenu ce que vous me voyez : un gros homme avec un pantalon rapiécé et des mains toujours terreuses. Voilà.

— Un brave homme, dit Aubette.

— Si vous voulez…

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

Il dresse son visage hors de la cheminée. Les yeux bleus qui sont clairs, même le soir, se posent sur Aubette :

— Puisque je l'aimais, dit-il, vous comprenez bien que je ne pouvais pas ?

La voix brusque est devenue soudain si douce, que le cœur sensible

d'Aubette se remet à battre un peu trop fort. Elle sent passer une aile invisible qui traîne à demi-déployée, une mollesse de plumes blanches, quelque chose sur quoi on voudrait s'appuyer pour dormir.

— Vous irez la voir ? demande-t-il.

L'innocence du regard bleu est sur elle, dans une supplication.

— Oui j'irai, dit-elle, mais quand ?

— Elle est toujours à la maison, vous êtes sûre de la trouver. Il a fallu ce jour de Toussaint pour qu'elle sorte. Elle s'entête chaque année à descendre elle-même au cimetière, sur la tombe de son premier enfant. Sinon, elle ne bouge pas. Quand vous aurez le temps, quand vous voudrez. Un dimanche, tenez, comme aujourd'hui ? Ou un jeudi où il fera beau. Ça vous servira de promenade et elle sera contente. Vous lui ferez du bien. Vous avez un sourire qui fait du bien.

Aubette écoute cette voix et elle écoute en même temps, dans le souvenir, celle de Rose Martel : « La vieille folle… »

— Elle n'est pas folle comme on le prétend ? demande-t-elle.

— Si, un peu, dit doucement monsieur Cantonnier. Oui, elle l'est un peu, c'est sûr. Ils l'ont rendue tellement malheureuse : Son beau-père, son mari, son fils, c'était trop. Elle était fragile vous comprenez, elle n'a pas pu résister.

Oui, une fois déjà il avait dit ça : « Elle n'a pas pu résister. Elle a tenu tant qu'elle a pu, puis à la fin, elle est tombée. »

— Et son fils ? questionne Aubette.

— Georges ? Pas méchant. Meilleur que les autres, mais plus faible. Il a trouvé le germe de son mal dans le sang vicié des Saint-Aime. Enfant, il prenait de ces colères à vous terrifier : Un jour, il a jeté un couteau droit contre sa mère. J'étais là. C'était pendant le goûter sur la terrasse. Je lui ai sauté dessus, sa mère m'a regardé, sinon je l'aurais tué. Après il pleurait dans des crises et demandait pardon. Son père, plus tard, s'est mis à vouloir devenir maire du village. Il a tant payé de verres d'eau-de-vie qu'il y est arrivé. Nous lui devons de ne pas avoir l'arrosage du canal et de nous battre avec nos terres sèches. Après, il a déboisé le côté de Pierre-Grosse, à la droite du château. Résultat : L'hiver suivant, tout le flanc de la montagne a été raviné jusqu'à l'os et les cultures de dessous, noyées de boue. Voilà ce que nous lui devons.

— Monsieur Saretti ne l'aime pas non plus, mais Bouquet en dit grand-bien.

— Parbleu ! Ils ont dirigé ensemble le déboisement et à la fin des travaux, le Bruno lui a versé de quoi ouvrir son hôtel. Alors, même à présent qu'il est mort, il en fait compliment.

— Tous ces gens, murmure Aubette, tous ces gens à comprendre, à aimer, à détester parfois, que c'est fatigant… Ou alors personne.

— Oui. Personne, c'est triste aussi. Je le vois pour mon compte. J'ai voulu rester seul par fidélité à un fantôme. Oui, c'est ça, à un fantôme. À une femme de soixante-dix ans, qui passe sa journée à se changer de robes.

— Ah oui ? dit Aubette.

— Vous ne le saviez pas ? Oui. C'est sa folie. Elle se croit toujours dans de grandes réceptions avec des princesses, des reines. Évidemment, elle est folle, je ne prétends pas le cacher, j'en souffre pour elle, mais je ne peux pas l'entendre dire. Vous n'avez pas remarqué comment elle se farde ?

— J'ai bien vu l'autre jour dans la neige. Mais j'ai cru que c'était une fois par hasard, pour sortir.

— Non, c'est tous les jours et plusieurs fois par jour et avant de se coucher. Et comme elle n'y voit plus, parce que ses pauvres yeux sont à demi-éteints, elle se met le noir sur le front, loin des sourcils et le rouge à un doigt de la lèvre… Ah quel malheur !

— Pauvre femme, dit Aubette.

Dans le silence qui suit, tourbillonne un grand souffle grondant.

— Le vent se lève encore, dit Aubette d'un ton nerveux. Il n'y a que deux mois que je suis ici, mais je le connais déjà, ce vent, je vous assure ! Je le déteste.

— Comme les corbeaux ?

— Comme les corbeaux, oui. Comme la neige, la pluie, la boue, la misère, tout ce qui est noir, froid, sale et méchant, tout ce qui fait mal aux pauvres humains.

— Vous êtes trop sensible, dit monsieur Cantonnier.

— Peut-être. C'est une maladie insupportable.

Le feu meurt et la cendre grise mange les dernières places enflammées sur les dernières bûches.

— On n'y voit plus, dit Aubette en frissonnant.

— Vous avez froid ? dit monsieur Cantonnier, il se fait tard. Vous devriez manger et vous coucher.

Ô, manger… dit-elle.

— Oui, manger ! J'ai déjà remarqué que vous ne mangiez guère. Faites-vous donc de bonnes soupes, bien épaisses, bien nourrissantes ?

— Je ne les aime pas du tout, malheureusement.

— Alors, des ragoûts de pommes de terre, de haricots, avec du lard et des saucisses ? Ou un bifteack saignant ?

— J'ai tout ça en horreur, dit Aubette.

— Qu'est-ce que vous aimez, alors ?

— J'aime… rêve Aubette, ce dont la guerre nous prive déjà : le lait, le beurre, de beaux fruits, une truite…

— Rien que ça ? Ah, je vois, des friandises de dame !

Aubette se lève. Monsieur Cantonnier rit d'un gros rire qui entraîne le sien. Elle tourne un commutateur. Debout tous deux, ils se voient dans la clarté vive de l'électricité. Le regard de l'homme vieilli, se repose bien à son aise sur les yeux confiants, sur la grosse bouche un peu naïve, sur l'ovale enfantin de la joue qui sont devant lui. Il fait lentement le tour de ce jeune visage :

— Vous avez une petite figure bien mignonne, dit-il.

Cette fois, la neige a tenu. Elle est tombée toute la nuit, fine mais constante, elle est restée pendant trois jours sur la terre et des flocons légers voltigent encore dans l'air.

— Le bon Dieu plume ses oies, dit Angèle Colombet en ouvrant sa fenêtre.

Elle fait déjeuner ses filles, les emmitoufle dans leurs fichus et les regarde partir vers l'école. Ensuite, elle épluche des pommes de terre qu'elle jette dans une marmite d'eau, déjà sur le feu. Enfin, elle ramasse sa vieille veste déteinte et se la serrant autour des épaules, elle part chez madame Saretti où une fois par semaine, elle va laver. Tout de suite en entrant, elle jette une exclamation :

— Hé ben, vous avez encore grossi ! Vous êtes aux derniers jours ?

— Oui, dit Augustine. Y faut que je me décide à partir chez ma mère. J'attendais ma cousine Zita, elle est arrivée hier.

— On m'a raconté ça, à la fontaine. Mais vous savez, moi, j'aurais pu m'en occuper de votre intérieur. Vous croyez que j'aurais pas été capable ?

— Vous avez trop de choses, ma pauvre : Vos petits, l'école, vos journées…

— Vaï, je suis assez costaude pour tenir le coup, vous en faites pas !

— Alors, mon mari va me descendre à la gare, je prends le train de deux heures, je couche à Marseille et demain midi je suis à Nice. Beau Dîou ! Ce sera pas trop tôt, j'en ai assez de leur saloperie de neige !

— Vous êtes comme la Demoiselle, vous ! Mais c'est long ce voyage, y faudrait pas que vous le fassiez en route, votre petit ?

— Ô non ! Y a pas de risques, j'en ai encore pour mes bons quinze jours. Pourquoi je suis comme la Demoiselle ?

— Parce que : Vous aimez pas la neige, vous avez peur de l'orage, vous êtes des femmes en sucre.

— Nous sommes pas en sucre, mais nous venons d'un pays de soleil. Vous autres…

— Moi ? Je viens pas d'un pays de soleil, moi ? Salernes, dites, c'est dans le Var, aussi ! Seulement je suis raisonnable, je me mets d'accord avec le climat.

— Votre Salernes, c'est le Var, si vous voulez, mais c'est pas le vrai Var. Et même son Méounes, à la Demoiselle, non plus, c'est pas le vrai pays du soleil. Le vrai pays du soleil, c'est les Alpes-Maritimes, et encore, pas toutes ! Puisque dans le haut, tu as Peïra-Cava avec la neige. Non, le vrai pays du soleil, le plus vrai de tous, c'est Nice, pas plus. Là, tu en as pas rien qu'un, d'oranger qui te mûrit son orange par miracle comme s'y te faisait une grâce, tu en as des centaines et des centaines dedans les jardins. Et tu as des fleurs que les mains te pètent des gros bouquets et tu as la mer qu'elle est si tiède que tu t'y trempes dedans à Noël et qu'elle est si bleue que…

— Dites un peu, vous le croyez, vous, qu'y a quelque chose entre la Demoiselle et le cantonnier ?

Augustine surprise, s'arrache à son rêve :

— Hé ? Quoi ? Qui dit ça ?

— Tout le monde. La mère Savel hier matin au lavoir et l'autre après-midi, j'ai rencontré madame Mastre que la receveuse y a raconté que sa cousine, en passant derrière l'école, pour aller faire d'herbe…

— La langue des gens, vous savez !

D'un geste large, Angèle s'enveloppe du grand tablier bleu des lessives :

— Mais quand même, dites ce que vous voulez, c'est pas trop chrétien ? Y va chez elle presque tous les soirs et je me demande de quoi y peuvent bien parler ? Tu y vois la lumière jusqu'à des dix heures que tous les braves gens sont couchés.

— Pas possible ? Vous croiriez que Payan y fasse la cour ? Pourtant nous le connaissons bien…

— Ah, si c'est la cour ou le jardin, je le sais pas ! Mais quand il était jeune, y paraît qu'il était chaud lapin.

— Moi, y m'a jamais manqué de respect, dit Augustine. D'abord c'est un ami de mon mari.

— Moi non plus, dit Angèle, c'est pas ce que je veux insinuer ! Mais on raconte bien que dans les temps, il avait un peu ses idées sur la vieille folle du château ? Non ? Vous qu'y fréquente votre maison, vous devez bien le savoir ?

Angèle baisse les yeux et arrange ses cheveux maigres dans un petit peigne édenté. Puis elle reprend d'un air réticent :

— Notez bien que je me permettrais pas de vous demander vos

secrets !

— Ô, dit Augustine, c'est vieux tout ça et personne a jamais pu démêler le vrai du faux. Pour la Demoiselle, je suis obligée de reconnaître qu'elle est un peu trop familière avec les hommes. Moi j'ai pas peur, je suis sûre de mon mari, je sais qu'y m'est fidèle, mais enfin, elle te leur parle dans la figure, avec son sourire à quatre francs quatre-vingt-quinze et ses yeux qui les regardent au plein des yeux…

— Oui, ce genre que « quand tu les prie de s'asseoir, y se couchent », comme y disait l'autre !

— C'est vrai, je vous avoue que des fois, je trouve qu'elle va fort. Seulement, moi, je suis d'un pays où on est beaucoup habitué à la liberté des femmes et je trouve qu'après tout, si Payan lui plaît, elle a bien raison de se le prendre. Y sont libres tous les deux.

Angèle Colombet pince la bouche et les deux rides qui l'encadrent, se creusent plus profondes.

— Je dis pas le contraire, mais enfin… D'abord il est trop vieux pour elle et puis quand même…

— Moi, j'ai les idées larges, conclut Augustine, je suis toujours pour l'amour.

— Moi aussi, approuve Angèle, mais vous direz ce que vous voudrez, y a aussi la chose que c'est d'un mauvais exemple pour les petites. Après vous vous étonnerez si elles sont mal élevées ?

— Ô, y faut pas exagérer ! Moi, je vois bien que quand même, ma Julia, elle a pas de vice.

— Les miennes non plus, Dieu garde ! Seulement…

— Non, moi je la critique pas, ce que je lui en veux, pas plus, c'est d'avoir dit en classe que nous étions des bâbiasses, nous qui les détestons tant à Nice, les italiens ! Parce que ça, elle l'a dit. Ma Julia, la pauvre, devant elle, elle a pas osé s'entêter, elle a reçu la gifle, mais c'était vrai. Non, ça je lui pardonne pas !

— Et vous avez bien raison. Les italiens, ça vaut les autres. C'est pas un déshonneur d'en être.

— Mais dites, nous en sommes pas justement !

— C'est ce que je veux dire : Total, ça se croit quelqu'un, ces Demoiselles d'école, et ça vaut pas le petit doigt d'une brave mère de famille.

Des talons de bois tapent dans l'escalier. Augustine se calme :

— Tè, voilà Zita qui descend, je vais vous la faire connaître.

La porte qui sépare le café de l'escalier, s'ouvre au fond, poussée

par une large main aux ongles vernis de rouge qui reste plaquée contre le bois.

— Bonjour ma belle ! dit Augustine. Tu as bien reposé ?

— Très bien, ma belle. Je me sens fraîche comme le blanc de l'œil.

Rose, grande, grosse, vernie de santé et de fard bien distribué, portant au-dessus des sourcils soigneusement tracés en arcs, une salade frisée de cheveux d'un noir d'encre, la cousine Zita rit au matin, avec deux yeux globuleux et une série de dents-platinées.

Augustine lance avec gaillardise :

— Pas vrai ma chérie, qu'y faut se prendre l'homme que tu en as envie, sans faire tant d'histoires ?

— Sûr alors, ma cocotte ! De qui vous parlez ?

— De la Demoiselle de l'école. Tu la connaîtras. Tu verras, c'est une veuve qu'elle a l'air sage, mais que…

— Oui, elle fait la petite bouche, mais elle a un gros appétit ?

— C'est ça !

Augustine et Zita se tordent de rire. Le ventre de madame Saretti bombe sous le peignoir à rayures dites allongeantes et saute par petits coups.

— Ton petit, vaï, au moins, tu lui fais danser la java de bonne heure ! s'exclame la cousine.

— Je te présente madame Colombet, Angèle, qu'elle viendra te laver ton linge tous les lundis. Et le samedi, elle te fera le nettoyage en grand pour que tu aies pas trop de peine, qué Angèle ?

Angèle retrouve son sourire :

— Sûrement madame. Bonjour madame. On parlait tellement, je vous ai pas même dit le bonjour, je suis été guère polie !

— Ô ça ne fait rien, dit la cousine. Alors, tu viendras deux fois par semaine ?

— C'est que vous savez, elle a pas beaucoup l'habitude de faire son ménage. Chez elle, elle est servie, dit Augustine.

— Vous avez une femme tout le jour ? demande Angèle à Zita.

— Une femme ? J'en ai cinq, faute d'une. Mais elles ont autre chose à faire qu'à balayer, mon petit, tu peux le croire !

— Ah oui ? dit Angèle désarçonnée par le tutoiement.

La cousine se tape sur les cuisses, de rigolade.

— Je te l'ai écrit, dit Augustine, on voit que tu étais jamais venue

ici ! Tu es dans un pays de sauvages. Tu peux pas te figurer ce qu'ils sont en retard. Une maison de rendez-vous un peu comme il faut, ils ont pas idée de ce que c'est. Si Angèle pouvait voir tes dix beaux studios avec tes fleurs peintes à l'huile sur les murs, tes bidets à l'eau courante, et tes divans pleins de coussins, elle en tomberait sur le cul !

— Vous avez tout ça ? murmure la femme de service.

— Oui. Et elle le quitte pour venir me garder le café trois semaines, vous croyez si elle est brave ?

— Ça me reposera un peu du travail, va ! dit Zita. Doudou fera marcher à ma place. Y les mène dur. Et puis on est sœurs de mère ou on l'est pas ?

— Pardi si on l'est ! Tè je t'embrasse ! remercie Augustine.

Les grosses femmes, toutes deux pleines à craquer de chair vermillonnée, serrent l'un contre l'autre leurs corps dont l'un porte un enfant. Angèle admire avec béatitude :

— Quand même, ça fait plaisir de voir des amitiés comme ça !

— Je te donne encore une larme de café, ma belle ? propose Augustine.

— Si tu veux, mais avec un peu de schnick alors. Tu sais que je l'aime bien arrosé. Ou si tu avais du vin blanc, j'aimerais mieux. Le matin, j'ai l'habitude de toujours prendre mon petit vin blanc, ça me soutient quand y a des coups de feu.

Elle s'assied en biais sur le bord de la table. Sa robe de chambre ouatinée, découvre un pyjama de satin rose et de petits pieds gras et courts qui dansent dans des mules à hauts talons. Angèle ouvre de grands yeux. Elle est un peu suffoquée. Elle se tire par force de son étonnement :

— Ah, mame Saretti, vous me donnez le savon et la poudre ? demande-t-elle. Les paroles longues font les jours courts. Je peux me prendre l'eau chaude ?

— Bien sûr. Mais buvez un petit coup de vin blanc avec nous avant, ça vous fera pas de mal.

— Allez ! consent Angèle. C'est pour trinquer à Jean-Claude.

— À la bonne nôtre, ma belle, dit Augustine.

— Tchin-tchin ! dit Zita.

— Que vous ayez des bonnes couches au moins, dit Angèle, pas comme moi pour mon Yvan, que je me suis toute déchirée, depuis le devant jusque derrière. On a employé les fers parce que j'étais beaucoup étroite et alors…

— Une belle saleté, les enfants, dit Zita. Parle-moi d'autre chose…

— Il a fallu me mettre quatre points, vous vous rendez compte ? Même à un endroit, on m'a mal recousue et y me reste des fronces.

— Quelle horreur ! dit Zita.

— Ô pourtant, dit Augustine, un beau petit garçon, avoue que c'est joli. Mon Jean-Claude, je suis sûre qu'il sera beau comme un ange et que tout se passera bien.

— Je vous le souhaite, dit Angèle. Merci.

Elle pose son verre et s'en va vers le lavoir qui est dans un courette, derrière la cuisine. En passant dans l'office, elle remarque la boîte de sucre, restée ouverte sur une étagère, elle en chipe vite quatre morceaux, qu'elle glisse dans sa poche. « Ce sera pour Mimi, pense-t-elle. Celle-là, elle en a jamais assez. » Puis elle ouvre le gros robinet et commence son travail.

Alors, en frottant le linge, elle pense avec allégresse que les femmes qui viennent au lavoir public : madame Savel, madame Drouille, la Cortolezo et les autres : la belle-fille du cordonnier, la cousine de la receveuse, la mère du charron borgne, elles en reviendront pas d'apprendre que les Saretti, que soi-disant, c'est des commerçants bien respectables quoiqu'y soient pas français, ils ont une cousine qui tient une maison de femmes ! « Et une riche qu'elle dit, avec des estudios, des machins à eau courante, des divans. » Il lui semble déjà s'entendre pérorer, les mains dans le savonnage des draps : « Quand même, vous en avez qui se gagnent l'argent facilement. C'est juste ça, dites ? Nous, nous se crevons pour faire manger nos petits et elles, ces putasses, elles sont comme des peintures fraîches. Et rondes à tout faire craquer ! Personne la commencera alors, la Révolution ? Qué malheur, ce qu'y faut voir au jour d'aujourd'hui ! Et puis vous parlez de devenir communiste ? »

Il lui semble y être, ses lèvres sèches remuent toutes seules et son battoir frappe sur le linge, comme sur ces dames trop bien nourries qui s'engraissent de couchées.

Après, on parlera un peu de l'institutrice :

« Et la Demoiselle, non ? Celle-là, c'est encore une qu'on voudrait pas critiquer, mais on y est obligé. Qu'elle fasse bien sa classe, on peut pas dire le contraire, mais enfin, vous croyez qu'elle pourrait pas un peu mieux se tenir, non pas de se faire remarquer, à rester chez elle jusqu'à des minuit, avec cet homme d'âge, que déjà il a eu une histoire dans le temps ? J'ai jamais vu un pays pareil, moi ! C'est pas dans l'endroit que je suis née, à Salernes que j'y ai habité assez longtemps, que vous trouverez des choses comme ça. Moi, je dis pas le contraire,

je vis avec un monsieur que c'est pas mon mari, mais c'est au vu et su de tout le monde. Je me cache pas. Et puis c'est la misère qui m'y force, c'est le besoin d'élever mes enfants, sinon, je me planquerais tranquille. Hé ben, qu'est-ce qu'elles ont tant de courir après les hommes ? Pour ce qu'y sont intéressants ! Y faut croire qu'elles sont portées sur la chose ? Moi j'en suis revenue. Mais ces filles, jeunes, veuves, qu'est-ce que vous voulez ? C'est privé, ça peut pas se tenir, ça y démange. C'est égal, pour une maîtresse d'école, elle aurait pu mieux se choisir que ce vieux. »

Oui, ce sera joliment régalant de faire aller sa langue sur de pareils sujets, tandis que les mains, non moins courageuses, soulèveront hors des bassins et y replongeront les toiles alourdies d'eau. Les voisines seront bien étonnées. Elles penseront : « Quand même, cette Angèle, je sais pas comme elle se débrouille, mais elle est au courant de tout. »

Pendant que la laveuse continue à travailler et à réfléchir, le groupe s'est augmenté de trois camionneurs qui sont entrés dans le Café pour boire l'apéritif. Ils viennent d'enlever de devant la Coopérative, un chargement de ce moût de raisin fermenté qui, ayant déjà donné le vin et l'eau-de-vie, ne peut plus maintenant servir que d'engrais. Et le tas de ces grappes, pressées jusqu'à l'assèchement, a une odeur tellement pénétrante qu'elle en imprègne les vêtements et la peau même de ceux qui les transportent. Aussi ces trois hommes sentent mauvais à un point insupportable. Dès qu'ils ont commencé à boire en faisant les gracieux à cause de cette belle femme bien fardée, en pyjama de satin, Zita a demandé :

— Mais qu'est-ce que c'est qui cocotte comme ça ? On croirait qu'y a des rats crevés, ici ?

Les trois hommes, d'un même geste honteux, ont baissé le nez dans leurs verres. Ils le savent bien qu'ils empestent l'air partout où ils passent et ça n'a rien de drôle. « C'est vrai, on est là, on est content, on a un moment de repos, on rencontre une poule gironde et on sent mauvais de partout, vous croyez que c'est pas poissant ? » Enfin, comme ils n'y peuvent rien, ils sortent, en disant d'un air gêné :

— Au revoir, mesdames.

Augustine, après leur départ, éclate de rire : Tu m'as fait manquer, dit-elle à Zita. Tu as pas compris que c'est eux, ces trois types, là, qui portaient cette odeur ?

— Pas possible ? Et pourquoi ?

— C'est la raque qui leur laisse ça dessus.

— La raque ?

— Voui. Le moût de raisin pressé par la machine et les alambics.

— Hé ben, qué saloperie ! Des clients comme ça, y paieraient bonbon que je les voudrais pas chez moi.

— Je te comprends, dis, c'est pas de ton genre.

À cette minute, entre un jeune blond en costume de sport qui commande un vermouth, le boit avec élégance et s'en va.

— Un touriste, précise Augustine.

— Ça oui, c'est du chouchou ! soupire Zita. Je te lui aurais bien glissé ma carte, à celui-là. Et même j'aurais donné de ma personne.

— Qué garçasse que tu es !

La porte s'ouvre à nouveau et c'est Julia, toute réjouie de tomber au milieu des gros rires de sa mère et de sa marraine. Elle est embrassée à baisers claquants.

— Déjà onze heures ? s'exclame Augustine. Vaï, elle est pressée de se débarrasser de vous, la Demoiselle !

— Hé bien sûr, dit Zita, si son chéri l'attend ?

Deux hommes sont entrés derrière Julia. L'un c'est Saretti, l'autre, Marceau Payan. Il a juste le temps d'entendre la remarque et la réponse. Il se retourne brusquement et regarde en face les bavardes. Il porte sur son visage, un nouveau souci qui n'y était pas il y a trois mois, mais aussi une sorte de joie qui le rajeunit. Il regarde cette grosse brune vulgaire, chargée de fard, de rires et de bijoux, qui est la cousine qu'on lui a présentée hier. Elle ne lui plaît pas beaucoup, il connaît le métier qu'elle fait et avec quel argent elle achète son rouge et ses brillants. Il n'est pas indigné, non, c'est un homme, il sait que puisqu'il y a des hommes, il faut des femmes comme ça ; il sait qu'Augustine Saretti trouve naturel de la laisser au café, de lui confier son mari, sa fille, sa maison, mais il ne veut pas que cette femme parle de la Demoiselle. Ça non, il ne pourrait pas le supporter.

— Angèle ! crie Augustine. Préparez-vous à partir, les petites sont sorties.

— Pas possible ? crie la laveuse. Déjà ? Hé ben, elle vous les garderait pas cinq minutes de plus, cette maîtresse. Mademoiselle Reybaud quand même, elle faisait mieux son devoir !

Et Angèle Colombet paraît à la porte de la cuisine avec un visage outragé.

— Pardi ! Y faut croire qu'elle a mieux à s'occuper, redit Zita.

Elle rit et tout son clinquant saute sur sa grosse poitrine. Le cantonnier, appuyé au comptoir, la fixe au plein milieu de son visage arrogant.

— Quoi ? lance-t-il. Qu’est-ce que vous voulez dire dans votre genre ?

— On vous a pas parlé, répond Augustine. Vous êtes bien sensible !

— Laisse ça tranquille, dit Saretti. Tu sais bien, les femmes y faut que ça bavarde. Viens prendre ton pastis, va, ça vaudra mieux.

Marceau Payan se détourne du groupe pour répondre à son ami :

— Merci, ne m’en verse pas.

— Tu l’as déjà pas bu hier au soir ? Qu’est-ce qu’y t’arrive ?

— J’ai un peu mal à l’estomac.

— Pas possible ? Hé ben, ça te guérira !

Mais Marceau Payan bouche énergiquement de sa main, l’entrée de son verre. Il écoute le souvenir d’une voix douce et pourtant grondeuse qui disait ce dimanche au soir : « Ah monsieur Cantonnier, je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble avoir remarqué que vous buvez un peu trop d’alcool… »

Aubette, jetant sur sa classe son premier regard circulaire de huit heures du matin, voit tout de suite les absences :

— Et Germaine Barthélémy ? demande-t-elle. Et Jacqueline Mastre ?

Léonie Drouille la renseigne :

— Elles peuvent pas venir, y a encore trop de la neige.

— Et Gina Martel ?

Rien ne répond cette fois que des murmures. Enfin la voix de Marie-Louise Savel lance :

— Y paraît qu'elle est malade.

Déjà Mimi Zarcoff manque parce qu'elle a une angine. Graziella est enrhumée depuis hier. Cela fait cinq sur quatorze. Ça se connaît.

— Mettez-vous toutes sur deux bancs devant moi, dit Aubette. Je vous verrai mieux et vous aurez plus chaud.

Elle ne peut pas supporter ces places vides, on croirait que les petites sont mortes. Après le bruit des pieds traînés et des cartables transportés, Aubette ramasse dans un regard attentif ce qui lui reste d'élèves : Deux Cortolezo, une Zarcoff, une Drouille, une Saretti, une Savel, deux Rouquet, une Blanc. Et c'est tout. Faire la classe pour neuf élèves, ce n'est pas bien intéressant. Pourtant, il le faut, elles sont venues de leur maison, elle se sont levées à sept heures dans le froid et le vilain matin de décembre, elles sont là avec leurs devoirs faits, leurs leçons apprises, il est naturel que la Demoiselle y soit aussi, même si ses pieds et ses mains sont comme de la glace et si elle a soupiré en quittant la chaleur du lit. Elle pense : « Relevons les coins de la bouche, » Puis elle dit :

— Eh bien commençons : Je vais vous donner le résultat des compositions françaises de samedi dernier. Première : Germaine Barthélémy, seconde Gina Martel, troisième Alexandra Zarcoff, quatrième Albane di Cortolezo ; les autres malheureusement ne valent absolument rien.

Elle se revoit les soirs précédents, corrigeant ces rédactions. Après

quelques jours de pluie, la neige avait recommencé à tomber. Un matin, voulant ouvrir la fenêtre basse de sa cuisine, elle avait senti une résistance. Elle était sortie pour se rendre compte : Il y avait un mètre de neige devant sa porte, un mètre de neige tombée dans la nuit. Elle était restée stupéfaite. Monsieur Cantonnier et Roméo dont c'était le travail, étaient venus déblayer devant les volets et faire un chemin, de sa porte à celle de la classe. Dans les cours aussi, ils avaient enlevé de grosses pelletées de neige dont il avaient fait des tas dans les angles. Aubette avait offert du café bien chaud aux deux ouvriers. Elle avait senti se poser sur elle, le franc regard bleu de Marceau Payan et ces noirs rayons de flamme que lancent les yeux de Roméo di Cortolezo.

La semaine avait été longue. Impossible de faire un pas dehors. Aubette espérait toujours pouvoir monter au château, comme elle l'aurait voulu, mais entre la pluie battante et la neige, il n'y avait pas eu moyen. Alors elle avait lu encore plus que d'habitude, puis elle avait donné des rédactions à faire pour pouvoir les corriger. Les rédactions, c'est toujours passionnant, on y devine les tendances de chaque caractère. Justement, ce jour-là, la neige ayant un peu fondu, Germaine Barthélémy avait pu venir, Gina Martel n'était pas encore malade, Aubette comptait sur leurs sensibilités pour lui faire de bons devoirs et, en effet, elle n'avait pas été déçue. Le sujet était : « Racontez la plus belle journée de vos vacances. »

Gina avait commencé ainsi : « Un matin du mois d'août, ma maman devait aller dans une ferme, chercher de l'orge pour nos poules qui n'en avaient plus. Les pauvres poules bien malheureuses, réclamaient tout le temps, mais nous ne pouvions rien leur donner et ça me faisait de la peine. Alors ma maman et moi, nous avons parti au lever du soleil, par le côté de Pierre-Grosse. D'abord nous avons marché par une large route plataniѐre toute couverte d'un bel ombrage… »

Pour ce « plataniѐre », Aubette aurait donné la première place à Gina, s'il n'y avait pas eu les : « nous avons parti », et « nous avons marché par ». C'est ce qu'elle explique maintenant à ses élèves :

— « Plataniѐre », évidemment, ce n'est pas français, nous pourrons feuilleter tout le Larousse sans trouver ce mot, mais il est si joli, si original, que je l'accepte volontiers.

Elle sourit à la ronde, heureuse de croire être comprise, parce qu'elle rencontre des sourires. Sa surprise sera grande, le lendemain, en entendant Julia, crier grossièrement à Louisette Bouquet dans une bousculade : « Espèce de sale plataniѐre. »

Elle continue :

— Maintenant, je vais vous lire en entier le devoir de Germaine, parce qu'il est plein de ces qualités que toutes les petites filles

devraient avoir : Bon caractère, gaîté, gentillesse, courage, respect pour les vieillards. Écoutez sagement : « Un matin de mes vacances, je venais juste de me réveiller et je me disais en lui regardant la figure : « Ma pauvre grand-maman, tu as l'air bien fatiguée. Tu dors avec tous tes plis autour des yeux, comme pour les tenir encore fermés et moi je me dis qu'il va falloir que tu te lèves à cinq heures comme tous les jours, pour aller donner à manger à tes deux cochons qui crient comme des perdus et à tes lapins et à tes poules. Alors je me dis, si je me levais sans faire de bruit et que j'aille faire tout ce travail à ta place ? Je me dis que ce serait bien gentil de ma part et je me lève et personne m'entend. Je donne la pâtée, et l'herbe, et le grain et tout le monde est content. Et quand ma grand-maman se lève avec son vieux bras tout tordu, elle en reste surprise de voir que j'ai tout fait. Elle m'embrasse et elle me donne un sucre et du pain. Je suis été bien contente tout le jour. »

Aubette relève ses yeux clairs :

— La joie du devoir accompli, du sacrifice consenti librement, voilà ce qui a rempli pour votre compagne, la plus belle journée de ses vacances. À cause de cette preuve de son bon cœur, j'ai été indulgente pour les fautes de style, les répétitions : « Je me disais, je me dis ; faire, faire ; je donne, elle donne… » Et surtout cette tournure défectueuse du verbe être que vous employez toutes, en écrivant : « Je suis été », au lieu de : « J'ai été ». Le verbe avoir, souvenez-vous en ! Mais j'estime que ce sont de petits détails, à côté du joli sentiment qui a dicté cette rédaction. C'est pourquoi j'ai donné la meilleure note à Germaine Barthélémy et, après elle, Gina Martel. Je regrette bien qu'elles ne soient pas venues. Tu dis que Gina est malade, Marie-Louise ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Marie-Louise se lève :

— Je sais pas, Moiselle, c'est sa maman qui est venue chercher le pain et qui a dit comme ça à la mienne : « La petite ne veut ni manger, ni rien. On croirait qu'elle a plus qu'à bader mourir. »

Julia Saretti éclate de rire.

— Il n'y a rien de drôle là-dedans, Julia ! Tu es stupide. Pourquoi ris-tu ?

Julia baisse la tête :

— C'est « bader mourir » Moiselle…

— Eh bien, tu ferais mieux de te corriger toi-même, parce que tu parles assez mal et aussi en écrivant, parce que tu écris encore plus mal. Pour te punir de ce rire déplacé, je vais lire à voix haute ta composition. Et crois-moi, s'il y avait eu douze devoirs au lieu de dix,

tu aurais eu la douzième place.

C'est au tour des autres de rire.

Aubette lit : « La plus belle journée de mes vacances, c'est un dimanche où ma tante Luigi, qu'elle est placée bonne à l'hôtel de l'Univers, à Fortbraquier, elle est venue passer un dimanche avec nous. Alors, mon papa a espillé un gros lapin et alors ma maman, elle a fait le civet et ma chatte Moussette, elle a lippé l'assiette du sang, et elle a farfouillé dans les tripailles. Moi j'ai mangé du foie et puis la tête que je l'aime beaucoup et elle était beaucoup bonne et la sauce du civet beaucoup plus bonne que celle de l'hôtel de l'Univers, ma tante a dit, et que celle de l'hôtel Bouquet, ma maman a dit. Et nous avions tout le moure pastissé de sauce et le ventre gros comme une cougourde. »

Aubette s'interrompt pour calmer le fou-rire qui courbe les élèves sur leurs bureaux, Julia fait la tête.

— Tu vois Julia, comme c'est amusant quand on se moque de vous ? Moins que de se moquer des autres, n'est-ce pas ? Mais toi, tu le mérites. Passe au tableau, je vais te dicter tous les termes impropres de ton texte, cela t'aidera à te corriger. Tes compagnes pourront d'ailleurs aussi prendre une leçon.

Front têtu, baissé vers ses chaussures, Julia tient la craie :

— Écris ces mots au-dessous les uns des autres, dit la maîtresse : « espillé, un tiret, farfouillé, un tiret, tripailles, un tiret, moure, un tiret, pastissé, un tiret, cougourde, un tiret » ; c'est fini. Je passe sur les « beaucoup bonne, beaucoup plus bonne, » et toutes les vulgarités de ton devoir. Oui, il est vulgaire ton devoir, il est d'un matérialisme écœurant. Il n'y a donc que la nourriture qui compte pour toi ?

— Le manger, c'est bon ! dit Julia qui reprend de l'audace.

— « Le manger », encore un terme impropre. Mon Dieu, que vous vous exprimez mal, mes pauvres petites ! « Le manger », c'est bon, oui, il faut manger, on le sait, mais il y a autre chose. Regarde Gina, comme elle a su voir la poésie de « cette large route platanière, couverte d'un bel ombrage » ? Il ne vous semble pas y être en promenade, sur cette jolie route, sous la voûte verte des platanes ? Oui, n'est-ce pas ?

Aubette n'attend pas qu'on l'approuve, elle continue :

— Quant à Germaine, ce qui nous touche dans sa rédaction, je vous l'ai dit : C'est son cœur. J'espère que vous l'avez senti comme moi ?

À propos des grosses fautes de Julia, nous allons faire un exercice très salutaire à toutes. Vous allez me dire quel est le mot français qui correspond à l'expression de patois argotique, employée par votre compagne et elle l'inscrira en regard. Tu as compris, Julia ?

— Oui, Moiselle.

On commence :

— « Espillé » ? lance Aubette à voix très haute. Silence.

— Nettoyé, dit Marie-Louise Savel.

— Estripé, dit Alexandra.

— Vidé, dit Léonie Drouille.

— Oui, réfléchit la maîtresse, mais aucun de ces mots ne répond à la signification exacte qui est « enlever la peau ».

— Dépouiller ! crie Marianne Bouquet.

— Dépouiller. Très bien Marianne.

— « Lippé » ? interroge Aubette.

— Léché, dit encore Marianne, la première.

— Très bien.

— « Farfouillé » ? Notez bien que farfouiller est français. Voyons le dictionnaire : « fa… far… farfouiller » Oui, c'est français, mais ce n'est pas très élégant, il vaut mieux ne pas s'en servir.

Elle s'arrête soudain, parce qu'elle pense à ce livre lu récemment : « L'amour et l'Occident », par Denis de Rougemont où elle a trouvé dans les vers d'un troubadour cathare, le mot « copain », qu'elle avait toujours cru être de l'argot : « À mon copain fidèle, soit aide et bienvenue. » Elle relira ces vers, ce soir, ils sont doux. Elle revient à son débat :

— Qu'est-ce que tu aurais mis, toi, Marie-Louise ?

— Tripoté.

— « Tripoté dans les tripailles », c'est encore plus horrible ! Toi, Marianne ?

— Fouillé, dit Marianne.

— Oui… de toutes manières, l'image est bien laide. Continuons : « tripailles » n'étant que l'aggravation de tripes, inutile de nous y arrêter. « moure ». Ah, « moure », ça vaut la peine ! Qu'est-ce que c'est qu'un moure ?

— Une figure, une tête, un museau !

Tous ces mots ont jailli ensemble.

— « Le mourail », dit Léonie Drouille, c'est la voilette que des fois, des dames portent. Ma grand-maman quand elle en voit une, elle dit : « Aquello grande bringue qu'elle a le mourail ! »

La maîtresse rit avec tout le monde. Mais à cette minute, Alexandra

pousse un cri joyeux :

— Ô, le soleil !

Et c'est vrai. Un rayon de soleil, dans la cour, rosit la neige. Aubette lui fait un regard amical. Pourtant il faut travailler.

— Le « moure », donc, c'est le visage, dit-elle. Bon, maintenant « pastissé » ? « pastis » est un mot essentiellement régional. « Le pastis », c'est quoi exactement ?

— Le pernod !

Marianne et Louisette Bouquet, Julia Saretti, Alexandra Zarcoff et Marie-Louise ont répondu ensemble. La voix de Léonie Drouille n'arrive qu'un peu en retard.

« Ça, elles le savent toutes », pense Aubette.

— Oui, c'est le pernod, dit-elle, qui en est le symbole, mais c'est plutôt un mélange que ce mot veut dire, je crois, puisqu'il s'applique à tout ce qui n'est pas net : les affaires embrouillées, les discussions, les batailles. Ici, pour Julia, il veut dire « englué », n'est-ce pas, Julia ?

— Oui, dit Julia, nous étions pastissés de sauce.

Prends l'habitude de dire « englués » et écris-le sur le tableau.

« C'est égal, pense encore Aubette, « pastissés » fait bien mieux image. »

Elle continue :

— Pour terminer ce jeu qui est un enseignement, il ne nous reste plus que « cougourde » ? Que signifie cougourde ?

— Courge, dit Marthoune Blanc jusque-là dédaigneuse.

— Courge, oui, tout le monde le sait. Pourquoi n'as-tu pas mis courge, Julia ?

— Parce que maman dit toujours cougourde.

— Maman aussi, appuie Alexandra. Elle dit : « À la descambalade, les cougourdes, elle y vont seules ! »

« Descambalade ! » Qu'est-ce que c'est encore, ce mot ? reproche la maîtresse.

— Descambaler ! Descendre ! courir !

Toute la classe est debout : « Descambalade » ! Ça fait remuer les jambes.

— Moiselle, on pourra pas sortir à la récréation ? Y fait soleil.

— Oui, oui, Moiselle ! Y fait soleil.

— Vous vous tremperez les pieds, dit Aubette.

— Non, non, Moiselle !

Toute la classe est en tumulte. Et le soleil, comme pour appuyer la demande générale, vient étendre son rayon sur le bras d'Aubette et reste là comme un chat familier.

— Dans un moment, dit-elle, finissons notre leçon.

Ah, ce soleil, si elle n'écoutait que son plaisir, comme elle irait vite vers lui ! Mais Aubette et la Demoiselle, cela fait deux. Elle se tourne vers Julia :

— J'espère que tu as compris la leçon et que ton prochain devoir sera écrit en meilleur français, n'est-ce pas ? Retourne à ta place.

— Oui, Moiselle.

L'ordre est revenu.

— Je vais maintenant, vous lire un devoir auquel je n'ai pas donné de note, ni bonne, ni mauvaise, parce que l'élève qui l'a fait, n'est pas dans la classe.

— Jacqueline Mastre ? dit une voix.

— Non. Cette élève-là n'est jamais dans la classe, elle n'y vient jamais, elle n'y viendra jamais, j'en suis bien sûre.

— Qui c'est, Moiselle ? ose demander Julia.

— C'est, dit Aubette, la personne qui a fait la rédaction de Marthoune Blanc.

— Moi ?

Marthoune a quitté cet air d'indifférence qu'elle avait depuis le début.

— Oui, ma petite fille. Car ce n'est pas toi qui as fait ton devoir. Dis la vérité ?

— Mais si !

L'élève soutient d'un œil audacieux, le regard de la maîtresse.

— Non, Marthoune, ce n'est pas toi. Sois sûre que ce n'est pas la peine de me mentir.

— Mademoiselle…

— Je vais lire cette rédaction à voix haute, continue Aubette et nous verrons ce qu'en pensent tes compagnes : « Les vacances sont toujours très belles pour moi, parce que je m'y amuse beaucoup. Chaque jour, ma maman reçoit des gens charmants et m'emmène en visite chez eux. Alors on prend le thé ou le porto dans notre joli salon et dans celui des personnes qui nous invitent. Un après-midi de cet été, madame Derbez-Lebois qui ont une grosse situation dans les minerais,

m'a envoyée chercher par son chauffeur en livrée noire à boutons d'argent. J'ai regardé jouer au tennis, les dames avaient des robes de Paris et les jeunes gens étaient très chics. C'était tout à fait swing. Voilà la meilleure journée de mes vacances. »

Un silence de mort succède à cette lecture, puis soudain un rire fuse, léger comme un égouttement de source, puis s'enfle et devient ruisseau, rivière, torrent. La maîtresse crie :

— Taisez-vous ! Je vais vous priver de récréation.

Le silence retombe.

— Tu vois, Marthoune, dit-elle, voilà l'effet de la composition abracadabrante que tu as cru pouvoir me présenter : De l'orgueil, de la prétention, de la désinvolture déplacée chez une petite fille. Tout nous signale que ce n'est pas toi qui as fait ta rédaction, il vaut mieux que tu l'avoues.

— C'est maman, murmure l'élève vaincue, je ne savais pas quoi mettre, alors…

— Et pourquoi ne savais-tu que mettre ?

— Parce que, soupire Marthoune, je m'embête tellement pendant les vacances !

« Pauvres enfants, pense Aubette, les unes n'ont pas assez, les autres trop. »

— Eh bien, dit-elle, je ne veux plus vous ennuyer avec ces compositions. Nous avons fait un très bon travail. Pour vous en récompenser, nous allons prendre la récréation dix minutes plus tôt. Si jamais le soleil s'en allait !

Non, le soleil ne s'en va pas. Au contraire, il semble briller avec plus de force. Bientôt les petites mains s'enfoncent dans la neige et la pressent et la roulent.

— Faisons un bonhomme ! crie Julia.

C'est ici qu'Albane di Cortolezo se montre. En classe, on ne l'entend pas. Elle n'y est peut-être pas. Son corps mince, brun, souple comme une écharpe, se penche vers son bureau, sa longue main patricienne, « la main de Laura de Dianti », pense toujours Aubette, guide le porte-plume au long du cahier, le tenant comme on tient un sceptre ; le visage où les cils longs font une ombre délicate, où la forme des lèvres est un arc parfait, où l'ovale est une merveille de courbe, tout cela est présent. Mais l'âme ? L'âme est absente, c'est sûr. Tandis qu'ici, devant cette matière froide qu'elle modèle tendrement, Albane a son âme dans ses gestes.

Aubette s'approche. Déjà une ressemblance se marque dans les

traits tirés du bloc de neige.

— Monsieur Cantonnier ? s’étonne Aubette.

Un regard mouillé de gratitude, lui répond.

— Vous l’avez reconnu ?

— Mais tu es très forte, tu sais ?

Les mains modeleuses s’immobilisent sur les épaules de la statue. Et le magnifique visage pur de l’enfant, se lève vers Aubette.

— Je voudrais tant être sculpteur ! dit-elle passionnément.

Lettre de la maison, pense Aubette dès son réveil, il faut vite répondre.

C’est jeudi. Il fait froid, mais un soleil, persistant depuis quelques jours, fond lentement la neige par endroits. Là ou elle reste, dans les creux, on croirait qu’on a étendu une lessive de géant. Aubette a tout son temps bien organisé, sa journée prête : Elle va écrire, se lever, déjeuner, s’accorder une toilette plus longue que les autres matins, ranger un peu ses affaires, midi ne sera que trop vite là. Ensuite, aussitôt qu’elle aura mangé, elle montera au château. Elle veut aller visiter Gina malade et la Comtesse de Saint-Aime.

D’abord elle écrit : « Mes chers parents, j’ai bien reçu votre bonne lettre. Je vous remercie d’avoir compris que je ne veux pas quitter mes petites pour Noël, à cause du bel arbre que je leur ai promis, mais c’est entendu, je passerai le premier janvier avec vous. J’arriverai à Méounes le 26 au soir et j’y resterai jusqu’au 3 janvier. Je suis toute contente à l’idée de vous embrasser mieux que je ne le fais ici… »

Elle reste le stylo suspendu. Que dire encore ? Rien ne vient. Elle ajoute : « Il fait froid, mais assez beau. Baisers bien affectueux. Aubette. »

Elle cachette l’enveloppe, met l’adresse et saute du lit. Pas chaud encore ce matin. Vite préparer le café. Elle descend. Elle va ouvrir grands ses volets de cuisine, qui ne sont jamais fermés en plein, parce que Mastre passe vers les six heures et lui emplit de lait sa petite casserole bleue. Elle étend les doigts pour décrocher l’espagnolette qui tient les contrevents croisés, et alors elle voit quelque chose pendu.

Qu’est-ce que c’est ? Un paquet vert et humide de longs herbages à feuilles fines qui se rejoignent sous une ligature de raphia et qui semblent emprisonner un objet dur. Elle le soulève de la main, c’est assez lourd et c’est assez froid. Elle le pose sur la table, coupe le raphia et défait les herbes :

— Ô la belle truite !

L’exclamation de surprise a jailli seule. Mais c’est vrai que c’est une belle truite. Qui a pu la lui apporter ? Qui est venu dans le froid

matinal, faire ce cadeau à la Demoiselle ? Elle ne s'interroge pas longtemps. Qui ? Sinon celui à qui elle répondait ce soir de dimanche, auprès d'un feu de bois : « J'aime le lait, le beurre, une truite », sinon l'homme qui lui a parlé de cette enfance au bord d'un torrent, dont il a conservé le goût d'aller, dans les eaux noircies par la nuit, saisir d'un geste lent, les truites dormantes. Mais pourquoi ? Pourquoi les poissons rouges dans le bassin, les grosses pommes ou les noix trouvées sur l'appui de la fenêtre, la branche de houx brillante de baies, pourquoi ce cadeau encore ce matin ? Monsieur Cantonnier… L'esprit d'Aubette rêve, tandis que ses doigts caressent la peau tachetée du beau poisson. Elle se souvient de ses confidences : « Quand j'ai eu la pelle », a-t-il raconté. « J'ai eu la pelle », orgueil naïf ! Il veut dire qu'on lui a confié le maître-outil de son travail. « J'étais l'aîné de sept, vous comprenez, des grands-parents aux parents, tous pauvres. Mon oncle voulant me faire prêtre et moi ne voulant pas. Mon père est descendu de sa montagne, parce qu'on croit toujours qu'en descendant ce sera plus facile. Ici, il a trouvé cette place de jardinier au château que personne n'acceptait à cause du vieux comte qui, dans ses jours de colère, passait à cheval à travers les massifs et cinglait de sa houssine, fleurs, bêtes et gens. Mon père est resté parce qu'il était trop sauvage pour aller ailleurs. Bruno de Saint-Aime, bien plus grand que moi, me faisait allonger à terre pour me battre, mon père me défendait de me plaindre, ma mère me mettait un pansement de feuilles de velours macérées dans l'huile. Quand le vicomte s'est marié avec Éveline (elle s'appelle Éveline), mon père mort, ma pauvre mère et mes frères remontés dans notre montagne, je suis devenu le vrai jardinier. Je vous ai dit comme parfois je la voyais sur sa terrasse c'était mon bonheur. Mais un jour, il a fallu que je m'en aille… Il y avait eu une scène épouvantable, il l'avait giflée devant moi, elle était grosse à pleine ceinture de son fils Georges. Je regardais, j'aurais voulu le tuer, je ne pouvais rien dire. J'ai donné mon congé le lendemain. Ça avait l'air lâche, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? J'avais les mains liées par ma médiocrité. Je suis devenu l'aide-cantonnier du vieux Bargeron, qu'après j'ai remplacé. Puis il y a eu la guerre de quatorze, le comte Bruno y a respiré les gaz dont il est mort plus tard, crachant ses poumons. Moi qui aurait préféré y rester, je suis revenu, avec juste une blessure qui m'a valu mon poste et c'est alors qu'on m'a donné la pelle. Oui, je croyais bien ne plus revoir Éveline… La veille de mon départ, dans le trouble général, j'avais profité de monter au château, j'avais presqu'osé lui avouer que je l'aimais, je lui avais laissé tout mon pauvre argent économisé pièce à pièce, je lui avais remis ma montre pour son fils. Elle est belle ma montre, vous voulez la voir ? » Monsieur Cantonnier avait tiré de sa poche, au bout d'une Régence en réseau d'argent niellé d'or, une lourde montre qu'il avait présentée à Aubette : La montre des Compagnons. Le grand-père Payan avait fait son tour de

France, avec elle dans la poche. Aubette l'avait prise dans sa main et l'avait admirée. Oui, elle était belle. Ronde, douce et savonneuse au toucher. Trois cercles d'émail, bleu, blanc, rouge, encadraient le cercle intérieur en argent, où étaient écrits en capitales, les mots : « HONNEUR, PATRIE, GLOIRE AU TRAVAIL, VIVE LA FRANCE. » Sur l'autre face, dans le même cercle, il y avait : « LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, VIVE LA RÉPUBLIQUE. » Et au milieu, en fine gravure noire, deux fortes mains s'étreignaient, le gros pouce serrant les quatre doigts, dans le bon geste solide de l'amitié. On sentait qu'il serait dur de séparer ces mains unies. À l'autre bout de la Régence, un médaillon octogonal, orné d'or fileté, s'ouvrait sur deux photographies : « Ma mère, avait dit Marceau Payan ; l'autre je l'ai volée, c'est Éveline. » Aubette avait regardé ces deux visages de femmes, pôles de la vie de cet homme, images effacées dont le temps avait pâli le lustre comme dans l'existence quotidienne ; l'une, vieille paysanne à fichu sombre, l'autre, jeune femme au sourire pathétique, aux yeux clairs, déjà un peu égarés.

Et ce matin où elle reste à réfléchir, ses doigts glissant sur la peau froide de cette truite, Aubette se dit : « Quel brave homme ! C'est un homme comme ça qu'il faudrait aimer, si on était raisonnable. » Mais il est difficile d'être raisonnable, quand on est une veuve de vingt-cinq ans, avec des yeux tendres et une grosse bouche sensuelle, avec un lourd paquet de cheveux odorants et un corps qui a connu les caresses. Non, il est certain qu'on n'est pas raisonnable et que vos rêves de la nuit ne vous apportent pas la vision de cet homme si brave. Ils ont moins de trente ans, vos rêves de la nuit, mon Aubette, des cheveux épais comme les vôtres, un grand rire courageux et des regards pleins de jeunes ardeurs.

Elle se secoue et se demande ce qu'elle pourrait faire pour lui montrer sa gratitude ? Voilà : Dimanche prochain, elle l'invitera à goûter, elle fera de ces tartines de pâte d'anchois sur du pain grillé qu'il aime bien. Elle lui dira un grand merci avec une franche poignée de main. Oui et après, elle lui enverra une carte de Méounes. C'est tout ce qu'elle pourra lui donner d'elle : un goûter, une carte, une poignée de main.

À ce moment, on frappe à la fenêtre. Elle voit se plaquer à la vitre, le visage maigre d'Angèle Colombet. Elle lui fait signe et la femme de service entre, après un bruyant raclage de semelles.

— Comment va Alexandra ? demande tout de suite Aubette.

— Pas trop bien. C'est un gros froid qui lui est tombé sur l'estomac.

— Pourtant il fait meilleur en ce moment ?

— Oh vous savez, le chaud qu'y fait, le vent l'emporte.

— Et Yvan, il est mieux ?

— Oui, demain y retourne à l'école. M'en parlez pas, quand c'est pas un, c'est l'autre : Après Mimi, ça été Yvan, puis Sandra. Ah, ceux qui ont pas de petits, savent pas leur bonheur ! Je suis venue chercher le seau que je l'ai pas trouvé dehors, continue Angèle et que j'en ai besoin pour mon nettoyage.

— Il est ici, je l'avais pris pour y mettre les branches de houx à tremper pour la Noël, afin de les tenir fraîches.

— C'est vrai que c'est Noël, dites ? Noël dans quelques jours. Ah oui va, la Noël ! Li sian à la Noël ! Nous y sommes. Moi, ces fêtes de Noël, je les vois arriver en travers. D'abord ça peut pas être gai, y en a qui ont les leurs prisonniers, des autres qui sont dans le deuil de leurs morts, les jeunes partis aux Chantiers, on sait pas si on sera pas mort de faim au printemps et vous avez encore des gens qui s'en font pas ! Vous en voyez de ces grands couillons qui disent : « On fera ça, on fera ça. » Moi je voudrais que tout s'écroule, alors, tellement que j'en ai assez ! Lui, mon monsieur, y se fait nettoyer le costume comme un prince, moi j'ai rien à me mettre. J'ai que mon petit manteau bleu marine qu'il est encore pas mal, mais autrement rien, pas de chapeau. Lui, il a le feutre, il a le pardessus, il a le foulard en soie, mes petits se gèlent le derrière. Alors on sort, ça a l'air de quoi ? Lui, y semble un pacha et nous rien. Ça peut pas marcher, dites un peu ? Quand ce serait que pour le parlé des gens ? Moi ça me glace la moelle des os.

— Vous allez boire le café avec moi, offre Aubette. Il sera vite chaud, je l'ai fait hier au soir.

Angèle regarde la table et le paquet d'herbages épars :

— Vous avez un poisson magnifique, dit-elle.

— C'est une truite.

— Ô je le sais, j'en ai assez vu, quand je servais à l'hôtel de Fortbraquier, à l'Univers, là où y a la sœur de Saretti, la veuve Luigi qui y est bonne. De celle-là, y s'en vantent pas tant que de leur cousine Zita qu'ils en font tant d'histoires !

— Et vous étiez placée, vous aussi, dans cet hôtel ?

— Oui. C'est quand j'ai quitté Zarcoff pour me mettre avec mon monsieur.

— Quel monsieur ?

— Mon… enfin je sais pas comment vous dites dans le genre chic, mon ami, celui que je suis à la colle enfin, vous savez bien ? Vous êtes plus jeune fille quand même, on peut vous confier les choses ? Vous comprenez les situations ?

— Bien sûr, dit Aubette.

— Un jour y faudra que je vous raconte. Ah, on en ferait un roman de ma vie, un roman ! Aujourd'hui, c'est dommage que j'aie pas le temps j'ai les deux classes à faire et ma petite qui est malade.

— J'irai la voir si elle ne se guérit pas vite, dit Aubette. Cet après-midi, je monte chez Gina Martel qui est malade aussi.

— Celle-là, on sait ce qu'elle a, pauvre mesquine !

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— D'abord elle crève de faim, y mangent rien, ces gens, c'est la vérité pure. La vieille folle boit qu'un peu de lait de chèvre et la Rose, cette fainéante, elle mange aux ribes.

— Aux ribes ? Qu'est-ce que c'est ? J'ai déjà entendu dire ça en classe ?

— Aux talus, aux rives, quoi ! Vous que vous êtes provençale, vous savez pas ça ? Aux rives de la route. Des champignons, des châtaignes tombées, du blé qu'elle ramasse, du raisin qu'elle vole, par-ci par-là un œuf de ses poules ou un lapin qui lui meurt. C'est pour ça que sa petite est si maigre. Si elle travaillait comme moi, elle la nourrirait mieux. Et puis…

Angèle baisse la voix :

— Gina, elle a le sang pourri, y faut le dire. Les grands-pères Saint-Aime sont trop allés aux femmes. De sûr, ils ont rapporté une mauvaise maladie et la petite doit l'avoir comme les autres.

— Vous croyez ? demande Aubette. Pauvre enfant. Buvez votre café, dit-elle, il est chaud.

Angèle remercie et aspire le liquide brûlant à petits coups, entre lesquels elle parle :

— Ça m'étonne que vous aimiez le café réchauffé, une Demoiselle comme vous ?

— J'ai eu la paresse… s'excuse Aubette.

— Ah, y vous faudrait quelqu'un qui vous soigne, comme qui dirait une mère. Vous vous négligez trop, vous tomberez malade. Avec ça vous vous faites du mauvais sang pour tout le monde. Vous êtes beaucoup brave, je l'ai compris de suite à votre air, le premier jour : Vous avez trop de cœur. Mais enfin je vois qu'on vous en a de la reconnaissance et que tout le monde est pas ingrat. On vous fait des cadeaux.

Elle montre la truite d'un air malicieux.

— Oui, c'est vrai, dit Aubette, qui se sent rougir.

— Ça c'est le cantonnier, de sûr ? Je vous parie un million contre vingt sous. Parce que je le sais, y a que lui capable d'aller au torrent avec ce gros froid. C'est un colosse.

Elle accentue son sourire malin en clignant de l'œil :

— Pour moi, je croirais que vous avez une touche avec lui ?

— Ô, proteste Aubette, quelle manière de parler !

— Hé, je suis pas institutrice, moi, mademoiselle ? Je dis ce que je pense, pas plus ! Tout droit, comme ça me vient.

— Vous dites des bêtises surtout.

— Bon, bon. Hou, si ça vous fâche, je m'arrête, dites ! J'ai pas voulu vous froisser, vous savez, y faut pas être si susceptible ?

— Je sais, dit Aubette radoucie, mais je vous prie de surveiller vos paroles.

Angèle maintenant a un air désolé, elle se répand en explications :

— Mais j'ai dit ça pour de rire, moi pas plus ! Je le sais bien allez, que si vous vouliez vous remarier, vous en auriez quarante autres que ce vieux pauvre qu'il a que sa place de cantonnier pour vivre et les pantalons tout rapiécés et qu'on dit qu'il aime un peu à lever le coude et qu'il a eu des histoires pas catholiques. Non, non, ça fait pas votre affaire, dites, vous que vous avez de l'éducation et tout !

— D'ailleurs, je ne compte pas me remarier, dit Aubette d'un ton froid.

— Et vous avez bien raison, allez ! C'est pas moi que je vous donnerai tort. Pour le bonheur qu'on a avec un homme ! Tu lui sers de paillasse et tu as même pas le remerciement.

Le sourire malicieux d'Angèle s'est retiré de sa triste figure. Elle laisse errer des regards perdus dans le vide, comme si elle cherchait dans ce ciel glacial d'hiver, la solution des problèmes qui l'écrasent. Elle dit mollement :

— Des fois je voudrais m'en aller seule, au large des collines, pour pleurer tout mon saoul…

Puis elle tourne brusquement vers Aubette, le tragique de ses yeux de bête pourchassée :

— Dites, mademoiselle, vous que vous êtes beaucoup instruite, dites-le moi un peu ce que nous faisons sur la terre ?

Aubette reste sans parole. Que répondre à cette lamentable question ? L'abbé Frache dirait sans doute : « Nous faisons notre expiation, ma fille, nous devons faire notre salut. » Expiation ? De quoi ? D'un péché commis par d'autres ? Notre salut ? Quel salut ?

Comment ? Quand on ne comprend rien à rien, ainsi que cette simple ? Quand le seul souci est d'avoir à travailler pour avoir à manger ? Quand seul, l'instinct de subsister sait avoir une voix ?

Angèle Colombet s'en va, avec son seau, sa pelle et son balai. Une étroite jupe marron élimée, trop courte et trop étroite, serre ses maigres cuisses de poulet étique. « Toujours, pense Aubette, depuis sa blouse d'école, elle n'a dû avoir que ces vêtements trop étriqués ou trop larges, parce que la dame qui les lui a donnés, était plus grosse ou plus mince. Jamais sans doute, une robe faite pour son corps, non elle n'a jamais dû avoir de joie à ses mesures… »

— Je viendrai vous aider pour votre arbre de Noël, promet-elle en partant.

— Merci, je veux bien. J'aurai du travail, dit Aubette.

Elle revient à sa truite. Une phrase a laissé sa trace dans l'air : « Vous avez fait une touche avec lui. » Oui, Aubette avait bien compris cette chose, mais elle se l'était dite d'une autre manière. Pendant plus de quarante années, cet homme avait aimé la même femme. « Jusqu'à maintenant », il l'avait avoué l'autre fois. Jusqu'à maintenant, ça voulait dire : « Maintenant j'en aime une autre et cette autre, c'est vous. » Oui, c'est bien ce qu'Aubette a compris. C'est ennuyeux, elle ne voudrait pas lui faire de la peine ; seulement elle, elle ne l'aime pas. Enfin elle l'aime d'amitié, mais pas d'amour.

« Ainsi, continue-t-elle à penser, en faisant son ménage et son repas, le jeu des possibilités se poursuit entre les êtres : Angèle Colombet et son « monsieur » ; Georges de Saint-Aime et Rose Martel ; Éveline de Saint-Aime et Marceau Payan ; Marceau Payan et moi ; moi et René. René est mort, je n'ai jamais aimé que lui et sans doute je n'aimerai jamais plus quelqu'un d'autre. Ou alors ceux que j'aimerai ne m'aimeront pas. Alors, moi et la souffrance, moi et la déception, moi et l'inconnu : Chassé-croisé éternel. Je ne suis pas très jolie, bientôt je ne serai plus jeune. Un jour, j'arriverai même à ne plus penser à l'amour. Alors il me restera l'Enseignement avec un E majuscule, ça suffit peut-être à vous faire vivre. Et à la fin, on a une retraite jusqu'à sa mort. »

Aubette a un frisson : Brr, tout cela n'est pas gai ! Elle s'en arrache en montant dans la chambre de débarras du premier, où elle a vu des bouteilles vides, pour en prendre une, afin d'apporter à Gina de la crème d'orge. En rangeant, elle a déjà eu l'occasion d'entrer dans cette pièce, mais aujourd'hui plus que jamais, elle a la curiosité de se demander où conduit cette porte du fond, sur laquelle on a cloué deux taquets de bois. Elle fait sauter facilement la fermeture branlante et elle entre. Il y a là, se faisant suite, deux immenses salles vides avec un sol à demi-défoncé et une toiture qui a croulé entre les murs par un

entonnoir de débris. « Comme au château, constate Aubette. Le maire a sûrement raison, cette maison devait faire partie des communs. Ce devait être celle des gardes. Il y a eu une épaisse voûte ici. Tout de même, au cours des siècles, elle a fini par céder au temps. Voilà où les rats font leur bacchanale, la nuit. »

En effet, le squelette d'un gros rat, gît, écartelé, entre les pierres. Aubette referme vite la porte, recloue les morceaux de bois et pense que devant, elle traînera cette armoire où elle met son linge. Elle n'a pas peur, mais c'est impressionnant. Ensuite, elle redescend avec sa bouteille, dans la cuisine qui est toute pleine de l'odeur de cette truite qu'elle a mise à cuire dans du beurre, au four, avant de monter. Elle mange et c'est délicieux. Il lui en restera pour ce soir. Elle se dit qu'on peut avoir des moments agréables dans la vie, quoique uniquement matériels. Elle picore avec ses doigts, de petits morceaux de veau, délicieusement gelés dans leur sauce de la veille, elle se régale. Ensuite, elle boit, en le savourant, un verre de ce vin de dessert qu'elle a acheté. Elle a placé devant elle, contre le pain, un livre en équilibre et ce qu'elle lit, ce sont les doux vers de Guirant de Bornheil :

« À mon copain fidèle soit aide et bienvenue,
Car ne l'ai plus revu depuis la nuit venue
Et bientôt viendra l'aube. »

Dehors il fait froid. Elle est seule dans la maison avec toute cette tiédeur, elle se sent bien ; cependant, elle veut profiter du soleil. Alors elle passe son manteau en mangeant sa pomme de dessert et elle est vite dehors. Dans la cour, ce garçon qui semble attendre ? Roméo di Cortolezo.

— Bonjour, dit-elle, vous vouliez quelque chose ? Justement je sors.

Il s'empourpre et elle voit trembler sa belle bouche. Un filet de bave claire lui coule sur le menton. Enfin, il parvient à parler péniblement :

— Je dois vous apporter l'arbre pour la Noël. Quand ?

— Ah, pas aujourd'hui, je n'y serai pas et puis c'est trop tôt. Samedi, tenez ! J'aurai tout le dimanche pour le préparer.

— Samedi ? répète-t-il.

Il reste devant elle. En ce dur hiver, son corps nerveux est vêtu seulement d'une chemise blanche ouverte sur la poitrine et d'un pantalon de toile rude. En le regardant, Aubette ne peut pas s'empêcher de remarquer l'harmonie de sa forme et dans le visage, elle retrouve les cils épais d'Albane, ses cheveux noirs et bouclés, l'éclat des dents entre l'ourlet renflé des lèvres épaisses, tout est beauté. Mais soudain, elle baisse les paupières d'un mouvement rapide, elle a senti

passer sur elle la brûlure d’un regard. Une chaleur de flamme monte tout d’un coup à son propre visage : « Qu’est-ce qui me prend ? » pense-t-elle. Et elle dit très vite :

— Alors au revoir, à samedi.

Pendant tout ce temps, le globe terrestre a insensiblement glissé et le soleil ne le caresse plus qu’avec des rayons obliques. Aubette se hâte de grimper par le chemin pierreux où la neige n’est pas restée. Elle arrive devant la porte charretière de la ferme attenante au château. Ne voyant personne, elle entre dans la cour, puis dans la maison. Les six poules frileuses et la chèvre maigre, se tiennent pressées en tas, dans le recoin du vestibule. Autour d’elles, des brins de paille, des déjections, prouvent que c’est leur abri préféré. Corbeilles vides, sacs déchirés, paquets d’oignons, encombrent encore ce couloir, au-dessous des portemanteaux plaqués au mur d’où pendent de vieux vêtements. Aubette appelle :

— Madame Martel ? Gina ?

Silence. Elle appelle à nouveau. Une voix lui parvient, lointaine et comme étouffée :

— Montez, s’il vous plaît.

Elle trouve devant elle, dix marches étroites. Une porte s’ouvre en haut. Un grand homme sombre se tient sur le seuil, c’est l’abbé Frache.

— Madame Vernay, dit-il, vous venez voir votre petite élève ?

— Bonjour monsieur le curé, dit Aubette. Oui, je viens voir Gina. Comment va-t-elle ?

— Mieux, beaucoup mieux, chère madame. Gina, voilà ta maîtresse.

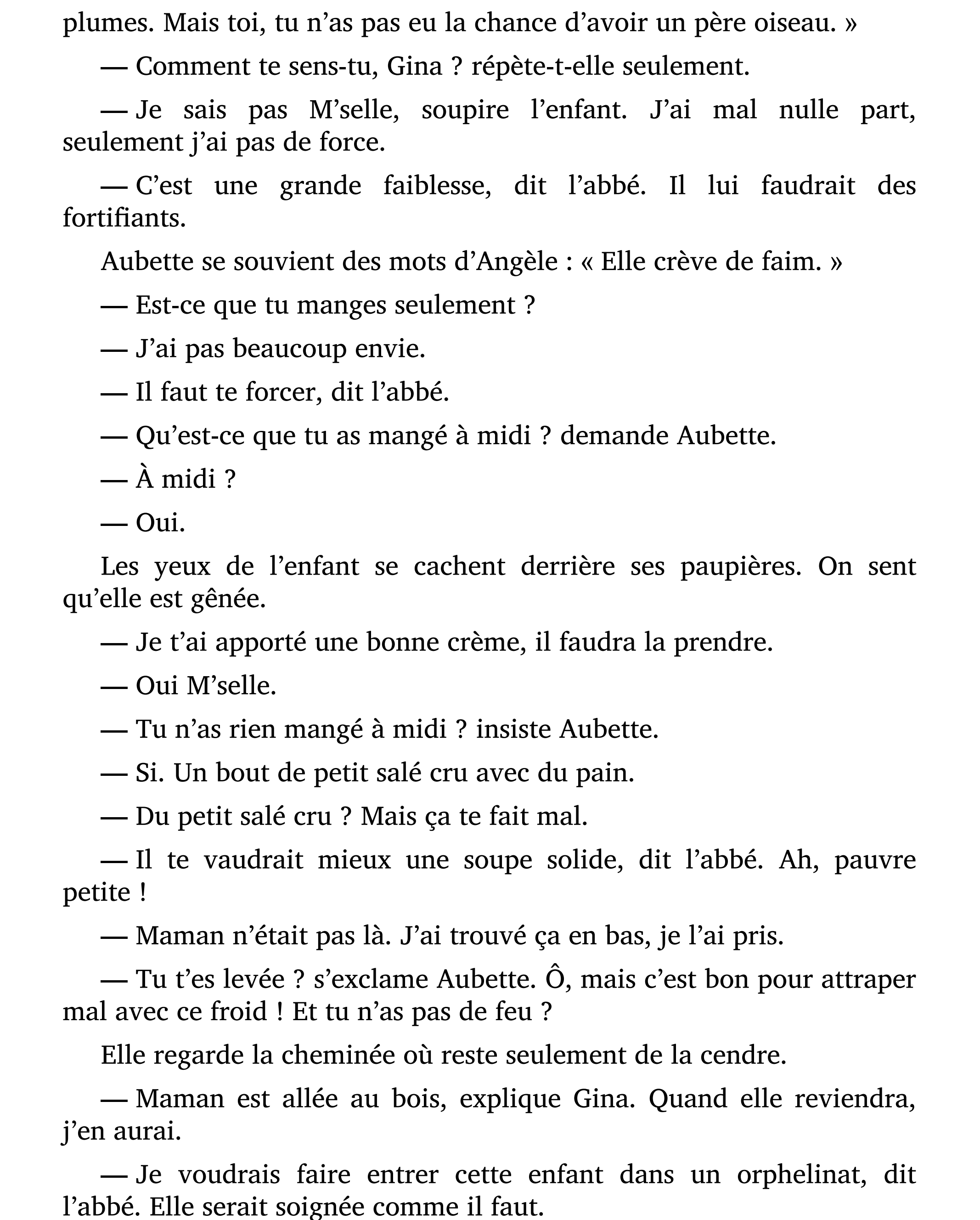
Un visage sans couleur se dresse au-dessus des draps, gris comme lui. Et la voix est faible :

— Bonjour M’selle. Vous êtes bien gentille d’être venue me voir.

— Bonjour ma petite fille. Alors comment te sens-tu ?

Aubette s’approche pour embrasser Gina, du lit de fer qui soutient très haut, sur quatre pieds, le sommier métallique affaissé au centre : « Lit sur pilotis », pense-t-elle. Là-dessus, entre le crin sec du mince matelas et les froides couvertures de coton déteintes, l’enfant qui est couchée, semble l’être pour la mort. Aubette sent une grande pitié gonfler son cœur. Mon Dieu, que de pitié il faut avoir au monde ! Elle prend la main légère :

« Petit oiseau, a-t-elle envie de dire, petit poids de mésange dans mes doigts, il te manque la chaleur du nid. Le père oiseau se tient en surveillance sur le rameau voisin pour garder sa nichée, il nourrit la mère et les petits, il protège d’une aile douce, le nouveau-né sans



plumes. Mais toi, tu n'as pas eu la chance d'avoir un père oiseau. »

— Comment te sens-tu, Gina ? répète-t-elle seulement.

— Je sais pas M'selle, soupire l'enfant. J'ai mal nulle part, seulement j'ai pas de force.

— C'est une grande faiblesse, dit l'abbé. Il lui faudrait des fortifiants.

Aubette se souvient des mots d'Angèle : « Elle crève de faim. »

— Est-ce que tu manges seulement ?

— J'ai pas beaucoup envie.

— Il faut te forcer, dit l'abbé.

— Qu'est-ce que tu as mangé à midi ? demande Aubette.

— À midi ?

— Oui.

Les yeux de l'enfant se cachent derrière ses paupières. On sent qu'elle est gênée.

— Je t'ai apporté une bonne crème, il faudra la prendre.

— Oui M'selle.

— Tu n'as rien mangé à midi ? insiste Aubette.

— Si. Un bout de petit salé cru avec du pain.

— Du petit salé cru ? Mais ça te fait mal.

— Il te vaudrait mieux une soupe solide, dit l'abbé. Ah, pauvre petite !

— Maman n'était pas là. J'ai trouvé ça en bas, je l'ai pris.

— Tu t'es levée ? s'exclame Aubette. Ô, mais c'est bon pour attraper mal avec ce froid ! Et tu n'as pas de feu ?

Elle regarde la cheminée où reste seulement de la cendre.

— Maman est allée au bois, explique Gina. Quand elle reviendra, j'en aurai.

— Je voudrais faire entrer cette enfant dans un orphelinat, dit l'abbé. Elle serait soignée comme il faut.

— Non, non, murmure Gina, j'ai peur…

— Peur ? Et de quoi ? Tu resterais quelques jours à l'infirmerie, bien gâtée, puis tu aiderais les bonnes sœurs dans leurs simples travaux et tu ferais ta première communion.

— C'est vrai ? interroge Gina.

— Mais bien sûr, c'est vrai !

— En blanc ?

— En blanc. Avec une grande robe toute froncée, un voile comme l'aile d'un ange et une couronne de roses…

— Que ce serait beau ! Ô oui, alors je voudrais bien y aller.

Gina laisse fléchir en arrière, sa tête faible d'oisillon tombé du nid, mais son visage s'éclaire d'un sourire extasié.

— J'en parlerai avec ta maman, dit l'abbé. Et puis j'en parlerai… Oui, continue-t-il d'une voix plus énergique et comme pour lui-même, à Noël je sais que je rencontrerai ici certaine personne… Ah, moi je vais te quitter mon enfant ! J'ai un moribond à administrer sur la route des Monges. Vous restez, madame Vernay ?

— Pas longtemps malheureusement, je dois monter au château et la nuit tombe vite. Mais je vais lui faire prendre cette crème d'orge, elle est encore tiède.

— Vous allez rendre une visite…

— Oui, je vais voir madame de Saint-Aime, dit Aubette.

Gina se redresse d'un mouvement plein de fierté :

— C'est ma grand'maman, dit-elle.

— Je le sais, répond doucement Aubette, qu'est-ce que je lui dirai de ta part ?

Gina s'abandonne à nouveau et retombe sur son traversin :

— Ô rien. Parce que vous savez, elle comprend rien.

Elle murmure d'une voix de lassitude :

— Elle est folle, vous comprenez ?

— Tiens, bois ta crème, dit Aubette, bois-là à la bouteille va, ça ne fait. C'est bon ?

— Ô oui, soupire la petite avec un regard de chien perdu.

— Je reviendrai, promet la Demoiselle dont le cœur est lourd de pitié, je te rapporterai quelque chose à manger qui te plaise. Pour aujourd'hui, voilà une grosse pomme. Et une tarte que j'ai fait cuire pour toi.

Elle pose un paquet sur le lit.

— Merci, dit Gina.

— Demain, qu'est-ce que tu mangerais volontiers ? Écoute, la truite, tu aimes ça ? J'en ai une, je peux t'en monter une part.

— J'en ai jamais mangé, dit la petite.

L'abbé Frache qui s'engourdissait, a redressé son dur visage pour

demander :

— Vous avez des truites ?

— Je n'ai pas « des truites », rectifie Aubette, j'ai une truite par hasard et si Gina en a envie, je lui donnerai volontiers ce que je n'ai pas mangé à mon repas d'aujourd'hui.

— Des truites ! répète l'abbé. C'est rare en ce moment. Je ne connais qu'un homme capable d'affronter l'eau glacée du Rabiou, c'est Payan.

Aubette embrasse vite Gina :

— Au revoir mon petit, à bientôt.

La chèvre et les poules sont toujours entassées dans leur mutuelle chaleur au coin du vestibule. L'abbé Frache et Aubette traversent ensemble la terrasse.

— Quelle maison, quelle pauvre enfant ! déplore l'abbé.

— Oui, dit Aubette, c'est bien triste.

— Dieu punit durement sa mère. Si du moins cela la conduisait à la contrition.

Aubette relève vivement la tête :

— Vous croyez que c'est Dieu qui a pu vouloir cela, monsieur le curé ?

— Quoi, cela ?

— Toute cette misère morale, physique, physiologique ? Cette enfant abandonnée, tout ce mal ?

— Dieu ne répand que du bien sur la terre, ma fille.

— Alors, qui a fait le mal ?

— Satan, l'ignorez-vous ?

— Alors Satan est aussi fort que Dieu ?

— Hélas !

— Alors Dieu n'est plus Dieu ?

— Je vous ai déjà reproché d'être une raisonneuse.

Aubette pense : « Satan est le plus beau des anges. » Elle pense aussi à ce « Journal d'un curé de campagne », de Bernanos, qu'elle avait trouvé si poignant. Elle passe ses doigts froids sur son front trop chaud. Elle soupire :

— Ah, que tout cela est difficile !

— Mais non, ma fille, mais non, tout cela est difficile si vous n'avez pas la foi ; si vous l'avez, tout devient simple. Vous n'êtes pas athée ?

— Je ne sais pas, répond lentement Aubette.

— Venez me voir un de ces jours au Saint-Tribunal, dit l'abbé doucement, nous nous expliquerons. Je vous attends. Noël approche avec la naissance divine. L'enfant-roi a toujours pacifié les cœurs.

— Sauf ceux des hommes en guerre, dit Aubette. Je ne pardonne pas plus la guerre à Dieu que le mal !

Son ton est devenu âpre. L'abbé lui presse les deux mains dans les siennes.

— Révoltée ! dit-il. Mais Dieu aime les âmes assez fortes pour la révolte. C'est avec celles-là qu'il fait ses soldats.

« Forte, moi ? Moi si petite, si faible, si minuscule chose de rien du tout ? Forte ? Avec cet esprit inquiet, ce cœur stupidement sensible, ce corps… Ah, n'en parlons pas de ce corps. » Aubette pense et réfléchissant, elle longe le rempart épais du château. Ainsi, elle arrive à l'écroulement du mur, à l'escalier sous la voûte, à la terrasse, à la porte. Là, elle s'arrête pour respirer. Elle est accablée de lassitude. Cette journée a déjà mis sur elle un poids insupportable : « Le cadeau de monsieur Cantonnier (avec ça l'abbé Frache a bien su glisser sa petite remarque !) ; le bavardage lassant d'Angèle ; ce Roméo si beau et à la fois si lamentable ; cette désolation de Gina ; et maintenant, après tous, il va falloir trouver en haut de l'escalier, cette vieille folle. Oui, c'est cela, pas plus, une vieille folle : comtesse de Saint-Aime, grande dame, Éveline à la main de jeune fille, aux robes de papillon, qu'est-ce que ça fait ? C'est vieux, c'est mort. Ce qui reste au bout de tout, c'est une vieille folle. Pourtant j'ai promis, je dois y aller. Deux fois déjà que je renvoie. Je ferai plaisir à Marceau Payan. »

Aubette voit que la porte d'entrée est fermée, cela l'étonne. Elle croit devoir frapper, mais on ne répond pas. Elle pousse le vantail et traversant le large vestibule, elle arrive au pied de l'escalier. Autrefois, paraît-il, le grand-père Saint-Aime éperonnait son cheval au seuil de ce couloir et lui faisait monter les marches. Ce comte entrait à cheval dans la chambre où sa femme dormait, il lui jetait sur le lit les perdreaux et les lièvres tués à la chasse, elle s'éveillait sous des éclaboussures de sang.

Au bout de l'escalier, il n'y a pas comme l'autre jour, cette vague forme accroupie dans des paquets de hardes. Aubette n'ose plus avancer. Que faire ? Indécise, elle appelle timidement :

— Madame ?

Elle pense : « Elle est peut-être malade, couchée, elle aussi ? » Elle appelle plus fort :

— Madame ?

Elle entend une porte s'ouvrir là-haut. Une voix nette parvient à ses oreilles qui demande :

— C'est toi, Rose ?

Elle reste stupéfaite, car cette voix est une voix d'homme. Elle ose à peine répondre :

— Non… C'est-à-dire… Je suis madame Vernay, l'institutrice.

— Ah ! dit la voix. Montez, s'il vous plaît, madame.

— Mais si je dérange ? J'avais promis de venir, c'est pourquoi…

— Entrez, je vous prie, ma mère sera très heureuse de vous recevoir.

Arrivée en haut des marches, devant une porte sculptée de coquilles Louis XV, Aubette voit devant elle un pâle visage auquel des cheveux gris lissés en arrière font un cadre délicat, des yeux couleur d'eau sous de longues paupières étirées vers les tempes, une bouche pleine d'amertume entre deux lignes profondément marquées. Et elle voit que sur ces traits, une grâce mystérieuse est répandue. Aubette regarde cet homme.

— Je suis Georges de Saint-Aime, dit-il.

Combien de fois plus tard, devait-elle penser à cette première entrevue, en recréer l'atmosphère, en revivre les minutes ? C'est que cela avait été si étrange. En cette année mil-neuf cent quarante, tandis que la guerre modernisée déchire des corps humains depuis les terres glacées de la Norvège jusqu'aux terres brûlantes de la Syrie, une petite institutrice, fille de paysans, a été conduite par le destin vers une école de village, vers un pays de ronces, perdu au flanc d'une montagne. Là, il y a le café Saretti et ses bavardages ; le salon du maire avec ses housses, sa table bien cirée ; l'hôtel Bouquet et son orgueil ; Angèle, ses médisances et ses malheurs. Il y a les classes, les élèves, les devoirs, un vieux cantonnier sentimental, un aide-cantonnier épileptique et beau. Tout cela n'a rien d'extraordinaire et peut se trouver dans tous les villages du monde, mais ce château, cette ambiance bizarre, cette comtesse folle, son fils aux yeux pâles, n'est-ce pas extrêmement étonnant qu'il lui ait été donné de les rencontrer ?

— Si vous trouvez une chaise disponible, dit Georges de Saint-Aime, asseyez-vous.

— Merci, dit Aubette.

Elle est glacée. Posée au bord d'une causeuse de brocart vieux rose qui boîte et d'où sort une grosse touffe de crin, elle semble une hirondelle à son premier envol. Enfin, elle reprend le courage de parler :

— Madame votre mère ? demande-t-elle.

— Elle va venir. Elle est allée s'habiller. C'est sa manie. Elle estime que fût-ce dans ce taudis, elle doit se mettre en grande toilette pour recevoir.

« Même la Demoiselle de l'école ? » a envie de dire Aubette.

Elle regarde autour d'elle : La pièce est éclairée par trois portes-fenêtres étroites et hautes, chacune divisée en vingt-huit petits carreaux de vitres ternies, sur lesquelles flottent des loques de rideaux richement brodés. Contre l'un des profonds encadrements de bois sculpté, où s'enfoncent les ouvertures, Georges de Saint-Aime continue son travail qui est de nettoyer un fusil de chasse. Il en tient la crosse

entre deux pieds nerveux, chaussés de souple cuir usé et passe dans les canons, une baguette flexible. Ses gestes plaquent sur son torse, un blouson de daim fauve, d'où sort au cou un foulard bleu vif. À sa taille extrêmement mince, une ceinture cloutée de cuivre serre une culotte de cheval en velours côtelé blanc, qui s'arrête après les genoux, sur des leggins. Autour de lui, à terre, il y a des chiffons graisseux, de l'étoupe, un morceau de toile émeri, une soucoupe ébréchée emplie de pétrole.

— Vous m'excusez ? dit-il. D'ailleurs, j'ai fini. Il paraît qu'il y a des lièvres du côté des Monges, et je veux aller voir ça.

Il pose son fusil au coin de la cheminée et sourit vaguement. Aubette le regarde. Elle n'a jamais connu un être humain chargé d'un tel charme, d'une telle distinction. Il faut croire que malgré les principes égalitaires, la race est quelque chose qui existe.

Elle regarde ce salon immense où Georges de Saint-Aime l'a faite entrer, ce salon où les meubles semblent se soutenir l'un l'autre, tant ils sont nombreux. Deux massifs bahuts Renaissance encadrent une monumentale cheminée de marbre rouge où brûle un maigre feu. Un magnifique piano à queue, Érard de la bonne époque, occupe tout un angle ; un châle de taffetas ancien aux franges déchirées traînant à terre, couvre son bois verni et supporte une haute potiche chinoise en cloisonné dont un fil de fer circulaire retient au col une longue cassure qui sinue jusqu'au flanc. À côté, sur le taffetas brodé de grandes fleurs, il y a un réchaud électrique, une théière renversée et une tasse. La théière et la tasse ébréchées sont en porcelaine transparente comme un parchemin, le passe-thé est en vieil argent, tandis que la petite cuiller est du plus vulgaire métal de cuisine. Des gouttes d'eau cheminent sur la riche étoffe et tombent une à une doucement sur le parquet.

Cependant, semblable à celui que fait le vent d'octobre, poussant dans les bois ses feuilles mortes, un bruit de soies froissées emplit soudain la pièce. La comtesse de Saint-Aime entre, traînant derrière elle, deux mètres de faille améthyste qui partent depuis ses hanches, en volants multipliés par des milliers de fronces et couvrent à son entour le sol où elle semble glisser. Les doigts qui se tendent en avant, vers ceux d'Aubette, sont ensevelis sous des dentelles d'or, dont pend un lambeau déchiqueté.

— Je vous demande bien pardon de vous avoir fait attendre, chère amie, dit la comtesse, soyez la bienvenue. Vous avez été bonne l'autre jour pour la pauvre vieille que je suis.

La voix est paisible, tremblante un peu, mais bien posée. Folle cette femme ? Jamais de la vie.

Elle se tourne vers son fils :

— Figure-toi, Bruno, que je suis tombée en revenant du cimetière,

madame m’a ramassée.

« Bruno ? J’ai cru qu’on l’appelait Georges ? » pense Aubette.

— Mademoiselle a été très aimable, dit la même voix froide qui a accueilli la visiteuse.

— Madame est la nouvelle institutrice, tu sais ?

— Mes compliments, dit la voix.

Car ce n’est qu’une voix. Soudain, l’homme qui parle semble avoir perdu toute matérialité et être devenu son propre fantôme, comme si l’entrée de sa mère l’avait désagrégé. Un pas hésitant le mène de la fenêtre où il soulève le rideau poussiéreux, jusqu’à la cheminée où il reste accoudé, laissant errer ses yeux vides au-dessus des flammes.

La comtesse tire du flot de guipure de sa manche et offre à Aubette une longue main gantée d’une résille de soie, où des mailles ont coulé. La peau fluide est marquée de ces taches que le peuple nomme sinistrement « taches de terre ». Une aigue-marine énorme luit sur le médius. Des doigts, le regard d’Aubette remonte au visage. Il est long, maigre et blanc, avec des ronds d’un rose vif aux pommettes, un golfe de fard bleu autour des yeux, une touffe de cheveux d’un roux ardent sur le front ridé. Et perché au-dessus des fanons du cou, où des baleines soutiennent un col de dentelle d’or ruché de ruban, un vieux visage sourit, si outrageusement horrible qu’Aubette baisse les yeux de honte.

— Georges, vous eussiez dû offrir un fauteuil à madame ? minaude la comtesse.

— Encore aurait-il fallu que j’en trouvasse un ! répond son fils d’un ton cassant en éclatant d’un rire sec. Ma mère se croit toujours dans une cour royale, ajoute-t-il. Tant mieux pour elle. Ainsi, elle ne se rend pas compte que les plongeurs du Carlton de Nice sont moins mal logés que nous.

La comtesse ne semble rien entendre de ces paroles moqueuses. Elle tente d’arranger par l’intérieur, avec de lents mouvements de jambes, les volutes de sa traîne et n’y parvenant pas, elle jette nerveusement son pied hors des étoffes. Alors, Aubette voit apparaître une pantoufle de gros feutre rouge à carreaux noirs, dont la semelle bâillante est retenue par un morceau de fil électrique qui se croise à la cheville sur un bas épais de coton gris.

Puis le pied se retire, la large robe se referme sur le lamentable secret, la comtesse s’assied près du piano, à côté d’une table en marqueterie qu’entoure une fine balustrade de cuivre vert-de-grisé, dans un fauteuil de chêne à dossier haut. Aux manches et au plastron de sa robe, du satin cyclamen se drape dans des agrafes de brillant. Sur

ce chatoyant tissu, une tache grasse poisse et salit plusieurs plis. Sur les cheveux bouffant autour du front, en houppette frisée, une mantille de blonde laisse apercevoir par de grands trous, la peau du crâne, à travers de rares cheveux blancs.

— Je suis ravie de vous recevoir au château, madame, dit la comtesse en désignant vaguement un siège à la visiteuse.

Aubette qui a pris le parti de se rasseoir sur la causeuse de brocart vieux rose, ne peut arriver à retrouver la parole.

— Nous avons si peu de relations, ici, chevrote la vieille voix.

— Oui, en effet, dit Georges de Saint-Aime, de son ton cynique, sauf les chouettes et les rats, je ne vois pas trop, à part le cantonnier… Il y a le curé qui vient quelquefois aussi. Rarement, je dois le reconnaître, et quand il vient, il me rase.

Il hausse son fusil au niveau de ses yeux et sort de la pièce en le braquant devant lui :

— Il est nickel, dit-il sur le seuil.

« Il parle comme Angèle, pense Aubette, en écoutant son pas descendre au long des marches usées. Où va-t-il ? Retrouver Rose Martel, voir Gina ? Ou courir à travers bois derrière quelque lièvre, pour oublier que sa mère est folle, sa fille malade, sa maîtresse ignoble ? » Elle entend parler la comtesse, comme dans un de ces rêves étranges qu'elle fait parfois.

— Je voulais faire ouvrir le grand salon en votre honneur, chère amie, mais nous manquons affreusement de valetaille. On n'arrive plus à se faire servir. Voyez, regardez mes manchettes, la dentelle en est toute déchirée à force d'être mal repassée. Le Chantilly, cela se repasse en l'épinglant, vous le savez, n'est-ce pas ? Oui, c'est très délicat à repasser, le Chantilly ! Ces filles d'à-présent ne savent plus rien faire. Aussi, vous voyez comment je suis vêtue ? Je voulais mettre ma robe de velours blanc, mais je ne l'ai pas trouvée, ma femme de chambre n'a aucun ordre…

Aubette écoute. En même temps, elle regarde un trou qui est dans l'angle du plafond, à droite, un trou qu'on a fait pour y adapter le tuyau d'un poêle et autour de cette colonne noire, par le grenier dont le toit sans doute, a des tuiles brisées, l'eau de la pluie est entrée. Coulant sur le mur en longues traînées salies de suie, elle a laissé de grandes taches de moisissure qui dessinent un corps de femme d'un blanc laiteux, dénudé aux épaules au-dessus d'un fouillis d'étoffes légères. Et les traces de suie lui font d'interminables cheveux sombres.

La voix continue le marmonage de paroles tout contre son oreille :

— Le mois prochain, je dois recevoir une femme de chambre et une

cuisinière de Suisse. Il n'y a que là qu'on forme les domestiques. Je les ai connues au Palace de Locarno et elles m'ont promis d'entrer à mon service. Alors je ferai ouvrir la salle de musique et je donnerai une grande soirée. Il faudra venir m'entendre jouer de la harpe. J'ai une très belle harpe, toute dorée et pour en jouer, je mets ma robe de tulle ivoire avec une ceinture d'or. Et une rose d'or dans les cheveux. « Angélique, ma chère ! » dit Bruno. Vous verrez cela. Aujourd'hui je suis obligée de vous recevoir ici et c'est ennuyeux, je suis très contrariée, le ménage n'est même pas fait. Si jamais Blanche de Castille venait me voir, ou la Reine Marguerite, j'en serais honteuse. Oh oui, j'aurais honte, j'aurais honte…

La comtesse ramasse sur la table un grand éventail de plumes d'autruche roses et elle se met à l'agiter, d'un large geste qui écarte son bras du buste, serré dans la faille améthyste. Le regard d'Aubette glisse vers l'aisselle du corsage qui n'est qu'une mâchure de tissu, une déchirure qui descend jusqu'à la taille, tandis que les brins mités des plumes d'autruche s'envolent à chaque mouvement. Un malaise insupportable écrase sa poitrine : « Je n'en peux plus, je n'en peux plus », pense-t-elle. Elle se lève :

— Je reviendrai. Je dois descendre… Oui, n'est-ce pas, j'ai mes élèves ?

Elle a oublié que c'est jeudi, qu'elle était venue pour rester tout l'après-midi, qu'elle avait apporté ici sa pitié, son amitié, comme des cadeaux neufs. Maintenant, elle n'a plus qu'une envie, repartir au plus vite, aller dehors, respirer à pleins poumons, un air pur. Elle regarde encore une fois le visage de ce pitoyable clown. Éveline de Saint-Aime, est-ce vous ? Aubette voit un jeune homme plein d'un immense élan d'amour. Il est debout dans les massifs, sous la terrasse à balustrade. C'est le garçon jardinier, c'est Marceau Payan. Il est là, en adoration devant une main ravissante qui s'envole comme un oiseau blanc, devant une taille de fée dans une robe de papillon, devant la beauté elle-même baptisée Éveline. Éveline, est-ce vous ? Sortez de l'affreuse défroque dont le temps vous a chargée. Redonnez à nos yeux cette fête que vous accordiez aux regards émerveillés du garçon amoureux. Essuyez ce rouge qui se plaque à la courbe amaigrie de votre joue creuse, ce bleu qui s'effrite sur votre paupière flétrie, ce noir qui vous dessine un faux sourcil au milieu du front. Éveline, Éveline, je pleure sur ce que vous avez été. Redevenez vous-même ou laissez-moi partir…

Aubette se lève, hagarde. Elle jette un dernier coup d'œil autour d'elle. La vieille fée Carabosse est là, toujours, entre ses dentelles d'or ternies et son éventail mité, mais le chevalier, où est-il, le chevalier ? Celui qui porte à l'épaule une croix de drap rouge sur la lourde

chemise de mailles d'acier, le compagnon de Robert Courte-Heuse, de Godefroy de Bouillon, de Baudoin des Flandres, celui qui va disputer aux Turcs Seldjoukides, le tombeau du Christ pour la gloire de Dieu. « Gesta Dei per Francos. » Qu'il vienne faire danser son cheval à caparaçon orné des armoiries seigneuriales, dans le vent de la course qui emporte l'écume mousseuse des naseaux ; qu'il se montre, avec sa lance et son bouclier où quatre petites croix se dessinent autour d'une grande…

— Hé bien, vous partez déjà, mademoiselle ? Aubette se voit debout, son esprit est égaré, elle regarde Georges de Saint-Aime qui est entré à nouveau dans la pièce avec son Hamerless en bandoulière.

— Rien rencontré, dit-il. Pays de sauvages ! Pas l'oreille d'un lièvre, juste cette misère.

Il jette sur la table un petit oiseau marron qui saigne sur le bois.

— Un bec-fin, dit-il, c'est tout.

Aubette a envie de faire observer : « Je ne suis pas demoiselle, monsieur, vous le savez bien. » Mais elle dit seulement d'un ton triste :

— Vous l'avez tué ?

— Oui, dit le chasseur, vous le voulez ?

— Non, mais je n'aime pas qu'on tue les oiseaux.

— Ah ? Vous acceptez de les manger pourtant ? Elle ne répond pas. Elle a déjà discuté trop de fois ce sujet et c'est vrai qu'elle a bien aimé manger la truite…

— Il n'y rien à se mettre sous la dent d'ailleurs, dans cette bestiole, dit-il. C'est si petit !

Et d'un doigt dédaigneux, il fait rouler l'oiseau sur le côté. Aubette regarde ce corps minuscule habillé de si douces plumes, avec l'œil encore vif, grand ouvert sur la mort inutile, cette petite victime qui ne fera pas même plaisir à celui qui la mangera. Et elle regarde ces mains d'assassin, ces mains de chevalier qui se tachent de sang pour cet oiseau, comme elles se sont tachées de sang autrefois pour les Croisades.

— Au revoir monsieur, dit-elle.

— Alors vous partez, décidément ?

— Oui. Je dois descendre.

Elle presse ses doigts contre ses tempes. Elle a mal à la tête.

— C'est jeudi, cependant. Votre école est fermée ?

— Oui, mais…

— Vous devez rudement vous ennuyer dans ce pauvre pays ! Savez-vous que vous êtes charmante, mademoiselle…

— Madame Vernay.

— Votre petit nom ?

— Aubette.

— Aubette, mais c'est délicieux ! « Petite maison d'or près de l'aube. » Vous reviendrez nous voir, mademoiselle Aubette ?

— Je ne sais pas. J'ai mon travail, des devoirs à corriger…

— Mais cela n'a pas d'importance, il faut revenir je vous en prie, vous ferez une bonne action. Ma mère est très seule. Moi je ne puis rester avec elle, les autres sont méchants ; que voulez-vous, elle est folle, je le sais. Venez demain.

Il lui retient la main qu'elle lui a tendu pour l'adieu, elle la lui arrache parce qu'elle sent que cette main tremble. Elle ne pense plus qu'à s'en aller.

La comtesse, ayant fermé ses paupières en œufs de pigeon, semble être retombée dans une habituelle torpeur et ne regarde même pas sortir Aubette.

— Faites attention aux marches, recommande Georges de Saint-Aime, elles sont en très mauvais état. Voilà. Je vous laisse partir alors, je vous laisse aller corriger vos devoirs… À propos, ne pourriez-vous pas me prêter quelques bouquins ? En tant que pédagogue, vous devez en avoir ?

Aubette a retrouvé son sang-froid. Elle sourit :

— Je ne suis pas très pédagogue, vous savez ? Cependant je vous ferai monter des livres, demain, par Rose Martel.

— Non. Venez vous-même. Je déteste Rose et j'aurai tant de plaisir à vous revoir.

— Je n'ai que de onze à treize heures, dit Aubette.

— Eh bien, montez vers midi jusqu'à l'escalier sous la voûte. J'irai à votre rencontre. Vous serez gentille.

Il reprend la main qui hésitait à se tendre à nouveau :

— Venez, dit-il. J'ai besoin de vous.

— Oui, je suis Chevalier d'Amblemont, comment savez-vous cela ? Je suis également chevalier de la bourse plate.

— Ô ! dit Aubette d'un ton scandalisé.

— Quoi ? Vous ignoriez ce titre supplémentaire ? Ça se voit à l'œil nu, cependant, mon pauvre amour.

« Mon pauvre amour… » Si quelqu'un entendait ? Mais Aubette Vernay et Georges de Saint-Aime sont seuls dans la colline avec le vent.

Comme elle l'avait promis, elle est montée, il est venu. Et tout de suite ce garçon, à peine connu de la veille, a pris avec elle le langage familier qui la surprend un peu. Il a, le premier, parlé de Gina. Elle en a profité pour l'apitoyer :

— Cette pauvre petite, ce manque de soins…

— Oui, je sais, personne n'ignore que c'est ma fille. Péché de jeunesse.

Elle a détesté ce ton léger, puis elle s'est malgré elle laissée prendre à un charme évident.

Cependant, elle continue son plaidoyer :

— Gina est si intéressante.

— C'est possible mon petit enfant, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'y puis rien. Vous ne me voyez pas, apportant en dot à Nancy de la Valette, une fille de onze ans ?

— N'épousez pas Nancy de la Valette, voilà tout.

— Ah oui : « Épousez Rose Martel », c'est ça que vous voulez dire ?

— Je ne veux rien dire. Je souffre pour Gina.

— C'est vite fait de raisonner à votre façon : « Vous êtes le comte de Saint-Aime, marquis de Portalès, chevalier d'Amblemont et vous laissez votre fille mourir de faim. » C'est bien là votre argument ?

— Oui, dit courageusement Aubette.

— Et moi comte, marquis, chevalier, à tout ça, je réponds : « Que

voulez-vous que j'y fasse ? »

— Je ne sais pas. C'est à vous de savoir. Vous êtes l'homme, après tout !

— Ah, vous nous jetez ce mot à la trace, vous autres femmes, comme une meute de chiens féroces !

— Mais enfin, dit Aubette, c'est ce que j'enseigne à mes élèves, c'est ce qu'on nous a appris : La supériorité de l'homme sur la femme.

— Aube, ma petite Aube, connaissez-vous la poésie arabe : « Tes cheveux sont un lac de miel où mon cœur se noie… » Vos cheveux sont bien beaux, madame Vernay.

Aubette fait un vague geste découragé et conclut :

— Je vois que vous ne voulez rien entendre. Vous plaisantez toujours.

— Où avez-vous vu que je plaisante ? Oui, après tout, peut-être ai-je l'air de plaisanter. Mais vous le savez bien que je ne plaisante pas ? Je vous nomme : « Mon pauvre amour, mon petit enfant, ma petite Aube », cela vous étonne ? Chez moi ça n'a pas grande importance, j'aime la musique des mots, sans chercher ce qu'ils signifient.

— Vous êtes un être étonnant…

— Je ne sais pas. On a dû vous annoncer que j'étais un peu cinglé ?

— Personne ne m'a parlé de vous, dit Aubette.

— Je suis un triste, voilà ce qui est vrai, un triste et un raté. Vous m'avez durement rappelé tout à l'heure que je porte un de ces noms, autrefois d'importance, quand ce château n'était pas une ruine. Maintenant, je n'ose plus exhiber mon titre. Savez-vous comment je signe ? « Georges Saintème », en un seul mot. Et ma carte de visite porte au-dessous : « Agent de la Société Adoulcia ». Car c'est ce que je suis : Agent de la Société Adoulcia, huiles minérales. Représentant de commerce.

— On m'avait dit que vous étiez docteur ?

— Ah, vous voyez qu'on vous a parlé de moi ! On n'a pas dû vous en raconter du bien ? On ne nous aime pas ici. Mon grand-père et mon père ont fait trop de mal. Moi, vous connaissez mon aventure imbécile. Non, je ne suis pas docteur, j'aurais pu l'être, mais les moyens m'en ont manqué, j'ai dû cesser mes études brutalement, juste avant la guerre. Nous sommes pauvres, ma beauty, très pauvres.

— Toute cette puissance de plusieurs siècles pour aboutir à cela… murmure Aubette.

— Hé oui ! Juste retour des choses d'ici bas. Autrefois, mon aïeul

battait ses serfs, maintenant, les serfs enrichis envoient leur fils dans les Grandes Écoles, et ce sont eux qui deviendront d'illustres docteurs. C'est normal.

— Dire qu'il y a eu un temps où ce devait être si magnifique chez vous ! Y pensez-vous parfois ?

— Oui. C'était certainement mieux qu'à présent. Avez-vous de l'imagination ?

— Beaucoup trop, dit Aubette en riant, elle me porte un grand tort.

— Jamais trop, croyez-moi. L'imagination est la seule jeunesse qui persiste. Alors, voulez-vous qu'on joue un peu ? Bien. Figurez-vous que cette muraille de rempart, contre laquelle nous sommes assis aujourd'hui, est aussi neuve, aussi solide qu'elle l'était au douzième siècle. À chaque angle, là où s'avance encore ce débris de tourelle, un homme d'armes veillait nuit et jour dans son échauguette. Il savait qu'il devait se faire tuer pour les comtes de Saint-Aime. Connaissez-vous notre blason ? Il porte un cœur enflammé dans une auréole : « Sainteté-Amour. » C'est une belle devise, n'est-ce pas ? L'ordre de chevalier d'Amblemont a permis à mon aïeul d'ajouter sur fond de gueule, le profil d'une montagne gravie par un coursier. Le titre de marquis de Portalès qui date de Louis XIII, nous a autorisé à encadrer le tout d'une haute porte ogivale, tout ça nous fait une belle jambe ! Mais retournons au rêve :

Alors, à cette époque, ce mur qui n'avait pas moins de cinq mètres d'épaisseur et qu'on appelait courtine, était défendu par un fossé large du double que traversait le pont-levis qui menait au donjon. C'était le « réduit de la défense », vous le savez, n'est-ce pas, charmante normalienne, vous connaissez votre Histoire mieux que moi. Sans doute avez-vous lu Joinville ?

— Non, dit Aubette.

— C'est très intéressant. On y apprend que ce roi Saint-Louis qui, comme ses prédécesseurs fit maintes guerres et entreprit huit croisades, bien stupidement inutiles à mon sens, fut, dit Joinville, « l'homme du monde qui plus se travailla de paix ». La huitième croisade causa sa mort. Il la fit pour répondre à l'appel de son frère Charles d'Anjou, auquel le pape Urbain VI avait donné l'investiture des Deux Siciles, quand il vainquit Manfred, petit-fils du célèbre Frédéric Barberousse. Vous voyez jusqu'où cela nous conduit ?

— Aux bases de la royauté française, dit Aubette.

— Oui. Toute cette Histoire depuis l'an mille et pendant les trois siècles suivants, est mêlée à celle des Saint-Aime. Pendant mon enfance, j'ai entendu cent fois parler de Baudoin, comte des Flandres ;

de Philippe, premier descendant des rois de Macédoine, enlevant Bertrade, femme du Comte d'Anjou ; d'Henri II Plantagenet ; d'Henri Court-Mantel… Mais je vous disais que Saint-Louis entreprit la huitième Croisade contre le sultan de Tunis pour aider son frère et c'est là qu'il mourut de la peste…

— Ah oui, dit Aubette, je le vois encore sur l'image de mon livre, couché sous sa tente, dans le désert.

— L'un de ses fils donna naissance à la branche des Bourbons actuels qui sont, madame l'institutrice ?

— Je ne sais pas, dit Aubette, c'est trop compliqué. Je préfère me souvenir des poètes de cette époque, Guillaume d'Aquitaine, Bertrand de Ventadour, du Roman de la Rose et du Roman de Renart.

— C'était le temps de la langue d'Oïl et de la langue d'Oc. Le temps où s'ouvraient ces Universités, ces Facultés : Arts, Théologie, Médecine et Droit dont je suis devenu l'élève, dans cette Sorbonne créée par Raoul de Sorbon pour les étudiants pauvres.

— Oui, je sais tout cela, dit Aubette, mais, je ne me doutais pas que les généalogies de Saint-Louis et des Saint-Aime étaient parentes ?

— Qui ne l'a oublié ? dit Georges. Cependant, toute la noblesse de Provence, évoluant à la petite cour de Fortbraquier, a toujours tenu une grande place dans l'Histoire. Comme vous le dites, le château devait être magnifique à ce moment. Vous avez potassé Malet et Isaac, je n'en doute pas ? Eh bien, il y a eu une période où Saint-Aime a ressemblé à la gravure de la page 217. Je suis calé hein ? Vous rendez-vous compte de ce que ce devait être chic ? Oublions les oubliettes naturellement ! Le jardin, le parc je ne sais pas ce qu'ils étaient. Les ifs, les buis taillés en cônes, n'ont dû que plus tard, ponctuer les massifs de fleurs, renouvelés constamment par les jardiniers, grâce aux serres chaudes. Non, à cette époque-là, on avait trop à faire avec les tournois, la chasse et la guerre, on laissait l'agriculture à « la classe servile ». Mourir de maladie dans son lit, s'appelait : « Mourir comme une bête. » Si vous étiez venue nous voir à ce moment, vous, fonctionnaire de la troisième République, qui vous seriez nommée sans doute Hersande ou Aremburge, je n'aurais peut-être pas eu une seule rose à vous offrir.

— Vous m'auriez plutôt fait jeter dehors par vos vilains.

— Ô madame ! Mais non. Vous oubliez que nous étions, dans ce temps-là, la race chevaleresque par excellence ? Mon aïeul vous aurait peut-être un petit peu violée, c'est tout. Non, non, votre arrivée, annoncée par quatre hérauts claironnant aux quatre coins du ciel, aurait fait jaillir du sol, de jeunes pages empressés à vous saluer. On aurait servi en votre honneur, de grands pâtés pleins de petits oiseaux vivants auxquels les faucons auraient donné la chasse sous vos yeux…

— Quelle horreur ! dit Aubette.

— Les musiciens auraient joué de la vielle et de la cornemuse et vous auriez écouté les chansons de geste célébrant les exploits de Charlemagne et de Roland, les échos des batailles de Richard Cœur-de-Lion : « Le Lion déchaîné » !

— Toujours la guerre alors ?

— Toujours. Il était déjà très à la mode de s'ouvrir les ventres mutuellement. Dans le grand vestibule…

Georges de Saint-Aime s'interrompt avec un éclat de rire sec :

— Le grand vestibule ! Vous vous rendez compte comment il est le grand vestibule maintenant, avec tous les chiffons de ma mère et la saleté de Rose ?

— Chut, chut, dit Aubette. Reprenez la réception.

— Soit, continuons le jeu. Dans le grand vestibule, deux haies de gentes dames vous auraient conduite jusqu'au seuil du salon des orangers. Et savez-vous pourquoi on le nommait ainsi ? C'est parce que la princesse Béatrix, quatrième fille de Raymond Béranger, comte de Provence et de… Oh, mais tout cela serait trop long à vous raconter et vous ennuierait.

— Pas du tout, je vous assure ! proteste Aubette.

— Si. Sachez seulement que cette jeune et dit-on, belle princesse, (puisque d'après les historiens, toutes les princesses sont belles), avait fait venir d'Italie, où régnait Charles d'Anjou qu'elle avait épousé en 1236 et de ce Naples où elle devait plus tard aller mourir, quatre orangers chargés de leurs fruits. Ils furent placés aux quatre coins du salon et de ce fait, le baptisèrent. Là, vous auriez trouvé le comte Raymond, la comtesse de Savoie sa femme et leurs quatre filles : Marguerite, épouse de Saint-Louis, Eléonore, femme d'Henri III d'Angleterre, fils de Jean-sans-terre ; Sancie de Cornouailles et cette Béatrix, amoureuse d'orangers. À ce moment, elles ne pensaient pas devenir quatre reines comme cela est arrivé. « C'était, disent les chants des troubadours, de gentes cacoles qui poussaient en toute liesse comme fleurs des prés. » L'hiver, elles retournaient parfois dans le Palais comtal d'Aix-en-Provence, où leur père menait une cour fastueuse, mais elles préféraient, assure la légende, le château de Saint-Aime et cette ferme des Encontres, non loin de Dauphin, où elles étaient moins régies par l'étiquette.

Quand j'étais petit et nourri par mon grand-père d'incessants récits se rapportant à cette époque glorieuse, je rêvais souvent de ces petites filles. Je les voyais avec des cheveux longs comme vous les portez, mais tombant en boucles sur leurs épaules, avec des yeux clairs et des

bouches rondes d’enfants gourmandes. Vous le savez que vous avez une bouche d’enfant et des cheveux de reine ? Moi qui n’était déjà plus que le solitaire rejeton de cette énorme lignée, j’appelais de tous mes vœux, quatre petites sœurs semblables qui jamais ne sont venues. Et dans mes songes, j’entrais au salon des orangers, avec, appuyée sur mon poing, la main légère de Béatrix ou de Sancie…

Georges de Saint-Aime se relevant sur ses coudes, éclate à nouveau de son rire insupportable :

— J’ai couché avec la bonne. Avec Rose Martel. Voilà où conduisent les histoires de chevalerie.

— Chut, chut ! prie Aubette. Continuez. Moi aussi j’aime ces quatre petites filles.

— Vous auriez fait devant elles votre plus belle salutation, tenant pincée entre vos doigts, votre robe bordée de vair. Après le salon des orangers, vous auriez trouvé le salon de musique. Il était dans la grosse tour ronde qu’on appelait « le donjon Commande ».

— Celle qui est effondrée ?

— Oui. Vous y auriez dansé au son de la vielle et chanté quelques chansons de ces poètes dont vous vous souvenez. Ah oui, c’était le beau temps alors ! Ils n’avaient pas autant de soucis que nous.

— Croyez-vous ? Ils avaient leurs guerres aussi, nous l’avons vu. Sans compter les famines et les révoltes ?

— C’était des guerres en dentelle ! Pour nous, à présent, c’est aussi sale que cruel. Il y avait du panache alors ! Les gaz lacrymogènes n’étaient pas inventés.

— Je n’apprécie pas le panache, dit Aubette, c’est lui qui fait tuer. S’il n’y avait pas les gaz lacrymogènes, il y avait la poix bouillante et les écartèlements.

— Cette tour ronde, dont je vous parle, mon arrière-grand-père l’a, paraît-il, connue toute tapissée à l’intérieur de velours bleu ciel, vous voyez ça d’ici ?

— Ce devait être ravissant, murmure Aubette.

— C’est pourquoi ma grand-mère l’appelait encore « Le Paradis », même quand ce beau velours ne fut plus qu’une trame usée, tombant en loques.

« Comme dans le salon de la comtesse »… pense Aubette.

— Comme ce brocart jaune d’or qui pend des murs par lambeaux, dans le salon de ma mère, vous avez vu ?

Aubette rougit d’être ainsi devinée.

— J’ai voulu le faire enlever, continue Georges, faire mettre un papier-peint uni, simple, mais propre. Pensez-vous ! Elle y tient comme à sa vie même. Ah, je n’ai plus le courage de retourner dans ce passé où nous étions seigneurs de Fortbraquier et de « moult autres lieux ». Il aurait mieux valu naître fils de manant, comme on disait alors, l’évolution eut été moins pénible.

Après un silence, la voix soudain durcie, demande :

— Vous savez que je vais me marier ?

— Vous me l’avez fait comprendre tout à l’heure.

— Et on vous l’a dit aussi ?

— On me l’a dit.

— Je ne me marie pas, je me vends. À force d’être dans les affaires, j’ai fini par en négocier une avec moi-même. Nancy de la Valette, c’est un bien joli nom, n’est-ce pas ? Seulement, la fille est laide. Et encore… Laide ? Il y a des laides qu’on adore. Celle-ci est laide en dedans. Prétentieuse et vulgaire à la fois. Et bête encore plus. La Valette, c’est de la petite noblesse toute neuve : un certain comte de Raspail, décapité à la Révolution, son fermier Torquas qui l’avait dénoncé comme ayant caché un traître à la nation, se trouva maître de ses terres. Il installa sa femme criarde et ses enfants pouilleux dans le château et s’octroya le titre. D’abord modeste, il fut Torquas de la Valette, puis de la Valette, tout court. C’est la descendante de cet assassin que je vais épouser.

— Et pourquoi ? murmure Aubette décontenancée. Qui vous y oblige ?

Georges de Saint-Aime éclate de ce rire qui fait mal :

— Pourquoi petite Aube ? « Petite maison d’or près de l’aube ». Connaissez-vous ça ? C’est dans : « Verts pâturages », un beau film où des nègres s’amusent avec Dieu. Pourquoi, ma naïveté ? Mais parce qu’elle est riche, c’est tout. Elle veut un titre, cette jeune personne, un vrai, un qui ne soit pas en toc. Elle a du fric. En échange elle le lâche, c’est juste. Au jour des épousailles, je compte porter le voile blanc et la couronne d’oranger, comme ces vierges qui se sacrifient pour l’honneur de la famille. Et « ma pauvre mère versera des torrents de larmes ».

— Je n’aime pas vous entendre parler de cette façon, dit Aubette.

— Ah non, cela vous choque ?

— Cela me fait de la peine surtout. Vous auriez pu être heureux.

— Non, dit Georges gravement, je ne peux pas être heureux. Il n’y a pas de place, pour des gens comme moi, dans la société de mil-neuf cent quarante, nous sommes des inutiles. Mes aïeux se faisaient tuer à

la guerre par les lances des Infidèles, ce n'est pas ma faute si les mitrailleuses allemandes m'ont manqué dans les plaines de la Somme. Vous me voyez, monter à cheval le grand escalier du château ? Je n'ai plus de cheval. Un coursier « fougueux » ou non fougueux, vaut à présent trente mille francs. Et il sert à labourer, ce qui est beaucoup plus utile, en attendant qu'on puisse réemployer des tracteurs, car nous avons infiniment plus besoin de blé que de n'importe quoi.

— Mais, dit Aubette, ni un grand escalier, ni un cheval fougueux ne sont nécessaires pour avoir un peu de bonheur. Il y a tant de jeunes filles jolies et gentilles qui seraient fières de vous épouser, même si vous n'êtes que ce représentant de commerce dont le nom s'écrit en un seul mot.

— Vous croyez ?

— Certes ! J'en suis sûre.

— Vous oubliez Rose Martel et Gina ? Vous voulez que j'inflige ce passé à une petite fille toute neuve qui m'aimerait ? Voyons ? Nancy, tant pis pour elle ! Elle paye. Quand on paye, on est toujours roulé. Et elle, au moins, je ne l'aime pas. Je n'aime personne, je ne veux aimer personne.

Georges s'est à nouveau relevé sur ses coudes. Sa voix rageuse siffle entre ses lèvres minces. Aubette regarde une veine se gonfler sur sa tempe, au bord des cheveux argentés : « Sang bleu, pense-t-elle, ah, que du bon sang rouge vaudrait mieux dans ces veines, pour faire un homme de ce pauvre garçon. Sang bleu, sang bleu, a-t-elle envie de dire, que de crimes on commet en ton nom ! »

Elle dit seulement :

— Il va falloir que je descende.

— Je vous ennuie ? demande Georges.

— Ô non, mais c'est l'heure de ma classe.

— Viendrez-vous demain ?

— Demain non, mais dimanche, si vous voulez.

— Oui, je veux, dit-il, le roi disait « Nous voulons ».

Elle lui assure en se levant :

— Mais vous êtes presque roi !

Ils étaient restés pendant toute leur conversation, assis contre ce mur chauffé par le milieu du jour.

— Le soleil est déjà au bout de sa course, dit Georges, la nuit va être là dans deux heures. Quelle horreur, ces jours d'hiver à la campagne ! Comment faites-vous pour les supporter ? Je n'ai même

rien à lire. Merci de m'avoir apporté des bouquins. Qu'est-ce que c'est au juste ? Je ne les ai pas regardés.

Il voit des titres : « L'Amour et l'Occident, Peer Gynt, Les poèmes de Charles d'Orléans ».

— Je vous ai monté les seuls que j'avais, je n'ai pas encore apporté tous mes livres de chez moi. Quand j'irai pour le premier janvier…

— C'est où, chez vous ?

— Le Var.

— Bleu et or. C'est un pays merveilleux.

— Des milliers d'hectares de beauté.

— Oui. Vraiment vous ne pouvez pas rester encore un peu ?

— Mais c'est que mes petites vont arriver…

— Permettez alors que je vous raccompagne ?

Aubette hésite à répondre.

— Ah, dit Georges, je comprends : Les gens ? Vous reviendrez alors, c'est promis ?

— C'est promis : Dimanche.

Il retrouve sa politesse banale :

— Vous savez que ma mère a été très heureuse de vous recevoir, hier ?

— Merci, dit Aubette, à bientôt.

Redescendant le sentier au pied des gros murs, elle se retourne et le voit debout qui continue à la regarder. Quelque chose de léger l'habite qui la fait flotter comme un elfe au-dessus du sol rocailleux et elle s'aperçoit soudain que la chanson de ses heures de joie a jailli toute seule hors de ses lèvres et scande sa marche :

« Dedans cet arbre il y avait tant d'oiseaux,
dedans cet arbre il y avait tant d'oiseaux. »

La surprise l'arrête. Cependant, tout ce qu'elle a vu hier jeudi, et même aujourd'hui, n'a rien de très gai. Cette petite Gina, couchée dans son épuisement, Rose Martel sale et morne, la vieille comtesse à demi-folle dans ses robes d'apparat et même ce garçon qui a des yeux sans couleur, des cheveux gris à trente ans, une bouche charmante et qui dit à tort et à travers des mots, n'importe quels mots… Elle retrouve au retour ses pensées de la veille. Elle revoit le salon immense où Georges de Saint-Aime l'a faite entrer après qu'elle avait eu cet étonnement de le trouver là au lieu de sa mère. Elle ressent son impression de

navrance, au spectacle de tant de gloire décadente, devant ce mélange de riche et de sordide, de passé, de présent sans avenir. Alors pourquoi ce bonheur ? D'où venue cette chanson ? Est-ce qu'elle serait assez sotte pour croire que ce garçon va l'aimer ? Georges de Saint-Aime, comte de ci, marquis de ça, chevalier avec peur et avec reproche, fiancé avec mademoiselle Torquas, dite de la Valette ? Belle acquisition en vérité ! Même s'il l'aimait, qu'en ferait-elle, grands dieux ? Et d'ailleurs, il ne l'aime pas, heureusement ! Et elle non plus. Elle a aimé René, c'est tout. C'est bien assez. Il n'y aura qu'à s'habituer à vieillir seule. C'est très reposant. D'ici huit jours, ce moderne gentilhomme sera reparti vers son destin et elle, Aubette Vernay, continuera le sien qui est d'instruire les enfants des autres. Voilà.

Voyons : Cette après-midi, dictée, leçon de choses, une demi-heure d'Histoire. Et dire que ce sont des gens comme ces de Saint-Aime qui la composaient, l'Histoire et que ce que je dois enseigner aux enfants, c'est ce mélange de crimes et d'injustices ! À quatre heures du soir, il fera déjà sombre, les petites s'en iront et moi qu'est-ce que je ferai ? Aller chez les Saretti ? Augustine est à Nice ; cette cousine Zita ne me plaît pas beaucoup. Je suis obligée de voir que le père Saretti est trop aimable avec elle et ça m'ennuie. Aller chercher de nouveaux livres chez monsieur Drap ? Mais il ne me reçoit jamais très bien et je ne pourrai même pas lui rendre ceux que j'ai prêtés à Georges. C'est très joli, Georges. C'est un nom que j'aime bien. Et puis madame Bouquet est médisante, Angèle est toujours fourrée chez elle à présent, c'est désagréable. Alors où aller ? Eh bien, chez moi, voilà tout ! J'ai ma petite robe bleu marine à repasser et j'ai envie de transformer ma blouse blanche, je mettrai un petit bord rouge au col et à la poche. Ça l'égayera. Tout cela me mènera assez tard. Ensuite, la nuit viendra comme d'habitude. Voilà, je n'aurais plus qu'à dormir. Et demain je recommencerai.

Aubette a fini de descendre la colline. Elle surplombe l'école. Elle pourrait marcher sur son toit. Elle arrive dans la cour par le sentier de côté. Tout de suite, elle voit que les élèves sont en paquet, autour du bassin gelé. Elles l'aperçoivent et s'agitent à grands gestes de bras. « Qu'est-ce qu'il y a donc ? » pense Aubette.

Julia se détache du groupe et vient à sa rencontre, en criant :

— Moiselle, Moiselle ! Venez vite voir ! Tous vos poissons rouges qu'on vous les a assassinés !

— C'est la première méchanceté qu'on me fait, dit Aubette tristement. Pourtant je n'ai causé de tort à personne, je ne comprends pas.

— Si vous croyez qu'y a besoin de tort ? Moi non plus, quand on m'a commencé les vacheries, j'avais rien fait à qui que ce soit.

La Demoiselle, debout sur un escabeau, devant l'arbre de Noël, attache au long des branches, avec des faveurs roses, les petits paquets qu'Angèle lui tend.

— Celui-là, dit la femme de service, on croirait un jeu de loto ? J'aimais bien jouer au loto avec ma pauvre mère et Burle, quand j'étais petite. Tout le temps je criais « quine » ! Et puis chaque fois je me trompais et je me faisais traiter d'imbécile. On marquait avec des haricots. Les haricots, maintenant, c'est précieux, y en a qui racontent que l'hiver prochain nous aurons la famine.

— Passez-moi la grosse poupée.

— Elle est superbe. Qu'est-ce qu'elle a d'écrit sur cette carte : « Don de madame Guitte Martin-Blanc, maire de Roncières. » C'est elle qu'elle est le maire ?

— La poupée est belle et il y aura une heureuse, c'est l'essentiel.

— J'aimerais bien que ce soye ma Mimi qui la gagne, elle serait contente. Vous pourriez pas la lui faire avoir ?

— C'est une tombola, dit Aubette, le hasard commande.

— Tant pis. Et vous avez eu beaucoup de cadeaux ?

— Pas des masses, non. Après seize mois de guerre et un hiver particulièrement dur, les gens ne sont pas très généreux.

— Mais quand est-ce qu'elle finira cette cochonnerie ? Dites, mademoiselle, vous le savez pas, vous ?

— Hélas, pas plus moi que les autres. Ces pauvres hommes sont entraînés par leur propre folie. Ils ne peuvent plus s'en sortir. C'est l'histoire de l'apprenti-sorcier.

— Quel apprenti ? Le nouveau qui est chez le charron borgne ?

— Donnez-moi la grosse boule brillante, que je la mette en haut de l'arbre.

— Ah, celle-là je la reconnais ! Ça vient des Saretti, y l'avaient déjà prêtée l'année dernière. Vous y arriverez ? Ce sapin, il est bien grand. Je me demande comment on a pu le mettre debout ? C'est le Roméo qui l'a dressé ?

— Oui, dit Aubette, le cantonnier était retenu par le maire, alors Cortolezo a fait ça tout seul.

— Il est costaud. C'est dommage qu'il ait pas son raisonnement.

— Ô, il n'est pas si fou, vous savez. En dehors de ses crises d'épilepsie…

— C'est pas ça qu'il a, dit Angèle, y tombe du haut-mal.

— J'avais peur que ça lui prenne hier, je n'étais pas tranquille, il avait une mousse de salive au coin des lèvres et puis il me regardait d'une manière…

— Vous avez peut-être une touche avec lui ?

— Ah non, merci ! proteste gaîment Aubette. Vous voulez me marier avec tous les cantonniers alors ? Un de plus de soixante ans, un de moins de vingt… Je vous les abandonne.

— Vous préféreriez le monsieur du château, qué ?

— Quoi ? jette Aubette.

Elle se retourne vivement sur l'appui fragile de son escabeau. Angèle rit de toute sa bouche édentée.

— Vous croyez que personne vous a vue lui causer ? Vous êtes montée là-haut deux fois.

— Et alors ? On ne peut plus parler à quelqu'un ?

— Allez, c'est pas moi que j'y verrai le mal, ma bonne dame !

— D'abord, ne m'appelez pas ma bonne dame, dit Aubette. Ensuite qu'est-ce que vous insinuez ? Qu'est-ce qu'on vous a encore raconté ?

Ses yeux, devenus sérieux, se fixent dans ceux de la femme de service.

— Ô guère ! C'est la Rose Martel, qu'y a pas plus pute, je vous ai prévenue… Elle a dit : « On le sait bien, ce qu'elle vient chercher là-haut, la Demoiselle. »

— Rose Martel ? répète Aubette d'une voix étranglée.

Elle pense à ses deux visites à Gina : La première où elle a laissé sur le lit de la petite, tout son dessert de la journée et, le lendemain, quand elle est remontée apporter les livres à Georges de Saint-Aime et qu'elle

est passée par la ferme. Rose Martel était là. Aubette a parlé avec elle bien gentiment, elle lui a donné des biscuits, une bouteille de vin muscat pour la petite qui dormait et dans la main crasseuse de la mère, elle a mis un billet de cent francs. Cent francs, c'était beaucoup pour toutes les deux. Elle a serré avec amitié entre les siens, les doigts aux ongles cassés, elle a dit : « Je vous promets de m'occuper de vous. » Le résultat, le voilà !

— Vous allez pas vous faire du mauvais sang pour ça ? dit Angèle. La Rose Martel, c'est une sale langue. Moi, j'en serai morte de la langue des gens si je m'en étais pas foutue. Quand je me suis jetée dans la Drance…

— Je vais me reposer un peu, dit Aubette. La tête me tourne d'être là-haut. Nous allons plier les pâtes de coing dans les papiers dorés.

— Vous en aurez jamais assez pour tous les papiers…

— Il faut les couper en deux, je vais vous montrer comment s'y prendre.

Aubette descend de son escabeau et s'assied près de la table. Angèle partage chaque morceau de pâte en deux triangles. Chaque fois, elle suce la pointe du couteau. Aubette, qui s'en aperçoit, lui dit :

— Attendez, je vais le faire. Tenez, enveloppez-les.

Angèle plie les friandises dans le papier et le noue d'une faveur rose.

— Laissez deux longs bouts pour les suspendre, recommande Aubette.

Il y a un silence où elle pense à ce qu'on vient de lui répéter et qui lui fait de la peine. Elle n'a plus envie de parler.

— J'avais commencé de vous dire, là, tout à l'heure, reprend Angèle, quand je me suis jetée dans la Drance ? Tout en travaillant, je vais vous le raconter. Je vous l'ai pas déjà raconté, au moins ?

— Non, dit Aubette.

— Ça m'étonne. Parce que depuis, je l'ai raconté à tellement de gens !

— Mais, vous vous êtes jetée… Vraiment ? Pour vous noyer ?

— Pour me noyer ? Bien sûr, pour me noyer, pardi ! Parce que je comprenais que je pouvais plus vivre. Voilà comme c'est arrivé. Y faut que je vous explique : C'est un jour, dans le matin, que ça m'a pris. Toute la nuit avant, j'y avais pensé. Alexis, mon mari, vous savez : Zarcoff, que les enfants portent son nom ? Il était rentré encore plus saoul que d'habitude, y m'avait vomi partout que juste j'avais tout mis propre. Enfin j'avais un dégoût que je peux pas vous dire ! Alors, le

matin je me suis levée avec l'idée d'en finir. Lui, il était allé soi-disant travailler. Mes gosses à l'école, j'étais seule, tranquille comme Baptiste. J'ai tout préparé. Y faut que je vous explique. Y me restait plus que dix sous dans la maison. Une petite pièce, qu'encore toujours je la perdais, parce que je voulais trop bien la cacher. À la fin, je l'ai envoyée par la fenêtre. La veille, j'avais demandé à une voisine, que j'habitais les Monges en ce temps-là, même dans le village, j'y avais demandé quarante sous pour acheter mon pain. C'est une que je la connaissais bien, Maria Brun, qu'après, elle a voulu m'empêcher, le jour où j'ai envoyé le coup de marteau à mon mari. Celle-là, elle me dit : « Oui, je te les prête. » Après, elle me dit : « Non, j'en ai pas assez. » Moi je dis : « Tant pis, ça fait rien. » Je suis beaucoup fière dans mon genre, vous savez ? Alors la nuit j'ai réfléchi : « Pas de pain, rien dans le placard, un homme pas capable de se gagner notre vie, trois petits que depuis un mois, y mangent que des patates bouillies midi et soir, quoi faire ? Je vais m'enlever du milieu. Quand j'y serai plus, peut-être qu'on aura pas le cœur de me les laisser mourir de faim, ces petits ? On les mettra bien dans un orphelinat, quelque part ?

Alors le matin comme je vous le dis, j'ai bien mis d'ordre dans mon linge, partout ; j'ai préparé le dîner des gosses, je leur ai arrangé un torchon bien propre pour nappe, sur ma vieille toile cirée et je leur avais fait cuire un bout de petit salé, que je le gardais en réserve, que j'avais plus que ça et ils avaient un ragoût de pommes de terre qui sentait bon. Je me les figurais en train de manger, heureux comme des petits princes ! Devant la bouteille d'eau, j'avais laissé un papier, comme quoi j'allais loin tout le jour, couler une lessive.

Je suis partie. Les sept kilomètres, je les ai fait à pied sans les voir. Je suis arrivée, droit au pont, j'ai pas réfléchi, je suis montée sur le parapet que je me suis écorchée au genou. J'ai pensé : « Vaï, tu seras vite guérie ! » J'ai sauté. J'ai rien senti que le froid de l'eau. Après, ma tête m'a chaviré. Je reconnais qu'y m'a fallu du courage. Je recommencerai plus. Un homme m'a sauvé, un maçon : Sénès. Y m'avait trouvée drôle et y m'avait suivie. Encore que j'ai manqué le noyer en me débattant ! On m'a portée à l'hospice sur un camion qui passait. On m'a fait les tractions, je crois qu'ils disaient ? Je suis revenue. Le soir, mon mari a pleuré, mes petits aussi, moi aussi. Les sœurs de l'hospice m'ont dit que j'avais été une criminelle, mais personne m'a rien donné, c'est comme ça les gens. Encore, comme une grosse fadade, j'avais jeté la pièce de dix sous. Voilà ce que j'ai fait et voilà le secours que j'ai eu des autres… Après vous vous étonnez qu'on parle mal de vous ? Moi, on a raconté que je m'étais envoyée exprès dans un trou où y avait guère d'eau et que j'avais bien vu que ce maçon me sauverait. Après on est jusqu'allé dire que j'avais fait ça pour l'amour d'un homme ! Alors vous voyez ? Vous vous rendez

compte de quoi les gens sont capables ? Et ça vous étonne qu'on vous critique ? Ça vous étonne qu'on vous ait tiré vos poissons rouges ?

— Je me demande pour quelle raison ? dit Aubette. Je ne comprends pas.

— Pour la raison de vous faire de la peine, pas plus. Croyez-vous le !

— Non, je ne peux pas le croire. Le mal pour le plaisir du mal ? Non.

— Ah vous êtes encore beaucoup naïve, je vois.

— Surtout aussi méchamment, reprend Aubette. Pour faire ça, pour avoir eu le courage de tirer les poissons du bassin, en cassant la glace et de les fixer un à un sur le sol avec ces grands clous, il faut être une belle brute !

— Sandra m'a dit que comme ils étaient arrangés par terre, ça faisait comme un V, elle m'a dit ? C'est vrai ?

— C'est elle et Marianne Bouquet qui ont prétendu ça.

— Et Marianne a dit que ça voulait dire : « Vengeance ». Ça vous fait pas peur ?

— Ô, ce sont des imaginations d'enfants. Qui voulez-vous qui ait des idées aussi noires ?

— Je vous le dis que vous êtes naïve, pauvre Demoiselle ! Y manque pas des gens qui s'occupent de vous, sans que vous vous occupiez d'eux. Moi je pourrais vous en parler si j'étais sale langue ! La vérité, on vous déteste parce que vous êtes trop brave, voilà.

— Je ne crois pas qu'on me déteste, vous exagérez un peu, mais c'est vrai que cette histoire m'a bien peinée.

La porte de la classe, doucement entr'ouverte, se balance sous une main indécise qui la pousse du dehors.

— Qu'est-ce que c'est ? crie Aubette. Entrez. Roméo di Cortolezo reste figé sur le seuil.

— Entrez. Vous m'apportez du feuillage ? Que vous êtes gentil.

— C'est le cantonnier qui m'a envoyé, bégaye le garçon.

— Du gui ! s'exclame Aubette. Mais toutes les baies sont écrasées. Ô !

Elle regarde avec stupéfaction la grosse boule de feuilles dures, auxquelles les perles blanches s'agglutinent en pâte visqueuse.

— D'où ça vient ?

— Je sais pas, c'est le cantonnier qui m'a envoyé, répète-t-il

bêtement.

— Ça par exemple ! dit Aubette surprise. Enfin, mettez-le là, je le placerai tout en haut pour qu'on le voie moins. Moi qui aime tant le gui, quel dommage.

Les yeux sombres, jusqu'à présent cachés sous leurs paupières, se lèvent sur la Demoiselle et flambent d'un feu soudain :

— Vous en voulez, du gui ?

— Mais bien sûr, j'en veux, dit Aubette. Vous en avez ?

— Oui, j'en ai, j'en ai moi ! J'en ai du beau, moi alors ! Je suis allé le chercher là-haut à Pierre-Grosse, sur les chênes que la montagne les nourrit d'or. Parce qu'y a de l'or là-haut, y a des mines d'or que personne le sait. Vous le voulez, mon gui ?

Sous les boucles noires jetées au vent, les yeux noirs sont des flammes, le visage est empourpré par un flot de sang, la bouche ouvre deux lèvres nourries de ce même sang qui doit être noir et épais comme elles ; les dents éclatent de blancheur, la langue rouge brille de salive, la voix sort, mouillée, rauque, âprement caressante ; les deux mains sont lancées en avant au bout des bras musculeux, la poitrine se gonfle, tout le corps se précise dans un tumulte de don.

Aubette demeure stupéfaite, mais déjà, le garçon est sorti et revenu. Il crie :

— Tenez ! En voilà du beau gui ! Eux, y savent pas. Moi je sais ! Moi, je suis fort ! Moi je suis le plus fort de tous !

Il agite devant lui, deux énormes boules parsemées de baies brillantes. À terre, est restée là première qu'il a apportée. Il lui pose le pied dessus avec rage.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'exclame Aubette.

Roméo, à présent, piétine le cadeau du cantonnier. Ses yeux sont devenus égarés dans son visage. Ses souliers lourds dansent une danse de folie. Sa voix s'étrangle dans sa gorge :

— Je l'écrase ! Je l'écrase !

Il jette ces cris comme des aboiements de chien enragé :

— J'écrase tout ! Je veux rien qu'y vous donne ! C'est moi que je vous donne tout. C'est moi ! Rien que moi ! Mademoiselle ! Mademoiselle ! Je vous donne tout !

Il renverse la tête en arrière, ses muscles se raidissent, ses pieds se crispent contre le sol. Une bave abondante mouille son menton. Enfin il tombe, grand corps abandonné au mal.

Aubette pousse un cri d'effroi. Angèle s'est élancée vers eux :

— Mon Dieu, quel malheur, il a sa crise !

Elle repousse Aubette :

— Levez-vous de là, mademoiselle. Je vais appeler quelqu'un. Levez-vous, ne regardez pas ça ! Ah, je comprends maintenant, c'est lui qu'il a tué vos poissons.

Juste à cette minute, Georges de Saint-Aime paraît dans l'embrasure avec un sourire tout naturel :

— Bonjour, je venais vous voir, j'ai trouvé tout ouvert…

— Vous ? crie Aubette.

Lui ? Pourquoi cette visite ? Pourquoi lui auquel elle a tant pensé, auquel elle pense trop ? Ce visage de charme auprès de cet autre visage grimaçant ? Elle ne comprend pas, elle tremble de nervosité, des mots en désarroi s'échappent de ses lèvres tremblantes :

— J'ai peur, j'ai peur, je n'en peux plus… Ô que j'ai peur !

Un bras masculin, prêt à la protection, se tend vers elle :

— Calmez-vous ma pauvre petite. Là, là, venez ici, calmez-vous…

Roméo di Cortolezo est étendu sur le carreau, des tremblements l'agitent des pieds à la tête. Angèle revient avec le garde qui justement passait devant l'école. À eux deux, ils traînent le corps dehors pour lui donner de l'air. Mais avant de sortir, Angèle, malgré le drame, prend le temps de jeter un regard sur ce qu'elle a la chance inespérée de voir.

Une main douce glisse sur le front d'Aubette. C'est bon de pleurer mollement, réfugiée contre cette poitrine, avec cette bonne main qui vous caresse les cheveux.

Premier janvier à la maison de Méounes. Depuis cinq jours qu'Aubette est arrivée, Rosine Jouve ne s'est pas encore mise en colère. Elle est trop heureuse de revoir sa fille. Elle se plaint à elle :

— Ce n'est pas drôle avec ton père tu sais ! Comme tous les hivers il a eu sa bronchite et maintenant le rhumatisme s'en mêle. Il n'avait déjà qu'une jambe, c'est le cas de dire qu'il n'en a plus du tout. Il se traînaille tout le jour avec sa canne et comme il ne peut plus aller aussi souvent au café des Colonnes, parce que le docteur lui défend l'alcool, il est d'une humeur exécrable. Et toi, tu es contente ?

— Ça va, dit Aubette. Le village où je suis et un peu froid et triste. Ce n'est pas la Provence, que voulez-vous ? Il a bien fallu m'y habituer.

— Tes élèves sont gentilles ?

— Ô, comme partout : Un mélange : Marthoune Blanc est prétentieuse, c'est la fille du maire : Julia Saretti, celle du café où je me suis logée en arrivant, est menteuse ; Léonie Drouille est vulgaire ; Jacqueline Mastre des laitiers, est sale comme trente-six cochons, c'est entendu. Mais Alexandra a bon cœur, Albane a une âme d'artiste, Gina est malheureuse, Marianne est intelligente, Germaine est gentille.

— Enfin, tu les aimes bien ?

— Oui, j'essaye de les aimer. Ce n'est pas toujours facile parce que…

Sa mère déjà lui coupe la parole pour reprendre ses lamentations :

— Ton père, tu comprends, comme je t'explique, il peut plus supporter de ne pas courir à droite et à gauche comme autrefois. Alors il grogne. Qu'est-ce que j'y peux moi ? C'est de ma faute ? Je suis pas assez malheureuse d'avoir un mari qui n'en est pas un ? Ah, nous n'avons pas eu de chance, toutes les deux ! Moi je suis liée à un infirme et pour toi, ça me désole de te voir veuve si jeune ! Tu ne veux pas te remarier, non ?

— Je n'y ai pas pensé, je vous l'avoue, dit Aubette.

— Là-haut, tu n'as trouvé personne ?

— Vous ne pensez pas que j'ai cherché ?

— Sans chercher, des fois ça se rencontre ? Il y a bien des garçons ?

— Certainement, dit Aubette, mais je n'en ai pas rencontré.

— Tu me dis qu'il y a un cantonnier qui est bien gentil pour toi ?

— Oui. Très gentil.

— Et alors ? Il ne te plairait pas cet homme ?

— Non. Il a soixante ans d'ailleurs.

— C'est vrai qu'un cantonnier, quand même, ce n'est pas bien brillant comme situation. Si ton père voulait seulement s'occuper à quelque chose ? Mais non, rien. Pourtant, il n'est pas infirme au point de ne pas fournir un travail ! Quand son rhumatisme le laisse tranquille, il marche encore d'aplomb. Mais c'est tout juste s'il a consenti à aller une fois à ses vignes depuis la vendange. Aussi tu peux croire que c'est négligé. Ah, si le mien, de père, voyait une chose p reille ? Lui pour qui ses terres comptaient plus que tout au monde. Ses terres ! Qu'il en était si fier !

— Parlez-m'en un peu, qu'est-ce qu'elle devient cette Guirande ?

— Ah, ma pauvre fille je n'en sais rien du tout. Maintenant c'est pour ainsi dire sorti de la famille depuis la folie de ton oncle Pierre, quand ça s'est vendu et que ça a été acheté par le beau-père de ton cousin Ollivier Resplandin, de la tannerie de Bellaïgue. Y paraît que ton oncle Florestan y travaille comme domestique. Tu comprends, celui-là, avec sa manie des grands voyages, il n'a pas le sou, c'est pas sur les mers qu'il a amassé de quoi faire marcher un Domaine pareil. Mais enfin, tout ça, tu le sais autant que moi. Ah, notre pauvre famille, elle est bien descendue ! Antoine, Sébastien, morts ; Marguerite, morte elle aussi loin de nous ; sa fille Vincente, son fils Faustin, nous les avons même jamais vus. Louise est devenue une vieille fille tout ce qu'y a de plus sans cœur, y a plus que l'église qui compte. Ta cousine Nine, la petite de Sébastien, celle-là, elle mène une vie qu'y vaut mieux pas en parler. Y a juste mon neveu Ollivier, de Grand-Cap, qui a réussi, tu le sais. Lui, il est bien marié. Note qu'il nous a pas invités à sa noce… Ô, c'est un caractère. Il a fait des siennes aussi, il a fait pleurer sa pauvre mère ! Mais enfin, il a épousé une fille riche, et maintenant, ils font marcher le moulin à huile de Sinssol et on dit qu'ils y gagnent leur vie, quoique la guerre les ait un peu dérangés, mais comme y n'est plus jeune et qu'il a déjà deux fils, il a été mobilisé sur place, il a eu de la chance. On peut dire que c'est le seul. Ah, c'est pénible de voir tomber une grande famille comme ça. Et nous autres, regarde tous les malheurs que nous avons eus !

Aubette écoute l'intarissable bavardage couler des lèvres de sa mère. Elle aime beaucoup parler de cette lignée Desmichels dont

Rosine a été si fière autrefois. Il fallait l'entendre alors ! Les Jouve de Méounes, les Bannelier du café de Solliès, les Roussel des Aiguiers, parents de Madeleine, qu'est-ce que c'était à côté des Desmichels de la Guirande ? Pas grand-chose. « De la pète de mémé » disait-elle en se moquant. Et encore moins ce misérable Coumiana, amoulaïre sur les routes du Piémont, père de cette Arnaude maigre et noire épousée par Antoine, le frère aîné. Non, ça n'était rien. Elle en avait honte, Rosine, dernière fille gâtée des gros fermiers riches, un peu moins honte peut-être que du beau-frère Richard Falconnet, gibier de prison, mari de Marguerite, mais presqu'autant, oui, presqu'autant !

Aubette voit s'étaler devant elle cette large famille d'où elle est issue du côté maternel. Le grand-père Firmin, la grand-mère Félicie, la tante Louise vieillie et morose, les oncles morts, l'oncle fou, ceux-là ne l'intéressent guère, mais elle pense qu'elle aurait plaisir à connaître ces derniers Desmichels, les seuls à présent à conserver le nom, puisqu'il paraît qu'ils ont deux fils ? Et ils ne sont pas loin d'ici, non pas loin. De Méounes à Grand-Cap, il n'y a pas beaucoup de kilomètres. Malheureusement, sa mère est fâchée avec eux comme avec presque tout le monde, mais elle, elle n'est pas fâchée ? Comment la recevraient-ils, si elle arrivait un matin à cette maison de Sinssol en disant sans façon : « Bonjour, c'est moi, c'est votre cousine Aubette ! » Seulement il faudrait oser, voilà. Enfin, ça viendra peut-être un jour. Qui connaît la vie ?

Sa mère est revenue à son radotage habituel. Aubette entend la voix qui s'aigrit à nouveau :

— J'ai beau le lui dire à ton père, il n'écoute rien. Chaque année, nos profits diminuent. Heureusement que toi tu t'es trouvé une situation. Ou alors, si ça te déplaît de faire l'école, il faut te remarier. Tiens, justement nous avons eu la visite d'un garçon que peut-être il ferait ton affaire ? Et c'est un Guirand, figure-toi, un petit parent lointain de la famille. Et en même temps, c'est le neveu de ton collègue de Roncières, monsieur Drap, ce grincheux dont tu nous a parlé dans une lettre, mais c'est pas lui que tu épouserais n'est-ce pas…

— Je l'espère ! dit Aubette en riant.

— Et, j'oubliais de te dire : Son oncle lui a écrit que tu étais notre fille, alors il est venu nous voir. Il est instituteur à la Bourgade, mais il voudrait obtenir le poste des Pradets. Seulement il faudrait être marié.

« Il faudrait être marié… Oui, c'est ça qui serait raisonnable. Mariée avec un homme en chair et en os, pas avec un fantôme, pas avec un rêve. » Aubette laisse sa pensée se balancer mollement d'un sujet à l'autre, puis elle abandonne toute direction précise. Elle est bien. Par dessus toutes, une certitude s'installe : Elle est en vacances, elle est à

Méounes chez ses parents, dans sa maison, dans son jardin où elle va voir au soleil de midi, briller les oranges sur l'oranger. C'est un grand apaisement et elle songe qu'aujourd'hui commence pour elle une nouvelle année.

Dès le matin, après les embrassades et les étrennes, après qu'elle ait eu offert à son père une nouvelle pipe, creusée en plein cœur de bruyère ; à sa mère, un carré de soie imprimée, acheté à Toulon au passage et quand ses parents lui ont eu donné à leur tour leur cadeau : Une petite veste de lapin qui imite tout à fait la vraie fourrure, les apprêts du repas ont commencé. La volaille a été mise à cuire, c'est une des dernières du poulailler, les restrictions se font déjà sentir, enfin on aura quand même un bon déjeuner.

Quand les douze coups de midi sonnent à l'horloge qui fait aller depuis toujours, son balancier de cuivre brillant comme un soleil et comme lui entouré de rayons, derrière la vitre encastrée dans le long cercueil vertical, Aubette s'assied à la table ronde, devant sa poche à serviette de petite fille qui est brodée d'un A et d'un J. Et c'est bien agréable de se retrouver reportée à cette époque ancienne, alors qu'entre son papa et sa maman, on était sans le souci de gagner sa vie, sans l'obligation de s'en aller au loin, toute seule dans ce village des Alpes où le cœur et la chair sont traversés de tant de troubles.

Ici, certainement, il y avait les discussions, les disputes, mais quel est le foyer où il n'y en a pas ? On y volait quand même de bonnes heures et aujourd'hui en est une, qui les réunit autour de ces plats savoureux. Une Demoiselle d'école n'a pas beaucoup de temps d'abord, puis la cuisine de Roncières est si sombre au fond de la cour, un peu effrayante aussi à cause de cette souillarde, de cette espèce de grotte qui s'enfonce dans la montagne, Aubette n'aime pas tellement s'y tenir. Ici tout est clair, propre, gai. Ah, ce serait quand même agréable d'avoir un appartement dans un de ces groupes scolaires du Midi qui sont comme des villas de vacances. Aubette a une amie qui est institutrice à Bandol. Eh bien, là, elle est ravissante l'école. Elle a un grand porche blanc tout fleuri de rosiers rouges, des mimosas dans la cour et des balcons avec des géraniums à chaque fenêtre. Justement madame Jouve demande :

— Tu le connais, le village des Pradets ? Tirée hors de son rêve, Aubette répond :

— Les Pradets ? Non, pourquoi ?

— C'est là où le jeune homme dont je t'ai parlé, François Guirand, c'est là où il voudrait demander un poste. C'est après le Lavandou, sur la côte. Il dit que c'est plein de fleurs.

— Ah ? dit Aubette.

— Oui. Seulement comme je t'ai expliqué, il faut un ménage et lui est seul. Il a vingt-cinq ans, c'est un brun, bien charmant.

— Il te plaît beaucoup, hé ? dit le père qui est entré depuis quelques minutes. Ça fait quelques fois que tu en parles.

— J'en parle, j'en parle… J'ai pas le droit de parler alors ? Oui, y me plaît, il a l'air d'un brave garçon et la petite pourrait tomber plus mal.

— Enfin, vous reconnaissez que vous pensez à me marier avec lui ? dit Aubette en riant.

Elle est toute légère, toute heureuse. Est-ce qu'on marie une petite fille qui est assise entre son papa et sa maman et qui lèche la cuiller de l'entremets avec une paisible gourmandise ?

— Certainement j'y ai pensé.

La voix de la mère s'enfle devant la taquinerie :

— Pourquoi je n'y aurais pas pensé ? Qu'est-ce qu'il y a de mal ? Pour ne pas changer, ton père me donne tort ?

— Personne ne vous donne tort, maman, dit Aubette. Ne vous énervez pas.

— D'abord c'est un Guirand et ça pour moi, c'est quelque chose. C'est un nom qui vient de chez nous. C'est pas comme ces familles qui nous sont arrivées de pays qu'on ne connaît pas, où on a d'autres manières que nous autres…

Les Jouve sont de la Franche-Comté, Aubette le sait. Elle a peur que son père se vexe. Mais non, il est tellement habitué, il ne dit rien.

Sa mère continue :

— Ça ne fait que trop de tort dans les mariages, ces gens qui n'ont ni les mêmes habitudes, ni les mêmes caractères. Quand vous voulez parler, ça se tait et quand vous vous taisez…

— Vous vous taisez rarement, soupire Marcel Jouve.

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu me cherches encore une querelle ?

Rosine a jeté ces deux « Quoi ? » comme des aboiements, en relevant son visage qui s'est empourpré jusqu'au cou.

« Mon Dieu, pense Aubette, elle va se mettre en colère. »

Elle se sent encore plus petite fille que tout à l'heure, une petite fille qui voudrait passer sous la table, entrer dans la gaine de l'horloge, se glisser dans le ventre du gros bahut, disparaître enfin, pour fuir ce qui sûrement, sûrement, va arriver.

Et voilà ça y est. Le démon du mal a levé sa baguette de chef d'orchestre. Marcel Jouve l'a vu se déchaîner et par habitude, il a empoigné sa canne pour s'en aller. Mais il se laisse retomber sur son fauteuil. D'abord il ne peut plus guère marcher seul et puis il sait bien qu'on ne s'en va pas de sa maison un jour de premier de l'an, quand on a sa fille à sa table. Alors il serre les épaules comme sous un orage et il attend.

Tout dégringole en effet comme dans un orage. D'abord ce sont les sifflements aigus du vent destructeur. « Tu ne m'as jamais aimée. Tu as le cœur dur comme de la pierre. Je ne sais pas pourquoi je t'ai épousé ! Certainement, les Guirand c'est quelque chose, les Desmichels c'est quelque chose, tandis que les Jouve, qu'est-ce que c'est ? Ton grand-père était garçon de ferme du côté de Pontarlier, vous êtes de gros paysannas, pas plus ! » Puis vient le harcèlement de la grêle : « Je te déteste, tu ne m'as fait que des chagrins toute ma vie. D'abord je suis restée trop longtemps sans enfant, puis tu m'as laissée seule, pour partir à cette saleté de guerre de quatorze et moi je t'ai attendu là, comme une imbécile, avec ma petite dans mon ventre, collée derrière une fenêtre, à pleurer nuit et jour et le soir et le matin et pourquoi ? Pour me voir revenir un homme qui me regarde même plus, qui a pas une heure à donner à sa maison, un homme qui est même plus capable de gagner sa vie…

— Maman ! crie Aubette.

Sa voix est sortie malgré elle, elle ne pouvait plus se taire. Chaque fois c'est comme ça, elle se dit toujours qu'elle ne s'en mêlera pas, mais c'est impossible. Voir ce pauvre homme, cet infirme, son père, le voir tassé sur la chaise, avec ce vieux corps, ce vieux visage autrefois beau, maintenant coupé de longues rides qui vont de l'angle de l'œil au menton, droites comme des traits tirés d'un seul geste par le cordeau du malheur, avec ces yeux mi-fermés qui tâchent de ne pas regarder la méchanceté de l'attaque, voir cette bouche qui se serre sur sa révolte et ne rien dire, elle non plus, ce n'est pas possible. Elle commande d'un ton énergique :

— Maman, je vous prie de vous arrêter…

— M'arrêter ? M'arrêter ? Mademoiselle m'imposerait silence ? Vous voyez ça ? M'arrêter… Hou, mais c'est que mademoiselle est maîtresse d'école maintenant ! Alors ça se croit quelqu'un ! Ça enseigne la politesse aux autres et ça coupe la parole à sa mère ! Personne n'a de respect pour moi… Personne !

Et après le sifflement du vent et après les hachures de la grêle qui détruisent toutes récoltes, voilà la pluie des larmes qui commence.

« Ah, pense Aubette, qui la considère sans pitié, je voudrais ne

jamais pleurer ! Que c'est bête ces larmes, à quoi ça sert ? Les larmes, chez les autres, ça nous paraît toujours si inutile ! Je me souviens quand j'étais petite et que déjà elle pleurait, je la regardais de mon coin sans y croire et je n'étais pas du tout émue. Maintenant, je sais que chez les femmes, c'est la preuve que les nerfs ne tiennent pas, mais ces larmes je les déteste, parce que ce sont des larmes de rage, pas plus. »

Rosine Jouve est tombée sur la table entre les assiettes, avec tout le paquet de sa tête et de son buste. Elle a bousculé une flûte de cristal qui a mollement répandu sur la nappe un reste de vin mousseux. Elle s'est fait une place dans le rond de ses bras et on ne voit plus que ses épaules secouées par des sanglots.

— Maman, voyons… murmure Aubette contre les cheveux gris.

Rien ne répond que le halètement du souffle, lâché par saccades. Aubette se sent froide jusqu'au plus profond d'elle-même, elle ne peut s'empêcher de penser égoïstement qu'elle n'a pas de chance, que pour six jours qu'elle passe à Méounes, sa mère aurait pu se retenir. Et elle ne sait faire autre chose que répéter d'un ton glacé :

— Voyons maman, calmez-vous !

Soudain, un choc violent la rejette en arrière. Rosine Jouve repousse sa chaise qui, brutalement bousculée, tombe sur le sol. Au-dessus des cheveux en désordre, plaqués par mèches humides, un visage tâché de rouge, se redresse, deux yeux sauvages foudroient Aubette et son père, une voix dure scande des mots qui sifflent comme des serpents :

— Je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fille, j'ai deux ennemis contre moi. Je le savais déjà depuis longtemps, mais je m'en aperçois encore aujourd'hui. Restez ensemble, va, vous êtes dignes l'un de l'autre ! Moi je ferais mieux d'aller me tuer, au moins vous serez débarrassés.

Quatre pas sur le parquet, une porte rejetée avec violence dans son cadre, un bruit de marche qu'on entend s'éloigner. Le vin qui a coulé sur la table, s'égoutte doucement à terre. L'horloge continue à faire son petit bruit de cœur modeste qui bat au milieu des pires cataclysmes. Aubette et son père, restés seuls, se regardent sans parler. C'est bien triste un premier janvier comme ça.

— Heureusement que ça lui passe vite, dit Marcel Jouve, en allumant sa pipe neuve.

Il en tire deux bouffées, puis il ajoute d'un ton calme :

— Elle sera bonne quand elle sera un peu culottée.

Angèle est assise dans la cuisine de la Demoiselle, comme avant les vacances, exactement comme avant les vacances. Elle frictionne ses mains rougies par le froid et où l'âcreté de la lessive a laissé de profondes morsures. Elle baisse la tête et elle redit :

— Oui, c'est comme ça, elle est morte.

Puis elle tente de sourire et elle dit encore :

— Je vous remercie beaucoup pour les oranges, vous pouvez croire que ça fera plaisir à Mimi. Celle-là comme gourmande ! Au moment des fruits, elle m'en dévore des kilos.

— Ce n'est pas demain que nous cueillerons les cerises, dit Aubette.

— Ô, ça semble pas, mais ça vient petit à petit. Vous connaissez le proverbe, qué ?

« Depuis la pente
de Sainte-Luce,
les jours augmentent
d'un saut de clusse. »

— Ce n'est pas beaucoup, dit Aubette.

— Non. Vous savez ce que c'est une clusse ? Vous savez ce que c'est ?

— Une puce.

— Autant dire rien.

— À fin décembre, la nuit était là dès ma sortie de classe. Chez nous, il fait déjà clair plus longtemps.

— Quand même, votre mère a dû vous voir partir avec regret, dit Angèle.

— Ma mère…

Comment expliquer que cette mère qui pourtant aime sa fille, lui rende sa compagnie si pénible ? Aubette, quand elle a pris son poste ici, n'a pas confié le drame de sa maison à Martin Blanc qui

l'interrogeait. Elle ne le confiera pas davantage à cette femme de service. Elle dit seulement :

— Ma mère est très occupée, mon père est presque infirme.

— Justement, vous l'aideriez, y me semble ?

Aubette se tait. Angèle l'observe un peu, puis elle conclut avec un soupir :

— Enfin, chacun sait ce qui bout sous sa cabucelle.

Elles se taisent toutes les deux. Assises genou à genou, contre le petit feu de bois qui brûle dans l'âtre, elles boivent le café en réchauffant leurs mains aux flancs des tasses. Un courant d'air glacé rase le sol en gelant les jambes. Il faudrait poser dès bourrelets aux portes et aux fenêtres.

Retrouver cette pièce sans soleil, cette pièce où la seule lumière se joue au flanc des oranges rapportées de là-bas et qui ont glissé du sac sur la table ; avec son fond de grotte humide qui la lie à la montagne, cela n'a pas été gai. La maison de Méounes est belle, blanche, propre au dehors, au dedans et confortable. On y vivrait bien si Rosine Jouve ne l'emplissait pas de ses ouragans coléreux. Oui, mais tout de même, la pension du père n'est pas énorme, les rentes diminuent de valeur chaque mois, il faut gagner sa vie. C'est à cela que pense Aubette Vernay, institutrice à Roncières-le-Haut, Basses-Alpes, en ce dimanche de janvier mil neuf cent quarante et un.

Retour de vacances. Dehors, la neige s'est installée, la route est devenue un glacis dangereux pour la marche, les fumées du matin flottent lourdement sur le village noyé dans cette ouate, les fermes éparses sont isolées. Jacqueline Mastre, Germaine Barthélemy, à nouveau ne peuvent plus venir à l'école, Mimi Zarcoff est encore enrhumée, Albane di Cortolezo a une méningite, Gina Martel est morte.

— Elle a été vite enlevée, je n'aurais jamais cru.

À travers toutes ces pensées, le soupir d'Aubette est venu rejoindre celui d'Angèle : Soupirs, soulagement des cœurs trop pleins.

— Pauvre gosse, dit Angèle. Je sais qu'elle était guère heureuse, mais quand même… Moi, je viendrais folle s'y m'arrivait une chose pareille avec une des miennes ! Mais elle, la Rose Martel, vous croiriez que ça l'a pas touchée. Elle mène son train pareil. Elle descend aux commissions, tout.

— Que voulez-vous qu'elle fasse ? demande Aubette. Quand la mort est passée, tout ce qu'on peut faire est inutile.

— Le chagrin, quand même, dites pas, ça se porte sur la figure ?

— Je n'aurais jamais cru la voir pour la dernière fois, quand j'y suis remontée la veille de mon départ. Elle avait été si heureuse des cadeaux de l'arbre de Noël que je lui avais apportés ! Elle avait retrouvé de l'appétit, pour manger le chocolat et la pâte de coing. Je la croyais mieux…

— Oui, et six jours après, le curé l'a trouvée morte toute seule, sa mère à courailler qui sait où ?

— Pauvre petite ! soupire encore Aubette.

Angèle relève son visage soudain animé :

— Et ce père ? Vous croyez qu'il est propre, ce père ? Qu'est-ce que vous en pensez, vous ? Qu'y s'en foute, ça on le sait. Il était reparti juste le matin de la mort, et c'était pour se marier, y paraît ? Mais il aurait pas pu revenir, quand y l'a su ? Porter une couronne, se faire voir à l'enterrement avec le costume noir ? Ou au moins un brassard sur la manche ? Rien. Elle s'est en allée comme un chien, cette mesquine !

— Ô, vous savez, dit Aubette, les fleurs, les couronnes et même le deuil, ne changent rien à rien.

— Je sais… Mais au moins pour le parlé des gens, voyons ? Si c'est ça le grand monde, c'est propre ! Tu es t'un gros monsieur, tu prends une fille, tu y fais un enfant, puis débrouille-toi ! Va aux ribes, ou crève de faim, moi je m'en balance.

— Il n'est pas riche, lui non plus, dit Aubette.

Elle s'arrête. Est-ce qu'elle va le défendre, ayant tant à lui reprocher sur sa veulerie, sa lâcheté, cette faiblesse indigne d'un homme ? Il lui semble l'entendre parler avec ce charme cynique qui est le sien : « Je me vends. Le jour du sacrifice, je porterai la robe blanche et la couronne d'oranger, elle est riche, je signe Georges Saintème en un seul mot, je suis représentant en huiles minérales. » Il est parti. Après cette scène où Roméo a été pris d'une crise ; après qu'Aubette a dû réaliser que le cantonnier l'aimait, que Roméo en était jaloux ; après l'effrayante vision de ce garçon écumant, tordu à terre ; après le doux abri trouvé sur la poitrine masculine, après les paroles secrètes et la chaleur troublante de ces lèvres, il est parti. Deux jours après elle, sans laisser un mot, un adieu, rien, comme si elle n'existait pas. Sans même rapporter les livres chez Rose Martel, en disant : « Vous la remercierez. » Non, rien. Et maintenant, il doit être en train de se marier : « Nancy de la Valette de Saint-Aime, marquise de Portalès. » Ça fait bien. « Aubette de Saint-Aime, marquise de Portalès. » Il aurait pu y avoir aussi : « Gina de Saint-Aime », c'est elle qui aurait eu le plus de droits au titre, mais Gina Martel, fille de Rose, la bonne à tout faire, est enterrée depuis avant-hier et celui qui l'a engendrée, son père, a

autre chose à penser qu'à porter des fleurs sur le renflement de terre froide qui la couvre. Autre chose à faire aussi qu'à venir serrer contre lui une Demoiselle d'école trop nerveuse. Il se marie cet homme, ce comte, ce marquis, ce chevalier, ce joli garçon…

Aubette sursaute. Angèle a fait grincer sa chaise en la repoussant :

— Ah, moi je vais m'en aller, dit-elle. Je pense que ma Mimi pourra venir en classe demain. Si vous la faites sortir en récréation, vous serez brave de voir qu'elle mette son petit fichu bien rangé dans son cou.

— J'y veillerai, dit Aubette. Au revoir.

Elle ne se lève pas de son coin de feu. Elle regarde Angèle partir, traverser la cour, disparaître. Elle serre ses genoux glacés et bientôt les recule, parce que la flamme les touche. Elle pense à des vers qu'elle aime à se redire quand elle est triste :

« Si le froid te brûle,
le chaud brûle aussi.
Je t'entends qui hurle,
mon corps rétréci.

La neige et dimanche
et ce cœur toujours,
posté sous la branche,
d'où tombe l'amour. »

— Ah, dit-elle à voix haute, secouons-nous. Ma valise à défaire, ranger mes choses, préparer la classe de demain.

Elle se lève. Dans la tasse où elle a bu le café, elle verse un peu de cette eau-de-vie qu'elle a rapportée de Méounes. C'est son père qui l'a faite. Elle met dedans un morceau de sucre. Elle boit l'alcool, elle tire le sucre avec le doigt, elle le suce, puis le croque, c'est bien bon, ça réchauffe la poitrine. « Voilà comment on doit commencer à se saouler », pense-t-elle.

Enfin, elle monte à sa chambre, ouvrir les fenêtres. Ça sent l'inhabité. C'est solitaire et froid à vous donner le frisson. « Je ferais mieux de dresser mon lit dans la salle à manger. Au moins j'aurais le feu de la cuisine. Seulement en bas, c'est encore moins gai qu'ici. » En réfléchissant, elle s'assied au bord du matelas. Sur son front chaud, elle passe ses doigts glacés. Elle serre ses tempes à deux mains : « Qu'est-ce que j'ai ? Voilà que tout d'un coup, tout a l'air démoli ? D'où ça vient ? Ah, étalons ! »

Ce terme qui lui est familier, elle l'a pris à un camelot de foire, un jour sur la place, à Méounes. Il criait : « Messieurs et dames, bonnes

d'enfants et militaires, approchez ! Nous étalons. Tout y sera, le bon et le mauvais, le riche et le marque-mal. Vous n'aurez qu'à choisir ! Nous é-ta-lons ! »

Elle aussi, elle étale dans son esprit, comme des marchandises périssables, ses joies et ses peines, son mal et son bien : La famille, l'amitié, l'amour, le travail, les plaisirs secrets, les chagrins qu'on dissimule, les ambitions démesurées qu'on est seul à jauger, les désespoirs qui appellent la mort. Elle étale ainsi, en vrac, à certaines heures ou alors elle arrange tout soigneusement devant elle : Ceci à droite, ceci à gauche, ceci en bonne place de possibilité, ceci rejeté à l'écart parce que nuisible… Et ce dimanche triste, oui, c'est bien un jour favorable pour remettre sa vie en question, pour choisir. Stupidité ! Qu'est-ce qu'elle a à choisir ? Rien. Elle s'arrête de penser. On vient de frapper en bas. On appelle :

— Il y a quelqu'un ?

Elle crie :

— Entrez, c'est ouvert !

Elle se penche à la fenêtre et voit Marceau Payan.

— C'est vous ? dit-elle. Je viens.

Il est en bas dans la cuisine. Il tient toute la place avec son grand corps. Il lui tend la main.

— Angèle m'annonce juste votre arrivée. Si j'avais su, je serais allé vous chercher à Roncières-le-bas. Vous n'avez pas écrit ?

— Non, dit-elle, mais Saretti m'a ramenée. Je lui ai téléphoné de la gare. Asseyez-vous.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Très bon. Un peu lent avec ces trains surchargés. Vous allez manger une orange de mon jardin et goûter la blanche de mon père.

— Je veux bien, dit le cantonnier. C'est lui qui la fait ? Il a des terres ?

— Oui. Une grande vigne sur le côteau de Montrieux, un champ vers Néoules.

— Et des oranges ? Ça c'est magnifique !

Aubette boit encore un doigt d'eau-de-vie. Et de nouveau, coule en elle la confortante chaleur de l'alcool.

— Elle est fameuse, dit le cantonnier. Vous, je ne vous trouve pas trop bonne mine.

— Encore un peu ? offre Aubette.

— Ah, dit-il, si c'est vous qui me poussez à boire à présent…

Il pose son verre et baisse la tête :

— Vous avez reçu ma lettre ?

— Oui, dit Aubette.

— Et alors ?

Alors quoi ? Dans cette enveloppe blanche, cette page de papier quadrillé, trois violettes avec ces lignes : « Je les ai cueillies derrière les Monges, là où les grandes roches font abri contre le vent. Le soleil y reste tout le jour et elles fleurissent tôt. J'ai pensé vous faire plaisir. »

— Ça vous a fait plaisir ? demande-t-il d'un ton humble.

— Mais bien sûr, répond poliment Aubette.

Et tout de suite, elle enchaîne :

— Cette pauvre petite Gina qui est morte, je ne peux vous dire quelle peine…

— Oui. Elle était marquée par le destin pour payer à la place des autres.

Il réfléchit, puis il continue :

— C'est ce qui m'a toujours empêché d'aimer une femme en dehors de la loi, l'idée de ces sortes de choses. Je n'aurais pas voulu faire le malheur d'une enfant.

Il réfléchit encore :

— Seulement moi, j'ai eu un père. Tandis que lui… Vous pensez, quand Georges avait quatre ans, le Bruno lui disait : « Les femmes, tu sais, il ne faut pas y faire attention. Si tu écoutes ta mère, tu n'as pas fini. Lorsque tu seras grand, tu viendras avec moi et les femmes alors, tu comprendras à quoi elles servent. Nous mènerons une belle nouba tous les deux. » Heureusement il est mort et heureusement aussi, le petit n'était pas mauvais de nature. Mais à dix-sept ans, un soir où son père l'avait giflé pour une bêtise de gosse, en empêchant sa mère de le consoler, il est allé se réfugier sur la poitrine sale de Rose Martel et il y est resté, ç'a été le malheur.

Aubette se souvient : « J'ai couché avec la bonne, voilà où conduisent les histoires de chevalerie. » Oui, ç'a été un triste enfant, lui aussi, comme Gina. Les titres et l'argent ne guérissent rien. Elle dit :

— Et c'est vrai qu'ils sont pauvres ?

— Tout à fait pauvres. À une certaine époque, le grand-père a vendu pour trois mille francs, la partie de son parc qui descendait autrefois jusqu'à la Place…

— Jusqu'ici ? Mais il n'y a que des pierres ?

— Maintenant ! Mais alors il y avait des arbres superbes, des chênes de deux siècles. C'est un entrepreneur de Modane qui a acheté. Il devait avoir son idée, il s'est amené avec une équipe, il a coupé tous les arbres au pied, il a bouleversé la terre en tous sens, il a fait des fouilles pendant trois mois. Un soir, le bruit a couru qu'il avait trouvé un coffre plein d'or. Le lendemain, tout s'en allait sur un camion, ouvriers, coffre et patron. On n'a jamais su exactement ce qu'il avait découvert. On a dit que c'était un trésor.

— Mais cette fameuse reine dont parle la complainte, vous savez :

« La reine d'Angleterre
dedans son cercueil d'or… »

vous croyez qu'elle est vraiment ensevelie sous les ruines ?

— Je ne sais pas, dit le cantonnier. Pour moi, il s'agit d'Éléonore, une des filles du Comte de Provence qui s'est mariée avec un roi d'Angleterre. Peut-être avait-elle demandé à être enterrée ici ? Sa sœur Béatrix, reine des Deux-Siciles, avait voulu avoir sa sépulture dans l'église Saint-Jean-de-Malte, à Aix, ce qu'elle n'obtint que grâce au Pape Clément IV. Son tombeau fut d'ailleurs détruit sous la Terreur.

Aubette écoute avec étonnement l'homme simple, aux vêtements rapiécés qui lui parle de cette haute noblesse aussi familièrement que ce représentant de commerce qui en est l'héritier.

— Vous êtes très renseigné, je vois ? dit-elle.

— Ces histoires ont bercé mon enfance, explique le-cantonnier. Quand je suis venu, tout petit, habiter Roncières, j'ai vite appris avec les autres la complainte que vous aimez.

— Je la sais tout entière à présent, dit Aubette. Elle fredonne :

« Pauvre château de gloire,
Te voilà maintenant,
Tout plein d'araignées noires
Et de ronciers géants.

Sur tes pierres sculptées,
Les herbes ont poussé
Et tes vieux escaliers,
Sont démantibulés. »

— Je ne vous avais jamais entendu chanter, dit Marceau Payan. Vous avez une voix délicate comme vous. J'aime vous voir gaie.

Aubette rit :

— C'est la faute de l'eau-de-vie de mon père, dit-elle, sinon j'étais bien triste tout à l'heure. Mais parlez-moi encore du château.

Le cantonnier reprend :

— Pauvre château de gloire, oui ! Et sous ces vieux escaliers, sous ces herbes, qui sait, peut-être qu'il y est encore le fameux cercueil d'or que personne n'a découvert ? Vous vous rendez compte si c'était fait pour exalter l'imagination d'un de ces petits-fils de la Révolution française, qui jamais ne trouve dans la vie, princesse ou reine ? Vous la connaissez, cette ferme des Encontres ?

— Non, j'en ai entendu parler.

— J'y suis allé souvent. C'est une grosse bâtisse avec une cour intérieure, derrière un portail épais en cintre de pierre. Et je ne pouvais pas m'empêcher de voir comme si elles y étaient encore réellement, les quatre filles de Raymond Béranger, comte de Provence et de Fortbraquier, jouer ainsi que n'importe quelles enfants du peuple… Et puis on leur passait leurs belles robes de cérémonie et elles devenaient semblables aux images de l'Histoire de France. Elles s'asseyaient à côté des rois, sur ces grandes chaises hautes qu'on appelle des trônes, elles régnaient sur des pays immenses, et puis un jour, elles mouraient. Marguerite, Eléonore, Sancie, Béatrix, je les ai aimées toutes les quatre du plus profond amour.

— Et puis vous avez aimé Éveline de Saint-Aime, continue Aubette.

— Oui. Cette passion de reines m'avait laissé une sorte de folie des grandeurs. Les jeunes filles de Roncières, fermières ou commerçantes, je n'ai jamais pu m'enflammer pour elles. Éveline était belle, noble, malheureuse et vous savez il reste toujours un peu de chevalerie chez les hommes, malgré tout ?

— Oui, peut-être, dit Aubette.

« Oui, peut-être, malgré tout, pense-t-elle, même chez ceux qui parlent argot et qui affectent le scepticisme le plus moderne. ».

— Vous ne monterez pas la revoir ? Est-ce qu'elle vous a déplu ?

— Qui ?

— Elle, la comtesse ?

— Je ne l'ai pas vue longtemps, son fils était là…

— J'aimerais que vous y retourniez, maintenant qu'elle est seule. Georges lui fait peur, quelquefois il la bouscule. Sinon, quand elle a confiance, elle parle et alors on sent toute sa pauvre existence de femme riche qui a tout perdu.

— Je la comprends, dit Aubette. Elle vit dans ce passé magnifique, détruit autour d'elle, comme dans ces loques élégantes dont elle continue à se parer. Pauvre château de gloire…

— Je savais que vous la comprendriez. Vous avez du cœur.

Marceau Payan baisse la tête. Sa voix sort mal d'une poitrine contractée. Il parle bas :

— C'est pour ça, dit-il, c'est parce que vous avez du cœur que j'ai osé…

« Osé quoi ? » pense Aubette.

— Seulement je l'ai vu, mes cheveux blancs vous font peur.

Il faut répondre.

— Non, dit Aubette, non, vous vous trompez. Mais moi aussi j'ai aimé. J'ai aimé René, mon mari. Alors, je ne peux plus aimer personne, je crois.

— Et si vous arriviez à pouvoir, ce ne serait pas moi, n'est-ce pas ?

Aubette pose la main sur le bras du cantonnier :

— N'ayez pas de chagrin, dit-elle, je n'en vaux pas la peine, allez ! Je ne suis ni très jolie…

— Vous m'avez plu tout de suite. Le premier soir où je vous ai vue chez Saretti. Mais je ne me rendais pas compte. C'est mon ouvrier qui m'a ouvert les yeux, ce malheureux, en faisant ce qu'il a fait.

— C'est un malade.

— Un malade que la passion a affolé. J'aurais dû le comprendre aussi. Je lui ai trop parlé de vous, en travaillant sur les routes et toujours il m'écoutait sans m'interrompre. Il soufflait un peu, ses yeux brillaient, maintenant je me le rappelle.

— On raconte que c'est le fils du comte Bruno, est-ce vrai ?

— Ô vous savez, ces coureurs, on leur donne tous les rejetons du pays. Pour moi je ne le crois pas. Lucrèce a eu quatre enfants et ils se ressemblent tous, comme ils ressemblent à leur père.

— Ils sont tous splendides, dit Aubette.

— Chez ceux-là aussi, c'est une noblesse qui se termine, mais elle finit en beauté. Les di Cortolezo de Venise, ont été de grands seigneurs, ils font des paysans normaux, sauf ce pauvre épileptique.

— Albane a une méningite.

— On s'en sort.

— On en devient fou. Elle est d'ailleurs bizarre, cette petite fille. Elle m'a confié qu'elle voudrait être sculpteur.

— Un Guido di Cortolezo a sculpté des Madones. Son frère Torquato, était fou, moine mystique qui tombait déjà en transe.

— Hérédité chargée.

— Heureusement la mère a apporté son sang pur de race plébéienne. Ça sauvera peut-être les enfants.

— Tout cela est triste. Il y a pourtant des gens bien équilibrés ?

— Ceux dont on ne raconte pas l'histoire, oui. Les Saretti, les Savel, les Drouille, les Mastre. Ceux-là ont des petits défauts à leur mesure, ils mangent beaucoup, ils boivent mieux, ils vivent dans leur coin, personne ne pense à leurs destinées.

— Ils sont plus heureux, dit Aubette.

— Sans doute, mais on ne commande pas.

Aubette retrouve dans sa mémoire, cette phrase qui l'a frappée dans Rimbaud : « Ce n'est pas la faute du bois s'il s'éveille violon. » Elle soupire.

— Je vais vous laisser reposer, dit le cantonnier, vous devez être fatiguée du voyage.

— J'étais en train de défaire ma valise.

— Je m'en vais. Il faut seulement que je vous prévienne. Ah, c'est difficile. Je ne voudrais critiquer personne, et pourtant…

Il s'est levé, debout dans l'angle de la porte et confondu avec l'ombre, il dit d'une voix aussi trouble que son visage :

— Vous avez compris que je vous aimais ?

— Oui, dit Aubette simplement.

— Alors vous comprendrez aussi ce qui est difficile à vous dire : Faites attention à lui.

— À Roméo ?

— Non, Roméo c'est un malheureux, c'est tout. Non, à lui, à Georges. Lui aussi dans son genre, c'est un malheureux et il n'est pas méchant, mais vous, je le vois, vous êtes si petite, si fragile… J'ai appris que vous aviez parlé avec lui, qu'il était venu vous voir et il sait bien employer les mots.

— Vous m'espionnez, vous aussi ?

— Non, ne vous énervez pas. Il n'y a pas besoin d'espionnage, tout se répète dans ce Roncières. Simplement je vous dis : « Faites attention à lui. » C'est tout. Je ne voudrais pas vous voir souffrir.

Aubette qui les a affrontés d'un regard, voit des yeux si bons qu'elle se radoucit.

— Je ferai attention, dit-elle, merci bien.

— Au revoir et reposez-vous.

— Oui, je suis lasse. À un de ces jours.

Sa main est dans la main du cantonnier. Au moment de sortir, il la retient doucement et il dit encore :

— Mes violettes, vous les avez jetées ?

— Non, dit Aubette.

— Merci, dit-il à son tour.

Et il s’en va.

Maintenant c'est une habitude prise. Les jeudis et les dimanches après-midi, Aubette monte au château. Tous les jeudis et tous les dimanches. Quelquefois de midi à deux heures dans la semaine, quelquefois le soir. La comtesse l'attend en haut de l'escalier :

— Je me suis habillée en votre honneur, dit-elle.

Elle se lève et fait trois pas sur les dalles descellées, trébuchant sur des talons pointus, retenant entre ses doigts une traîne en lambeaux, ou la laissant s'étaler sur le sol. Alors quelque nouveau déchirement de soie se produit et elle gronde :

— Où sont les filles de chambre ? Elles ne savent plus mettre des points, c'est désastreux !

Aubette demande doucement :

— Vous allez bien ? Vous avez mangé ? Je vous ai apporté un morceau de tarte.

Souvent elle la trouve couchée, toute resserrée sur elle-même, enfouie sous des lainages à trous de mites, dans l'immense lit Louis XIII à colonnades torses, à grands rideaux de brocart élimé. Sur les draps qu'on ne lui lave jamais assez, elle renverse pour y fouiller à l'aise des coffrets de bijoux en clinquant, des boîtes de loques multicolores qu'elle tache du café qui constitue presque sa seule nourriture. D'un geste royal, elle jette derrière son baldaquin, les restes de ses repas et de ses trouvailles parmi les chiffons, laissant les ordures s'amonceler dans la poussière. Parfois, elle refuse nettement de manger. – Je n'ai pas faim, dit-elle. J'ai eu à midi du perdreau truffé. Bruno était allé à la chasse. Nous avions invité Sancie de Cornouailles et son mari, le duc Richard, qui sont charmants. J'avais mis ma robe en satin blanc, avec ma cape de dentelle. Tout le monde l'a trouvée ravissante. Mais vous-même, ma chère, vous êtes très bien avec ce manteau de chinchilla.

Aubette regarde la petite veste de lapin teint en noir et baptisé loutre, que sa mère lui a donnée pour ses étrennes. Elle a envie de rire et pourtant comme c'est pénible de voir cette vieille femme pauvre, se jouer à elle-même la comédie du luxe. Heureusement, elle ne comprend pas.

Le jeudi où la Demoiselle de l'école monte à nouveau voir cette comtesse qui est devenue son amie, le mois de février va poindre. À Méounes les narcisses commencent à s'ouvrir, les tulipes sortent de terre, les giroflées quarantaine éclatent de fleurs orangées dans les angles des murs, mais ici c'est l'hiver et ce sera l'hiver encore près de deux mois. Il faudra attendre avril pour espérer un peu de douceur de cette terre montagnarde. Jusque-là, il y aura les heures de classe avec leurs leçons, leurs devoirs, leurs pieds traînés, leurs disputes : « C'est elle qui m'a pincée. – C'est pas vrai ! Tu es t'une menteuse. – C'est toi que tu iras à l'enfer ! Il y aura les poésies du livre de lecture :

« C'est la plus jeune fée,
Blonde et blanche, de lis ou de lilas coiffée. »

Il y aura la Mythologie grecque : « Apollon, le dieu qui atteint de loin, lance un trait irrésistible. Les ténèbres couvrent les yeux du monstre et la force du soleil le consume en ce lieu même… » Il y aura les dictées : « Bientôt, du Lubéron à la Durance, toute la plaine verdoya. Seul, le champ de Pitalugue ne bougeait point : « Pitalugue, que font tes haricots ? » et Pitalugue répondait : « Ils travaillent sous terre ». Il y aura les « Comprenons le texte, tirons parti du texte », le vocabulaire, les suffixes diminutifs, il y aura la santé des petites : Albane va mieux, mais le docteur a interdit l'école : Alexandra Zarcoff ne peut plus s'arrêter de tousser, Germaine Barthélémy se plaint d'une pointe au cœur ; mais Marthoune Blanc crève de santé, Julia Saretti, toute ronde, porte fièrement entre ses gros petits bras, le gros petit corps, tout rond aussi, de son frère Jean-Claude. Les autres grandissent solidement : Marie-Louise Savel, Léonie Drouille, Jacqueline Mastre, les Bouquet, les Cortolezo, vont bien, sont plutôt sages, ne font pas trop enrager leur maîtresse.

L'hiver. Certaines nuits, le vent, comme une horde sauvage, fait le tour de la maison en hurlant. Des bruits inexpliqués, des frôlements qu'on ne comprend pas, glissent au long des murs, depuis cette grotte ouverte au fond de la cuisine. De l'autre côté du feu, devant lequel on est assis, le soir, quelqu'un sur la chaise basse. Quelqu'un qui se tait quand on se tait : La solitude. Elle est là, toujours, elle s'est installée paisiblement, les mains posées sur les genoux : « J'ai compris maintenant, c'est ça, la solitude. »

La tête d'Aubette ne lui paraît pas être toujours bien ferme sur ses épaules. Des idées folles, des désirs qu'elle ne se connaissait pas, reviennent en obsessions. « Je suis trop seule », pense-t-elle. Être trop seule, quand on a autour de soi, dans la journée, une dizaine d'enfants à contenir, cela paraît étrange ? Pourtant, c'est ainsi. Quand elle quitte

cette compagnie et qu'elle s'enferme dans la maison, les soirs, une chape glacée de solitude tombe sur son cœur. C'est alors qu'elle cherche éperdument à s'accrocher et qu'elle va chez les Saretti.

Là, elle trouve une famille qui est une corbeille pleine. On y mange, on y boit, on y crie, on s'y embrasse et on s'y dispute. Julia chipe du chocolat, elle est giflée, elle pleure, son père la console, la mère pleure parce que le père donne raison à sa fille, le père embrasse la mère, la mère embrasse le petit Jean-Claude, le fils tout neuf, le trésor, la belle mounine, elle le serre trop fort, il a peur, il pleure, il verse sur le baiser maternel, une molle nappe de lait, le père dit à la mère qu'elle est une imbécile, il prend le garçon, il le promène en chantant : « Ki-ki-ki ! Ki-ki-ki ! Son p'tit doigt le lui dit ! » Julia fait la danse du Wouâla-Wouâla sur le sentier de la guerre, ses cheveux sautent en mèches raides autour de son visage contorsionné de grimaces, le bébé rit aux éclats, une salive d'argent glisse du coin de sa bouche ronde, sa mère le reprend comme un bien volé, lui écrase la figure sous un gros paquet de sein, lui enfonce entre les lèvres un bout noir et grenu comme une mûre, en même temps, elle lui chantonne avec l'accent de Nice :

> « Si l'enfant fait dodo,
> il verra les anges,
> venir avec les mésanges,
> auprès de son berceau… »

à la fin le bébé s'endort et tout s'apaise : la mère, le père, la fille, ça fait un cercle parfait autour de ce sommeil, personne ne peut le rompre, personne ne peut passer à l'intérieur, il n'y a de place pour personne : C'est une famille.

Quand Aubette retourne chez elle, elle pense que si René avait vécu, elle aurait peut-être en ce moment, un petit enfant à elle et quelquefois, ça la rend triste. Alors elle ne va pas souvent au café Saretti.

Monsieur Drap, l'instituteur, n'a pas été fréquentable. Elle a appris à le nommer monsieur Anthelme, comme tout le monde ; elle a même avec lui, des conversations de quelques minutes quand les enfants jouent dans la cour. Mais leurs rapports ne sont que de politesse :

— Vous avez trouvé votre famille en bonne santé ? demande-t-il, en bonne santé ?

— Oui, merci bien, répond-elle.

— Moi, j'aurai peut-être la visite de mon neveu, François Guirand mon neveu. Il est maître d'école à la Bourgade dans le Var. Je crois que ce n'est pas loin de Méounes. Pas loin. Il paraît même que vous seriez

petits parents ?

— Il paraît. Ma mère m'a dit ça. C'est curieux, le hasard.

La conversation tombe sur ces quelques phrases. Monsieur Anthelme rassemble ses élèves avec des bourrades et tourne le dos. Le lendemain, ils parleront du temps, de la retraite des vieux, de la guerre qui continue, des restrictions qui se resserrent chaque mois ; ou alors le lendemain, ils se tairont, parce qu'ils ont épuisé tous les sujets.

Aubette est allée voir plusieurs fois les Barthélémy. Elle a apporté des gâteries à Germaine qui se plaint toujours d'être lasse, comme elle en apportait à Gina qui est morte. Elle a soulevé le vieux hors de sa paillasse pleine de pipi qui jutait sur ses jambes. Elle en a jeté le contenu dehors, elle a cousu deux toiles à sac pour faire une housse neuve, elle l'a bourrée de paille fraîche, prise sous le hangar. Elle a réinstallé le vieux dessus. Il a voulu rire de contentement, ça lui a fait une tête affreuse de danse macabre. Ensuite, Aubette a frotté le bras de la vieille avec un liniment qui sent fort. À chaque massage, la peau molle se prenait entre ses doigts. En frictionnant la poitrine, elle a vu deux poches grises, couturées de rides qui étaient les seins. Elle a pensé que c'était horrible. La vieille s'est sentie mieux, elle aussi a voulu sourire pour remercier, un éclair s'est ranimé dans ses yeux ternis. Aubette a rapporté de ces visites beaucoup de pitié pour les pauvres infirmes, avec une odeur d'embrocation, de salicylate de soude et d'urine sur les doigts, mais ce sont encore ces heures de sacrifice qui ont le plus assouvi en elle cet obscur besoin de se donner, celles qui lui ont laissé le plus de bonheur. Bonheur ? Si l'on peut dire… Mettons paix. C'est déjà précieux de se sentir en paix avec soi-même.

Chez la mairesse, Aubette a fait trois visites de politesse : Celle de son arrivée, la seconde fois où on l'avait invitée à entendre Marthoune jouer son « Bird singing », la troisième fois, dès après le premier janvier.

— J'ai tenu, Madame, à venir vous apporter, ainsi qu'à monsieur le maire, mes meilleurs vœux de nouvel an.

— Vous êtes tout à fait aimable, madame. Adélaïde, servez le porto et les biscuits. Vous prendrez bien quelque chose, n'est-ce pas ?

Le maire sourit en lui serrant la main :

— Que faut-il vous souhaiter, madame Vernay ? Un poste plus civilisé ? Un charmant époux ?

— Souhaitez-moi une bonne santé, c'est tout ce que je demande, dit Aubette, et que la guerre finisse vite.

Elle est bien raisonnable, cette institutrice.

— Oh oui, dit la mairesse, que notre fils revienne, mon pauvre

Auguste !

— Ça va faire deux ans, dit le maire. Enfin, n'oublions pas qu'il aurait pu être tué.

« Comme René oui. Et René aurait pu être prisonnier comme cet Auguste. Et alors, il aurait pu y avoir encore un petit espoir…

— C'est bien pénible, dit-elle.

Elle fait son sourire si sympathique et on pourrait croire que ça va finir par de l'amitié. Pourtant, vers la fin de la conversation, madame Martin Blanc ne peut pas s'empêcher de faire une allusion discrète à l'incident des poissons rouges, à celui du gui, à la crise de Roméo, à l'amitié du cantonnier. Aubette ignore encore qu'Angèle Colombet est bavarde et que toutes les histoires de l'école sont colportées par elle, même la visite de Georges.

— Il paraît que ce jeune dingo va se marier ? dit la mairesse. Je crois que sa femme vaudra mieux que lui. Les de la Valette ont une grosse situation. D'un côté, c'est un bien que la petite qu'il avait faite à cette bonne soit décédée, c'était un sale cadeau à mettre dans la corbeille de noces. Rose Martel va quitter le pays, paraît-il.

Oui. Rose Martel s'en va. Elle à prévenu tout le monde, elle qui ne parlait guère. Sa bouche amère s'est ouverte et les vipères en ont jailli : « Je vais me placer ailleurs. Que la vieille folle crève toute seule. Maintenant que l'enfant est plus là, je m'en fous ! » Cette petite fille pâle était le dernier lien entre les Saint-Aime et la domestique. Il a été brisé par la mort. Qui sait si la mairesse est la seule à trouver monstrueusement que ça vaut mieux ?

La veille de Noël, Aubette est entrée à l'église où l'abbé Frache officiait sous son étole des grands jours, brodée de paillettes d'or. Ensuite, il a salué la Demoiselle, très onctueusement, au retour des vacances, il lui a serré les deux mains dans ses deux mains dures :

— Bonne année, prospérité ! a-t-il dit, autant que faire se peut, en cette époque d'épreuves où Satan ose se mesurer avec Dieu.

« Satan est le plus beau des anges. »

— Bonne année, monsieur le curé. Que nous voyons finir la guerre.

L'abbé Frache a approuvé. Qui ne souhaiterait voir finir la guerre ? Mais la guerre continue à tuer des hommes dans tous les pays.

— Nous ferons tous les soirs à six heures et jusqu'à la fin du mois, des prières pour la paix. Il faut venir vous joindre à nous.

« J'irais bien, pense Aubette et sur les genoux depuis l'école, si je savais que ce soit efficace. Mais Dieu a-t-il besoin que nous l'aidions, pour gagner sa victoire sur Satan ? »

Après le premier janvier, en revenant de chez elle, Aubette Vernay a établi instinctivement une sorte de bilan et elle a acquis la preuve que, hors les Saretti qui se suffisent, de la mairesse qui l'ennuie, de l'abbé avec lequel il y aurait trop à discuter, de l'instituteur qui est un sauvage, d'Angèle qui est une médisante, de Roméo qui est un malade, de Payan qui est un amoureux, il ne reste personne à Roncières avec qui être ami.

Personne, sauf celle qui s'assied tous les soirs, régulièrement tous les soirs à la même place sur la chaise basse, croise des mains sèches sur un ventre creux et murmure : « Je suis là. » Personne que la solitude :

« Comme d'habitude,
l'amitié du feu
et ma lassitude.
Et la solitude,
comme d'habitude. »

Alors Aubette remonte au château, où l'accueille cette demi-folle qui lui dit :

— Je me suis habillée en votre honneur.

La robe de dentelle noire, la robe de satin blanc, la robe de faille lamée or traînent sur le sol rarement balayé. Les ruches d'organdi fripé, les bouillonnés de satin, les broderies de perles, les passementeries compliquées, les écharpes de crêpe Georgette, les gants de fin chevreau durci, s'échappent des paquets noués dans des châles, épars sur tous les meubles.

Aubette regarde cette comtesse de Saint-Aime qui a été riche et qui maintenant vit de lait et d'œufs à la coque, dont elle renverse la crème et le jaune sur son jabot de tulle brodé. Elle regarde cette femme qui a été belle et qui maintenant souille, d'un fard atrocement mal distribué, son visage flétri : de blanc qui reste en plaques dans les creux de la peau ; de rose mettant sur chaque joue, un rond qui s'effiloche vers le nez ou l'oreille ; de bleu, en trait sur la paupière ; de noir, en trait sur les cils… Mais il n'y a plus de cils, il n'y a plus de sourcils ; le bleu, le noir, sont au milieu du front ou sur la poche qui pend sous l'œil, où ils marbrent en zig-zag, le plissement de cette paupière. La bouche, pleine de dents neuves, grâce au râtelier qui tient les lèvres ouvertes, les raidit, leur donne un sourire perpétuel, est couverte d'une épaisse couche de rouge qui l'englue et la rend éclatante. Le menton, tout petit, se perd dans l'effondrement flasque de peau vidée de chair. Le cou est terrible, avec ses deux tendons, colonnes de ce temple écroulé. Mais la comtesse de Saint-Aime parle :

— Mon esclave Bahia, m'avait donné à manger une mangue pas mûre. Mon père a fait lier Bahia au pied du manguier et le nègre Sisco l'a tant battue que le sang coulait sur ses épaules. Mon père la regardait, puis il a dit : « Elle est trop belle, détache-la, je lui pardonne. » Mon père, Sir Lawrence Tréherne. Tout ce que je voyais de la jungle était à lui. Je couchais sur des peaux de tigre. Mon lionceau apprivoisé venait laper le lait dans ma main.

Aubette écoute. En arrivant, elle a jeté dans la cheminée des branches de genévrier. Elle a donné à la comtesse la part d'omelette, de viande ou de fruit, qu'elle lui a réservée de son repas. Elle la regarde qui mange avec des minauderies d'infante, puis se rejette en arrière et soupire :

— Je n'en peux plus, chère amie, vous me gavez !

Quand elle se remet à parler, Aubette écoute :

— Bruno trouve toujours que je me mets trop de rouge. Est-ce que je mets trop de rouge ? Ma mère se fardait beaucoup. « Evelyn… » disait-elle. Bruno écrit mon nom « l, i, n, e, ». Ce n'est pas ça. C'est : « l, y, n. » C'est un nom anglais Mon père était anglais, ma mère espagnole. Au retour de Sumatra, le paquebot a sombré, ils sont tous morts, sauf moi. Quelle horreur ! Peut-être suis-je morte aussi, je n'en sais rien ? Evelyn Tréherne, Bruno de Saint-Aime. Mais certainement mon cher, mon nom vaut le vôtre, mon père était baronnet. Et ces rubis déposés à la banque de Sumatra, ces lingots d'or, vous les avez volés ? Vous êtes un escroc, Bruno ! Si vous me giflez encore, j'appellerai Sisco pour vous tuer. Vous comprenez, mademoiselle…

Le vieux visage sec se tourne de droite à gauche, sur le cou immobile. Aubette pense aux gestes saccadés de la mante religieuse : pose spectrale. Oui, c'est aussi effrayant. Visage mort sans expression, mordillement continu de la mâchoire, vitre glauque des regards. Elle a peur, mais elle reste là :

— Madame de Saint-Aime, dit-elle, et votre fils ?

— Je n'ai pas de fils, il est au cimetière.

— Votre fils Georges ?

— Je n'ai pas de fils Georges. La petite Gina est morte. Elle voulait toujours s'envoler. Un jour elle est venue ici, elle a vu Rose qui était assise en haut d'une armoire, elle lui a dit : « Tiens, comment avez-vous fait ? » Rose lui a expliqué : « Vous prenez le balai par les deux bouts de la brosse, vous vous couchez sur le manche et vous filez dans l'air, c'est simple. » Et alors, elle s'est mise à voler. Elle a fait le tour du salon trois fois en montant, puis elle est allée s'asseoir à côté de Rose, sur l'armoire. Elle était contente, elle criait : « Grand-mère, venez ! » Je

ne sais pas à qui elle parlait.

— À vous, dit Aubette avec douceur.

— À Evelyn Tréherne, marquise de Portalès ? Asseyez-vous, ma chère, Bahia va apporter les sorbets à l'ananas. Mon père a tué un éléphant, je vous ferai faire un gros bracelet d'ivoire.

Aubette a envie de pleurer. Elle est découragée. Elle comprend que là non plus, elle n'arrivera jamais à pénétrer. Cet esprit fragile est un cercle aussi fermé que le cercle bâti en ciment des Saretti. Nulle part il n'y a donc place pour elle, pour son goût d'aimer, pour l'intérêt qu'elle porte aux humains ?

Elle redescend l'escalier, où les paquets de loques s'accrochent à son pied. Elle sort. Sur la terrasse, la neige est restée dans les fentes des dalles, en petits ruisseaux gelés. Sur la montagne, stupéfiée par le froid, le ciel glaciaire est d'une pureté qui vous ôte le souffle. La nuit pose sur la terre une grande main immobile. Sa voix dit « Silence » et tout se tait. Les petits hommes et les petites femmes et leurs petits soucis et leurs petites joies, sont enfermés dans leurs maisons à eux. Aubette marche seule et le choc de son pas sur le sol dur, est son seul compagnon. Il scande les deux syllabes de son désir : « Aimer ! Aimer ! Mon Dieu, mon cœur est plein d'amour et je n'ai personne à aimer ! Ce besoin d'amour, quel labyrinthe… Je ne peux pas aimer le cantonnier, je ne peux pas aimer Roméo, Gina est morte sans m'attendre, comme René l'avait déjà fait. Je ne peux pas pourtant aller tous les jours changer la paillasse pisseuse d'un vieillard paralysé, pour user ma force de tendresse ? » Elle se souvient qu'un ouvrier de Méounes, qui voulait l'épouser, lui avait adressé cette lettre romantique : « La fièvre d'amour me tombe les forces et je deviens votre esclave. » Elle a envie d'en rire et d'en pleurer à la fois. Elle pense : – « Maintenant, plus personne ne m'écrit de telles phrases. Je ne peux que rester seule, ou venir m'asseoir auprès de cette vieille femme et l'écouter divaguer. Ou alors rester seule, oui… Évidemment, j'aurais aimé Georges, mais il est parti se marier. »

Aubette rentre chez elle. La cour et le couloir sont pleins d'un vent qui frappe les murs par grosses vagues. À sa porte est pendu un petit sac de papier qui sent bon. Dedans, quoi ? Des truffes. Elles sont grosses, toutes terreuses encore. Ô ce parfum ! C'est un nouveau cadeau du cantonnier. À terre, une enveloppe, glissée par le facteur de l'après-midi. Dans sa cuisine ? elle lit cette lettre dont le contenu restera toujours pour elle, associé à l'odeur des truffes, à cette soirée, à son dépouillement de joies. « Madame, c'est mademoiselle Reybaud qui vous écrit, votre prédécesseur à Roncières. Vous plaisez-vous, madame ? Pour moi, sans vouloir vous importuner avec mes histoires de famille, je veux vous dire que je ne m'entends pas très bien avec ma

jeune sœur et que je vais demander à reprendre du service. Ce pourquoi la guerre me favorise, étant donné qu'on manque d'instituteurs. Si vous envisagiez votre changement pour un autre poste, je reprendrais volontiers le mien dans ce village que je connais. Vous seriez très aimable de me le faire savoir à l'adresse suivante.

N.-B. – Bien entendu, je vous rachèterai mes meubles au prix que vous m'avez versé. »

Cette lecture l'énerve. Elle froisse le papier, elle a envie de dire :

« Mais non, je n'envisage pas mon changement, mademoiselle Reybaud ! Mon changement ? Pour où ? Pour recommencer ailleurs ? Ce n'est pas la peine. Restez avec votre sœur, mademoiselle Reybaud. Vous avez bien de la chance d'avoir une sœur. »

Ensuite, elle pense qu'il faut encore manger. Quelle scie ! Elle va se faire cuire des pâtes. Ce sera long. Et ce sont les dernières. Elle a terminé ses tickets du mois. Tant pis, elle va simplement avaler un chocolat. À l'eau, puisqu'elle a tout usé le lait. Au fond, elle n'a pas très faim. Elle verse le paquet de poudre brune dans une tasse, elle met un morceau de sucre, délaie le tout avec de l'eau bouillante. Elle boit debout contre la table. Pas la peine de s'asseoir pour si peu. C'est bon parce que c'est chaud. Elle prend dans le sac de papier, une des grosses truffes. Elle lave toute cette terre qui y est restée collée, elle râcle, elle enlève les graviers avec la pointe d'un couteau, elle lave encore. Enfin, elle a dans la main une sorte de merveilleux granit noir. Ça, ce doit être délicieux ! Elle va monter la truffe dans sa chambre, elle la mangera dans son lit, elle aime bien manger dans son lit.

À ce moment, quelqu'un gratte à la porte. On a frappé ? Non, rien. Le silence. Puis ce bruit encore.

— Qu'est-ce que c'est ?

C'est un chien. Maintenant qu'Aubette a ouvert, il reste là, sans oser entrer, planté sur quatre pattes maigres, avec un regard de mendiant.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit Aubette. Tu as faim sans doute ? Je n'ai pas grand-chose, tu sais ?

Le chien entre.

— Tiens, mange ce restant de ragoût.

Le chien lape avec fureur le fond du plat.

— Pauvre vieux, dit Aubette.

Il est vieux, il est laid, une sorte de gale mange son poil autour du nez et ses yeux sont sales dans les angles.

— Là, maintenant va te coucher, dit Aubette. Moi aussi j'y vais. C'est l'heure.

Elle le pousse doucement dehors. Il ne résiste pas, il doit avoir des maîtres, mais des maîtres qui le nourrissent mal.

Elle referme sa porte et monte à sa chambre avec la truffe, qui lui fait la main odorante. Elle se couche, elle mange, c'est moins bon que ce qu'elle croyait. C'est peut-être quelque chose à ne manger que par tout petits morceaux ? Elle a fini, elle prend un livre. Ce vent de cyclone qui vient de se lever, tourne comme une bête fauve autour de la maison ; elle quitte son livre : « Si je ne m'endors pas tout de suite, je ne dormirai plus. » Elle lève le bras et fait claquer le bouton d'os de la poire. Nuit. Elle se tourne sur le côté. Ses genoux remontés, touchent ses mains qu'elle serre contre ses seins froids. Elle pense : « Je suis seule comme ce chien. »

C’est à partir de cette nuit-là que l’hiver a chancelé. Ce vent qui a recommencé à souffler le soir, s’est brassé et rebrassé avec lui-même, jusqu’à devenir une force démoniaque, ravageant le monde. Plantes, bêtes et gens se plaquent à la terre de peur d’être emportés. Les arbres, jetés à droite, jetés à gauche, hurlent d’effroi. Les maisons gémissent quand leurs toitures, comme un chapeau, risquent de s’envoler tout à coup. Les volets giflent les façades. Le vent, passant sous les portes et par les rainures des fenêtres, entre dans les cuisines, rallume les feux, feuillette le calendrier des Postes, grimpe aux chambres, gonfle les rideaux, sort par les vitres cassées. Dehors, il éclate d’un gros rire qui se moque des peureux.

Trois jours ainsi, ce mistral souffle. Puis soudain, le colosse fléchit sur ses jambes de fer et s’abat. Alors, la pluie prend sa place. Aubette se souvient d’une histoire que son père lui faisait lire dans « Le petit français illustré ». C’était : « Monsieur le Vent et madame la Pluie. » Les gravures représentaient le vent en athlète bouffi, la pluie, en longue dame morose vêtue de grises mousselines. Et c’est bien ça.

Sous le poing brutal du vent, les nerfs d’Aubette ont réagi, se crispent. Pendant des heures, éveillée dans la nuit, elle écoute le forcené, jeter ses gueulements à la nature. Le cliquetis de la fenêtre, qu’aucun soin n’a pu guérir, imite une danse squelettique qui verse aux veines une fièvre latente. Puis c’est un grondement qui racle le ciel d’un bout à l’autre. Un courant d’air glacé afflue jusqu’au lit. On croirait qu’on est couché dans un hangar. Trois jours ce vent, puis la pluie, doux repos, tout l’être respire. Enfin la pluie ! Les grandes pièces de terre labourées à neuf, d’un marron brillant, se veloutent d’un gazon vert : le premier blé, espoir des hommes. Printemps à l’horizon. Il pleut : « Pluie de février, fumier. » Les neiges des montagnes commencent à fondre. Ce pays de demi-plaine reçoit tout. Le matin on ouvre les volets, on se mouille les mains, il pleut. À midi on mange, il pleut. Le soir, on ferme les volets, il pleut. Des rigoles se forment dans la marne des terres ; des roches dénudées par les eaux, descendent sur les routes dont les bords s’écroulent dans les champs ; les chemins creux sont des lacs, les sentiers sont des ruisseaux ; où l’on pose le pied, reste une flaque, les murettes s’effondrent, il pleut toujours.

Dans la vallée, le Rabiou monte. Les paysans se penchent sur le parapet du pont, pour regarder la marque : Un mètre vingt, comme l'an dernier ; un mètre soixante, comme en quatorze ; deux mètres cinq, ça ne s'est jamais vu. Le champ des Revest est sous l'eau. Si ça monte encore, la ferme de la Retorde sera isolée. Ça monte encore. La montagne des Monges, celle de Pierre-Grosse, celle de la Chêneraille, sont ravinées par des ruissellements qui cascadent à travers les arbres, à travers les prairies, vers le Rabiou qui se gonfle et déborde.

Dans son lit froid, Aubette s'éveille, ce jeudi au petit matin livide. Il pleut depuis des semaines. Elle pense combien il sera difficile de grimper jusqu'au château, par cette colline glissante de glaise mouillée. Déjà hier, où l'averse a été impitoyable et où elle avait classe, elle n'a pu y aller. Le cantonnier a son travail qui est impérieux dans ce grand désordre de la nature. Cependant, il est monté quand même avec les provisions : « Elle n'est pas très bien, a-t-il dit. Toute seule là-haut, c'est un drame. » Rose Martel a quitté le pays. Evelyn de Saint-Aime est seule, comme la Demoiselle est seule. « Si c'était ma mère, je la prendrais avec moi, mais ce n'est pas ma mère. Un de ces jours, on la trouvera morte. Si c'est possible, j'y monterai cet après-midi. »

Un appel la tire de ses réflexions. Elle court vers la fenêtre :

— C'est vous, Angèle ?

— Oui. Qu'est-ce qu'y tombe !

— On commence à s'y habituer, que voulez-vous ?

— Pour qui ne sort pas de chez soi, c'est commode.

Aubette comprend l'aigreur de la femme de service. À huit heures du matin, dehors par tous les temps, pour aller nettoyer les saletés des autres. Angèle prend la clé sur l'appui de la fenêtre et elle entre dans le couloir.

— Montez ! crie Aubette.

— Bonjour, dit Angèle. Qué temps de cochon ! J'ai laissé les petits dans le lit. C'est là qu'y sont le mieux. Vous aussi vous faites la grasse matinée ? Vous avez raison. Quand on peut se le permettre…

Aubette s'excuse :

— J'ai bien assez des autres jours.

— Vous avez raison je vous dis. Je peux pas mieux vous dire !

Une grimace méchante tord le visage d'Angèle.

— Vous avez l'air d'être énervée ? demande Aubette.

— Si je suis énervée ? Ah oui alors que je suis énervée. On m'a volé cent francs.

— Cent francs ? Pas possible !

— Oui. Et chez moi, dans ma chambre, dans la poche de ma veste pendue au porte-manteau.

— Ça par exemple ?

— Et qui ? Allez le chercher. Ô, je sais bien qui ! Ça peut être que lui.

— Votre fils ? risque Aubette.

— Mon petit ? Jamais de la vie, dites ! Mon garçon, c'est pas un voleur. C'est plutôt mon monsieur.

— Votre mari ?

— Pardi ! Qui voulez-vous que ce soit ? Ô mais, y l'emportera pas en paradis. J'y ai bien dit hier au soir : « Tu l'emporteras pas en paradis. » Il a rigolé, c'est tout.

Angèle s'assied sur le pied du lit et pousse un gros soupir :

— Ah j'en ai marre, marre et marre ! Dire que ce couillon de Sénès, il était fier de m'avoir retiré de la Drance ? Y a bien de quoi ! Maintenant j'ai même plus le courage d'y retourner.

— Angèle, dit Aubette, vous ne feriez pas ça ?

— Hé non, je le ferai pas ! Malheureusement. Pourtant y faudra qu'un des deux y passe… Ça un jour ou l'autre y le faudra !

— Ô, proteste Aubette, voyons !

Angèle s'exclame d'un ton tragique :

— Mais oui, qu'est-ce que vous voulez ? Je le lui dis à lui : « Une de ces nuits que tu dors, je t'égorge. » J'ai déjà manqué de tuer mon mari, lui, ce sera pareil, c'est dans mon caractère. Mais vous vous rendez compte de ce que je supporte ? Le soir, jusqu'à sept heures, je suis calme, je fais mon train, je l'attends. Mais quand il est pas rentré à sept heures, je sais ce que ça veut dire, c'est qu'il a bu et qu'il est saoul. Alors, qu'est-ce qu'elle fait, Angèle ? Elle sort. Elle se fait prêter un vélo, elle va jusqu'à Saint-Urbain. Et elle le trouve, allez ! Je sais pas, je dois être sorcière, moi je crois ? Un soir, comme ça, j'ai fait tous les bistros de l'Esplanade, je l'ai trouvé à la fin. Je lui ai crié : « Tu viens souper, oui ou non ? » Y m'a envoyé une gifle que ma tête en a tremblé. Et devant le monde que ça faisait moulon. J'y ai dit : « N'aie pas peur, je sais pas quand, mais je te retrouverai. » Quand il est rentré à la maison, j'y ai cassé toutes les chaises dessus que j'en ai que deux : « Ça, j'y ai dit, nous se battrons au couteau s'y le faut, mais tu me lâcheras pas. » C'est une chose terrible comme je l'ai dans la peau.

— Vous croyez qu'il veut vous laisser ? demande Aubette.

— Qu'est-ce que vous voulez ? redit Angèle. Je vois bien son détachement de moi. Avec mon mari que je l'ai jamais aimé, c'était tout le temps qu'on allait ensemble, mais ça m'intéressait pas. J'ai eu mes trois petits, je sais pas comment y me sont venus, les autres femmes me parlaient de plaisir, je comprenais rien. Avec çui-là qu'y me plaisait, je dis pas le contraire, j'ai commencé d'éprouver. Alors, c'était… Ô pas tous les jours, bien sûr ! Mais un jour non l'autre, ça oui, un jour non l'autre, y me cherchait. Et à présent, depuis un an, plus peut-être, y reste des quinze jours sans me toucher. Alors ? Y faut bien qu'y se contente ailleurs ? Un homme, c'est un homme ! Quand les femmes voyent que je me range un peu, le dimanche, que je mets le rouge brunette, la poudre, ma blouse blanche bien repassée, elles disent : « Baï ! Une mère de trois petits, avec ses embêtements, regardez-là qui se tient comme une pute. » Je les entends bien blaguer. Les petits, on croit que c'est tout pour une femme. Ou peut-être, je sais pas, c'est moi qui devrais pas être comme ça ? Des fois je me donne tort.

Elle se tait. Son petit front se contracte. Ses yeux fixent le sol, semblant y chercher la solution de tant de problèmes difficiles. Comme Aubette se tait aussi, elle continue :

— D'abord, c'est mal parti entre nous. C'est parti qu'un jour que j'avais couché Zarcoff qui m'avait vomi partout, Mathieu arrive, y s'appelle Mattéo, c'est un italien. Ici on l'appelle Mathieu. Y travaillait à la mine avec le mien, j'y lavais son linge, y me trouve dans les larmes, y me dit : « Qu'est-ce que vous avez, madame Zarcoff ? Vous avez une figure d'enterrement ? – Ô, j'y dis, c'est ce salaud, y m'a pas rapporté un sou de sa semaine et y m'a tout sali que j'avais changé les draps. Mais les plus salauds, c'est ceux qui le poussent à boire, les autres, vous… – Moi ? y dit. – Oui, vous, je dis, comme les autres, vous croyez que je le sais pas ? Vous rigolez de lui, puis moi je me le vois arriver dans ces états. – Les autres peut-être, y dit, moi non. – Vous c'est pareil, j'y fait. – Moi non, alors y me dit que j'en suis restée fadade, parce que moi je vous aime. Vous comprenez, je vous aime ? Je vois que vous êtes une grosse malheureuse et moi je suis capable de rendre une femme heureuse. Alors, vous savez pas ? Si vous voulez avoir confiance en moi, vous prenez votre plus grande, tous les trois, non, trois petits que leur père est encore vivant, je peux pas m'en charger, mais votre fille l'aînée, on l'emmène, si vous voulez et nous partons. » J'étais en train de repasser, je me retourne pour prendre de l'eau pour mouiller la pointe d'un col que vous savez, elles veulent jamais tenir, ces pointes, dans le bout, je le regarde et je lui dis comme ça : « Bon, je vous crois. Je réfléchirai. » Je me mets à calculer toute la mauvaise vie que j'avais eue avec Alexis, toute celle qui m'attendait encore, enfin je me suis pensée : « Tant pis, essaye, tu verras bien ! »

C'est là que j'ai dit, j'y ai dit : « Écoutez, partir avec vous du premier coup, ça me plaît pas. J'ai une place qu'on m'a proposée à Fortbraquier, à l'Univers. J'y vais. Ça fera la cassure. Après, je prendrai mes petits et nous se mettrons ensemble. – Entendu, y me dit, j'irai vous voir à Fortbraquier. » Bon. Je prends ma place. Huit jours, quinze jours… Y m'écrit deux fois, mais y vient pas. Pas de nouvelles non plus de mes petits, de personne. À la fin, les nerfs me prennent le dessus. Je dis à la patronne : « Madame, j'y dis, je regrette beaucoup, mais je me languis trop de mes enfants. Écoutez, je vais les voir, puis je reviendrai. » Elle fait la grimace, mais tant pis, je pars. J'arrive chez Mathieu, je dis : « Je suis là. » Y dit : « Je vois. » Je dis : « Je pense que vous êtes toujours dans les mêmes dispositions ? Y dit : « Ben… Y faut que je vous explique. Y vaudrait mieux que vous retourniez à Fortbraquier. – Sûr, je dis, que j'y retourne ! J'y retourne pour prendre mes choses et revenir ici avec vous. – Avec moi ? – Oui. Avec mes trois petits et vous. – Vos trois petits ? Vous croyez que je vais me prendre trois petits ? – Hé, j'y ai dit, maintenant que vous m'avez fait briser mon ménage, y faudra bien que vous les preniez, mes petits ? » Après on s'est mieux raisonné. Ça, je l'avoue, je suis été sa maîtresse, c'était forcé, que voulez-vous, j'ai resté avec lui tout l'après-midi ? Le lendemain, je suis allée à Fortbraquier, chercher mes choses. Chez mon mari, j'ai plus trouvé un meuble, plus de linge, rien ! Les trois matelas et la table, pas plus. Y m'avait tout vendu pour cinquante francs, vous croyez pas ? J'ai repris mes trois petits, je me suis ramenée chez Mathieu. Celui-là, il était noir de colère ! J'ai dit : « Nous voilà ! » Il a dit : « Fous le camp ! » et y m'a mis le fusil contre la poitrine. Dites, représentez-vous un peu ça : le fusil contre la poitrine ! Y m'a crié Reprends-toi tes trois petits, je peux pas vous nourrir quatre. » Moi j'y ai dit : « J'y suis, j'y reste. Tu m'as voulue, tu me garderas, que ça te plaise que ça te plaise pas, c'est pareil, moi je suis pas de ces putes qui se couchent avec un avec l'autre. – Reste, il a dit. – Je comprends que je reste ! j'ai dit. Mais t'en fais pas pour leur pain, je suis capable de le leur gagner. On embauche pour le déboisement, j'irai. » J'ai travaillé au déboisement, ma pauvre, que vous pouvez croire que c'est dur. J'ai fait mes dix kilomètres par jour comme les hommes, j'avais de ces douleurs au cœur qu'elles me tiraient par les pieds. J'arrivais le soir, j'étais morte. Ah, les gens savent pas ce que j'ai pu passer ! Seulement, je l'aimais de ce temps, j'étais imbécile…

« Et tu l'aimes encore, pauvre femme, pense Aubette, pauvre malheureuse femme que tu es, qui n'as que ton instinct pour te servir de guide. » Aubette sent son cœur se gonfler de pitié pour cette servante d'homme qu'elle tutoie dans sa pensée, comme on tutoie le mendiant qui vient vous demander l'aumône. Et c'est bien une aumône qu'elle demande, cette lamentable Angèle, maigre et fanée, l'aumône

d’un regard compréhensif, d’un peu de tendresse et d’affection.

— Vous avez eu un bien mauvais destin, dit-elle, mais ça ira mieux plus tard pour vous, vos enfants grandiront, ils seront reconnaissants, vous pourrez être heureuse avec eux.

— Oui, ma petite Mimi qu’elle est si jeune, elle me le dit, des fois : « Va, maman, pleure plus, on grandira. » Ça me donne espoir.

— Mais oui, dit Aubette avec son gentil sourire. Il faut espérer, la vie n’est pas toujours mauvaise.

Elle prend la main qui traîne sur son édredon. Cette main vidée de chair, rougie et plissée par l’incessant contact des lessives, elle la serre doucement comme celle d’une sœur.

— Y pleut toujours, dit Angèle.

Elle retire ses doigts comme si elle avait honte. Elle n’est pas habituée aux consolations. Elle se met debout :

— Ah, je vais à mon nettoyage qu’y se fera pas seul. Je vous ai assez saoulée avec mes histoires.

— Venez dans un moment, je vais faire du café, vous en prendrez avec moi.

— Merci, je veux bien, dit Angèle. Le café frais, moi, c’est mon vice.

« Pauvre femme, se remet à penser Aubette, après ce départ. Pauvre femme, Angèle ; pauvre femme, la comtesse ; pauvre femme, Rose Martel ; Que de pauvres femmes dans le monde ! Et pauvre femme, moi qui m’éveille dans ce lit solitaire, dans cette chambre glacée, pauvre femme sans plaisir, sans amour, sans bonheur. Ah, je finirai par croire qu’ils ont raison, ceux qui professent que la vie est difficile. »

Elle se lève et s’habille. Ses bras nus ont la chair de poule. Elle serait bien restée encore un peu au lit, mais maintenant qu’elle a promis le café, il faut aller le faire. Elle entre dans sa cuisine sombre, où l’éclairage électrique est nécessaire ce matin. Cependant, elle ouvre largement les volets sur la cour déserte. Elle va au jardin chercher de l’eau. Il en tombe beaucoup du ciel, mais il n’y en a pas à l’évier. Elle revient, toute mouillée, les pieds englués de boue molle. Elle pense au déluge, à cette lamentable humanité errante sous la pluie pendant quarante jours. Le bon Dieu a de terribles manières de se venger. « Croyez, répondent les prêtres et vous serez sauvés. » Croire ? comme c’est facile !

Aubette verse l’eau bouillante sur son café de guerre. « de guère », plaisante-t-elle ; soixante grammes de véritable graine de caféier, pour cinq cent grammes d’orge, grillé au four. Et encore, parce qu’ici les paysans récoltent de l’orge et nous en cèdent, sinon ce serait le pois

chiche, la pesotte, la fève, le gland du chêne vert, qui sait quoi ? Le café ? On le brûle par deux cent mille tonnes dans les locomotives au Brésil. Ici on en est privé. Pourquoi ? Par l'imbécillité des hommes qui se battent sur terre, sur mer et dans les airs. Les déluges, les inondations, les séismes, les volcans cracheurs de feu, les raz-de-marée, les orages, les typhons, les fièvres espagnoles, les pestes, les choléras, la tuberculose, la syphilis, la folie et au bout de tout la mort, qui vient sûrement, qui vient infailliblement, qui vient toujours, ça ne leur suffit pas à ces idiots. Ils ont inventé la guerre. Pan-pan, je te tue, pan-pan, tu me tues. Quand me tues-tu ? Quand te tues-tu ? Crétins ! J'aime encore mieux être une femme qu'un homme. La femme donne la vie, au moins ! L'homme, « Roi de la création », ne sait que détruire.

Angèle rentre, elle expulse d'elle un grand soupir de dégoût :

— Pouh ! Quelle cochonnerie ! Je suis trempée jusqu'au dedans des cuisses.

Elle pend au clou des torchons, un vieil imperméable, devenu poreux par cent cassures qui forment de minces ruisseaux.

— Il coule l'eau, dit-elle, ça va vous faire trace partout sur les malons.

— Il n'y a qu'à mettre la bassine au-dessous. Tenez, buvez votre café bien chaud. Trempez-y deux biscuits, offre Aubette.

— Hé, vous avez encore des biscuits, vous ? On voit que vous êtes riche !

— Je ne suis pas riche, mais ma mère m'en a donné quand je suis allée à Méounes.

— Ils ont des sous, vos parents ? demande Angèle.

— Ils sont tranquilles pour leur vieillesse, quoique les rentes aient bien diminué.

— Y en a qui ont de la chance d'avoir d'argent. Et pourquoi vous travaillez alors ? Moi je peux pas comprendre que vous restiez pas avec eux ?

Comme Aubette ne répond pas.

— Au moins, remariez-vous, dit-elle. C'est pas une vie bien gaie que vous menez, toujours en solitude !

« Et vous ? a envie de demander Aubette à son tour, elle est gaie la vie que vous menez avec cet homme ? Le proverbe enseigne qu'il vaut mieux aller seul que mal accompagné. En solitude, dit Angèle dans sa langue populaire. Les cartomanciennes, quand elles trouvent la femme qui rêve, seule dans un jardin, sous un saule-pleureur, elles disent : « Vous faites solitude », c'est bien ça. »

— Le cantonnier, continue Angèle, décidément vous le voulez pas ?

— Non, dit Aubette.

— C'est dommage. Il aurait voulu vous parler, je le sais. Il est un peu vieux, mais il a une situation et puis il est brave.

Un bruit vient du côté de la fenêtre :

— Qu'est-ce que c'est ? dit Angèle.

Aubette regarde :

— Comment, c'est toi ? Mon Dieu, comme tu es trempé !

Le chien de la veille est là dehors. Il gratte la vitre avec ses gros ongles. Maintenant, il attend sous la pluie. Encore un mendiant. Il ferme les yeux à demi pour éviter les gouttes. L'eau ruisselle sur son poil râpé et son échine qui se courbe.

— Vous allez pas le faire entrer ? s'écrie Angèle. Un minable pareil ! Ces chiens, c'est des sacs à puces. Y va vous salir partout. Va-t-en, sale bordille !

Aubette a déjà ouvert la porte :

— Pauvre chien ! Viens que je t'essuie. Donnez-moi ce chiffon, Angèle.

Elle frotte le dos maigre, le ventre flottant dans sa peau, la tête osseuse, les pattes qui tremblent. Elle jette une vieille couverture à terre :

— Viens te coucher là, dit-elle. Tout à l'heure j'allumerai le feu, tu auras chaud.

Le chien remue doucement la queue, il regarde la table avec des yeux brillants.

— Ah tu as vu les biscuits ? Tiens…

Angèle, d'une main dure, arrête le geste. Et sa voix aussi se durcit pour s'indigner :

— Vous allez pas lui en donner, non ?

— Pourquoi pas ? demande Aubette.

— Des biscuits à un chien ? Ça alors ! Mes petits qui en ont pas mangé depuis six mois.

— Je vous en donnerai aussi pour vos petits, dit Aubette.

— Quand même !

— Quoi, quand même ?

— C'est honteux ! dit Angèle.

Dans son visage sans couleur, ses yeux se sont enflammés. Ils jettent

sur la Demoiselle des regards du plus profond mépris. La laide bouche édentée se plisse de dégoût :

— Je vous aurais pas crue comme ça ! dit-elle. C'est Turc, le chien des Mastre. Comme y le veulent plus, y le laissent aller de droite à gauche. Y feraient mieux de le tuer, y donnera la gale à tout le monde.

— Le tuer ? Mais ils n'ont qu'à le nourrir. Pourquoi ne le nourrissent-ils pas ?

— Parce qu'il est vieux, qu'il est plus bon à rien. S'il était à moi, je le tuerai !

— Vous êtes tous des sauvages, dit Aubette.

Elle a encore une fois le cœur gros. Est-ce qu'elle va, toute sa vie, avoir le cœur gros comme ça, chargé de la peine des autres ? D'Angèle, de la comtesse, de Rose Martel, du chien maintenant ? De tous ceux-là qui sont eux-mêmes si méchants entre eux ? Angèle crie : « Sale bordille » au chien mendiant ; la comtesse se réjouit que Rose Martel soit partie ; Rose Martel disait : « La vieille folle peut crever seule » ; madame Martin Blanc trouve que c'est un bien que cette petite Gina soit morte. Et le chien ? Qui sait si le chien pense du mal de ces hommes qui le laissent sans nourriture sous la pluie ? Il a des dents, des ongles, il pourrait mordre, déchirer, arracher, par force de quoi vivre ? Il ne le fait pas. Lui, la brute, dite sans intelligence, la bête impure des Évangiles, il vient timidement demander l'aumône et si on la lui refuse, il se couche et il meurt.

— Nous se comprenons pas, dit Angèle vexée.

Elle reprend son imperméable et sort en ajoutant :

— Je vais finir mon travail, moi j'ai pas de temps à perdre avec les bêtes.

Aubette se remet à penser. Maintenant, elle se souvient de sa discussion avec la pharmacienne de Méounes : Un jour où le vieux Poulot, le chien chéri de son père, toussait, atteint de trachéite, elle était allée à la pharmacie pour lui acheter du sirop. Et très naïvement, elle avait dit pour qui c'était. Là pharmacienne avait rougi de colère. Elle avait répondu : « Nous n'avons pas de sirop pour les chiens ici. – Donnez-m'en pour les gens alors, » avait dit Aubette et elle avait montré une petite bouteille pectorale. « Ça, du sirop pour les enfants ! avait crié la pharmacienne. Le donner pour un chien ? – Alors, je dois le laisser mourir ? Voyons madame Imbert, ne soyez pas ridicule. Je n'ai qu'à vous envoyer quelqu'un d'autre ? – Je vous défends de dire que je suis ridicule ! » La pharmacienne était naturellement grande et grosse, avec une dangereuse poitrine en proue et un imposant visage sévère. Du haut de sa dignité outragée, elle apparaissait encore plus

redoutable. « Et puis après tout, gardez votre sirop, avait dit Aubette s'énervant. J'irai le prendre ailleurs. » Le jeune pharmacien de la Place qui venait d'ouvrir boutique, lui avait donné sans histoires ce qu'elle demandait : « C'est pour un chien », avait-elle dit encore avec courage. – « Alors je vais vous le choisir sans opium. Les chiens sont tous cardiaques. » Oui, ils ont trop de cœur, sans doute. Ce n'est pas comme les gens. Enfin, ce commerçant l'avait réconciliée avec l'humanité. Elle s'était juré d'aller lui acheter tous ses remèdes. Mais comme la pharmacie Imbert était plus proche, elle y était retournée. « Voilà. Donc je ne suis pas meilleure que les autres : Ce qu'il fallait démontrer. »

Aubette caresse doucement la tête du chien :

— Tu vaux mieux que nous tous, lui dit-elle. Il la regarde, paisiblement heureux.

— Tout à l'heure, tu auras de la soupe chaude, lui dit-elle encore.

Elle se met à nettoyer sa cuisinière, à l'emplir de papier, de branchettes menues qu'elle casse, puis de bois plus gros. Elle l'allume, le feu jaillit, bientôt, il fera meilleur.

Elle entend frapper :

— Le facteur ! crie une voix. Madame Vernay ? Elle ouvre. Ce facteur, elle ne le connaît guère. Il laisse le courrier sous la porte quand elle est en classe et le dimanche où elle est là, il n'y a pas de distribution. C'est un vieil homme, jaune de peau, l'air fatigué.

— Beau temps pour les canards, dit-il.

— Oui. Dans votre métier ce n'est pas agréable.

— Que faire ? soupire-t-il, en jetant une lettre et une carte sur la table.

Elle sait par les bavardages qu'il a deux fils prisonniers et que son plus jeune qui était fiancé à la sœur de Marie-Louise Savel, a été noyé dans un sous-marin. C'est ce qu'on appelle : « Envoyer par le fond ». Cela tient trois lignes dans les journaux, mais la photographie de Boris Cavalier, le roi du music-hall, occupe une page entière. Tout finit par des chansons. Le vieil homme jaune s'en va sous la pluie, enseveli sous sa pèlerine en ciré noir. Il est quand même plus heureux que les chiens, les chiens n'ont pas de pèlerine à capuchon.

La lettre qu'Aubette ouvre, est de sa mère. Comme d'habitude, elle parle un peu de tout : Le jardin, la maison, la santé du père, tous les soucis de Rosine Jouve qui font que deux rides profondes, ont remplacé au coin de la bouche, le gai sourire de Rosine Desmichels quand elle avait vingt ans. Sa fille, connaissant la liste de ses plaintes, court vite à la fin, mais quelques lignes nouvelles l'arrêtent : « Figure-

toi que nous avons à nouveau reçu la visite de ce jeune homme, François Guirand, neveu de ton collègue de Roncières. Monsieur Drap lui a écrit qu'il avait eu l'occasion de te parler de lui et alors il est revenu nous voir. Il descend par son arrière grand-père, de l'oncle de cette Fleurie Guirand qui est l'aïeule des Desmichels. Tu penses si nous avons eu à parler avec toute la famille ! Avec ça, il est très gentil et pas vilain garçon : Un brun à l'air bien solide. Il est toujours à La Bourgade, mais il voudrait obtenir le poste des Pradets, afin de se rapprocher de notre vallée. Il a dit qu'il t'enverra un petit mot. »

Et voilà le petit mot aussi, car la carte est de François Guirand lui-même. Elle est courte : « Madame et cher collègue, je m'excuse, mais votre maman m'a donné la permission de vous assurer, ce que je fais ici avec plaisir en attendant de mieux vous connaître, de mes plus sincères et meilleurs sentiments. » Suit la signature, entourée de voltigeantes courbes de stylo.

Aubette, l'ayant lue, la pose sur la table. « Ce n'est pas grand-chose ce courrier. Pas grand-chose ? Qu'est-ce que j'espérais donc de lui ? Pourquoi cette manie éternelle de l'attendre, alors qu'on sait qu'il n'apportera presque rien ? Bien sûr, qu'il obtienne le poste des Pradets, ce garçon. Il n'apporte rien, ce courrier ? Quoi, qu'est-ce qu'il aurait fallu qu'il apporte ? Une vue bleue et or de la Côte d'Azur ? Un « Souvenir de noces ? » Une lettre peut-être qui aurait été signée Georges de Saint-Aime ? Ma pauvre Aubette, que tu es stupide. »

Il la serrait contre lui, il la serrait si fort qu'elle étouffait. Et c'était bon et elle pensait quel magnifique bonheur peut naître entre un homme et une femme par le simple désir des corps.

Cela s'était fait d'une manière si étrange et à la fois si naturelle. On avait appelé. Elle était descendue : C'était lui. Ce pouvait être Angèle, ce pouvait être le cantonnier ? Non, c'était Georges. Et maintenant il la tenait contre sa poitrine et il lui disait :

— Vous m'attendiez ? Vous le saviez bien que je reviendrais.

Ce n'était pas une interrogation. C'était une certitude. Et il disait encore plus tendrement :

— Tu m'attendais, mon pauvre amour.

C'était le soir de ce lamentable jeudi où il y avait eu la pluie, le chien, les histoires de la femme de service, le facteur avec sa lettre et sa carte et son fils, ce mort-vivant dans le cercueil d'acier d'un sous-marin, tant de choses si tristes à subir. Oui, il y avait eu tout cela dans ce jeudi matin et puis l'après-midi, le changement soudain du temps et la visite au château. Et alors tout était devenu bizarre. Vers midi, une aile immense de nuage s'était repliée au flanc des montagnes. Et les petits enfants joufflus qu'on voit sur les images autour du dieu Borée avaient nettoyé l'horizon avec leur souffle ; Aubette avait parfaitement vu, de ses yeux, ces serviteurs de monsieur le Vent, repousser madame la Pluie. Alors le ciel était devenu tout clair et monseigneur le Soleil avait jailli en équipage d'or, au-dessus de la courbe de la terre. C'était très beau. Aubette avait pensé qu'elle connaissait maintenant le secret des mythes cosmiques.

Elle avait mis sa robe la plus fraîche, puisque le printemps était venu et que les pêchers de la plaine bourgeonnaient de rouge au long de leurs rameaux. Dans cette robe, tissu léger imprimé d'une moisson de fleurs sur crêpe bleu pur, elle sentait danser, tout nu, son corps jeune et heureux de vivre. En chantonnant, elle avait grimpé la colline : « Dedans cet arbre il y avait tant d'oiseaux ! Dedans cet arbre il y avait tant d'oiseaux… » Mille bird singing lui répondaient. Devant la ferme, elle avait vu Rose Martel gracieuse et propre, avec Gina auprès d'elle, tout éclatante de santé. Et elle s'était exclamée : – Ô,

mais tu es guérie, Gina ? Que je suis bête ! Figure-toi que j'ai rêvé que tu étais morte !

Et Gina qu'elle n'avait jamais entendu rire, riait aux éclats.

En arrivant au château, elle avait tout de suite remarqué qu'on avait nettoyé la terrasse : quatre massifs de roses vermeilles se ponctuaient à leurs angles, de buis taillés en cônes. Entre eux, près du grand cèdre plusieurs fois centenaire, une pièce d'eau luisait doucement sur un fond de turquoise. Des poissons rouges tournaient autour d'un jet de liquide, qui les couvrait de gouttes brillantes. « Mes poissons, pensait Aubette, ils sont donc revenus ici ? Ils ont bien fait, ils sont plus heureux. » Et elle voyait qu'ils la reconnaissaient, ils lui faisaient de petits bonjours, en remuant la queue comme le chien Turc. À côté du bassin, monsieur Cantonnier, considérablement rajeuni, souriait en s'excusant :

— Oui, je vous ai repris vos poissons, vous ne m'en voulez pas au moins ? Évelyne en avait envie et vous le savez, j'aime tant Evelyn…

— Mais certainement, disait Aubette vous avez bien raison. Comment va-t-elle ?

— Très bien. Nous nous marions samedi. Allez la voir, elle est en train d'essayer ses robes de noces.

Dans le vestibule plus de loques, plus de marches branlantes dans l'escalier réparé et là-haut, le bruit d'une ruche.

— Entrez, ma chère, vous me donnerez votre goût : Préférez-vous le point de Bruxelles pour mon voile, ou le simple tulle que les filles d'honneur se partageront ?

Augustine Saretti, mince et blonde, à genoux sur un sol net, recouvert d'un clair tapis, arrondissait une large traîne de satin.

Aubette stupéfaite de la voir dans cet emploi, s'exclamait :

— Vous êtes là, vous ? Mais vous êtes donc couturière ?

— Vous ne le saviez pas ? C'est moi qui ait fait le complet de communion de Jean-Claude.

— J'ai le droit de me marier en blanc, disait la comtesse, le Pape a annulé ma première union. Il faut que je vous l'avoue : En réalité je n'ai jamais été la femme de Bruno. Je suis Evelyn Tréherne et jeune fille. Demain je serai son Altesse la princesse Payan.

— Très bien, très bien… murmurait Aubette toute surprise.

La comtesse, se débarrassant des essayeuses, entraînait la Demoiselle par le bras, vers un lit de repos, revêtu de brocart neuf : « Tout est neuf ici, pensait Aubette, elle aussi a rajeuni, seules ses mains sont restées vieilles, avec cette varice mauve sur la peau. »

— Je ne vous ai jamais raconté, ma chère amie que, pendant le retour de Sumatra, quand nous avons su que le bateau allait couler et que nous allions mourir, mon père, sir Philip Tréherne, m'a donné le petit sac en peau de cobra qui contenait les pierres précieuses : « Tu te sauveras, m'a-t-il dit, parce que tu es la plus jolie. Ces diamants seront ta dot. » Je le vis disparaître sous les vagues, lui, ma mère, ma sœur Mildred, mes trois frères pleurant. Moi je surnageais, le sac était à mon cou une bouée flottante, les rubis et les émeraudes brillaient au travers comme des étoiles. Quand je touchais terre, Bruno de Saint-Aime était à cheval sur le rivage. Il revenait juste des Croisades avec Raymond de Toulouse, il m'attendait, il me dit : « Je vous aime, donnez-moi les brillants, vous serez marquise de Portalès et tous les jours, je tuerai pour vous des perdreaux et des lièvres. » Voilà, vous connaissez toute ma vie.

Elle riait aux éclats, d'une bouche fraîche aux dents blanches.

— Je vois que vous allez beaucoup mieux ? disait Aubette.

— Oui, Marceau m'a fait manger chaque matin une truite vivante et ça m'a sauvé. Aussi je l'épouse par reconnaissance, quoi qu'il ne soit qu'un jardinier. Mais j'ai demandé au roi de l'ennoblir et il l'a fait prince Payan. Vous viendrez à mon mariage, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, disait Aubette.

Et elle pensait : « Comme les choses peuvent changer vite ! Hier elle était vieille et folle. Aujourd'hui, on croirait une adolescente. »

— Ce sera un très riche cortège, vous savez ? Sa majesté Saint-Louis viendra peut-être. En tous cas, nous aurons Marguerite de France, Eléonore d'Angleterre, Sancie de Cornouailles et Béatrix d'Anjou.

« Mais elles sont mortes », avait envie de dire Aubette. Pourtant, elle se taisait sur tout ce qui était aussi nouveau autour d'elle.

— Voilà de quoi vous habiller, offrait la comtesse. Prenez cette faille bouton d'or. Cela vous fera une toilette de reine.

Et elle déchirait avec des ongles aigus, la riche étoffe qui revêtait les murs du salon.

— Je préférerais du bleu, osait dire Aubette, le bleu c'est ma couleur.

— Eh bien alors, en passant, prenez le velours bleu qui tapisse le salon de musique, dans la tour ronde, vous savez ?

« La tour ronde ? Son toit écroulé, son lierre noir en nœuds de serpent au milieu d'elle ? »

— Et voilà vos bijoux, disait la comtesse, en lui mettant dans la main du gravier qu'elle ramassait sur la terrasse. Et voilà vos gants, et

elle lui emplissait les mains de feuilles mortes. Allez vite vous faire belle, la Packard vous prendra devant l'école. Vous y trouverez votre cavalier, c'est le marquis François Guirand, instituteur à La Bourgade, Var.

Aubette sortait du château. Elle traversait un parc magnifique où le cantonnier ratissait les allées, un grand tablier autour de ses jambes.

— Vous êtes donc redevenu jardinier, monsieur le prince Payan ? demandait-elle.

Ils riaient tous les deux. Payan disait :

— Je vous aurais préférée vous, mais vous ne m'avez pas voulu, mes cheveux blancs vous ont fait peur.

— Ô, ce n'est pas ça… s'excusait-elle.

— La vérité, c'est que vous aimez Georges ?

Elle avouait :

— Oui, c'est vrai, j'aime Georges.

— Je l'avais deviné. Eh bien, nous ferons les deux mariages le même jour. Vous serez ma belle-fille.

Elle était redescendue. À la tourelle d'angle, elle avait vu le héraut d'armes qui lui souriait. La pente était toute fleurie de narcisses, une fin de jour douce et mélancolique endormait la nature. Aubette savait qu'elle allait revoir Georges et que ce serait merveilleux.

Un moment après, en effet, elle était chez elle et on avait appelé. C'est alors qu'elle était descendue et qu'elle l'avait trouvé dans la cuisine.

— Par où êtes-vous entré, mon amour ? avait-elle dit. La porte était fermée.

— Ai-je besoin de porte, chérie ? Je suis venu par le souterrain. Vous savez bien que la grotte communique avec le château ? Est-ce que vous êtes prête ?

Prête ? Oui, elle était prête. Elle avait cette robe de velours bleu, faite avec la tapisserie du salon de musique. Et lui, d'un même habit était vêtu. Elle voyait ses cheveux gris, briller aux courbes de sa tête, elle voyait ses longs yeux pâles couleur d'étang, la regarder avec trouble. Elle voyait ce corps mince, se dresser contre le sien.

— Êtes-vous prête ? répétait-il. Je vous emporte.

Et c'est là qu'il l'avait serrée dans ses bras, en disant :

— Vous le saviez bien que je reviendrais.

Tremblante, elle avait demandé :

— Vous m’aimiez alors ?

— Mais bien sûr que je vous aimais ! avait-il dit. Toujours je vous ai aimée. Depuis la première minute. Il faudra vite nous marier, je n’ai plus de patience, j’ai trop envie de toi, mon doux trésor…

Elle avait abandonné sa tête sur l’épaule qui la touchait.

— Mon amour… elle avait dit encore.

Et il avait dit :

— Mon petit cœur.

Ils s’étaient avidement regardés dans leur magnifique possession mutuelle :

— Tu es heureuse ?

— Ô oui !

— Moi aussi. Je suis bien heureux.

Émerveillante puissance de se tenir sur les sommets extrêmes de la joie dans l’équilibre. Tout est beau, noble et grand, dans la plus faillible des faiblesses. Épuration totale des scories par l’ignition, comme dans le feu où la matière disparaît, laissant seulement subsister l’âme de la flamme éblouissante et sa chaleur. Brûlure quelque peu démoniaque d’une passion exaspérée, puis douceur de soie, molle tendresse, enjouement puéril. Toute chose humaine ennoblie, remaniée, par transmutation des métaux. Pierre philosophale. Plomb vil changé en or. Secrète magnificence de l’être. Harmonie divine. Action de grâce : La paix. Le monde plein de chants de victoire, de cloches de joie, de parfums, d’essors. Tout est beau et bon. Deux êtres se sont trouvés. Seuls, infiniment petits et faibles, ils dominent l’abîme vertigineux, parce qu’ils sont l’amour. Joie, pleurs de joie.

À cette seconde, une main se pose sur celle d’Aubette. Elle tombe violemment de son doux univers.

— Vous dormiez ? dit le cantonnier.

Aubette ouvre des yeux égarés :

— Comment ? balbutie-t-elle. Quoi ?

— J’ai bien vu que vous vous étiez endormie sur votre chaise. Je ne voulais pas vous éveiller et puis il y a eu du bruit. C’est dommage. Vous aviez un visage tellement heureux ! Vous rêviez ?

— Oui, je rêvais… dit Aubette.

« Alors je rêvais ? pense-t-elle. Alors on peut rêver des choses qui ont l’air d’être si vraies ? »

Elle frotte son visage et ses cheveux, entre ses mains qui sont

froides. Le feu s'est éteint. Dehors il fait nuit. Il y a combien qu'elle et le cantonnier sont assis devant la cheminée, ce jeudi soir ? Elle demande :

— J'ai dormi longtemps ?

— Ô, une minute suffit pour faire un grand rêve.

« Un grand rêve. Une minute. Et combien pour le démolir ? Mais alors j'aime Georges ? Ah, encore une fois ces laborieuses explications, ces efforts pour voir au fond des âmes enténébrées par les passions contraires, cette lutte harassante qui appelle la mort comme une trêve ! Mon Dieu, Dieu des hommes, Dieu des autres, ce serait si reposant de croire en vous et de venir se décharger devant vos pieds ensanglantés. Heureux ceux qui ont la foi. »

— Je regrette de vous avoir réveillée, vous avez l'air bien triste.

Maintenant c'est le cantonnier qui parle. Que dit-il ? Aubette n'entend que vaguement. Toutes ces voix se mêlent dans ses oreilles. Voix de Georges, voix de la comtesse, voix du cantonnier, voix d'Aubette elle-même, voix de rêve. Voix intérieure : La Voix.

— Vous aussi, vous lui avez trouvé mauvaise mine ?

— Très mauvaise mine.

— Je crois que j'ai raison de vouloir télégraphier à son fils ?

« Oui, c'est cela qu'il m'a dit tout à l'heure : « Je vais télégraphier à Georges. Il viendra. » Ce sont ces deux mots : « Il viendra », qui m'ont ouvert la porte magique du rêve, comme avec une clé. Et maintenant la réalité m'a prise aux épaules et m'a jetée dehors. »

— J'ai trop peur qu'elle meure là-haut toute seule. Et mon travail m'empêche de monter quand je le voudrais. Vous, vous avez votre classe. Cette Rose, quand même, avoir abandonné sa maîtresse comme ça…

— Elle a dû beaucoup souffrir, dit Aubette, elle est devenue méchante.

— C'est vrai qu'elle a souffert, je l'ai vu. Quand Georges l'a prise, c'était une grosse fille simple et paisible.

« Quand Georges l'a prise… comme tous les mots font mal. »

Le cantonnier remue la bûche encendrée, jette dessus un fagot de chêne sec et souffle deux fois. Le feu reprend. Une flamme monte, claire et droite consolation. À sa lueur, il regarde la Demoiselle.

— Vous non plus, vous n'avez guère bonne mine. Vous tremblez, vous avez les mains de glace.

Il lui a pris ces deux mains de glace et il les frictionne doucement,

l’une contre l’autre, dans les siennes qui sont vivantes.

— Approchez-vous de moi, dit-il.

Puis il dit encore :

— Vous êtes une petite fille. Vous auriez beaucoup besoin de quelqu’un qui vous aime.

Elle lui laisse ses doigts qu’il serre dans sa bonne chaleur. Oui, elle aurait grand-besoin de quelqu’un qui l’aime, parmi tous ces êtres humains qui lui font du mal, par leur mal à eux que sa sensibilité ressent trop. Car il y a le mal des autres, toujours ce mal des autres qu’on ne peut pas ignorer : Rose Martel a souffert, la comtesse est malade, Angèle est accablée de peine, Marceau Payan aime Aubette et Aubette aime Georges. Mais pour la minute, tout lui est indifférent. Elle flotte hors de terre, dans un monde où le rêve et la réalité se fondent. « Je suis une plume au vent qui passe, je suis un nuage qui vole et se défait en même temps. » L’heure est de douceur, de paix et d’amitié. Il n’y a qu’à se laisser aller au fil de l’heure, comme se laisse porter au fil de l’eau, le germe ailé de la graine des champs.

— Je vais vous quitter, dit le cantonnier, vous tombez de fatigue.

— Je n’en puis plus, dit Aubette, depuis ce matin…

Elle pense que jamais une journée n’a été aussi longue. Depuis ce matin, la pluie, sans une heure d’arrêt ; depuis ce matin, les pensées, sans une minute de trêve ; la montée au château sous la patiente averse, cette vieille femme hagarde dans sa misère, ouvrant des yeux d’oiseau égorgé, disant des mots sans suite, ébauchant des gestes qu’elle n’achève pas. Autour d’elle, cette déchéance somptueuse de toutes choses, fauteuils dorés aux pieds soutenus de béquilles de bois, tasses ébréchées, théière de vieil argent cabossée et qui coule, tapisserie de brocart n’étant plus que trame, édredon de satin effrangé sur le duvet qui s’envole, loques à terre, loques sur les meubles poussiéreux, loques dans l’escalier qui furent robes princesses, toilettes du soir, fourrures parfumées, écharpes de tulle, éventails de plumes d’autruche, turbans à aigrettes de paradis, fleurs de cheveux, fleurs d’épaules, loques qui traînent sous les pas, fripées, salies, mortes, devenues saletés, devenues ordures… Et seule comme un espoir de salut, lac pur, lac bleu, l’aigue-marine brille, impitoyablement belle, sur la main décharnée.

— Oui, je vais me coucher, dit Aubette, j’ai besoin de repos.

— Dormez bien, dit le cantonnier.

Il se lève. Il est grand. Il est fort comme la force même. Il reprend dans ses doigts, la petite main qu’il vient de réchauffer.

— Vous êtes encore toute froide, dit-il ? Et vous allez vous coucher

comme ça, toute seule ? Ce n'est pas bien gai.

— Toute seule, oui.

« Vous faites solitude », dit la cartomancienne.

— Il vaudrait mieux vous remarier, à votre âge. Vous n'avez idée sur personne ?

— Non, dit Aubette, sur personne.

« Un rêve, est-ce que c'est quelqu'un ? »

— C'est dommage, dit l'homme qui a le cœur plein d'amour. On est bien malheureux quand on est seul.

Un élan de regret traverse secrètement la pensée d'Aubette : « Ah, si j'avais pu l'aimer, si j'avais pu ! Il est grand, il est fort, il est bon. Je me serais abritée contre sa large épaule et rien de mauvais n'aurait pu m'atteindre. Seulement je ne l'aime pas. Ce que j'aime est faible et gris, inconsistant comme une fumée, faillible d'âme et de corps. Voilà ce que j'aime. Tant pis pour moi. »

Marceau Payan reste debout devant la porte. Est-ce qu'il va parler ? Est-ce qu'il va laisser couler son bien et son mal ? La porte est ouverte sur la nuit hostile, où semble pleurer en dernières gouttes de pluie, toute la souffrance terrestre.

— Le mistral se lève, dit-il, demain il fera soleil. Bonne nuit.

Il est parti, Aubette pousse derrière lui le lourd battant, tourne les clés dans les serrures, monte l'escalier de sa chambre. Là-haut, elle ferme ses volets qu'elle doit déjà disputer au vent. « Ça va recommencer, se dit-elle, le mistral va encore m'empêcher de dormir. Il n'y a donc pas qu'en rêve que le temps change ? »

Elle se couche. Pendant cette conversation, elle a oublié de mettre de l'eau à chauffer. Dans son lit froid, elle n'aura même pas ce soir, le seul secours qui lui vient de la bonne bouillotte, ventre chaud et lisse de jeune chien qu'on foule d'un pied glacé. Elle se met à penser à Turc : « Encore un qui vit en solitude. Qui sait où il passe la nuit ? Si son mauvais maître lui laisse un coin couvert où se reposer ? Je pourrais le prendre ici. J'ai eu le petit chat, j'aurais gardé volontiers Gina ou Germaine. Me remarier ? Remplacer René ? Par qui ? Je n'aime personne : Qu'une ombre. Nancy de la Valette doit se faire appeler déjà la comtesse de Saint-Aime. Et moi, engourdie au coin de mon feu, dans la compagnie d'un vieux cantonnier à pantalon de velours rapiécé, je fais des rêves imbéciles. Il faut dormir. Demain, j'irai demander à Mastre de me donner le chien. Puisqu'il ne veut plus le nourrir, il acceptera. Demain ? Non, c'est loin pour aller à la ferme, j'attendrai dimanche. Je le ferai coucher sur la vieille couverture au pied de mon lit, je serai gardée, j'entendrai respirer quelqu'un. Cet été

je l'emmènerai promener dans la campagne. L'été viendra bien à la fin ! Mais moi, quand même, je n'aurai personne à aimer. Turc peut-être, ce sera tout. Vieil amoureux, vieille couverture, vieux chien. La pauvre comtesse sera morte bien sûr, et le château sera abandonné. Marceau Payan l'a dit, ce n'est pas Georges et sa femme qui l'habiteront. Elle passe ses hivers à Cannes, ses printemps à Paris, ses automnes à la chasse, en Sologne. Pour le moment il y a la guerre, aussi elle reste sur la Côte d'azur toute l'année, sauf pour le réveillon de Noël qu'elle va faire à Megève où on boit le champagne à mille francs la bouteille. Comment disait-il déjà ? « Tu m'attendais, mon pauvre amour », ce n'était pas une interrogation, c'était une certitude. Est-ce possible qu'un rêve puisse, à ce point, paraître vrai ? Ses yeux gris étaient si doux… Il faut dormir. »

Le vent ayant vaincu la pluie, reprend sa course d'enragé autour de la maison. Il arrive par le fond du ciel, il se lance en coup de bélier contre les murs, il trouve au nord, un trou qui fut jadis une fenêtre Renaissance, il saute à l'intérieur, il jette sur le sol une poutre branlante, il s'envoie brutalement sur la porte qu'on a condamnée par un taquet de bois cloué. La fermeture éclate, la porte frappe le mur, secoue les pierres déchaussées, refrappe dans son cadre, les panneaux mal joints de la fenêtre de la chambre s'ouvrent, le vent saute encore par ici, les vitres claquent. Le vent rit à gros éclats d'un rire de fou : « Ah, je l'ai réveillée, je suis bien content ! »

Aubette commençait à peine à s'endormir, maintenant elle ouvre des yeux d'épouvante sur le noir de la nuit. Ce bruit énorme l'a arrachée au sommeil de fatigue qui l'accablait. Ce bruit ? Quoi ? Qui essaie d'ouvrir la porte d'en bas ? Le chien perdu qui cherche un abri ? Angèle qui a égorgé Mathieu ? Roméo l'épileptique qui veut l'embrasser par force ? Ou Georges, Georges, Georgy-amour, qui vient la chercher : « Êtes-vous prête ? – Oui je suis prête, mon petit cœur. Je suis toujours prête pour vous, mon doux trésor. »

Aubette est assise sur son lit. Elle est seule. La maison gémit autour d'elle : « Hou-ou-ou-ou… » Elle a la voix d'une bête fauve qui a faim : Hou-hou, hurlement, hou-hou, miaulement ; j'ai peur, cliquetis des dents entrechoquées, cri des nerfs, doigts cruels qui tordent le creux de l'estomac, lame fulgurante de migraine dans la tempe, désarroi de l'être : « J'ai peur, j'ai froid, j'ai mal, je suis seule. Venez quelqu'un, venez quelqu'un qui me protège, qui me garde, qui me serre dans ses bras. Je suis seule, ô mon Dieu que je suis seule ! Et les gros rats, là-haut, dansent leur sarabande. Quelqu'un qui m'aime, ah, j'ai besoin qu'on m'aime ! J'ai tant besoin, tant besoin, ô mon Dieu, tant besoin… »

Enfin les larmes arrivent à jaillir. Elles mouillent le nez, les joues, la

bouche, elles coulent en ruisseaux sur le cou, sur l'épaule. Le cœur qui s'étouffait, retrouve un peu de calme. Larmes solitaires, que vous êtes bonnes pour les désespérés.

Moi aussi j'ai le droit de manger, dit Angèle, y a pas que les chiens. Elle nourrit les chiens qui traînent et puis vous autres… Elle devait me donner cinq francs de l'heure…

— Mais votre prix, c'est pas trois francs ? dit madame Bouquet.

— Trois francs pour vous, pour Savel, pour Saretti, mais vous, c'est pas pareil, vous êtes du village, quoique la Saretti, je regrette bien d'y avoir lavé son linge si bon marché. C'est une salope !

— Qu'est-ce que c'est qui vous a brouillées ? demande l'hôtelière.

— Ce qui nous a brouillées, je vais vous le dire : D'abord ce genre de soigner les chiens galeux et de laisser crever les gens et puis y a eu l'histoire Saretti.

— Non, avec Augustine, je veux dire ?

Angèle repose ses mains savonneuses sur le rebord de la pierre et tout de suite madame Bouquet regrette de l'avoir interrogée. « Cette Colombet, elle sait parler qu'avec les doigts. Pendant ce temps, le linge reste en panne. » D'autre part, ce bavardage l'intéresse.

— Tout ça se mélange, commence Angèle, vous allez vite voir de quel côté est la raison, vous avez trop d'idée pour pas me comprendre : Vous vous rappelez quand l'Augustine est partie faire ses couches à Nice ? Bon, nous étions bien d'accord que je viendrais y laver une fois par semaine et une autre fois, y faire le nettoyage en grand, parce que soi-disant la cousine Zita, elle a trop des mains de dame, qu'à Nice elle a des estudios avec des divans en velours et je sais moi…

— Oui, un bordel, dit madame Bouquet.

— Enfin, quoi que ce soit, je suis venue comme c'était promis. J'ai travaillé, j'ai été payée, j'ai rien à dire. Seulement qu'est-ce que vous vous voulez, j'ai pas tardé à voir des choses que ça me faisait bouillir l'intérieur ! Je suis mariée. Vous me direz : « Vous êtes pas passée devant le maire », mais c'est pareil, après tout. Enfin, vous que vous êtes mariée pour de vrai, vous savez ce que c'est : Une femme, ça prend intérêt au respect des femmes, c'est tout naturel. Alors, mettez-vous à ma place, je pouvais pas faire un pas dans la maison, les jours que j'y étais, sans rencontrer dans tous les coins, le Saretti et la Zita qui

se serraient comme des novis. Le café, ah voui, y s'en foutaient pas mal du café ! C'est Julia qui le gardait, le café et les clients profitaient d'y mettre la main au derrière, parce qu'elle est déjà grossasse comme sa mère…

Enfin, moi j'en pouvais plus de voir ça ! Alors, une fois que j'avais fait le nettoyage des classes, je monte chez la Demoiselle après mon travail, histoire de lui demander un peu un conseil et je lui raconte la chose comme quoi ça me faisait peine pour Augustine que j'avais la bêtise de prendre ses intérêts, enfin bref, je lui dis qu'elle qui sait mieux ranger les paroles, elle devrait faire un peu des observations à ces deux saligauds. Elle me répond pas grand-chose. Sur ce, Augustine rentre de Nice avec son fils : « Mon fils ! » On dirait pas qu'y a qu'elle qui est capable d'avoir un fils ? Moi je fais pas tant d'histoires. « Mon fils ! » C'est quelque chose ! Toutes les fois que j'y fous des claques, moi, à « mon fils ! » y va pas se plaindre au pape, ça vous fait suer ! Alors, avec ce Jean-Claude qu'on croirait la huitième merveille du monde, Augustine rapplique chez elle sans se douter de rien, pauvre mesquine ! C'est vrai, je la plaignais, moi, imbécile que j'étais ! Et quand je la voyais qui embrassait son mari, qui embrassait sa cousine, cette Zita toute pleine de rouge qui coule comme de la sauce de pomme d'amour…

— Vous devriez lever les torchons de la Javelle, coupe madame Bouquet, j'ai peur qu'y se brûlent.

— Quoi ? Ah, les torchons ? Ô, ça risque rien, la Javelle de maintenant ! La pauvre, elle est anémique.

— Quand même y vaudrait mieux…

Et madame Bouquet, inquiète, avance une main.

— Je les sors ! Je les sors ! Vous faites pas bile ! s'exclame Angèle. Y a tout à l'heure vingt ans que je lave. Je le connais le linge, allez !

D'un geste nerveux, elle tire hors d'une bassine, les torchons à carreaux blancs et rouges, les tord prestement et les jette à la volée dans l'eau claire, puis elle se tourne d'un air offensé vers madame Bouquet :

— Vous trouvez pas que je parle trop au moins ?

— Ô non, dit madame Bouquet, c'est pas ça…

— Parce qu'autrement je m'arrête. Vous savez, moi, c'est plutôt pour vous mettre au courant des choses, parce que vous m'avez interrogée sur la Demoiselle, autrement…

— Non, non, continuez !

— Bon. Alors, pour vous finir, quand je vois cette couillonne, te les

embrasser comme ça, ces deux qui s'étaient tant foutus de sa gueule, je retourne à l'école et je dis : « Mademoiselle, cette fois y faut vous décider. C'est une situation que ça peut plus durer ! Y faut venir faire la justice.

— Quelle justice ? elle me dit. – La justice, j'y réponds. Mettre Augustine au courant de ce qui se passe à son nez à sa barbe. – Que moi j'aille dénoncer… elle me dit. – Hé qué dénoncer ? je lui dis. Qui parle de dénoncer ? Moi je veux dire la renseigner, pas plus. – C'est pareil », elle dit. « C'est pareil ? » Vous vous rendez compte de ces bêtises qu'y faut entendre ?

Bref je lui demande encore : « Alors vous voulez pas y aller ? – Ô non, elle dit. – Je dis : Vous vous refusez à faire cette bonne action ?

— Oui, je me refuse », elle me répond comme ça, avec son genre pète-sec. Alors vous me croirez si vous voulez, mais de ce moment, j'y ai levé mon estime.

Après ça, vous voulez que je lui prenne trois francs de l'heure ? Hé ben non, alors ! D'abord, elle les gagne facilement les sous, elle peut payer !

— Et la Saretti ? demande madame Bouquet.

— Celle-là, c'est peut-être pire. Moi, pas vrai, quand j'ai vu que la Demoiselle se montrait si lâche envers Augustine, j'ai essayé de faire mon devoir en lui faisant comprendre la vérité, à cette fadade. Mais y a pas eu moyen. Fan de Chine ! Elle m'a relevée du péché de paresse ! J'ai pas eu le temps de dire une parole qu'elle m'a cassé la figure en deux : « Vous venez ici pour faire votre travail, elle m'a dit et pas pour inventer des tripotages. » Faire mon travail, dites ? Cette grosse fainéante que pour mettre un petit au monde, elle a besoin de s'en aller jusqu'à Nice ? J'étais folle ! J'y ai répondu : « Ah voui, c'est comme ça que vous le prenez ? » J'y ai tout planqué là, son linge, ses nettoyages. Qu'elle s'en cherche une autre si elle veut ! Qu'elle la fasse faire à sa Zita, la lessive !

Angèle dresse un regard impératif :

— J'ai pas bien fait ?

— Ô oui, dit madame Bouquet. D'ailleurs, ils ont jamais personne dans leur café, y doit pas y avoir beaucoup à faire. C'est pas comme chez nous. Nous, d'abord, c'est un hôtel.

— Ah, chez vous, oui, c'est bien ! On sent que vous avez une autre clientèle.

Le ton d'Angèle s'est radouci. Elle trempe ses mains dans le savonnage et se remet au travail avec un courage renouvelé.

— D’abord vous avez des draps qui sont faciles. Vos serviettes, ça se lave seul de ce que c’est souple. Et puis s’y reste une tache, vous êtes pas maniaque de faire tout recommencer ! Vous direz encore que je remets la Demoiselle sur le tapis, mais c’est pas pour rien que j’ai voulu y faire donner cinq francs de l’heure. Y te faut frotter, ma belle que les poignets t’en pètent ! Une tache comme çà, une chiure de mouche tè, y te faut la lever, y faut qu’y reste rien, elle en est ridicule ! Ça, elle a du beau linge aussi, je suis forcée de le reconnaître, mais tout du neuf, du dur, avec des hautes broderies que ça t’arrache les ongles ! Vous direz ce que vous voudrez, mais pour une veuve si jeune, des draps brodés comme ça, rien que pour y dormir dedans, c’est guère naturel. Elle y coucherait pas seule, ça m’étonnerait pas !

— On dit que le cantonnier lui tient les pieds chauds ? insinue madame Bouquet.

— Voui, ça je sais qu’on le dit. Moi aussi je l’ai beaucoup cru et peut-être qu’y avait du vrai. Mais depuis, j’en ai appris du plus intéressant.

Angèle, là-dessus, baisse résolument la tête vers son ouvrage et attend l’interrogation. Madame Bouquet a apporté à côté de la pierre à laver, un panier de pommes de terre à dégermer. Elle a au poing, un couteau pointu.

— Ces patates de l’an dernier, dit-elle, c’est plus ridé qu’une vieille de quatre-vingt. Tu trouves plus rien de bon là-dedans. Moi je taille des petites dans les grosses et mes clients se croient de manger des nouvelles.

Angèle tape à grands coups de battoir sur son linge. Elle a un visage resplendissant.

— Ça, elle dit, c’est une bonne idée, vous êtes fine, vous !

— On sait plus que leur faire cuire à ces mangeurs. Jamais ils en ont assez, jamais ! Hier au soir, j’en avais six kilos de ces pommes de terre dans ma poêle, j’ai mis une persillade dessus, ça a tout filé, y nous en est à peine resté pour nous.

— C’est que vous êtes nombreux.

— Je te crois. Et mon garçon et mes petites, ils ont bon appétit.

— Té ! À leur âge ça se comprend !

— Moi, je suis pas Rose Martel. Je veux pas me voir mourir les miens de famine.

— Quand même c’est vrai, vous croyez pas que c’est honteux ? Et le père ? Et le père ?

— Le père, qu’est-ce que vous voulez, celui-là, y faut se mettre à sa

place. Rose Martel, c'était guère son genre, à ce garçon ! Quand même, y pouvait pas en faire sa femme.

— Sa femme non, mais donner un peu d'argent pour sa fille, pour l'empêcher de crever de faim, ça y pouvait.

— Mais il en a pas, ma pauvre, vous vous rendez compte ? Ça c'est des monsieurs grand genre petits moyens !

— Il aurait pu au moins aller la voir, plutôt que de perdre son temps en visite chez des autres…

— Ô, jette madame Bouquet, c'est malheureux, elles sont toutes pourries ces pommes de terre !

Elle branle la tête rageusement, en tournant son couteau pointu dans un tubercule noirci.

— Vous trouvez pas ? dit Angèle.

— Quoi ?

— Qu'il aurait mieux fait, ce genre de comte, là, d'être au chevet de sa fille qu'à d'autres endroits où c'est pas sa place ?

— Je crois, dit madame Bouquet, qu'il est guère allé nulle part. Avec le maire il est fâché et y a pas beaucoup de gens pour lui ici…

— Vous en faites pas, allez ! Des gens pour lui, quand il en veut, il en trouve. Vous voyez, y sera blanc votre linge. Et tout y est passé. Vous aviez l'air de croire que j'étais une bavarde, mais Angèle, vous savez, elle parle pas avec que les doigts ? D'abord, j'aime pas de parler. C'est rien que chez vous, c'est vrai ? Parce que vous, vous m'êtes sympathique. Autrement allez, je les gagne, mes trois francs de l'heure ! Et quand j'en demande cinq, comme à cette Demoiselle qu'elle a été assez avarasse pour me les refuser, croyez que je me les mérite !

Angèle détache de sa taille plate, le vaste tablier de grosse toile bleue.

— Je vous le pends à la platane ? demande-t-elle. Y se séchera seul. Tenez, rentrez votre savon au sec, que maintenant, ça vaut son pesant d'or. C'est ce que je disais l'autre jour à madame Martin Blanc. Elle en a encore sept pièces de trois-quarts, du savon de Marseille.

— Moi, j'en ai une quinzaine, toutes des kilos.

— Ô, qué veinarde que vous êtes ! Moi j'en ai à peine deux et la première je l'ai déjà entamée. Voui, j'y disais à madame Martin Blanc : « Gardez-le soigneusement, votre savon, que la guerre elle est pas finie ! »

— J'ai bien peur que non, dit madame Bouquet. Vous prenez une

goutte de café avant de partir ?

— Si vous voulez. Elle est brave aussi, madame Martin Blanc. Vous le savez que je vais y faire les lessives depuis qu'elle est sans bonne ?

— Oui, son Adélaïde l'a quittée. Elle en avait assez de manger de regardelle.

— Vous croyez ? C'est pas des racontars ? Y faut se méfier des mauvaises langues. C'est qu'y en a à Roncières, vous savez ! Moi, j'allais vous dire, elle me fait comme vous, elle m'offre toujours le café. Avec un peu de blanche même.

— Vous voulez un peu de blanche ?

— Ô c'est pas pour ça ! C'est manière d'expliquer qu'elle est pas rascouss. Et puis, dégourdie, intelligente… Ah, elle en sait des choses ! Si elle les racontait, elle ferait battre les montagnes, mais elle est beaucoup discrète. C'est vrai, c'est un tombeau.

Angèle lève, d'une main allègre, la tasse où le café d'orge se mélange à l'alcool. Puis elle la repose avec soin sur le coin de la table et elle souffle doucement :

— C'est elle qui me l'a dit.

— Quoi ? demande madame Bouquet.

— Que le monsieur du château couchait avec la Demoiselle.

Madame Bouquet, à son tour, replace, mais avec plus de vigueur, la marmite pleine de soupe qu'elle se préparait à ôter du feu.

— Pas possible ? dit-elle.

— Possible ou non, c'est comme ça, dit Angèle d'une voix calme.

— Elle les a vus ?

— Ô, comme vous voulez ? Non bien sûr, y sont pas venus la chercher, mais le garde a raconté au maire qu'un jour y les a trouvés bien près dans la colline et moi en tous cas, moi que ma parole vaut quelque chose, je les ai vus.

— Y s'embrassaient ?

— Y s'embrassaient pas, mais c'était moins cinq. Lui, y lui disait comme ça : « Ma pauvre petite, mon pauvre amour… » Et elle, elle se serrait contre lui. « J'ai peur », elle disait. Et lui, disait encore : « Calmez-vous, je suis là… » Vous croyez que c'est naturel ?

— C'était quand, ça ?

— Le soir qu'il a pris la crise à Roméo. Celui-là, qu'est-ce que vous voulez, c'est encore pas de sa faute. Elle le recevait n'importe quelle heure du jour, il y portait du gui, elle lui souriait… Y s'excitait, ce

pauvre petit ! Le cantonnier lui, y lui faisait cadeau des truites, des champignons, je sais moi ? Vous comprenez, c'est bien joli de faire marcher les hommes, mais ça n'a qu'un temps ! Une fois ou l'autre y faut que tu y passes, c'est fatal !

— Elle est pas enceinte, non ? demande madame Bouquet d'un ton frémissant.

Angèle plisse son front étroit dans un travail de réflexion :

— Je crois pas. Non, ça je crois pas. Quoique, vous devez le savoir, ça se voit que quand ça peut plus se cacher. Mais non, j'y ai lavé son linge de règles y a quinze jours.

— Ô, ça prouverait rien, dit madame Bouquet, moi j'en connaissais une, jusqu'aux derniers trois mois elle a fait croire à sa mère. Y se tuait toujours quelque poule de ce temps. Elle trempait des bouts de toile dans le sang, cette coquine, et puis elle les filait dans le panier de la lessive. Que Marianne où Louisette me fasse jamais ça, Dieu garde, je les tue !

— Ah, moi aussi ! dit Angèle en étendant un bras raidi. Voyez ! Je le jure devant Dieu qui m'entend, que je sais pas s'y en a un ou s'y en a point, mais je le jure devant lui : J'aimerais mieux me voir ma Mimi ou ma Sandra, étendue morte devant moi que de la voir arriver en m'apportant le déshonneur. Bien assez de moi que malheureusement j'ai si mal encapé avec mon premier mari que maintenant je suis obligée de rester avec cet homme. Mais pour rien au monde, je voudrais voir mes petites faire pareil. Avouez ! C'est pas beau ?

— Y faut que j'écrase mes haricots, dit madame Bouquet, mon monde va venir manger.

— Et moi ? dit Angèle. J'oublie le temps avec vous. Heureusement que Sandra m'a mis les pommes de terre à cuire : ça et un bout de fromage, voilà notre dîner. Trois mois qu'on mange pareil.

— Ah, l'été est long à venir avec les légumes verts. Après on se débrouille mieux.

Madame Bouquet soupire, puis elle met la main dans sa poche et en tire un billet :

— Tenez voilà vos trois heures, neuf francs. Gardez les dix francs, va ! Pour vingt sous je serai pas plus pauvre. Vous les donnerez à vos petits.

— Merci, dit Angèle. Tè, je suis contente qu'on a bien travaillé. Je pars avec la conscience tranquille. À demain, qué ?

Le docteur se détourne de la couche mortuaire et dit :

— Je crois que vous auriez besoin de repos, madame, vous me paraissez faire de la dépression nerveuse.

— Il faudra attendre les vacances, dit Aubette.

— Vous mangez, vous dormez ? Vous avez maigri ?

— Je mange, oui… assez.

— Comme les femmes seules, sans doute ? Un bol de lait et un rond de saucisson.

— Non, je mange. Mais je ne dors guère par exemple.

— De l'insomnie, fatalement. Vous n'avez pas de palpitations ?

— Oui, quelquefois mon cœur m'éveille, tellement il bat fort.

— Crises de larmes, contractions dans la poitrine, spasmes ? Vous êtes veuve depuis combien ?

— Il y aura deux ans en septembre. Mon mari a été tué aux premiers jours de la guerre.

Le docteur se lève, reprend sa trousse et conclut d'un ton qui veut être plaisantin :

— Il faudra vous remarier, jeune madame ! C'est indispensable.

Il se retourne vers Marceau Payan :

— Voici le permis d'inhumer, dit-il. Ah ce n'est pas drôle de faire les visites à bicyclette par des temps pareils. Il pleut toujours ?

— Moins, dit le cantonnier.

— Nous avons eu un printemps mouillé. Quand ces gazogènes seront au point, je me déciderai à en faire installer un sur ma voiture. Cette côte de Roncières à vélo, n'a rien de facile. Eh bien je m'en vais.

Il serre la main d'Aubette :

— Vous, si ça ne va pas, venez me voir un jeudi. Et n'oubliez pas mon ordonnance, ajoute-t-il en souriant.

Il sort. Marceau Payan l'accompagne jusqu'au bas de l'escalier.

Aubette reste avec Angèle près du lit. Elle regarde : « Voilà comment tout finit, pense-t-elle, la vie est compliquée, mais la mort est simple. »

Evelyn Tréherne, comtesse de Saint-Aime, marquise de Portalès, est morte ce matin à huit heures. Depuis cet hiver, après avoir été très bas, elle avait remonté la pente. Les vieilles femmes font souvent de ces surprises. Quand Marceau Payan avait télégraphié à Georges : « Mère malade, présence nécessaire », le fils avait répondu par un autre télégramme daté de Marrakech : « Difficile venir. Donner nouvelles. » Aubette et le cantonnier avaient appelé le docteur une première fois. Il avait dit :

— Elle est faible, mais elle peut durer. Il faudrait qu'elle soit mieux alimentée, sinon le cœur lâchera.

Elle avait duré deux mois encore, grâce à ses amis, le cantonnier et l'institutrice. Payan allait tous les jours jusque chez les Mastre, chercher le lait qu'ils ne livraient plus dans le village : « Le fourrage manque, disaient-ils, on n'a plus que trois vaches. » Il rapportait aussi quelques œufs, un poulet, un lapin ; parfois il prenait une truite, mais les eaux troublées par les incessantes pluies de printemps rendaient la pêche difficile. Aubette cuisinait ces dons précieux sur son fourneau et Angèle, payée une heure, allait de onze à midi, faire déjeuner la comtesse. Elle grognait en dessous :

— C'est bien du temps et de la marchandise perdue, pour cette vieille.

Aubette craignait toujours qu'elle ne mangeât le déjeuner en route, aussi, le plus souvent possible, elle y allait elle-même. Mais les enfants rentrant tôt, elle avait peu de temps. Payan la remplaçait quand il le pouvait. Et le soir, dès la sortie des classes, Aubette remontait au château jusqu'à neuf heures. C'était des soirées mornes. Evelyn de Saint-Aime ne parlait plus. Cette bouche, jadis épanouie dans le rire, se fronçait comme une bourse d'avare. Son souffle haletant faisait seul du bruit entre ces murs déserts, avec des galopades et des grignotements dans les greniers. Aubette pensait : « Il doit y avoir encore plus de rats que chez moi. » Le cantonnier arrivait à dix-huit heures, il ne partait plus, il veillait toutes les nuits, insistant pour qu'Aubette aille se coucher. Personne ne pouvait savoir ce qui se passait en cet homme, pendant les interminables heures où il regardait s'enfoncer dans le néant, ce visage qu'il avait tant aimé. Parfois le sommeil l'accablait. Alors, il buvait un coup d'eau-de-vie à la bouteille plate qui ne quittait jamais sa poche. Malgré tout, il s'assoupissait vers l'aurore. Ainsi, un matin d'avril, après une nuit où la comtesse avait assez paisiblement dormi, tandis qu'il venait lui aussi de s'éveiller et qu'il lui préparait une crème d'orge sur le réchaud électrique, il se retourna parce qu'il avait entendu quelque chose et il vit que la malade était tombée sur le

côté. Sa chute avait entraîné celle d'un livre qui était sur l'édredon et qui avait causé le bruit. Marceau Payan la ramassa et la remit dans le lit. Elle resta immobile, les yeux grands ouverts. Elle était morte.

— Pauvre Linette, avait-il dit.

Dans sa secrète possession illusoire, il l'avait toujours appelée ainsi.

Aubette étant arrivée, ils avaient tout arrangé autour de celle, dont autrefois, la forme vivante avait été l'amour de cet homme. À eux deux, ils avaient passé à la comtesse sa robe de dentelle noire, sa préférée, puis il était descendu pour faire les formalités, en disant qu'il enverrait Angèle tout de suite. Et en effet, presque aussitôt, la femme de service était arrivée, apportant cette excitation du peuple auprès des morts.

— La première des choses, elle avait dit, je vais nous faire le café. C'est guère que de l'orge, mais ça remonte.

Elles l'avaient bu toutes les deux, assises devant le lit où venait de s'éteindre une parcelle de gloire de cette maison de Saint-Aime que seuls représentaient maintenant un jeune homme et une jeune femme modernes, en voyage de noces au Maroc.

— Quand même, avait dit Angèle, après avoir bu, comptez sur les enfants ! Tu mets des petits au monde et tu meurs comme une bête, avec juste des étrangers pour t'essuyer la dernière sueur. Savoir si elle s'est vue mourir ?

Aubette n'ayant pas la force de répondre, Angèle en a profité pour continuer :

— Moi, des fois je me le calcule : « À quoi ça te sert de te lever la peau du cul pour les tiens ? Y te laisseront tomber comme une vieille chaussette. Et quand je pense que j'ai manqué d'aller en prison pour mon Yvan, je me traite de fadade, c'est vrai ! Parce qu'y s'en est fallu d'un cheveu, vous allez voir… Et c'était l'amour maternel qui m'avait fait agir.

Les yeux qui furent beaux, d'Evelyn Tréherne, cette main flétrie, jadis fraîche qui donnait du lait à boire aux lionceaux, s'enfoncent dans la mort. Angèle parle. Aubette est lasse et la laisse parler :

— Un samedi, j'avais donné trois francs à mon garçon pour aller au cinéma. Nous étions encore aux Monges, du temps de mon mari. Bon. Voilà qu'Yvan me revient tout en larmes. « Maman, y me dit, le papa m'a pris les trois francs pour s'acheter des cigarettes. » Le sang m'a bouilli. Y avait plusieurs jours déjà que j'étais en colère. J'ai attrapé un marteau qui était là, je suis partie. Je suis montée la rue Jean-Jacques-Rousseau. Une voisine, une qui me connaissait bien, elle m'a mis la main sur l'épaule : « Gèle, qu'est-ce que tu vas faire ? » Je l'ai envoyée

promener et j’ai passé. Je voyais personne. Je suis arrivée devant le bar où il était assis avec des autres, en train de fumer les cigarettes des sous de mon petit. J’ai pas réfléchi, j’ai levé le bras, j’ai envoyé le coup de marteau : « Ban ! » J’ai eu du sang sur les mains, partout, sur la figure, j’étais tout éclaboussée. J’y ai ouvert le front de là à là, on l’a porté à l’hôpital, moi on m’a menée au commissaire. Celui-là y me dit : « Vous savez ce que vous avez fait ? » J’ai dit : « Voui que je le sais, j’ai envoyé un coup de marteau à mon mari. – Et si vous l’aviez tué ? » y m’a dit. – J’ai répondu : « Ça aurait fait un salaud de moins sur la terre. Qu’on me place mes petits, moi j’y vais pour la vie dans votre prison, je m’en fous. – Vous vous rendez compte à qui vous parlez ? » y m’a encore dit et j’ai encore répondu : « Ô mais voui, monsieur Blache, je me rends très bien compte, je parle à monsieur le Commissaire de police de Roncières-le-Bas. Je crois que je vous manque pas de respect ? – Allons, il a dit, faites entrer l’amant de madame. » Quand j’ai entendu ça comme ça, j’y ai sauté dessus, j’y ai crié des choses que je sais pas d’où ça m’est monté, que je me suis fait passer pour la dernière des dernières. J’y ai dit : « Je suis bien libre de me servir de ce que je veux pour pourrir mes enfants ? C’est pas avec le vôtre, non ? On a plus de liberté, alors ? C’est comme ça, la loi ? » Il a demandé à Mathieu : « Vous avez pas honte d’avoir séduit cette femme, une mère de trois enfants, que vous l’avez détournée de son ménage ? » Lui, il a répondu : « Cette femme, c’était une grosse malheureuse, j’en ai eu pitié, c’est tout. » C’est vrai, vous savez, y venait, c’était pas pour me séduire. Je le raccommodais, je le lavais, y voyait que j’avais plus que le souffle, y me portait une fois de la viande, une fois un bifteack… Alors, y dit au Commissaire : « C’est plutôt pour faire un beau geste, ce que j’ai fait. – En tous cas, c’est vous qui y avez mis le marteau en main pour frapper. – Moi ? y dit, c’est pas vrai ! J’ai pas même su qu’elle l’avait pris ce marteau ? Je l’avais monté de la remise pour enfoncer le clou du torchon, à côté de la pile, que toujours y tombait, alors vous devez comprendre si… – Allons, il insiste le commissaire, avouez-le, vous lui avez armé la main pour le crime ? – Non, c’est pas vrai », y répétait toujours. Et c’est vrai que c’était pas vrai. À la fin y l’ont laissé tranquille, Mathieu, ça, il a été homme, y s’est pas dégonflé, y leur a dit : « Gardez-moi si vous voulez, coffrez-moi à sa place, mais elle, rendez-là à ses petits. »

Enfin, on m’a lâchée. Mon Yvan, qu’il était là, y m’a pris la main, y voulait plus me quitter. Mes petites, elle se serraient contre moi. Vous voyez ce que j’ai fait pour mon petit ! Tous les trois y sont beaucoup braves, vous avez dû le remarquer. C’est vrai, mes filles, c’est des bijoux ! Elles me font rentrer les os dans la peau, tellement qu’elles sont caressantes. Mais quand même, les enfants, dites pas le contraire, tu te sacrifies pour eux et y te récompensent d’ingratitude. Vous la

voyez, celle pauvre femme, là ? comtesse que comtesse, elle a crevé comme une mesquine, sans même son fils ? Vous croyez que c'est beau ?

— Il est loin, dit Aubette. Il n'a pas pu venir à temps…

— Il avait que de rester là. Quand on n'a qu'une mère, on la laisse pas seule, si vieille, dans une baraque démolie où y a rien que des rats et des revenants. C'est mon opinion.

Angèle avait relevé un visage impitoyablement sévère, en regardant la morte.

« Elle a raison, pensait Aubette, c'est le cœur du peuple qui parle. »

Là-dessus, le docteur était arrivé pour le constat.

— Je descend faire manger mes petits, avait dit Angèle après son départ. Y faut remonter ?

— Non, je veillerai cette nuit avec le cantonnier, avait répondu Aubette.

Angèle s'était donc préparée à partir, mais sur la porte, elle s'était retournée pour dire :

— Vous avez entendu ce que le docteur vous a recommandé ? Qu'y fallait vous remarier ? Que c'était indispensable. Alors, c'est que ça vous fait comme une maladie, d'être sans homme ?

Maintenant, Aubette et Marceau Payan sont seuls au bord de cette riche barque délabrée qui est le lit d'une grande dame morte. Oui, grande dame. À présent ça se voit encore mieux. La folie est partie avec le souffle, le calme du repos est venu, apportant la noblesse.

Assis dans le fauteuil boiteux, le cantonnier regarde avec lassitude celle qui a été la compagne secrète de toute sa vie. Il pense que peut-être, si le hasard qui jette les dés du destin, l'avait fait naître un monsieur « de », il aurait pu s'asseoir en maître auprès de cette couche, mais homme de la terre, demain il retournera à la terre où Evelyn sera couchée, appartenant dans la mort à ce jardinier, comme elle ne lui a jamais appartenu dans la vie.

Aubette a ouvert un livre qui traînait là depuis ses veilles. Elle lit deux lignes au hasard : « Tommy ne sera pas votre mari, Jenny ne vous aime pas, le vin est trop cher, nous boirons de la bière. » Amère philosophie de sensible sceptique : « Tommy ne sera pas votre mari, Georges est en voyage de noces avec une autre, Jenny ne vous aime pas, je n'aime pas Marceau Payan. Toujours cet éternel chassé-croisé. » L'ironie essaie de panser les blessures, mais elle est maladroite. Aubette s'approche de la fenêtre. La pluie a cessé, le soleil sort de la brume. Malgré tout ce mauvais temps ou à cause de lui, le printemps vient, on

le sent dans l'air. En bas, des hommes taillent les arbres, d'autres confient au sol des fragments déjà germés de pommes de terre, sèment des petits pois et des fèves. Le grand frémissement magique a commencé à soulever le monde. Soleil après pluie, résurrection après mort, c'est la vie. La campagne fraîche d'herbes vertes, d'eaux courantes, de vergers en fleurs, sort victorieusement de l'hiver. « J'ai aimé, pense Aubette, presque contre mon goût, cet hiver montagnard d'ici, avec ses sept chutes de neige, ses grêlons soudains, son grésil de mars et ce pénible accouchement du renouveau. À Méounes, cette sorte de printemps larvé de tout l'an, effritait son importance. Fait de roses, de giroflées, de mimosas fleuris dès janvier, il paraissait artificiellement fabriqué par les hommes. Ici, il sort laborieusement du ventre de la nature ; vies une à une germant et s'efforçant de résister et fauchées par la grêle, et gelées par un coup de froid et enfin, robustes, gagnant leur place sur la terre, c'est beau. Les montagnes à l'horizon : Les Monges, les Alpes, leur carapace de neige. La trouée de la Drance au fond, son traînement d'eau qui luit sous le soleil. Au milieu de tout cela, la vie prend sa vraie raison d'être : Lutte pour se survivre, pour être soi-même. Salve salut.

Monsieur Cantonnier la regarde avec pitié :

— Vous êtes fatiguée, madame Aubette, vous devriez descendre.

— Ce n'est pas ça, mais j'ai ma classe à faire.

— Et manger d'abord. Le docteur vous a recommandé de manger.

— Je mange, dit Aubette.

L'homme la regarde plus profondément :

— Ce n'est pas une vie pour vous, dit-il, j'avais compris votre mal avant le docteur.

— C'est la vie de tout le monde, que voulez-vous ?

Elle repense : « Le vin est trop cher, nous boirons de la bière. Mais quand on n'aime pas la bière ? »

— À ce soir, dit-elle, en lui tendant la main, je remonterai dès la sortie.

— Peut-être Georges sera-t-il arrivé ? S'il est rentré du Maroc, le télégramme lui est déjà parvenu.

— En ce cas, vous n'auriez pas besoin de moi cette nuit ?

— Vous êtes très lasse ?

— Un peu évidemment.

Le revoir : Non, non, elle ne veut pas le revoir. Elle l'a eu dans ce rêve mieux qu'elle ne l'aura jamais dans une réalité si différente.

— Je vous prie, dit-elle, s'il arrive, prévenez-moi pour m'éviter de monter.

Elle sort. Il se lève.

— Je vous accompagne un peu. La pauvre ne s'en ira pas.

Ils se trouvent tous deux dehors. Ils traversent la terrasse. Ils descendent l'escalier qui est sous la voûte. Aubette passe la première. Au moment où Marceau Payan s'y engage, une chute de poussière, une grêle de pierraille, le couvre. Un bruit de fuite dans les buissons de fayards, les surprend.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Aubette.

— On aurait cru qu'il y avait quelqu'un là-haut ? dit le cantonnier. C'est étonnant…

Il reste préoccupé. Aubette brosse la poudre de terre dont il est criblé.

— C'est bizarre ? dit-il. Tout ça n'est pas tombé seul et quelque pierre aurait pu vous blesser.

— À ce soir, dit Aubette qui n'a pas bien réalisé la chose.

Elle descend, tandis que Marceau Payan regarde autour de lui d'un air de méfiance.

En bas, les petites l'attendent dans la cour et font groupe autour d'elle :

— Elle est morte, Moiselle ?

— Oui, malheureusement, dit Aubette. Allez ! En rangs et soyez sages.

— Y aura un bel enterrement, dit Julia, moi j'aime bien les bel enterrements.

— Si son fils vient, je suis contente, dit Marianne, parce qu'il est chic ! Il est toujours habillé comme un du cinéma.

— Taisez-vous, ordonne Aubette et entrez.

Elle court vite chez elle, quitter son manteau. Elle pense au pauvre Turc qu'elle délaisse un peu depuis ses montées au château. Il doit l'attendre ? Mais non, il n'est pas là, elle se souvient qu'elle ne l'a plus vu depuis trois soirs. Elle trouve une lettre sous la porte. Tiens, c'est de François Guirand. Encore ! Qu'est-ce qu'il veut ? Elle la lit en revenant vers sa classe. Il est très aimable, ce garçon. Il écrit qu'il est encore retourné voir les parents de madame Vernay et que madame Jouve qui est si accueillante, l'a chargé d'un petit paquet pour sa fille, parce qu'il va venir à Roncières pour Pâques, passer les vacances avec son oncle. Il se fera un plaisir d'aller faire une visite à sa collègue, qu'il prie

d'agréer et cætera et cætera… »

Aubette pense :

« C'est vraiment le mari tout trouvé pour faire plaisir à maman, rassurer Angèle et obéir au docteur. »

Elle s'installe devant son bureau où elle pose la lettre. Elle commence le devoir du jour. Ses yeux vont du livre aux cahiers des petites, elle dicte d'une voix un peu lasse, en appuyant bien sur les liaisons qui feront comprendre l'orthographe :

« Nous sommes z-allés nous promener dans z-une campagne si belle et si riche que nous… » Eh bien Julia, tu es dans la lune ?

— Non, Moiselle.

Julia, riant d'on ne sait qu'elle bêtise, baisse la tête dans son cahier.

— Qu'est-ce que tu as, Julia ? dit Aubette.

— Rien, Moiselle, je pensais à l'enterrement.

Aubette hausse les épaules, puis elle remarque un vide dans la seconde rangée :

— Et Jacqueline Mastre ? demande-t-elle. Elle est malade ?

— Non, Moiselle, répond Léonie Drouille, son papa la fait plus venir à l'école parce qu'il ont du travail.

— Comment ? Et le Certificat alors ? Moi qui ai commencé à la préparer ! Elle ne se présentera pas ?

— Je sais pas, Moiselle. C'est son papa qui a dit ça au mien.

— Il faudra que j'aille le voir, dit Aubette. Et toi Germaine, comment vont tes grands-parents ?

— Pas trop bien, dit Germaine. Y se lèvent plus ni l'un ni l'autre.

— J'irai aussi. J'ai été très occupée ces jours derniers.

C'est fini maintenant, elle n'a plus de raison de monter au château. Celle qui est morte est morte et avec elle, toute une cargaison de rêves s'est enfoncée dans le tombeau. Il va falloir continuer à vivre, même sans rêves. Elle reprend sa dictée et alors, elle revoit l'enveloppe à côté de sa main. Elle est bleue, elle fait un petit lac bleu pur comme l'aigue-marine d'Evelyn de Saint-Aime. « Le poste des Pradets est très intéressant, redisait Rosine Jouve dans une de ses dernières lettres, mais il faut être marié. C'est ennuyeux pour François Guirand qui ne l'est pas encore. »

Printemps : crise de désir.

Cet hiver, Aubette suppliait : « L'été viendra bien à la fin ? » Mais oui, l'été vient toujours. À l'âge de la pierre taillée, il y a bien eu, paraît-il, des étés qui n'en finissaient plus ; puis après quelques milliers d'années, les glaciers descendirent dans les plaines et il y eut des hivers éternels. C'était l'âge du mammouth. Enfin, le climat s'égalisa. Les Magdaléniens purent abandonner leurs cavernes et vivre en plein air. Alors les hommes s'habituèrent au cycle régulier des saisons. Et maintenant elles se succèdent, indifférentes à leur impatience et à leurs regrets.

L'été donc est venu. Pendant des semaines de pluie, de grand vent, de soleil, la fécondation de la terre a jailli de toutes parts. Les jardins se sont parés des merveilles de leurs cerisiers, de leurs abricotiers, de leurs pêchers, chargés d'abord de la promesse, puis de la réalisation de leurs fruits. Dans la fraîcheur neuve des feuilles du tilleul s'est précisée la délicate languette blonde qui présente la fleur tout en étamines, à si douce odeur. Les pois de senteur sont survolés par leurs papillons de couleur tendre. Les myosotis, les pensées, les cosmos, les balsamines s'éclairent et affirment leur vouloir vivre. Les capucines étalent de régulières feuilles rondes, parc de promenade pour les coccinelles, plateau étanche pour les perles d'eau. Au ras du sol, les fraises se gonflent, rougissent, défaillent de parfum ; les salades se frisent, craquent de sève. Chaque graminée de prairie donne sa floraison en panache : barque à voile de soie sur lac couleur de joie.

Le magnifique été a ramené sur la terre la douceur et la générosité de ses dons. Il a aussi conduit vers Aubette ce jeune homme qu'on appelle François Guirand. Ce geste fait partie de son travail d'entremetteur. Le garçon avait écrit qu'il viendrait n'est-ce pas ? Il est venu à Pâques. Tout de suite, on devine que c'est lui et qu'il sait ce qu'il veut. Il s'impose. Il a placé bien à plat son large pied solide sur le seuil de la Demoiselle et avant qu'elle ait pu dire « Entrez », il était dedans et lançait un bonjour méridional. Il a un visage énergique et gai, dévoré de poils bruns soigneusement rasés. Ses yeux noirs, pleins de feu, regardent en face, sous d'épais sourcils qui se rejoignent au milieu du front. Ses cheveux, luisants et fournis, sont parfaitement lissés, en arrière. Son nez droit, bien installé au milieu du visage

s'élargit aux narines, l'oreille est un peu lourde comme le menton, signe d'appétits, mais la bouche bien dessinée, sourit avec finesse et montre deux rangées de dents éblouissantes. Son torse gonfle ses vêtements sportifs : chemise ouverte sur la toison de la poitrine, sweater de laine bleue à poches et martingale. Il est optimiste. On sent qu'il est satisfait de sa force masculine. Ce qu'il dit est souvent spirituel, quelquefois profond. Il lit beaucoup. Il aime son métier d'éducateur.

Dans ce moment même où la belle et riche terre, continue à fructifier et où le destin conduit vers Aubette ce qui devait venir, on peut lire dans le journal du vingt-deux juin que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie et que l'aviation du Reich a bombardé des villages soviétiques. À travers les hivers, les printemps, les amours perdues et les espoirs de prochaines amours ; à travers la broderie des prés : sainfoin, coquelicots et nielles ; à travers les haies d'aubépine dont la floraison encense de blanc dans sa danse, comme un cheval qui écume ; la guerre continue. À travers cet heureux équilibre en pure harmonie, auquel on ose à peine toucher avec des mots, car les mots se fanent devant le flamboiement multiple de la capucine de feu, devant l'altière splendeur du lis, quand ton parfum sur toute chose de mon été quarante-et-un, ô mon beau lis pèse et se pose ; et devant cet œillet blanc qui sent le coiffeur et ce brouillard argenté du « désespoir du peintre », les mots se flétrissent ; à travers tout ce qui est beau, bon, jure qu'il est doux de vivre, la guerre continue à tuer des hommes.

Cela ne lui a pas suffi de faire mourir René Vernay qui devait être professeur, de laisser veuve une fille pleine de jeunesse, de sang et de chair, elle continue, cavale squelettique, à traîner des cadavres à travers les champs de bataille du monde. C'est ainsi. « Quand est-ce qu'elle finira, leur cochonnerie ? » demande Angèle. Personne n'en sait rien. Elle ne finit pas. Elle ne finira peut-être jamais. Et devant cette sanglante toile de fond : batailles, incendies, bombardements, la vie continue.

Avant l'arrivée de François Guirand, il y a eu un soir où la Demoiselle et le cantonnier rentrèrent avec les souliers pleins de boue de l'enterrement d'Evelyn. On avait attendu le plus possible le retour du fils, tout de même à la fin, il avait bien fallu mettre en terre, le corps desséché, mais pourrissant. Quand le paquebot posa enfin Georges sur le rivage de la Méditerranée, tout était fini depuis deux jours. La splendide couronne d'arums et de roses qu'il apporta, refit une toilette neuve au caveau d'onyx noir des de Saint-Aime, où les fleurs du pays, offertes par Aubette et le cantonnier, achevaient juste de se faner.

— Il est là, était venu annoncer Marceau Payan à Aubette.

— Avec sa femme ?

— Non, seul. Il vous a demandée tout de suite. – Ah oui ?

— Oui, c'est bien naturel. Je lui ai dit votre dévouement et vos soins. Il voudrait vous remercier de ce que vous avez fait pour sa mère.

— Justement, c'était pour elle, il n'a pas à me remercier.

Le cantonnier l'a regardée mentir. Elle a répondu d'un ton glacial :

— Je n'ai fait que mon devoir envers une pauvre femme abandonnée. Et vous avez fait davantage que moi. C'est vous qu'il doit remercier.

Puis il y a eu un autre soir. Et celui-là, on a beau faire la forte, on ne l'oubliera jamais. Ce soir-là où Aubette était seule chez elle, où elle pensait que peut-être il était seul là-haut puisqu'il n'avait pas amené sa femme. – Un mois de mariage, ils se séparent déjà ? Ils ne doivent pas s'aimer… – Alors qu'elle restait là, sans lumière parce qu'il faisait jour tard, ayant tout fermé parce qu'elle allait monter se coucher, elle avait entendu approcher un bruit de pas. Un bruit de pas… Ce n'était ni les gros souliers de Payan, ni les espadrilles glissantes d'Angèle. C'était des chaussures à semelles fines. Elle écoutait, retenant son souffle. Une main avait frappé à sa porte. Elle avait tout de suite su que cette main qui avait frappé encore avec insistance, avait un gant de cuir. En même temps, une voix, voix rauque, voix douce qui murmurait dans le rêve : « Mon petit cœur », une voix avait appelé contre le panneau :

— Madame Vernay ?

« Ah, c'est bien sa voix… » Son cœur avait sauté dans sa poitrine, mais raidie, implacable ennemie de soi-même, elle n'avait pas répondu. Un martèlement dans sa tête, disait : « À quoi bon, à quoi bon… » Accrochée par les dix doigts à sa table de cuisine, comme une naufragée qui croit qu'elle va couler si elle lâche l'épave, elle n'avait rien répondu, elle n'avait pas bougé et la voix qui disait si bien dans ce rêve qui semblait vrai : « Mon pauvre amour », la voix avait répété :

— Madame Vernay ? C'est moi.

Puis ç'avait été tout. Ses mains tremblaient au bord de la table. Il y avait eu de l'autre côté de la porte, un grand silence, une grande immobilité, aussi solennels que le silence et l'immobilité d'Aubette. Enfin le pas s'était retiré, il avait emporté son bruit. Heureusement, le battement exaspéré des cœurs ne traverse pas les murs de pierre et ne s'entend pas du dedans au dehors. Il faut beaucoup de courage pour supporter des moments pareils. Il n'y a rien d'étonnant qu'ensuite on tombe sur sa table pour pleurer, la tête entre ses bras et que ce soir-là ait imprimé dans le souvenir la marque d'une plaie : « La plaie qui toujours suppure et jamais n'est étanchée, où les ailes arrachées ont

laissé cette blessure. »

Ensuite, il y a eu le soir où Aubette a voulu revoir le chien. Cela faisait une semaine qu'il n'était plus venu manger la soupe, mise dehors pour lui. Une fois, elle avait cru l'entendre, elle était, sortie, elle avait appelé : « Turc » ? Mais c'était un autre chien malheureux qu'elle ne connaissait pas et auquel elle avait permis quand même de vider l'assiette. Alors, elle était descendue jusqu'à la laiterie. Elle s'était promis de demander à Mastre en même temps, pourquoi il retirait Jacqueline de l'école, alors qu'elle était prête à réussir au Certificat d'études. Elle était partie d'abord par la route, ensuite par les chemins, à travers les champs que la fonte des neiges et les pluies de printemps avaient transformés en ruisseaux. Déjà, elle redoutait pour ses pas la gadoue que le fumier des vaches mêlé à la terre boueuse mettrait autour de l'étable des Mastre, car elle ignorait encore qu'elle ne devait pas aller jusqu'à la ferme.

Ç'avait été au bord d'un sentier étroit, creusé entre deux rives d'herbe fine qu'elle avait vu la grange à foin, vieille bâtisse s'ouvrant de toutes parts. Vidée par la consommation d'hiver, elle montrait son sol au ciment défoncé, son plafond de solives à chevrons, reliées par d'immenses toiles d'araignées que le vent faisait flotter en banderolles. Et c'est là où elle avait vu que ce vent balançait aussi plus lourdement un maigre corps de chien pendu à la poutre maîtresse, une pauvre dépouille lamentable qu'elle avait reconnue tout de suite.

— Turc !

Elle avait compris. Ils l'avaient pendu. Ils ne voulaient plus le nourrir, alors ils l'avaient pendu. Son premier mouvement de révolte avait été de courir à la maison, d'insulter ces gens :

— Bandits, sauvages ! Vous êtes des sauvages, vous êtes des brutes !

Et alors ? Qu'auraient-ils fait ? Ils auraient dit en riant :

— Cette Demoiselle d'école, c'est tout ce qu'elle a à faire, de s'occuper d'une vieille bordille de chien ?

« Pardonnez-leur, soupirerait l'abbé Frache, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Pauvre Turc ! Elle avait eu le courage de regarder la carcasse vidée de chair, comique d'allure, qui tournait dans les mains du vent, avec la cage gonflée de ses côtes en cerceau, sa tête blafarde tombée sur le côté et cette langue tuméfiée qui pendait.

D'un pas pesant, elle était retournée chez elle. Elle avait envie de vomir, il lui semblait que son cœur était plein de toute la pourriture du monde.

Après, étaient revenus les jours de classe avec leurs travaux

habituels :

— Dictée : « Sa-chez, mes chers en-fants, que l'hom-me est na-tu-rel-le-ment bon. » Comment écris-tu, « naturellement », Marianne ?

— Avec deux l, Moiselle.

— Très bien.

— « Et que la ci-vi-li-sa-tion… » Civilisation, Sandra ?

— Avec deux l.

— Bien entendu, j'en étais sûre : Un seul l à civilisation. « Et que la ci-vi-li-sa-tion sert à cul-ti-ver cet-te qua-li-té. » Qualité. Vous y êtes ?

Oui, elles y sont. Toutes. Sandra, Marianne, Julia, Marthoune, Léonie, Marie-Louise, Edwige, Graziella, elles écoutent cette voix qui pour elles, est la voix de la vérité.

Et puis après, encore une fois, il est arrivé un de ces soirs dont on se souviendra. Vers huit heures, monsieur Cantonnier est venu chez Aubette et a posé sur la table un paquet de livres :

— Ce sont ceux que vous aviez prêtés à Georges, dit-il. Il m'a prié, en partant, de vous les rapporter.

Aubette les prend et les regarde. Elle ne dit pas : « Ah, il est parti ? » Elle dit :

— Merci bien.

Il y a un recueil de poèmes en vieux français, puis « L'Amour et l'Occident ». Ceux-là sont à elle. Il y a aussi ce « Peer Gynt » qu'elle doit rendre à l'instituteur. Elle l'ouvre, elle lit à la page où elle avait laissé un signet :

« Dans le fond de ton cœur,
nous attendions toujours,
sans que tu nous appelles. »

Elle referme le livre.

— C'est bien ça ? demande monsieur Cantonnier, il ne manque rien ?

— Non, rien, merci, dit Aubette en reposant les livres.

« Qu'est-ce qui pourrait manquer : Une lettre entre les pages, peut-être ? Stupidité. »

— Vous avez toujours bien mauvaise mine, dit Marceau Payan.

Aubette sourit. Il y a en elle un énorme, très doux détachement de toutes choses. Quand elle était petite, avait-elle une dent de lait à

arracher, son père y nouait un fil de soie solide, aux bouts pendants. Il la laissait seule avec la dent, avec le fil, avec elle-même : « Tire dessus de temps à autre », disait-il seulement. Et elle donnait, quand elle en avait le courage, une secousse. Bientôt la dent venait seule, à peine un peu de sang, presque pas de mal. Aujourd'hui c'est pareil.

Ils vont au jardin tous deux, la Demoiselle et le Cantonnier. Il faut mouiller d'eau la sécheresse des plates-bandes où les lis rouges planent au-dessus d'une longue tige vert pâle. Juillet. Et déjà l'été a l'air d'une énorme idole qui flétrit sur ses bases. Les blés, les orges sont fauchés. Leur lait s'est figé en farine dans les grains durs. Les gerbes molles sont affalées comme des corps tués, sur les champs tondus. Quelques arbres encore sont lourds de pêches et de poires, les tomates, les dahlias sont juteux de sève neuve, les ciels sont beaux et pourtant l'été, touché au centre de sa force, va être abattu par les orages d'août. Les horizons troublés des soirs et des matins en font déjà l'aveu et cette sorte de paroxysme ardent qui est dans tout, cette exaspération qui se dévore elle-même.

À cause de ces livres qui lui sont revenus avec tant d'indifférence, pour Aubette, l'heure est souillée par le mal de souffrir. Dans sa tête, bat le leit-motiv stupidement obsesseur : « Il est venu, c'est moi qui ne lui ai pas ouvert ma porte. » Affrontement de la courageuse nature et du veule cœur humain, où le consentement au sacrifice n'est pas seul et se bat avec l'espoir de joie qui ne veut pas mourir. Tout est ébranlé dans l'être, puis la grâce descend mollement, colombe effarouchée des images pieuses. Enfin, elle se pose et sous la caresse de ses ailes douces, tout est bon. « Merci à la vie. Si Dieu existe, je le remercie à la fois pour le bien et pour le mal, car c'est vivre. » Aubette se souvient avoir lu quelque part que les femmes ont une affection étrange pour le poignard qui les tue.

— Vos zinnias fleuriront tard, dit Marceau Payan, vous en aurez jusqu'à la Toussaint. Et regardez comme ils sont beaux.

La Toussaint ? Pense-t-il à une tombe ? À un trop lourd mausolée d'onyx noir, sur le frêle corps qui aimait porter des robes couleur de papillon ? La Toussaint, c'est loin et c'est près. Où serons-nous à la Toussaint ?

Le cantonnier, d'un outil attentif qui est une main de fer à six griffes peintes de rouge, ameublit le terreau autour des zinnias somptueux, fardés d'orange et de pourpre violette. La Demoiselle s'est assise sous la treille où les grappes de raisins sont sculptées hors du tissu vert des feuilles. Elle s'assied et reste sans paroles. Lasse, elle réfléchit. Elle pense que mademoiselle Reybaud a écrit à nouveau pour confirmer qu'en retrouvant son poste, elle rendrait les deux mille francs et reprendrait ses meubles, trop heureuse que madame Vernay

les lui ait gardés pendant ces dix mois où elle a fait chez sa sœur cet essai de retraite qui n'a pas réussi : « Vous pourrez, chère collègue, avoir facilement un poste qui vous conviendrait mieux, jeune et seule comme vous êtes, que ce hameau perdu de la montagne, dont il faut avoir eu l'habitude comme moi, etc… » Oui, voilà ce que dit mademoiselle Reybaud. Et François Guirand aussi, a écrit à nouveau. Et il dit : « Ce poste des Pradets est des plus intéressants : Au milieu des mimosas et des eucalyptus, la maison d'école est toute blanche avec des baies modernes à volets bleus. L'appartement des maîtres est au premier étage, sur les classes même. Il y a quatre belles pièces donnant sur un hall, avec salle de bain et cuisinière électrique. J'ai un cousin qui est antiquaire à Toulon, près du Champ-de-Mars. Si vous aimez l'ancien, nous pourrions trouver chez lui une salle à manger provençale, avec des étains et des faïences. Chère madame Aubette, (me permettez-vous ce nom ?) répondez-moi vite que vous me donnez la permission d'aller vous demander à vos parents et surtout de vous obtenir de vous-même et de vous rendre heureuse, etc… ». Voilà ce qu'il a écrit, ce François Guirand qui a un regard assuré, un nez solide, un sourire de franchise. Et Rosine Jouve qui est dans le secret, a écrit aussi à son tour : « J'espère que tu ne vas pas rater, par ta sottise, cette bonne occasion de refaire ta vie. »

Refaire sa vie. Comme le talon d'un bas que la marche a usé…

Ils sont trois autour d'elle, sa mère, François Guirand, mademoiselle Reybaud qui se tiennent par les mains, et l'encerclent dans une ronde, en chantant sur l'air de Malbrough :

« La vie peut se refaire,
tra-la-la, tra-la-la, tra-la-laire,
la vie peut se refaire,
comm' le talon d'un bas,
comm' le talon d'un bas !
Et quand elle est refaite,
tra-la-la, tra-la-la, tra-la-laire,
et quand elle est refaite,
les trous ne se voient pas
les trous ne se voient pas… »

Aubette laisse fuser hors d'elle, un soupir de détresse : « Rater cette bonne occasion de refaire sa vie. » Cette bonne occasion. L'occasion ? Quel horrible mot pour qui a horreur du raccommodage et préfère le neuf !

Le cantonnier pose son outil et regarde celle qui songe. D'abord il ne dit rien, puis il se décide :

— On m'a annoncé que vous alliez vous remarier. C'est vrai ?

Aubette relève la tête.

— C'est un peu vite, mais cela se peut.

— Avec le neveu de monsieur Drap ?

— Ce serait lui en effet.

— Oui, j'ai su qu'il était venu vous voir. Il a l'air d'un gentil jeune homme.

— Je le crois, dit Aubette.

— Et puis, intelligent, instruit comme vous. Avec ça, il est charmant.

Aubette ne répond plus. Alors, le cantonnier dit d'une voix plus sourde :

— Vous avez raison. Ça devait finir comme ça pour vous.

Il reprend dans sa main l'outil de jardinier, la main rouge et griffue, gantée d'un gant de chirurgie et il se penche à nouveau vers les zinnias. Il semble à Aubette qu'il se penche même plus bas que tout à l'heure et le profil qu'elle aperçoit de son visage lui paraît plus pâle et plus contracté que d'habitude. Lui aussi, il a bien mauvaise mine, ces temps-ci ?

« Est-ce qu'il m'aime vraiment, pense-t-elle, jusqu'à en être malheureux ? Alors, à soixante ans, on peut encore souffrir d'amour ? Ça ne finit jamais alors ? Jamais ? C'est terrible ! »

Les ombres du soir d'été, si longues à venir, ont doucement envahi l'étroit jardin cerné de roches dont juillet, seulement, lui a fait connaître le charme. Et encore ? Il est triste ce jardin, petit comme un vieux cimetière, plein de pesants silences et de chagrins lents à pourrir. Jamais Aubette n'a pu le faire sien dans son cœur. Non, elle pourra partir, elle ne regrettera rien d'ici, ni le café Saretti, ni les réceptions de madame Martin Blanc, ni la fausse amitié d'Angèle Colombet, ni l'appartement sinistre où les rats dansaient dans les pièces vides, aux nuits de décembre, ni même cette attention harassante d'un homme qu'elle ne peut aimer. Elle ne regrettera qu'un nom gravé dans du marbre :

Evelyn, comtesse de Saint-Aime,
marquise de Portalès.

Et un autre nom plus simple, sur une croix peinte en blanc :

Une folle, une enfant : Deux mortes. C’est tout.

Cependant, elle se sent ingrate pour celui dont le visage grave, buriné par les ans, est là, penché devant elle, semblant confier au sol, une peine accablante. Elle s’approche, tend une main qui voudrait consoler, dit deux paroles de douceur :

— Vous avez été si bon pour moi… Je ne vous oublierai jamais.

Sur cette main, le cantonnier presse une bouche tremblante. Aubette n’ose plus bouger. C’est à ce moment qu’il y a un grand bruit, un choc, des éclats de pierre qui rebondissent, des cris. Aubette jette ses mains sur sa tête, crie aussi sans savoir pourquoi. Deux corps d’hommes roulent à terre, enlacés comme des serpents qui se mordent. La voix du cantonnier résonne avec des accents de rage :

— Ah cette fois je t’ai vu, salaud ! Tu as voulu me tuer !

L’autre ne peut pas répondre. Il est sur le sol, la gorge serrée sous une étreinte de fer. Il se tord et jette en l’air, des jambes convulsées :

— Lâchez-le, lâchez-le ! crie Aubette d’une voix d’épouvante.

C’est Roméo di Cortolezo. Il était venu par le dessus de la roche, comme l’autre fois par le dessus de la voûte. De là-haut, dans l’ombre propice, il avait surveillé la Demoiselle et le cantonnier. Sa jalousie de malade n’a pas pu supporter le baiser. Il a poussé hors de son alvéole une grosse roche branlante. Elle est tombée dans le jardin, elle a brisé les lys rouges et les zinnias pourpres, au pied même du couple. Un éclat de pierre a blessé le cantonnier au visage. Mais le mal qui habite le garçon l’a entraîné lui aussi dans la chute de la roche et maintenant, il se tord sous le corps robuste qui l’écrase, il se tord en hurlant des paroles sans suite.

Aubette prend le cantonnier par le bras :

— Je vous en supplie ! crie-t-elle. Lâchez-le ! Voyez ! Il a sa crise !

En effet, les grincements de dents commencent, la bave coule des coins de la belle bouche, les splendides yeux noirs révulsés tournent sous les paupières, des tremblements spasmodiques agitent les membres.

Marceau Payan le regarde. Il a tiré de sa poche un gros mouchoir à carreaux jaunes dont il sèche le sang de sa joue écorchée.

— Vous avez raison, dit-il, c’est un malheureux. Vous avez eu peur ?

— Un peu, dit Aubette, tandis que ses dents claquent à petit bruit.

La nuit est venue à présent. Une de ces nuits de plein été, conférant à la nature cet état de plénitude dans la possession d'un monde qui ne peut plus rien laisser entrer de l'extérieur. Une terre neuve s'étale, ombres et lumières différentes, la terre de la pleine lune avec sa beauté insupportable et cette odeur trop forte, répandue sur tout, d'un magnolia qu'on ne voit pas, qui doit ouvrir par là, à côté, ses coupes de peau blanche, suantes de parfum.

Aubette, un peu après cette scène, est seule à sa fenêtre, avec ses seins nus dans ses mains trop chaudes, avec ses seins avides de caresses et son cœur lourd, chargé de bien et de mal. Elle regarde l'impitoyable sérénité de la nature. Elle pense : « C'est une nuit à accepter de mourir. »

Cependant, elle sent trop combien, au-delà de tout le bien, au-delà de tout le mal, elle a envie de cette chose extraordinairement simple et magnifique : Vivre.

Le trente-et-un juillet, à quatre heures et demie du soir, Aubette Vernay, institutrice à Roncières-le-Haut, ferme la grille du vestibule. La dernière classe de l'année s'est terminée par un chœur, après un petit discours de la Demoiselle. Il n'y aura pas de distribution de prix, parce que c'est la guerre. Il n'y a pas eu de Certificat d'études. Les deux élèves qui étaient d'âge à se présenter ne viennent plus à l'école depuis quelque temps. Jacqueline Mastre par l'entêtement de son père, Albane di Cortolezo à cause de cette méningite qui lui a fait interdire tout travail cérébral. Sa mère l'a placée dans une ferme et la petite fille qui voulait être sculpteur, est devenue jardinière.

Sous le préau de la cour, protégé du gros soleil par ces tôles qui, aux nuits de grand vent, dérangent les sommeils d'Aubette, elle a fait connaître les places de fin d'année : Marianne Bouquet et Germaine Barthélémy en tête, Julia et Alexandra en queue. Ça n'a pas fait plaisir aux Saretti. Augustine a dit : « Nous avons été bien trop gentils pour elle, c'est une ingrate. » Par contre, madame Bouquet avoue que la Demoiselle a su être juste. Marthoune Blanc tient la moyenne avec Louisette Bouquet et Marie-Louise Savel. Léonie Drouille a été dissipée toute l'année, Edwige n'a jamais rien compris à rien, Graziella et Mimi sont petites. Tout ce qu'on leur demande, c'est de ne plus faire pipi dans leur pantalon comme à la rentrée d'octobre.

Aubette pense avec tristesse que Germaine n'apprendra peut-être jamais qu'elle a eu l'honneur d'être première. Les vieux Barthélémy sont morts tous les deux la même semaine. Tout a été vendu de la pauvre maison et l'abbé Frache a fait entrer la petite fille à l'orphelinat Saint-Roch de Digne. Elle a bien pleuré en embrassant la Demoiselle. Mais que faire ? Il n'était pas possible à Aubette, surtout maintenant, de la garder.

« Et voilà, pense la jeune maîtresse, c'est fini : Un an de classe, un an de vie. Dix mois de : « Une î-le est une é-ten-due de ter-re en-tou-rée d'eau de tous cô-tés », dix mois de jours donnés aux enfants, de nuits gardées secrètes, de soirs trop longs, auprès d'un feu où chante un bois gorgé d'eau, devant une fenêtre ouverte qui apporte un peu de fraîcheur : Un an de solitude. »

Après avoir hurlé dans la ronde habituelle :

« Les cahiers au feu
Et les maîtres au milieu ! »

les petites ont gentiment embrassé Aubette en promettant :

— À l'année prochaine, Moiselle !

Elles veulent dire : « À la rentrée. » C'est loin, la rentrée. D'ici là, on a le temps d'acheter des meubles provençaux chez l'antiquaire du Champ-de-Mars ou de choisir dans ceux de René, à la maison d'Aix-en-Provence.

Quand toutes les élèves ont été parties, Aubette a rangé dans le placard vitré, les cubes historiés ! les découpures de papier, les cartes, les images, tout ce qui a servi à l'instruction et à l'amusement ; elle a relu sur le tableau noir sa dernière recommandation : « Amusez-vous bien pendant les vacances et pensez quelquefois à votre école », puis elle l'a effacée, et elle s'est assise seule, un moment, à son bureau.

Elle a tout regardé autour d'elle. Quelque chose lui insinue qu'elle ne retrouvera plus ce cadre. Elle est donc davantage décidée qu'elle ne le croit ? Ce François Guirand, l'aimer ? Non. Mais l'accepter ? Peut-être : Refaire sa vie. On ne peut pas marcher éternellement avec des bas où manque le talon et quand c'est bien, très bien reprisé, on peut presque arriver à croire que ce sont des bas neufs.

Demain, elle part pour Méounes. Rosine Jouve atténuera ses colères pour recevoir le futur gendre probable. Ils mangeront sur la terrasse ombragée par le gros cyprès, puis ils iront se promener du côté du Gapeau. « Si vous voulez, nous pourrons aussi aller voir ensemble ce groupe scolaire des Pradets, ça ne vous engage à rien. » Sûrement, on peut toujours voir : Quatre pièces sur un hall, une salle de bains, une cuisinière électrique, ça peut remplacer le souvenir d'une bouche charmante, de deux yeux pâles comme les étangs, de quelques mots qui ne signifient pas grand-chose au fond : « Mon petit cœur, mon pauvre amour. »

C'est à ce moment qu'Angèle est arrivée, disant bonjour d'un air grognon. Elle n'est pas très contente et elle ne tient pas à le cacher :

— Je croyais pas que Sandra serait la derrière. Je dis pas qu'y a eu d'injustices, mais pour la petite c'est pas beaucoup encourageant, parce qu'elle a bien travaillé quand même, je l'ai vu ! Moi, j'y faisais ce qu'elle savait pas faire, malheureusement j'ai guère d'instruction, mais y me semble que vous auriez pu mieux me la placer ? Quand ç'aurait été que par gentillesse… Elle est brave.

— Il faut vous rendre compte que j'agis selon ma conscience, dit Aubette.

— Je sais bien, mais quand même, une petite brave comme ça, elle méritait d'être mieux récompensée. C'est pas comme ma Mimi, ma dernière. Celle-là, quelle garce ! Vous savez pas ce qu'elle m'a fait hier ? Je vous assure que son année d'école me l'a pas rendue mieux élevée, je sais pas où elle prend les mauvais exemples. Vous le savez, ce qu'elle m'a fait ?

— Non, dit Aubette, sortant avec peine de ses pensées.

— Hé ben, vers le soir, elle s'amusait au ruisseau du lavoir, avec la Graziella des bâbiasses. Tout d'un coup, je les vois plus, je les cherche. Celle-là, elle avait amené ma petite Mimi qu'elle a que six ans, au large des prés, elle l'avait à moitié déshabillée et elle s'était mise par-dessus elle. Et elle lui disait : « Ma chérie… Ma chérie », en lui tripotant le ventre ! Vous croyez pas, des petites si jeunes ? J'ai flanqué une rouste à la mienne. À l'autre je lui ai dit : « Tu es pas à moi, je peux pas te gifler, mais j'en ai bien envie. Va-t-en chez toi et que je te vois plus. » J'étais folle ! C'est que vous savez, je le disais une fois à madame Bouquet, j'aimerais mieux l'enfermer chez les Sœurs, moi ; ma petite, si elle devait devenir une fille de rien. J'ai pris une de ces colères !

— Il n'y avait pas de quoi, dit Aubette en souriant. Ce sont des choses qui arrivent à tous les enfants. Ils n'en sont pas plus vicieux pour ça.

— Ah, vous trouvez ? Hé ben, vous au moins, vous avez les idées larges, pour une Demoiselle d'école ! Moi, j'étais outrée ! Ces Cortolezo d'abord, c'est tous des saligauds. Vous voyez Graziella ? Vous voyez la mère qui a fait parler d'elle avec l'ancien monsieur le comte ? Vous voyez Roméo ?

— Lui, c'est un malade, interrompt Aubette, vous en avez la preuve, puisqu'on l'a emmené dans un asile.

— Oui, mais enfin, c'est bien par envie d'homme qu'y vous a sauté dessus ? Pour vous prendre de force ?

— Moi ? Mais jamais de la vie ! s'exclame Aubette. Qui vous a raconté ça ?

— Tout le monde me l'a raconté. Tout le monde le sait qu'y vous a trouvé dans votre jardin, en train de vous embrasser avec le cantonnier, que ça l'a rendu fou et qu'y vous a jetée par terre pour vous violer.

— Ô ! dit Aubette.

D'abord, elle a envie de rire, puis l'irritation lui monte, contre ces stupides racontars de village. Elle regarde Angèle avec sévérité :

— Je vous prierais de garder désormais pour vous ces histoires imbéciles, fausses et méchantes.

Angèle qui était tout excitée, serre ses lèvres minces sur sa bouche à dents noires. Mais elle ne peut s'empêcher de les rouvrir pour cracher un dernier crapaud :

— Enfin, vous embrassiez bien le cantonnier, quand même ? Y faut pas vous faire plus sérieuse que ce que vous êtes ?

Aubette se contient :

— Je n'embrassais pas le cantonnier, mais si ça m'avait plu, je l'aurais fait. Je suis veuve, je ne dois de compte à personne je suppose ?

— Ô, c'est pas ce que je veux dire, grogne la femme de service, si ça vous plaît de vous marier avec lui, ça vous regarde… Mais comme je sais que vous devez épouser le neveu de monsieur Anthelme, je pense pas que vous soyez femme à vous laisser courir après par plusieurs ?

— Hou ! gronde Aubette excédée, que vous êtes tous agaçants avec vos bavardages ! Je ne sais pas encore moi-même si je me marierai et déjà vous m'achetez et vous me vendez. Rien que ça, tenez, me donne envie de ne plus revenir dans votre Roncières !

— Oui, on le dit, ça aussi, que vous reviendrez plus. Enfin, au moins, vous aurez pas passé sans faire de touches. C'est toujours flatteur.

— Vous tenez absolument à répéter ces bêtises ?

— Mais dites un peu, c'est pas la vérité ? Monsieur Cantonnier, le Roméo, le neveu de l'instituteur… Et puis y a encore celui-là qu'on en parle guère, mais que moi je sais. D'abord je vous ai vue !

— Taisez-vous, vous n'avez rien vu du tout. Si ce n'est pas malheureux ! Vous êtes stupide, ma pauvre Angèle !

— Et puis le docteur, y l'a dit devant moi qu'y vous fallait un homme, alors ?

Aubette hoche la tête avec un rire de crise de nerfs.

— Que vous êtes bête ! dit-elle enfin.

— Ô ne riez pas comme ça, dit Angèle. Déjà une fois que j'arrivais pas à trouver la clé de la chambre sur le plateau de votre bureau, vous avez fait ce genre de rire, avec cet air de vous foutre de moi que ça me plaît guère, vous savez ?

— C'est bien dommage ! riposte Aubette au bout de sa patience. Si ça ne vous plaît pas, c'est la même chose.

— Oui, vous avez une manière de dire que je suis imbécile. Sûr, je

suis pas Demoiselle d'école et savante comme vous ! Mais quand même j'ai mon raisonnement, je vous prie de le croire. J'ai peut-être des yeux qui voient trop clair, voilà tout !

— Ô, vous m'agacez, dit Aubette, après tout, je ne vous ai fait que des gentillesses et vous êtes là à m'énerver…

— Et moi ? Quand je montais soigner la vieille folle là-haut pour vous faire plaisir, c'était pas des gentillesses, non ?

« Vous étiez payée » a envie de répondre Aubette, mais elle se tait, sentant qu'elles ne sortiront pas de la discussion. Elle garde un visage froid.

— Heureusement vous partez, appuie Angèle, autrement sur un coup comme ça, je vous aurais plus lavé votre linge. Vous voyez comme je suis ?

— Eh bien, je l'aurais fait laver à une autre, dit Aubette, je n'en serais pas morte.

La femme de service ouvre encore une bouche amère pour répondre, mais Aubette se lève :

— Tenez, voici la clé de la classe pour le nettoyage. Il faut que je monte préparer mes valises chez moi. Ensuite je vous réglerai ce que je vous dois.

Elle a parlé d'une voix glaciale qui remet chacun à sa place. Elle sort, laissant Angèle interdite. Elle rejoint sa chambre d'un pas rapide, coupant court à toute nouvelle discussion. Elle a le cœur gros, comme toutes les fois qu'elle se trouve en contact avec l'injustice : « Décidément, elle pense, je ne devais rien regretter d'ici, même pas cette malheureuse à qui j'ai essayé de donner mon amitié. Non, je ne regretterai rien de ce pays. »

Comme elle a regardé sa classe, elle regarde cette pièce où elle a dormi trois cent nuits. Elle se souvient de ses atroces frayeurs de l'automne, des sarabandes que faisaient les rats et le mistral dans les pièces vides où les poutres sont écroulées en croix sur le sol défoncé. Est-ce possible qu'elle ait eu si peur ? C'était bien enfantin. Elle revoit François Guirand, l'autre jour, quand il est venu et que d'un tour de poignet, il a fait sauter le taquet de bois qui condamnait la vieille porte. Il est entré, il a dit :

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien ?

— Il y avait au moins des souris, je vous assure…

Ils venaient de passer deux heures ensemble, après avoir mangé à l'hôtel Bouquet avec monsieur Drap et Aubette lui faisait visiter son logement :

— C’est horrible ici, disait-il, comment avez-vous pu vivre dans cette vieille baraque ? Si vous voyiez aux Pradets ! Les portes sont peintes en blanc avec des poignées chromées, le papier des murs est jaune à petites fleurs bleues, la cuisine est toute blanche, les waters sont sur le balcon qui est envahi de bougainvilliers.

Aubette écoutait. Une attention neuve s’éveillait en elle.

— Si votre mère vous avait vue dans un pareil logement, elle aurait été navrée ! Elle qui a une si jolie maison à Méounes et qui me disait que vous étiez si bonne femme d’intérieur ? Elle vous aime beaucoup votre mère, n’est-ce pas ? Ô, naturellement, toutes les mères aiment leur fille. Mais chez elle, on comprend que c’est une grande admiration. C’est vrai, elle ne tarit pas sur vos qualités, sur votre charme, sur votre bon caractère…

— Pas possible ? dit Aubette.

— Si, si ! C’est comme pour votre père, on voit qu’elle l’adore, elle le soigne admirablement. On devine qu’elle est très bonne. C’est merveilleux, ces familles bien unies !

François Guirand avait poussé un soupir :

— Moi, j’ai perdu ma mère tout petit, mon père s’est remarié avec une femme qui a eu quatre autres enfants. Alors je n’ai pas beaucoup compté et je n’étais guère heureux. Mon meilleur temps, ç’à été Normale, j’y avais de bons copains. Maintenant, je voudrais me marier. On peut être très heureux en ménage, il me semble, si on est intelligent tous les deux. Dites, madame Aubette, vous ne croyez pas ?

— Bien sûr, disait Aubette faiblement.

Ils étaient restés debout, là, au milieu du vaste grenier et la Demoiselle regardait autour d’elle avec surprise cette pièce où il ne restait plus aucun mystère, où il y avait seulement une épaisse poussière qui couvrait tout. Et elle regardait ce garçon robuste et bien vivant qui maintenant riait, avec toutes ses grosses dents brillantes dans la lumière de son rire. Enfin, il avait jeté par la lucarne, le squelette de ce rat qu’Aubette avait trouvé mort, puis il avait serré la peureuse aux épaules, en riant toujours très haut, avec une gentille ironie :

— Ces femmes, quelles froussardes !

Et les doigts qui tenaient les petites épaules, étaient durs comme les bras musculeux dans les manches courtes du maillot. Et tout le corps dressé, libre et nu dans le pantalon de toile blanche, donnait une impression de force. « C’est bon, un homme fort » avait jugé Aubette en elle-même, baissant les yeux sur son trouble secret.

Ce François Guirand, il faut croire que c’est un briseur de sortilèges.

En bas, ç'avait été pareil : Il était entré tout droit dans la grotte mystérieuse, avec sa lampe-torche électrique, qui fait un rond éclatant sur les murs, il l'avait inspectée jusqu'au bout, puis il avait dit :

— Vous l'avez rêvé que ça communique avec les souterrains du château ? Ça ? Un trou dans la montagne, pas plus. D'ailleurs, rien de tout cela n'a existé que dans votre imagination, j'en suis sûr. Croyez-moi, ma petite Aubette, l'histoire, d'ailleurs vraie, de la ferme des Encontres, leur a tourné la tête, à vos braves ronciérois. La femme d'Henri III doit être enterrée ailleurs qu'ici, si toutefois elle y est venue et il n'y a jamais eu de reine d'Angleterre, ni de cercueil d'or. Quant à ce château de Saint-Aime, sa comtesse folle et son héritier dégénéré, ils font partie d'un magasin d'accessoires bien passé de mode et qui n'a plus cours dans notre existence moderne.

Aubette entend encore la voix qui lançait en se moquant : « Vous l'avez rêvé ? » Oui, elle l'a rêvé, maintenant elle le voit bien, elle n'a su que rêver dans ce pays. Elle se secoue :

— Allons, au travail, il faut préparer mes valises.

Sur le divan, à côté du linge et des vêtements à plier, sont restés les trois livres, que monsieur Cantonnier lui a rapporté de la part de Georges. Elle les ouvre. Ce « Peer Gynt », il faudra qu'elle le rende à l'instituteur. Il est vrai que si maintenant il devient son oncle, ce sera plus commode… Ah comme il a raison, Ibsen : « La vie est un drôle d'instrument, on voudrait en jouer et on ne sait comment. » Dans le livre de poèmes de Charles d'Orléans, elle trouve ces deux vers si doux, qu'elle a fait lire à Georges, en lui disant qu'elle les aimait :

« Mon seul amy, mon bien, ma joye,
    celuy que sur tous, aimer veulx. »

Alors, elle s'aperçoit qu'une main a encadré ces vers d'un trait de crayon et que cette même main a glissé entre les deux pages, comme un signet, un papier soyeux, sur lequel une seule ligne est écrite :

« Adieu, ma petite maison d'or près de l'aube. »

Une seule ligne, un si grand choc de joie… Alors il ne m'avait pas tout à fait oubliée ? Le paysage se reforme, de ce mur d'enceinte du château avec son talus d'herbe pelée par le froid, où ils s'étaient assis l'un contre l'autre. Elle revoit Georges de Saint-Aime, nettoyant son fusil, dans le salon tellement bizarre de sa mère. Ses mains fines, ce foulard bleu vif à son cou, ses yeux d'eau, ses cheveux gris et le velours côtelé blanc de sa culotte de chasse. Elle retrouve le sourire lassé de la

bouche charmante : « Je signe Georges Saintème en un seul mot. Je suis représentant de commerce. » Elle retrouve la voix qui parlait auprès d'elle : « Savez-vous que vous avez des cheveux ravissants ?… » la voix qui soufflait contre le bois de la porte close : « Madame Vernay ? » S'il l'appelait encore aujourd'hui, trouverait-elle, une seconde fois, le courage de ne pas lui répondre ? Elle écoute dans sa mémoire cette voix étrangement rauque d'un être imparfait, flottant et fluide comme une fumée. Où est-il à présent, celui qui a écrit cette ligne, qui a murmuré ces mots : « Ma petite Aube, ma petite maison d'or près de l'aube ? » qui a ajouté : « Adieu », parce qu'il le savait bien, lui aussi, que c'était un adieu. Il est loin, parti dans la vie de son côté, mais ça n'a pas été uniquement du rêve, il m'a aimée. Ô toi ma douceur, je te remercie.

Et maintenant, voilà. C'est le jour et c'est l'heure. Les valises sont descendues. Les seules choses qui restent dans les pièces, appartiennent à mademoiselle Reybaud. Si elle revient, elle les retrouvera où elle les a laissées. Elle fera enlever les pieds du divan et remettra en place les bois de lit, parce que sûrement elle préfère. Elle rapportera ses rideaux de toile blanche, incrustés de médaillons au filet qui représentent deux fables de la Fontaine : « Le renard et les raisins », « Le loup et l'agneau », une fable pour chaque vitre. Les gens l'accueilleront comme une vieille connaissance. Elle a mal à l'estomac, elle est grognon et sa bouche sent l'aigre, mais « elle au moins, elle est sérieuse, diront-ils, elle ne se laisse pas courir après par plusieurs hommes ».

Finalement, Aubette a su par madame Saretti à laquelle elle est allée faire une visite d'adieu, tous les racontars d'Angèle sur son compte :

— Entre cette feignasse et la Bouquet, je vous assure que vous avez été bien arrangée, pauvre Demoiselle ! Aussi, si vous étiez un peu plus venue à la maison, nous vous aurions mieux défendue, non pas aller manger à leur soi-disant hôtel ! Ma cousine Zita, tenez, rien que pour parler d'elle, que c'est une personne qui a de l'éducation, hé bien vous l'avez vexée ! Vous êtes beaucoup orgueilleuse sans en avoir l'air. Pendant que j'étais à Nice, y paraît que vous avez jamais mis les pieds au café. On aurait pu croire que le parterre vous brûlait ? Zita m'a dit : « On s'est pas fatigué à balayer pour elle ! » Celle-là, vous comprenez, ça lui a pas fait plaisir ? Et mon mari non plus, je dois vous l'avouer. Y m'a fait la remarque : « Comment ? Le premier jour, vous êtes comme cul et chemise et puis tout d'un coup, elle met plus les pieds ici ? » Le cantonnier vous défendait, y disait que vous étiez beaucoup occupée, mais ça c'est des balivernes, nous le comprenions bien. Vous aviez le temps pour aller soigner la vieille folle, pour aller voir les Barthélémy, que c'étaient des pouilleux, pour veiller avec Payan jusqu'à des une heure du matin ? Non, non, vous aviez pas raison ! Et moi, si vous étiez un peu plus venue, je vous aurais parlé comme une mère de famille, j'aurais pas eu peur de vous montrer votre tort de recevoir cet homme, ce Payan, notre ami, qu'il est brave, mais qu'enfin c'est un homme, de le recevoir au vu de tous. Ça vous a fait mal juger par les

imbéciles ! Moi, vous le savez si j'ai les idées larges ? Je suis pas de leur cambrousse, je suis pas une gavouette. Sur la promenade des Anglais, on en voit d'autres ! Si vous vous étiez confiée à moi, vous l'auriez rencontré chez moi, votre Marceau et personne en aurait rien su, vous comprenez ?

C'est comme pour l'autre… Enfin, moi, je sais pas lequel qui vous plaisait le mieux des deux ! Georges, le fils de la vieille folle, hé ben, pourquoi vous vous êtes faite voir comme ça avec lui, dans la colline ? Vous êtes guère forte ! Après, un jour, vous tombez dans ses bras devant la Colombet, qu'y a pas plus sale langue dans tout Roncières et vous vous étonnez que le monde parle ?

Celle-là, entre parenthèses, je vous la recommande comme vipère ! Si je l'avais écoutée, je serais divorcée. Oui, figurez-vous ! Soi-disant que mon mari frottait avec Zita pendant que je suis allée accoucher ! Vous qui le connaissez, vous vous rendez compte s'il est capable de ça ? Un homme qui passe sa vie à mes genoux ! Et ma cousine, dites, qu'elle a quitté son commerce pour venir me tenir le café, qu'y a pas plus serviable, que les riches monsieurs de Nice font le moulon devant elle et qu'elle s'en fout ! D'abord, elle a son chéri qu'elle y tient, Doudou, un jeune de dix-huit ans, qu'il a son initiale en brillants sur la cravate, alors vous vous rendez compte ? Pauvre femme ! Dans ces trous, ça sait plus de quoi parler ? Alors entre elle et madame Bouquet, qu'elle s'en enlève plus depuis qu'elle s'est fâchée avec moi et madame Martin Blanc que toute mairesse qu'elle est, elle a une langue de pute, vous pouvez croire qu'y s'est dit deux mots sur votre compte ! Enfin, vous partez maintenant, vous vous en moquez. Vous êtes bien gentille d'être venue me dire adieu. J'ai toujours eu d'amitié pour vous.

— Moi aussi, quoi que vous ayez pu penser… dit Aubette.

— Je le crois, je le crois ! Qu'est-ce que vous voulez, je suis beaucoup susceptible, j'aurais cru que Julia soit mieux placée en fin d'année.

— Mais que voulez-vous, s'est défendue Aubette, elle n'a jamais rien fait, ce n'est pas de ma faute ? »

— Oui, ça, d'un côté je le crois, c'est une grosse paresseuse. Finalement, je ferais mieux de la mettre à servir au café. Ah, un qui sera intelligent, alors lui, c'est mon Jean-Claude ! Vous l'avez vu tout à l'heure, un petit qui a pas un an, comme il a empoigné sa tasse et comme y l'a foutue par terre ? Çui-là, nous en ferons quelque chose, allez !

— Il est bien beau, a murmuré Aubette.

Et c'est vrai. Il est bien beau, frais et plein comme un dahlia, ce bébé qui dort tout nu dans une corbeille à linge.

— Alors au revoir, a dit à la fin madame Saretti, ou plutôt adieu, je crois. J'ai idée que vous reviendrez plus à Roncières ?

Elle a souri d'un air malin, en retenant la main d'Aubette dans ses doigts gras :

— C'est vrai que vous allez vous remarier ? Ce jeune, je l'ai vu passer, il est bien. C'est le neveu de monsieur Anthelme, hé ?

— Oui, mais ce n'est pas encore fait, a dit Aubette, les gens exagèrent un peu.

— Enfin, je vous le souhaite, et que ça fasse votre bonheur ! Écrivez-le moi, je vous enverrai un cadeau. Et tenez, laissez-moi vous faire une bise, parce que dans le fond, vous êtes brave.

— Merci, au revoir, a dit Aubette.

Elle a reçu le baiser d'Augustine, elle l'a rendu sur les deux joues. Elle a embrassé Julia, elle a embrassé Jean-Claude tout mouillé de la bave du sommeil. Saretti n'était pas là.

— Y regrettera bien. Je me demande où y peut être ? Enfin, y vous verra d'ici ce soir. Je crois qu'on vient vous chercher en auto ?

— Oui, a dit Aubette gênée, le neveu de monsieur Drap vient le prendre pour le conduire en vacances, alors il profitera de m'emmener.

— Vous avez raison. Vaï, vaï, amusez-vous ! La jeunesse passe que trop vite.

Aubette a remonté la route jusqu'à l'Esplanade où la grosse machine rouge qui fait les moissons, n'est plus à l'affût dans sa caverne de pierre, mais dans les champs, par-ci par-là, à mâcher du blé. Par contre, le lavoir est toujours entouré de sa corbeille de femmes. Seulement, maintenant Aubette les connaît. À côté de madame Savel la boulangère, il y a l'énorme Lucrèce di Cortolezo dans sa tour de jupes et Angèle, maigre et noire, qui la salue d'un air pincé. La fontaine, adossée sous son cintre épais, continue son petit bruit sanglotant. Tout est resté à peu près pareil sur la placette aux trois marronniers. Aubette a pris la rue des Héros. Maintenant on n'a pas besoin de lui indiquer que la troisième maison avec le jardin est celle du maire, elle le sait. Mais ici, la visite s'est promptement terminée. La nouvelle bonne a fait entrer naturellement la Demoiselle au salon et Aubette a revu le piano avec la partition de musique, sous le portrait rose et bleu de la mairesse, la lourde table ovale supportée par les dragons griffus et les vitrines avec leur argenterie oxydée. Dans la corbeille, cette fois, il y a des abricots mais pas d'amandes. Aubette se sourit à elle-même en se souvenant de ce petit fruit volé et de cette coque dure qu'elle avait mise dans sa bouche et qui la gênait pour parler. Le maire, à l'usage, s'est révélé un brave homme. Il paraît que souvent, il a

défendu la réputation de l'institutrice. Ça tient peut-être à ce que, dans cette première entrevue, elle avait été obligée de rester silencieuse pour ne pas avaler l'amande. Madame Martin Blanc est entrée, les mains tendues :

— Chère madame, je vous fais mes excuses. J'ai des amis, les Ducrot-Montel, des Forges et Chantiers, une des plus grosses situations de France, ils ont déjeuné ici et Marthoune doit leur jouer à présent le dernier succès de Paris. Alors nous allons passer au salon, mais si vous voulez rester ?

Non, la Demoiselle ne voulait pas rester. Marthoune est venue saluer sa maîtresse et ç'a été expédié.

Maintenant, Aubette est debout devant la porte de l'école. Dans le ciel, au-dessus de la vallée de la Drance, une bataille de cumulus semble préparer un orage prochain. « Pourvu que nous ne l'attrapions pas en route », pense-t-elle, mais elle sait bien qu'en quittant la montagne, elle peut espérer du bleu à l'horizon. Ce n'est pas demain qu'elle oubliera les tourmentes de vent et de pluie, les tonnerres et les éclairs de cette montagne des Monges. Avec ses effrois nocturnes, à cette minute, tout ce qu'elle a eu ici de bon et de mauvais, repasse dans sa tête ; son arrivée, les élèves, le chat Doux-mi, les poissons rouges, la truite dans son filet d'herbes humides, la lettre avec les fleurs, le rêve de la grotte royale et celui de l'amour, le pauvre chien Turc pendu dans la grange, les malheureux Barthélémy enterrés, Germaine à l'Orphelinat, Gina au cimetière, comme Evelyn de Saint-Aime dans sa robe de dentelle noire, le sourire triste et charmant de Georges, le visage ouvert de François Guirand, la lamentable splendeur de Roméo, la méchanceté d'Angèle, les bavardages du village, la bonté de monsieur Cantonnier…

D'où vient qu'il n'est pas venu dire adieu, celui-là ? Celui qui a su être l'ami de toutes les heures tristes ? Hier au soir, il est resté encore un grand moment avec Aubette, dans le jardin cerné de pierres. Il s'est assis au bord de l'allée, à côté des zinnias écrasés sous la roche jetée par Roméo, mais qui, relevés, ont bien repoussé et il a dit :

— Les moissons seront superbes cette année, il y aura du blé pour donner du pain aux malheureux qui se battent, j'ai fauché tout le jour dans le champ de Saretti. Tout le monde a du travail en ce moment. Bientôt ce sera la vendange, mais vous ne la verrez sans doute pas.

Il a regardé la plate-bande :

— Vos zinnias fleuriront encore que vous ne serez plus là pour les trouver jolis.

— Vous les cueillerez, a dit Aubette, vous les porterez de ma part à Evelyn.

Il a eu l'air tellement malheureux, qu'elle a ressenti une grande pitié. Il a dit sur le même ton de désespoir :

— Ô Evelyn, elle n'a plus besoin de zinnias, elle est morte. Et vous, vous vous en allez.

Ç'a été toutes leurs paroles. Une nuit magnifique s'est étendue autour d'eux. Il s'est levé, il est parti.

— Vous reviendrez bien me dire au revoir une dernière fois ? a demandé Aubette.

— Pourquoi au revoir ? a-t-il dit. Je le sais bien, allez, que vous quittez Roncières pour toujours, vous ne voulez pas l'avouer, mais…

— Ce n'est pas certain, a assuré Aubette.

Elle a voulu rire, alors il l'a regardée si tristement qu'elle n'a su que lui tendre les doigts en disant :

— À demain.

Il a répété :

— À demain.

Il lui a serré la main fort, puis il a demandé d'un ton assourdi :

— Vous voulez me permettre de vous embrasser ?

— Mais bien sûr ! a-t-elle répondu avec élan.

— Comme un père, il a dit, comme un père…

Un baiser chaud a glissé sur les cheveux d'Aubette et à son oreille, une voix trouble a murmuré quelque chose comme : « Ne m'oubliez pas en plein », mais Aubette n'est pas sûre d'avoir bien compris.

Maintenant elle attend. François Guirand a promis d'être là à quinze heures. Il ne va pas tarder. Sans le savoir, Aubette ne quitte pas des yeux le bout de route par où il arrivera. Et le voilà ! Il tourne savamment devant l'école, il saute à terre, il dit bonjour, il rit et parle en même temps et prend la Demoiselle aux épaules :

— Montez vite, Aubette. Vous n'avez que ces deux valises, ce sac de linge ? Bon, c'est parfait. Nous allons chercher mon oncle à l'hôtel Bouquet. Je vous poserai à vingt heures devant chez vous à Méounes. Votre mère nous a invités à dîner.

Il a saisi le bras d'Aubette, il lui a serré la main, il l'a faite monter dans la voiture. Il monte à côté d'elle, la regarde d'un air ravi :

— Vous êtes bien ? Installez-vous. Là ! Ce coussin dans votre dos. Ah, ce n'est pas luxueux ! Mais c'est de la veine d'avoir eu cette bagnole, grâce à mon copain qui s'occupe du Ravitaillement.

Aubette sourit, remercie, se laisse arranger, emporter, elle trouve

que ce n'est pas désagréable d'être un peu brutalisée par ces grandes mains habiles. Elle regarde autour d'elle : Déjà, elle n'est plus liée à ce terroir de Roncières que par les quatre roues de l'auto : L'Esplanade, la fontaine, la rue des Héros, tout cela déjà s'efface. Elle pense à Marceau Payan : « Il devait revenir ? Le pauvre, il avait l'air bien désemparé hier, j'aurais voulu quand même lui dire au revoir… » Angèle non plus n'a pas paru. Elle a reçu son paiement toute raidie, sans un sourire. Elle est fâchée.

La rue, vite descendue, les conduit devant l'Hôtel Bouquet. Marianne et Louisette embrassent leur maîtresse dans la voiture. La mère lui serre la main d'un air aimable qu'elle n'a jamais eu :

— Et au revoir, mademoiselle ! Bonnes vacances. À bientôt, monsieur Anthelme.

Anthelme Drap s'installe au fond avec sa guitare sur les genoux. Il est un peu plus gracieux que d'habitude. L'hôtelière rit :

— Ce qu'y a de bon que vous avez pas oublié votre instrument !

— Au revoir ! lance-t-il à madame Bouquet. En octobre ! En octobre !

Alors l'auto démarre à nouveau et tourne vers la route moelleuse qui s'ouvre à elle dans la poussière de l'été. On va arriver à la hauteur du café Saretti quand on voit quelqu'un remonter la route en courant. C'est Angèle Colombet qui lève les bras, gesticulant comme une folle et criant de loin :

— Mademoiselle, mademoiselle !

Le vent du départ effiloche sa voix.

— Qu'est-ce que c'est ? demande François Guirand, se penchant par la portière.

Il appuie sur la pédale, mais la voiture descend par son propre poids. Alors il tire le frein à fond et crie à nouveau :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Angèle est arrivée à côté de l'auto qui glisse doucement sur la pente. Elle serre sa poitrine à deux mains. Elle a un visage plus sinistre encore que d'habitude :

— C'est le cantonnier ! crie-t-elle. Le cantonnier ! On l'a trouvé noyé dans son puits.

— Arrêtez ! crie Aubette, je veux descendre.

Elle se dresse d'un bond. Elle voit Saretti debout devant elle sur la route. Lui aussi, il a un visage bien triste. Augustine pleure sur le seuil du café.

— Pourquoi faire ? dit-il. Ça servira à rien.

Une contraction d'angoisse étouffe la voix d'Aubette :

— C'est affreux… lui dit-elle, vous le saviez ?

— Oui, j'ai pas voulu qu'on vous l'apprenne. On l'a découvert il y a une heure.

— Mais pourquoi ? demande-t-elle.

Un sanglot se noue dans sa gorge. Elle sent ses mains qui se glacent.

— On n'en sait rien, dit-il d'une voix sourde. S'il l'a fait, c'est qu'il l'a voulu. Il a toujours été d'un caractère un peu original.

— Laissez-moi descendre, supplie Aubette, je veux le voir !

Saretti hausse les épaules et la retient :

— C'est pas des choses à regarder pour une jeunesse comme vous. Allez, marchez ! dit-il à François Guirand.

Et il ajoute plus bas :

— Vous vous chargerez bien de la consoler, c'est votre rôle.

Aubette retombe en arrière dans le choc de l'auto qui repart doucement. Elle cesse de voir Angèle, et Saretti, et Augustine, et la Coopérative vinicole, et la route qui descend. Une brume de larmes trouble, devant ses yeux, la dernière vision de Roncières-le-Haut que domine la masse grise et abandonnée du château de Saint-Aime.

Elle cache sa tête dans ses mains tremblantes et se laisse aller au destin qui l'emporte. Cependant, François Guirand, soucieux de ne pas lui déplaire, ralentit sa marche, passe le bras autour de ses épaules et lui demande avec douceur :

— Ma pauvre Aubette, si vous voulez retourner ?

Elle lève les yeux et rencontre son regard pitoyable :

— Non, murmure-t-elle, à quoi bon ?

Plus tard, elle dira : « Ce cantonnier, qui s'est tué juste le jour de mon départ… »

Elle regarde l'horizon. Une grande aile bleue s'ouvre au-dessus de la mer, élargissant le ciel de son départ, du côté du Levant.

Manosque, 17 janvier 1942.

Ailleurs, 2 juillet 1943.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
https://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2015

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, FrançoisM, Coolmicro.

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Grand-Cap.